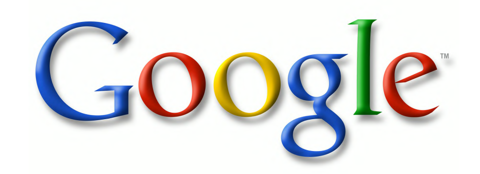


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

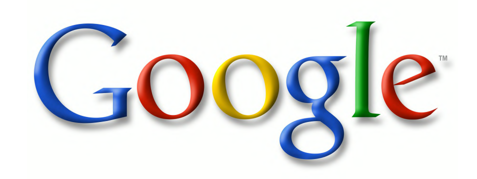
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

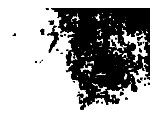
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

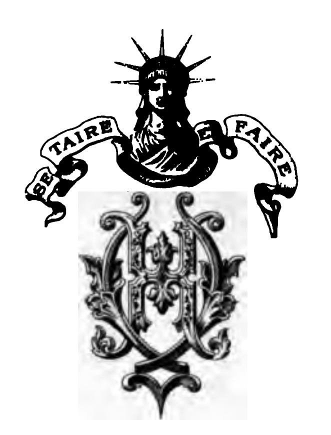
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

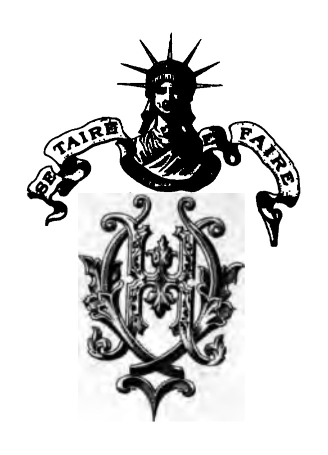
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




SE TAIRE
FAIRE

DU
21
.M69


SE TAIRE
FAIRE

[redacted]

VOYAGES

AUX

ILES DU GRAND OCÉAN.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
Rue Racine, n° 4, place de l'Odéon.

VOYAGES

AUX ÎLES

DU GRAND OCÉAN,

CONTENANT

DES DOCUMENS NOUVEAUX

SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE,
LA LANGUE, LA LITTÉRATURE, LA RELIGION, LES MŒURS, LES USAGES
ET LES COUTUMES DE LEURS HABITANS;

ET

DES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR LEUR COMMERCE,
LEUR HISTOIRE ET LEUR GOUVERNEMENT, DEPUIS LES TEMPS LES PLUS
RECULÉS JUSQU'À NOS JOURS.

PAR J.-A. MOERENHOUT,
Consul général des États-Unis aux îles Océaniennes.

Ouvrage orné d'une carte et de planches lithographées.

TOME PREMIER.

Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,
RUE HAUTEFEUILLE, 23.

M. DCCC. XXXVII.

Vignaud
Ln 5-32
2 v.

PRÉFACE.

Après tant de voyages publiés par des navigateurs du premier mérite, après les recherches consciencieuses de tant de naturalistes et d'autres hommes instruits, sur les îles et sur les habitans de la Polynésie, peut-être me trouvera-t-on bien téméraire, d'offrir au public un livre de plus sur les mêmes lieux, sur les mêmes peuples, et de reproduire un sujet qu'on pourrait croire épuisé, puisque, depuis un siècle et plus, les savans les plus distingués de l'Europe n'ont cessé de s'en occuper.

J'opposerai, d'abord, à cette inculpation l'opinion d'un homme qui, de tous, a le plus souvent parcouru ces parages, les a le mieux explorés, le mieux décrits; et a su inspirer le plus d'intérêt pour leurs populations, en répandant le

plus de jour sur les mœurs et sur les coutumes de ces contrées ; l'opinion de Cook, en un mot, qui a dit de l'Océanie : « Dans un si vaste » champ il y a pour des siècles de connaissances » à acquérir, de côtes à relever, de terres à » explorer, de peuples à décrire et, peut-être, » à rendre plus heureux (1) ». Mon intention n'est, pourtant, ni d'aller sur les brisées de ces hommes supérieurs, ni de parler des mêmes objets ; car, n'ayant que peu de navigation pratique et moins encore de connaissances en histoire naturelle, je ne pourrais qu'effleurer les matières dont ils ont fait une étude approfondie ; mais, tout en reconnaissant, à cet égard, mon infériorité absolue, il me sera permis de dire que, d'un autre côté, j'ai dû, à la singularité d'une position tout exceptionnelle, l'avantage d'acquérir, sur l'Océanie et sur les Océaniens, des notions que ne pouvaient se procurer aussi bien que moi, ni les navigateurs, qui ne faisaient que

(1) « In so vast a field, there will be room to acquire fresch knowledge for centuries to come, cost to survey, countries to explore, inhabitants to describe and perhaps to render more happy. » Cook.

passer dans les localités à connaître, ni même les missionnaires, en raison des préjugés propres à leur état ; notions dont l'ignorance a fait de la conduite des Indiens une énigme inexplicable jusqu'ici, tant pour ceux qui les ont visités que pour ceux que la lecture a pu seule initier à la connaissance de leurs usages et de leurs mœurs.

J'avais fondé aux îles de la Société un établissement de commerce beaucoup plus étendu qu'aucun des établissemens de ce genre qu'on eût vus, jusqu'alors, en ces lieux. Les intérêts de ce commerce m'ont donné occasion de visiter, en personne, dans quatre voyages consécutifs, un grand nombre de ces îles ; d'établir et d'entretenir des relations continuelles sur presque tous les points de l'Océanie, depuis Pitcaïrn et Gambier jusqu'aux Fidji, et depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux Sandwich. Ayant eu, pendant plusieurs années, dans tous ces parages, soit comme propriétaire, soit comme intéressé, plusieurs navires, dont je dirigeais les opérations d'O-taïti, ma résidence habituelle, je me suis, nécessairement, trouvé au courant de tout ce qui concerne ces îles même et les peuples qui

les habitent. J'ajoute que, dans mes différentes visites à plusieurs de ces localités, et pendant un séjour de près de six années à O-taïti, j'ai constamment fréquenté leurs habitans; et, souvent, tantôt par nécessité, tantôt pour leur être agréable, j'ai vécu absolument à leur guise, mangeant à leur table, buvant à leur coupe et dormant sous leur toit. Je me suis donc vu, en quelque sorte, de force ou volontairement, initié aux secrets de leur vie. N'ayant plus à se cacher de moi, ils se montrèrent à mes yeux tels qu'ils étaient. Leurs coutumes, leurs vertus et leurs vices me devinrent également familiers; et, non-seulement j'ai pu, mieux que personne, saisir toutes les nuances de leur caractère et de leurs mœurs, mais encore des liaisons intimes avec plusieurs de leurs principaux chefs, m'ont mis à portée de recueillir les notions les plus précises et les plus intéressantes sur leur religion, leur gouvernement, leur histoire. Enfin, ayant rencontré, dans mon voisinage à O-taïti, un vieillard jadis grand-prêtre et *harepo*, promeneur de la nuit (1), j'obtins, de la bouche même de cet

(1) On verra en détail, dans l'ouvrage, quelle était cette

homme extraordinaire, l'un des dépositaires officiels de leurs anciennes traditions, l'explication fidèle et naïve de quelques-uns de ces monumens précieux d'une antiquité à laquelle on voudrait en vain remonter par d'autres voies ; monumens qui jettent plus ou moins de jour sur ce que furent jadis ces peuples, et qui développent un système religieux des plus piquans par son ancienneté, sans le céder à aucun autre par l'élévation des idées.

Tels sont les titres avec lesquels je me présente aujourd'hui dans la carrière ; mais, je ne saurais trop le répéter.... je n'y entre ni pour me jeter étourdiment sur les traces des navigateurs et autres hommes de mérite qui m'y ont précédé, ni dans le but de les contredire. Leurs estimables ouvrages, dont mes faibles essais resteront toujours si loin, témoignent assez de leurs

éminente dignité. Il suffira, pour le moment, de dire que les fonctionnaires qui en étaient revêtus, espèce de rhapsodes-historiens, avaient mission d'entretenir, parmi le peuple, les souvenirs de l'histoire sacrée nationale, en les reproduisant à sa mémoire, dans certaines circonstances et à certaines époques fixes.

efforts et de leurs talens, et prouvent surabondamment qu'ils ont rendu aux sciences tous les services qu'on pouvait attendre de leur courage et de leur savoir. Si, néanmoins, des observations trop rapides et trop fugitives sur des usages et des mœurs qu'il ne leur était pas donné d'approfondir, et dont ils ne pouvaient toujours deviner le but et la portée, les ont amenés, quelquefois, à des conclusions hasardées et à des déductions entachées d'erreurs, il me sera, sans doute, permis de les signaler, avec tous les égards et tous les ménagemens dus à des hommes si éclairés; ce que, d'ailleurs, je le proteste, je ne ferai jamais dans un esprit de satire et d'orgueil; mais seulement pour expliquer des faits mal compris, et faire, autant qu'il est en moi, mieux connaître des contrées et des peuples depuis si long-temps l'objet de l'attention générale et des plus savantes recherches.

Je terminerai par un aveu dans lequel je désire que les personnes, sous les yeux de qui tombera ce livre, trouvent une preuve de plus de la franchise et de la pureté de mes intentions. Quelques moyens particuliers que j'aie pu avoir

d'en rassembler les matériaux, quelqu'application que j'aie mise à le rédiger avec tout le soin que mérite l'importance de son sujet, cet ouvrage est loin encore de ce qu'il aurait pu être, en des circonstances plus favorables. Attiré dans l'Océanie par des vues d'abord purement commerciales, le hasard et le besoin de me distraire, quelquefois, des soins d'affaires considérables et de grands revers de fortune, ont long-temps seuls tourné mon attention vers des recherches d'un autre genre, que ces soins même et ces revers devaient fréquemment interrompre, comme on le comprendra sans peine, quand on saura qu'en moins de cinq années, nous avons, mes associés et moi, perdu, avec leurs chargemens, quatre navires, dont un m'appartenait en entier, et les trois autres pour moitié. Le premier de ces navires, goëlette de cent quatre-vingts tonneaux, à bord de laquelle j'étais parti de Valparaiso, se brisa sur des rescifs des îles Fidji; mais l'équipage fut sauvé. Le second, bien plus malheureux, avait quitté les îles de la Société pour se rendre au Chili. On n'a jamais pu savoir ce qu'il est devenu; et, probablement, il s'est perdu, corps et biens, en pleine

mer. C'est à bord de ce bâtiment que se trouvait l'infortuné Bertero, membre de l'académie de Turin, botaniste des plus distingués, qui serait devenu, sans doute, un botaniste célèbre, si ce malheureux voyage ne lui eût enlevé, avec la vie, plus que la vie même, puisqu'il y perdit, aussi, en partie, le fruit de plusieurs de ses travaux, et la gloire qui devait si légitimement lui en revenir (1). Le troisième était une barque de deux cents tonneaux, qui fut prise à l'île de l'Arc par les sauvages habitans et par les cannibales de l'île de la Chaîne; mais l'équipage et M. Doursther, consul hollandais à Valparaiso, eurent le bonheur de leur échapper. Le quatrième, enfin, se perdit dans le port même de Valparaiso, le surlendemain de son arrivée, et avant d'avoir pu être déchargé. Tant de traverses et d'autres encore, que je ne puis détailler ici, mais qui ne cessaient de se succéder, devaient, sans doute, occuper beaucoup mon esprit, et ralentir d'au-

(1) Les détails que je me propose de donner sur cet homme, aussi intéressant par les lumières de son esprit que par les vertus de son cœur, ne seront pas un des épisodes les moins intéressans de l'ouvrage.

tant mon ardeur pour des travaux dont l'attrait, quel qu'il fût, ne faisait pas toujours complétement diversion à des préoccupations plus sérieuses. Les résultats obtenus ne sont donc pas, en tout, aussi satisfaisans qu'ils auraient pu l'être, avec une vie moins tourmentée et des affaires moins malheureuses. Je dois ajouter que je ne m'étais appliqué, d'abord, qu'à la partie ethnographique, bornant, alors, toutes mes recherches aux faits et observations qui s'y rapportent. Ce n'est qu'à mon retour en France, ou, plutôt, depuis quatre mois seulement, qu'à la sollicitation de mes amis, j'ai commencé la rédaction de mes observations géographiques et historiques sur les mêmes lieux. A défaut de journal régulier, j'en ai dû tirer les matériaux de notes éparses ou écrites de mémoire; et cela au milieu de nouvelles occupations commerciales, comme l'affrétement d'un navire, l'achat d'une cargaison, des voyages à Bordeaux, à Anvers, etc. Cet ouvrage, il faut bien le répéter, n'est donc pas, à beaucoup près, ce qu'on l'aurait vu, dans ses détails, comme dans son ensemble, s'il eût été composé avec plus de temps, au milieu de distractions moins

multipliées, et à l'aide des secours littéraires qui m'ont manqué dans les îles (1); mais si le public indulgent accueille avec faveur cet essai, premier tribut de mon zèle pour la science, prêt à retourner dans ces mêmes localités, j'espère en rapporter, sous peu, des documens plus nombreux, plus explicites, qui rendront une sorte d'existence à une nation dont le souvenir même s'est perdu, et dont l'ancien asile sert probablement aujourd'hui de bassin au plus vaste des Océans.

La distribution générale de cet essai ressort tout naturellement des réflexions qu'on vient de lire.

L'ouvrage se divise en trois parties.

Dans la première, sous le titre de *Géographie*, je présente l'ensemble de mes observations les plus importantes, faites sur les lieux, dans le cours des voyages successifs dont il a été question plus haut.

(1) Je n'y avais guère à ma disposition que les ouvrages des missionnaires, dont quelques-uns, il est vrai, offrent des faits intéressans. Celui de M. Ellis, entr'autres, m'a souvent indiqué les points les plus dignes de mes recherches.

La seconde présentera, sous le titre d'*Ethnographie*, toutes les remarques que mon long séjour dans ces contrées, et mes relations avec les habitans m'ont mis à portée de recueillir, relativement à leur langue, à leur religion et à leurs mœurs.

La troisième, enfin, résumera, sous le titre d'*Histoire*, les faits les plus intéressans qui s'y sont passés, dans l'ordre et avec les développemens plus ou moins étendus que j'ai pu leur donner, en raison des renseignemens rassemblés sur ce sujet, soit d'après des ouvrages déjà publiés, soit de la bouche des chefs et autres personnes du pays, les plus dignes de foi sur cette matière.

Paris, Juin, 1835.

VOYAGES

AUX

ILES DU GRAND OCÉAN.

PREMIÈRE PARTIE.

GÉOGRAPHIE.

Les observations qui forment la partie géographique de cet ouvrage, sont, pour la plupart, le résultat de trois voyages successivement entrepris sur divers points de l'Océanie ; mais je crois devoir les fondre en un seul ; et, commençant par le troisième, qui les résume tous, je tirerai du journal des autres, à mesure que le besoin s'en fera sentir, les notes propres à compléter le développement des différentes matières ; de sorte que toutes les lacunes que le lecteur pourrait avoir à craindre dans un travail de cette nature se trouveront successivement remplies, sans qu'il ait eu à subir la fatigue et l'ennui de trop fréquentes redites et d'un retour fastidieux sur les mêmes objets.

Je n'embrasse pas, du moins quant à présent,

dans le cercle de ces études, la totalité de l'Océanie. Je me borne à la partie de cette immense région que les géographes ont désignée sous le nom de *Polynésie*, et que circonscrirait une ligne qui, supposée partie de l'île de Pâques, au sud-est, irait rejoindre, vers le sud-ouest, la partie méridionale de la Nouvelle-Zélande; et, de là, remontant au nord, en passant un peu à l'ouest des îles des Amis, se prolongerait jusqu'aux Sandwich, et reviendrait au point de départ, en passant à l'est des Marquises.

Je ne parle que très-accidentellement et seulement pour lier les idées, de toutes les localités qui se trouvent au delà de ces limites.

Dans ces limites-là même, jaloux de ne rien avancer sans l'avoir vérifié en personne ou par les moyens immédiats que les circonstances ont pu mettre à ma disposition, je ne parle pas, à beaucoup près, de toutes les îles qui s'y trouvent comprises; car je ne les ai pas toutes visitées; mais je ne néglige rien de ce qui peut bien faire connaître celles que j'ai pu voir ou reconnaître dans le cours de mes diverses navigations.

Cette première partie s'ouvre par un préambule où je présente quelques observations sur Valparaiso et sur Cobija.

Elle se divise en trois chapitres, dont les deux premiers renferment, à proprement parler, l'exposé de mes voyages.

L'un contient la description des îles du genre de

celles que les géographes nomment *Pélagiennes*, c'est-à-dire qui se montrent au sein des mers, soit dans un isolement absolu, soit en petits groupes dont l'intérêt dépend de deux ou trois des îles qui les composent.

Les îles que les géographes désignent sous le nom d'*Archipélagiennes* ou *Archipels* proprement dits, font le sujet de l'autre chapitre.

Quant au troisième, il renferme quelques observations générales sur la *formation*, *et sur les productions des îles de la Polynésie.*

PRÉAMBULE.

VALPARAISO. — COBIJA.

Avant de commencer l'exposé de mes voyages dans l'Océanie, je crois devoir faire connaître, d'après mes propres observations, deux des principaux points d'appui du commerce européen sur les côtes occidentales de l'Amérique, Valparaiso (Chili) et Cobija (Bolivia); parce que la situation géographique de ces ports en fait déjà, ou les appèle à devenir deux des principaux centres des relations commerciales déjà ouvertes ou qui doivent ultérieurement s'ouvrir avec les points les plus importans de l'Océanie. Ces notions préliminaires auront, de plus, l'a-

vantage de familiariser d'avance le lecteur qui voudra bien me suivre dans mes courses maritimes, avec de fréquentes allusions à des localités qui ont été, les premières, l'objet de mes observations, et auxquelles des souvenirs et des intérêts de divers genres me ramèneront sans cesse avec lui dans le cours de mes pérégrinations.

§ 1er.

VALPARAISO.

Si peu important, jadis, à l'époque où le commerce du Chili, comme celui des autres colonies espagnoles du grand Océan, était encore soumis au monopole de la mère-patrie, Valparaiso, aujourd'hui, non-seulement est le premier port de la république chilienne, mais il l'est encore de l'Océanie entière, servant de relâche à presque tous les navires qui doublent le cap Horn.

La première impression qu'on reçoit de cette ville, en entrant dans la baie, n'est pas favorable. Située au pied de hautes montagnes stériles, on n'y distingue d'abord qu'un petit nombre de maisons passables, au milieu d'une foule de cabanes clair-semées sur la pente des hauteurs, et qui, portant surtout les livrées de la misère, doivent affecter péniblement le voyageur arrivant d'Europe, et ne lui promettre rien de bien satisfaisant; mais cette impression s'efface à mesure qu'il approche; et, bientôt, sa vue se

repose avec intérêt et plaisir sur le *Monte-Alegre*, groupe de maisons élégantes, bâties par des Anglais, à mi-côte; et sur la rue principale, qui se déroule au pied des montagnes avec un double rang de constructions vraiment belles, et d'autant meilleure apparence, que presque toutes sont neuves, ayant presque toutes été élevées depuis 1822, époque où un violent tremblement de terre détruisit la ville de fond en comble; et, renversant tous les édifices publics, sans presque laisser une maison sur pied, ensevelit sous leurs ruines plusieurs centaines de personnes.

Ce qui surprend, surtout, quand on débarque à Valparaiso, c'est le mouvement et l'air de vie qui s'y manifestent aujourd'hui; car, centre d'un commerce assez considérable, comme tout se transporte dans l'intérieur à dos de mule, et que les Chiliens, pauvres comme riches, sont presque toujours à cheval, les rues de la ville sont continuellement encombrées. Les convois de mules, le déchargement et le transport des marchandises, le nombre plus grand encore des ouvriers, des hommes à cheval, quelques voitures, tout cela vivifie cette petite place; et l'étranger qui débarque en est d'autant plus charmé, que le premier coup d'œil lui en a été plus désagréable, à son entrée dans la baie.

Il est à Valparaiso une retraite vraiment délicieuse, grâce à ce luxe prodigue qui caractérise les Anglais, et plus encore, peut-être, à cet esprit de nationalité qui resserre leurs liens particuliers, en

les isolant au sein des nations étrangères, soit qu'ils y résident momentanément, soit qu'ils s'y fixent pour la vie. Cette retraite est le lieu dont j'ai déjà parlé, le Monte-Alegre (Montagne de Plaisance), ornant, aujourd'hui surtout, l'entrée de la baie de plusieurs maisons magnifiques qui semblent commander le centre du port, où elles frappent d'autant mieux la vue qu'elles sont assez élevées, n'ont rien qui les masque et sont peintes à la manière anglaise; véritable ornement pour la ville, où elles forment comme une petite colonie anglaise au milieu du Chili.

La ville est divisée en deux parties, le port et l'*Almendral*, ou Terrain des Amandiers, quoiqu'il ne s'y en trouve pas un seul. Le port est la plus importante de ces deux parties. Là se déchargent les marchandises; là sont les bureaux et les magasins des négocians, ainsi que ceux du gouvernement. La situation en est tout-à-fait bizarre. D'un côté s'élèvent des montagnes à pic, et si rapprochées de la mer, qu'elles ne laissent d'espace que pour une seule rue; encore a-t-il fallu, dans plusieurs endroits, entamer les rochers pour l'élargir, ce qui n'empêche pas qu'on n'y voie de grandes et belles maisons, entre lesquelles on remarque la nouvelle douane, édifice vrainient magnifique. Au bout de la rue se trouve la place qui est assez spacieuse et présente aussi de beaux bâtimens; mais ce qu'il y a de plus singulier, ce sont les *Quebradas* (Gorges de mon-

tagnes), où des centaines de maisons et de cabanes, qu'on n'avait pas distinguées de la baie, se découvrent à mesure qu'on s'y enfonce, et fourmillent de peuple; aussi n'est-on pas peu surpris de reconnaître bientôt, dans Valparaiso, qu'on croyait d'abord ne consister qu'en une seule rue, une ville de plus de 25,000 âmes, dont, en raison de sa distribution si originale, l'examen détaillé demanderait plusieurs jours.

L'Almendral est à l'est du port, et lui sert comme de faubourg. Là, beaucoup plus éloignées de la mer, les montagnes laissent se développer une belle plaine et de la place pour la construction d'une grande cité. L'Almendral est, sous tous les rapports, plus agréable que ce qu'on appèle proprement la ville, dont les rues, toujours encombrées de voitures, de marchandises, d'hommes, de chevaux, de convois de mules, qui permettent à peine d'y faire un pas, n'offrent, non plus, de toutes parts, que de hautes maisons ou des rochers nus et à pic non moins menaçans, dans un pays où les tremblemens de terre sont si communs; tandis qu'à l'Almendral on respire à l'aise l'air doux et frais de la campagne, au milieu de nombreuses et belles maisons entourées de jardins, d'arbres et de verdure.

L'Almendral est déjà très-peuplé et l'on ne cesse d'y construire de nouvelles habitations. Plusieurs négocians y ont des maisons de campagne, où ils se rendent, quand les affaires sont finies au port. L'Al-

mendral est aussi vers le soir, dans la belle saison, le rendez-vous habituel des fashionables de Valparaiso, qu'on y voit les uns à pied, les autres en voiture, mais le plus grand nombre à cheval, manière d'aller que les Chiliens de toutes les classes préfèrent toujours à toute autre.

Valparaiso doit être déjà regardé comme le port le plus important de l'Océan pacifique, et ne peut manquer d'acquérir plus d'importance encore, main tenant que de meilleurs règlemens de douane y faciliteront le transit. Presque tous les bâtimens marchands qui doublent le cap Horn le visitent, d'abord afin d'y vendre, mais surtout afin d'y prendre langue sur les marchés de la Bolivia, du Pérou, de Guayaquil, etc.; car, depuis quelque temps, le port de Valparaiso devient comme l'entrepôt de toute cette côte, et l'on y voit aborder sans interruption des marchands des *intermedios* (1), de Lima, et surtout du Mexique et des ports de l'Amérique centrale, qui viennent y faire des achats, ce qui est fort avantageux pour le Chili, tant à cause de l'extension de son commerce et de sa navigation, qu'en raison des droits de transit, de magasinage et autres qu'y payent les marchandises, et des immenses capitaux qu'y met en circulation un si grand mouvement d'affaires.

(1) Mot consacré dans le pays pour désigner tous les ports situés entre le Chili et Lima.

Rien de plus extraordinaire que l'indifférence qu'on montre là, non-seulement pour les affaires politiques du Chili, mais encore pour celles de quelqu'autre pays que ce soit, pour peu qu'elles ne se rapportent pas directement au commerce des habitans, et ne contrarient ni leurs opérations, ni leurs intérêts. Tous, en effet, sont commerçans et ne pensent qu'à leur commerce. Occupés pendant les heures de travail, ils ne songent plus qu'à s'amuser dès que le travail a cessé. Aussi Valparaiso est-il moins une ville chilienne qu'une colonie étrangère, une sorte de terrain neutre, véritable tour de Babel, où, dans une même maison, l'on entendra souvent parler dix langues différentes, quoique les langues espagnole et anglaise y soient généralement les plus usitées. On y vit en très-bonne intelligence et aussi agréablement que possible, dans un pays privé de plusieurs des ressources de l'Europe. Le peuple s'y montre toujours très-hospitalier, et reçoit les étrangers avec une bonté, des égards et un abandon peut-être même quelquefois un peu trop facile. On y jouit surtout d'un bien qui vaut à lui seul tous les plaisirs; d'un bien que ne remplace aucune jouissance, la plus entière liberté. Valparaiso est, en effet, dans la grande république chilienne, une petite république où chacun vit à sa fantaisie; et, sans contredit, plus librement qu'en aucun autre lieu du monde. Là, jamais de vexation, jamais d'actes arbitraires, jamais d'injustices, surtout à l'égard des étrangers. Tout

homme est vraiment libre en posant le pied sur le sol chilien; tout homme en sent aussitôt la douce influence. Point d'inspection sur votre personne; point de ces visites humiliantes de la douane ; à peine ouvre-t-on vos malles. Jamais employé n'oserait porter la main sur une personne d'apparence décente (1), et visiter les femmes n'y paraîtrait pas moins grossier que contraire à la décence.

La baie de Valparaiso n'est, à proprement parler, qu'une rade. Belle et sûre depuis septembre jusqu'à la fin d'avril, elle est dangereuse depuis mai jusqu'à la fin d'août, quand règnent les vents de N. et de N.-O., auxquels elle est absolument ouverte, et qui y amènent une mer épouvantable; sans compter que le fond y étant mauvais pour les bâtimens qui n'ont point de chaîne, il est rare qu'en hiver il n'y arrive pas quelque sinistre. En 1823, dix-sept navires y ont fait côte, et s'y sont entièrement brisés; d'autres, depuis, y ont péri, corps et biens.

§ 2.

COBIJA.

A mon premier départ du Chili, je montais une goëlette de cent quatre-vingts tonneaux, mesurant quatre-vingt-six pieds de long sur vingt-six de large;

(1) Plusieurs de ces faits ont un peu changé depuis l'impression de cette feuille. C'est que la civilisation fait des progrès.

vraie coquille de noix, dont le corps à peine hors de l'eau était bas à faire peur, tandis que sa mâture semblait vouloir toucher les nues; fine voilière, toujours autant au dessous qu'au dessus des flots; et bien digne de son nom de *Volador* (poisson volant). Je passai alors par Cobija, port de la Bolivia, qui venait de s'ouvrir, et qui, de tous les lieux de l'univers, était bien alors le plus triste et le plus maussade; mais comme cette place mérite qu'on en dise un mot, j'extrairai du journal de mon premier voyage aux îles océaniennes quelques observations sur ce qu'elle était à cette époque.

Extrait de mon journal. (1828.)

10 DÉCEMBRE. — « En calme depuis six heures du matin, nous découvrîmes la terre vers sept, à environ dix à douze milles de distance, et nous avions à l'E. par S. la montagne dite *Megillones*. »

11 DÉCEMBRE. — « Le lendemain, 11 décembre, à la pointe du jour, nous étions près de la côte, à environ cinq ou six milles de Cobija, et nous avions au S. par E. la montagne et la baie de Megillones, à la distance d'environ vingt-cinq milles.

» La baie de Megillones, située par 23° de lat. S. et 70° 30′ de longit. occ., est une des plus belles et des meilleures du monde. L'étendue en est telle, que, de l'entrée, on ne pourrait distinguer les bâtimens mouillés à son extrémité opposée; et partout ils

y seraient en sûreté ; malheureusement sa situation dans un pays aride, et le manque absolu d'eau douce, la rendent entièrement inutile. En effet, les montagnes qui l'entourent sont tout-à-fait stériles et de l'aspect le plus triste ; et tout l'intérieur, à cinquante lieues de rayon, n'est qu'un affreux désert, où l'on ne trouve ni eau ni le moindre indice de végétation.

» Le même jour, 11 décembre, nous restâmes en calme jusqu'à près de trois heures de l'après-midi ; mais alors une petite brise s'étant levée, nous distinguâmes aussitôt le pavillon blanc que les habitans de Cobija font flotter sur une pointe de rocher qui abrite le port contre le vent du sud. A cinq heures nous étions à l'ancre dans le port ou plutôt sur la rade de Cobija.

» Cobija est située par 22° 18′ de lat. S. et par 72° 32′ de longitude occ. Le port n'a aucune apparence ; et, en faisant terre au sud, comme le font par précaution tous les navires, il serait impossible de le reconnaître, sans le pavillon blanc dont j'ai parlé, et qu'on aperçoit d'assez loin. Le gouvernement espagnol avait, à ce qu'il paraît, jeté déjà depuis longtemps les yeux sur Cobija. Quatre ou cinq arbres, qui sont les seuls que j'aie vus sur toute cette triste côte, attestent qu'elle a été anciennement habitée par des Européens ; mais, découragés par la difficulté d'y vivre, ceux-ci ne tardèrent pas à l'abandonner ; et il n'y resta plus que quelques malheureux Indiens qui

y vivent de leur pêche et paraissent en avoir été les seuls habitans stables.

» En 1825, le gouvernement de Bolivia désirant avoir un port de mer, et recevoir directement les marchandises étrangères pour lesquelles il payait à ses voisins des droits exorbitans, ce qui le laissait toujours à la merci, soit du Bas-Pérou, soit de la République argentine, pensa de nouveau à Cobija, dont il décréta l'ouverture comme port de mer de la république de Bolivia. Afin de l'accréditer et d'y attirer les navires, il se contenta du droit modique de deux pour cent à l'entrée, sur toute espèce de marchandises. Un riche marchand, Cotera, fit tout au monde afin d'en assurer les progrès, y bâtit des maisons, y établit des convois de mules pour le transport des marchandises du port à l'intérieur; mais, en dépit de tous ses efforts, le port n'avance guère. Le triste état du gouvernement, les révolutions qu'il a subies ont jusqu'ici laissé lutter seul contre mille difficultés ce digne patriote, qui n'a pu obtenir encore même l'établissement d'une poste régulière.

» La baie, ou plutôt la rade de Cobija, est un bon mouillage, où l'on n'éprouve jamais de forts coups de vent du nord; aussi les bâtimens y sont-ils en sûreté. On n'y a point à craindre de tracasseries avec la douane; point de droits de port à payer. On peut décharger la marchandise au moment même de l'arrivée et quitter le port quand on veut, sans avoir à remplir aucune formalité; et, du

moins à cet égard, Cobija l'emporte snr tous les ports du monde. Le climat y est bon; car, malgré sa position tropicale, la chaleur n'y est guère importune que deux ou trois heures par jour. Une brise fraîche du sud s'y lève assez régulièrement vers dix ou onze heures du matin; et, généralement, les soirées et les nuits y sont rafraîchies par les vents de terre. L'eau, dit-on, y est salutaire, quoique un peu saumâtre; mais l'aspect en est affreux. Des montagnes pelées, d'une nuance bleue et rougeâtre; des sables; pas la moindre verdure; jamais de pluie; rarement même de la rosée..., et fréquemment des tremblemens de terre effroyables. »

12 DÉCEMBRE. — « Je descendis avec le capitaine pour rendre une visite au gouverneur, venu à bord immédiatement après notre arrivée, en sa triple qualité d'administrateur, de vérificateur et de garde de la douane. Nous demandâmes sa demeure. On nous montra une baraque de bois, petite et de triste apparence. Nous trouvâmes son Excellence écrivant sur une mauvaise table, qui faisait partie d'un mobilier composé de cette même table, de deux chaises, d'une commode et d'un lit. Il nous reçut bien. C'est un homme aimable et instruit, parlant passablement le français et l'anglais, indépendamment de l'espagnol, sa langue maternelle.

» De là, nous allâmes nous promener dans Cobija, composé d'environ vingt à trente maisons, dont la plus considérable est celle de M. Alcala, agent et

associé de la maison Cotera. En poursuivant notre promenade sur le rivage, un peu en dehors de ce qu'on peut nommer Cobija, nous rencontrâmes plusieurs familles indiennes, qui, pour toute demeure, avaient des cuirs de chien de mer tendus sur quatre bâtons. C'était la première fois que je voyais l'homme dans un état aussi voisin de celui qu'on appèle l'*état de nature*; et je dois avouer que ma première impression ne lui fut pas favorable. L'une de ces familles était composée de deux hommes de moyen âge, de deux femmes et de plusieurs enfans, couchant tous sous la même hutte, sans autre literie que deux mauvaises couvertures. Leur nourriture se compose d'un peu de maïs torréfié, de poisson sec et de *coca*, feuille d'un arbuste qui croît dans l'intérieur du Haut-Pérou. La pêche est leur principale pour ne pas dire leur unique occupation; et leur manière d'y procéder donne lieu d'admirer ce que peut l'industrie humaine, aiguillonnée par la nécessité. Manquant de bois, ils ont l'adresse de construire des embarcations avec des cuirs de chien de mer. Ils cousent d'abord deux de ces cuirs ensemble, en les disposant de manière à pouvoir y renfermer l'air, qu'ils y introduisent par insufflation, au moyen d'une petite ouverture à laquelle ils ont, dans ce but, adapté préalablement un boyau du même animal. Ces cuirs ainsi bien gonflés, ils en remplissent de même un autre, les attachent ensemble, les portent à la mer, se placent dessus, armés d'une longue pagaye qu'ils

manœuvrent des deux mains, et font souvent de la sorte trente à quarante lieues le long de la côte. Les Indiens nomment ces espèces d'embarcations *balsa*.

» Rien n'est plus borné que les besoins de ce peuple, qui paraît heureux dans sa triste situation, puisqu'il ne forme jamais le vœu d'en sortir ni d'améliorer son sort, alors même qu'il le pourrait sans peine. Tels sont, par exemple, les habitans de Calma, première peuplade indienne de l'intérieur, à quarante lieues environ de Cobija. Cet endroit est susceptible de culture, et les habitans pourraient, dans les circonstances actuelles, tirer le plus grand parti de leur situation géographique; mais ils n'en font rien et vivent aussi misérablement et plus misérablement encore peut-être que les habitans de la côte aride. Leur nourriture, abstraction faite du poisson qu'ont en abondance les habitans riverains, est absolument la même que la leur, se composant aussi d'un peu de maïs torréfié, de la feuille dite coca, et parfois d'une petite quantité de lait. Ce qui est inconcevable, c'est qu'ils poussent l'indifférence jusqu'à ne vouloir nullement profiter du séjour que les marchands sont forcés de faire au milieu d'eux, se refusant même à leur vendre le surplus du lait qu'ils consomment. Cette observation est applicable à la peuplade d'Atacama, qui vit vingt lieues plus loin dans l'intérieur, et dont ces déserts ont pris le nom. On sent que l'apathie de ces peuples ne laisse pas

que de compliquer beaucoup les difficultés déjà si grandes des transports à l'intérieur.

» M. Alcala nous ayant invités à dîner, nous restâmes à terre. Il avait réuni chez lui tous les notables de Cobija, c'est-à-dire le gouverneur et cinq à six marchands espagnols. La table était abondamment fournie de bons vins, de mets de toute sorte, et surtout de poisson. Le poisson est excellent à Cobija; mais je ne pus toucher à ce qu'ils appelaient leur *viande fraîche*, apportée là par un navire parti depuis plusieurs jours. Le soir, les convives allèrent rendre des visites. Je préférais la promenade, et me dirigeai du côté des habitations des Indiens où je croyais entendre de la musique. En approchant, je n'entendis plus rien; et je crus m'être trompé. C'était une de ces belles et fraîches nuits des tropiques. Je m'assis sur une pierre, assez près de huttes indiennes que je distinguais à la faible clarté de la lune. La solitude de ce lieu, le profond silence qui y régnait, interrompu seulement par le bruit des vagues de la mer, incessamment brisées sur les rochers qui bordent de tous côtés le rivage; l'aspect de ces misérables huttes, jetées au milieu de ce désert; ma propre situation, loin de ma patrie, de ma famille, de tous les objets de mon affection, et sur le point d'entreprendre un voyage des plus hasardeux, tout disposait mon âme à une mélancolie, bientôt portée presque jusqu'à l'attendrissement. En ce moment, les Indiens des huttes entonnèrent, en s'accompa-

gnant de la guitare, un chant à plusieurs voix, triste et pathétique, dont l'effet sur moi fut tel, que j'essaierais en vain de le décrire, et que peu de mes lecteurs pourront se figurer ou même concevoir.

» D'où vient que les chants des Indiens sont toujours, et dans tout le Pérou, languissans et tristes; d'où vient que ces hommes si doux et si pacifiques montrent et inspirent toujours la mélancolie? Serait-ce la suite de leur triste position; un souvenir traditionnel de ce qu'ils ont souffert sous leurs cruels conquérans; et la nation entière aurait-elle encore la conscience de l'état d'avilissement et de malheur où elle est tombée? On l'ignore; et peut-être ne pourra-t-on jamais résoudre ces questions d'une manière bien satisfaisante; mais un fait incontestable, c'est qu'ils aiment à vivre entr'eux, s'éloignent des étrangers; sont enclins à la tristesse, chantent leur infortune et leur esclavage, et qu'on les a vus souvent, surtout en des momens d'ivresse, entrer comme en fureur à l'ouïe de certains chants commémoratifs de leur splendeur éclipsée; exaltation plus d'une fois funeste aux étrangers qui se trouvaient alors au milieu d'eux.

» Je fus bientôt rejoint par le capitaine et par mes autres compagnons de table, que la musique des Indiens avait attirés, comme moi, près des huttes. Leur retour m'arrachait à une rêverie qui n'était pas sans quelque charme; mais je n'étais pas le seul de la compagnie qu'eussent affecté les accens plaintifs

des pauvres Indiens. « Singulier peuple, dit un des » convives, qui avait fait plusieurs voyages dans tout » l'intérieur du Pérou.... Toujours et partout le même ! » Sauf la religion nouvelle imposée à ses ancêtres » par le despotisme de leurs tyrans, rien n'a changé » pour lui. Ses mœurs sont encore, ou à peu près, » ce qu'elles étaient lors de la découverte ; et, chose » remarquable ! au milieu des Européens, c'est, en- » tre les peuples de l'Amérique, le seul qui ait su » conserver sa frugalité et se préserver de presque » tous nos vices, affranchi même de la honte de l'i- » vrognerie ; car il ne s'enivre que rarement, et seu- » lement dans les jours solennels. »

J'ai fait connaître Cobija, tel qu'il était en décembre 1828, comptant cinquante à cent habitans au plus. Il a bien changé depuis. C'est aujourd'hui une place de commerce considérable, où plusieurs maisons de Valparaiso ont des comptoirs ou des agens ; et même, après Valparaiso, l'une des échelles de ces mers le plus fréquemment visitées par les navires marchands.

CHAPITRE PREMIER.

ILES PÉLAGIENNES.

Le 5 janvier 1834, vers dix heures du matin, un coup de canon m'annonça qu'il fallait partir, et commencer de Valparaiso, mon premier point de départ, mon troisième voyage aux îles de l'Océanie. J'étais entouré de quelques anciennes connaissances; et, serrant la main de chacune d'elles, je leur dis à toutes pour la troisième fois, adieu! et nous nous quittâmes en bonne intelligence, mais sans beaucoup de regrets. De trop fréquentes et trop longues absences rompent l'intimité. A mesure que le voyageur étend le cercle de ses connaissances, il diminue le nombre de ses amis; et, plus il multiplie ses courses, plus il s'isole dans l'univers. En dix minutes j'étais à bord; et le bâtiment, déjà sous voiles, nous éloigna promptement de la ville, du port et même de la côte. En peu d'instans nous ne vîmes plus que les sommets des hautes Cordillères, couverts de neiges. Long-temps encore ils s'offrirent à notre vue dans toute leur pompe; mais paraissaient peu à peu s'affaisser à

nos yeux, à mesure qu'en effet nous nous en éloignions davantage. Ils allaient enfin disparaître derrière l'horizon; quand, les saluant d'un dernier regard, un profond soupir, échappé de ma poitrine, me prouva que, bien qu'habitué depuis long-temps à voyager, je ne quittais pas encore sans peine un pays où j'avais long-temps trouvé le bonheur, dont j'aime les habitans, et qui me sera toujours cher.

Le bâtiment que je montais était un brick-goëlette de cent dix tonneaux seulement, mais aussi solide que bon marcheur; et de tous ceux sur lesquels j'avais navigué, le plus convenable pour les parages que je devais parcourir.

Au lieu de suivre la côte, comme dans mes précédens voyages, nous portâmes au large, dans la direction N.-O.; et, favorisés par un vent de sud, nous nous trouvâmes, le cinquième jour de notre départ, par les 25° de lat. S., et 93° de long. occ.; mais des vents légers et variables nous y retinrent jusqu'au 16. Par les 22° de lat. S. et 90° de long. occ., la brise du sud-est nous prit et nous permit de poursuivre notre course dans la direction de Gambier, lieu de notre destination. Le même jour nous vîmes aussi un gros arbre qui flottait avec branches et racines, circonstance qui explique peut-être comment les habitans de l'île de Pâques ont eu quelquefois des pirogues.

De tous les voyages maritimes, celui du Chili ou du Pérou à l'île d'O-taïti est, je crois, le plus mono-

tonte. Du beau temps, une belle mer; mais, jusqu'à l'arrivée aux premières îles, vers les 130° de long. occ., si l'on ne passe par l'île de Pâques, on ne voit oiseaux, poissons ni rien!... et du 25° au 12° de latitude, malgré mon assiduité à la pêche, dans trois voyages différens, il ne m'est pas arrivé de prendre le moindre petit poisson. Ce n'est que plus au sud ou plus au nord qu'on trouve des oiseaux, des baleines, des poissons volans, des navires, des êtres quelconques, enfin, doués de vie et de mouvement; tandis que, par les autres latitudes déjà mentionnées, tout est mort et d'une solitude qui, sans le beau temps et l'espoir d'une prompte traversée, deviendrait bientôt insupportable.

Dans un de mes précédens voyages, nous nous étions tenus plus au sud, afin de voir *Sales y Gomez* et *Easter Island* ou l'île de Pâques. Nous vîmes la première de ces îles; mais seulement à la distance de plusieurs milles. Quant à la seconde, nous la longeâmes d'assez près du côté du nord pour être à portée d'y distinguer quelques-unes des grandes maisons des habitans, ainsi que ce qui nous parut être un de leurs *maraïs* ou temples, entouré d'un mur de pierres, et décoré, à ses extrémités, d'espèces d'images, que j'ai postérieurement appris à mieux connaître. Nous étions à si peu de distance de la côte qu'un pauvre Indien put venir à bord à la nage, nous apportant quelques pommes-de-terre douces et de la canne à sucre. Je reconnus dès lors

que ces insulaires parlent la même langue que ceux des îles plus occidentales, puisqu'en peu de minutes mon domestique, qui était des îles Marquises, s'entendait assez bien avec lui.

J'ai vu et visité successivement, dans mes divers voyages, les îles pélagiennes, dont les noms suivent, et qui détermineront la division de ce premier chapitre, en autant de sections distinctes : l'*île de Pâques*, l'*île Ducie*, l'*île Elisabeth*, les *îles Gambier* et îles voisines, l'île *lord Hood* et îles voisines, l'île *Rapa*, les *îles Australes*, les *îles Harvey*, l'île *Matilda's Rock*.

SECTION PREMIÈRE.

ILE DE PAQUES (1).

(Waihou (?), suivant Forster; Tapi (?), suivant Cook, des naturels.)

L'île de Pâques est située par 27° 9′ de lat. S., et par 111° 45′ de long. occ. (méridien de Paris).

Cette île, qui n'a que trente-cinq à quarante milles de circonférence, paraît être d'origine volcanique, et possède, à l'intérieur, des montagnes assez élevées pour qu'on puisse les distinguer de plusieurs lieues en mer. Le navigateur anglais Beechey y a trouvé encore des maraïs, ayant à leurs extrémités des

(1) *Paaschen*, en hollandais; *Easter*, en anglais.

idoles; et dit que les terres des vallons sont fertiles et bien cultivées. Il y a trouvé aussi quelques maisons spacieuses, dont quelques-unes mesuraient jusqu'à trois cents pieds, mais entourées de misérables huttes (1). L'île paraît manquer de bonne eau. Le capitaine Beechey a même cru que les insulaires boivent l'eau de mer, parce qu'il en a vu quelques-uns prendre de cette eau avec la main; mais se rincer la bouche avec de l'eau salée et en boire un peu après les repas, est un usage assez généralement répandu parmi ces insulaires.

Le peuple de l'île de Pâques est d'une haute et belle stature : il a cette physionomie ouverte, ce front élevé, ces traits réguliers qu'on trouve chez tous les insulaires de la même race dans l'Océan pacifique. Si les habitans de l'île de Pâques sont plus bruns que ceux de quelques-unes des îles même plus septentrionales, c'est que leur île est peu boisée; car il paraît y avoir, parmi eux, des femmes à peu de chose près aussi blanches que celles du midi de l'Europe. Presque tous les hommes sont robustes et musculeux; les femmes sont, pour la plupart, délicates et belles. Les premiers se tatouent ou se peignent le corps à la manière des habitans de la Nouvelle-Zélande. Les femmes se font, depuis les hanches jusqu'aux genoux, des marques qui, de

(1) Ces très-grandes maisons étaient probablement là, comme partout, destinées à la célébration des fêtes religieuses et nationales.

loin, ressemblent à des culottes; elles s'en font souvent aussi au front et aux lèvres.

Les habitans de l'île de Pâques se nourrissent de pommes-de-terre douces, de bananes, d'ignames, de cannes à sucre, et peut-être d'autres végétaux, ainsi que de poisson. On n'a trouvé chez eux, en fait d'animaux, que des poules et des rats; et l'on a même cru qu'ils mangeaient ces derniers. Ils semblent pourtant avoir eu des cochons, car ils les connaissaient, lorsqu'en 1722 ils vinrent à bord des vaisseaux de Roggewein. Peut-être ont-ils été obligés de s'en défaire, comme il est arrivé dans beaucoup d'autres îles, à Rapa, à Laïbouaï, etc., soit parce que ces animaux détruisaient leurs plantations, soit par la nécessité d'en faire ressource, en des momens d'extrême disette.

Il vint à bord du bâtiment que je montais un Indien, bel homme, haut de six pieds, figure noble, démarche imposante: il avait l'air d'un Hercule. Sa peau me parut tout aussi blanche que celle des habitans d'O-taïti; mais un tatouage, qui lui couvrait presque tout le corps, ne laissait exposé que peu de parties. Il avait, comme il paraît que c'est la coutume chez ce peuple, les lobes des oreilles percés de trous d'au moins un pouce et demi, et si longs, qu'ils touchaient presqu'aux épaules; mais d'autres les portent bien plus longs encore, puisque, suivant le capitaine Beechey, ils se les attachent ensemble derrière la tête ou les tournent par-dessus l'oreille. Il

nous pressait beaucoup de descendre, en nous vantant surtout les femmes, dont ces peuples font aujourd'hui un honteux trafic, pour se procurer, en échange, quelques-uns des objets à notre usage, dont ils connaissent maintenant le prix. Aussi, d'après ce que m'ont dit, depuis, des capitaines qui ont visité l'île, la maladie vénérienne y est très-commune et doit y faire d'affreux ravages, qui, sous peu, compléteront la ruine de ce peuple. Ne voulant point accepter ses offres, nous l'obligeâmes à retourner à terre et continuâmes notre route; car l'île de Pâques ne présente pas de ressources aux bâtimens. On n'y peut trouver que quelques pommes-de-terre douces; et la baie de Cook, seul mouillage qu'on y connaisse jusqu'ici, située par 27° 9′ de lat. S., et par 111° 45′ de long. occ., n'est qu'une rade ouverte à presque tous les vents.

Dans ce dernier voyage, comme dans mes précédens, je m'aperçus, en m'approchant de la longitude de cette île, et par environ 23° de lat. S., que les courans devenaient très-sensibles, et que, même avec des vents légers, ils nous portaient au moins d'un mille par heure dans la direction de l'ouest. Dans mon premier voyage, au mois de janvier 1828, je m'étais peu aperçu de ces courans, entre les 16e et 20e degrés; mais ils étaient très-sensibles toutes les fois que nous passions au sud du 20° sud, et cessaient presque entièrement passé le 25° degré. Dans le second, au mois d'octobre, passant de l'île de Pâques

au nord, ces mêmes courans se firent sentir dès que nous passâmes le 24ᵉ degré, diminuèrent de nouveau entre les 20ᵉ et 15ᵉ; reprirent avec une force nouvelle entre les 14ᵉ et 12ᵉ, et augmentèrent surtout aux approches de l'Archipel dangereux et des Marquises, de manière à nous porter à cinquante milles à l'ouest dans l'espace de vingt-quatre heures. Les bâtimens qui veulent faire un voyage sûr et court devraient se tenir dans cette dernière latitude de 12° à 10° S., surtout depuis novembre jusqu'en mars, quand les vents d'E.-S.-E. sont légers, et qu'on a même souvent des vents variables de N. à l'O., entre les 14ᵉ et 25ᵉ degrés; tandis que, dans ces mêmes mois, on a presque toujours encore une bonne brise d'E.-S.-E. en E.-N.-E., entre les 10ᵉ et 12ᵉ degrés; aussi conseillerais-je, à tout bâtiment qui se rend à O-taïti, de garder ces dernières latitudes, de prendre connaissance des Marquises; puis de faire Tiooka par 14° 27′ de lat. S., et par 147° 11′ de long. occ. (1), d'où la route est bien connue et ouverte jusqu'à O-taïti. En suivant cette marche, il se

(1) En voulant faire Tiooka et Oura, les îles King Georges de Byron (Taaroa et Tabouta des Indiens), il arrive presque toujours que, porté par les courans, on fait les îles Wilson et Waterland, par 14° 28′ ou 14° 36′ de lat. S., et 148° 30′, ou 148° 45′ de long. occ., ce qui occasionne des erreurs qui ont souvent mis les navires en danger. Ces îles, pourtant, ne peuvent se confondre. Les premières (King Georges de Byron) sont couvertes de cocotiers; tandis que les dernières en ont à peine quelques-uns disséminés de loin en loin.

trouverait, depuis la côte d'Amérique jusqu'aux îles, en des parages constamment parcourus par un grand nombre de bâtimens baleiniers, et éviterait les écueils de l'Archipel dangereux; tandis que, plus au sud, depuis l'île de Pâques jusqu'à cet archipel, il y a, presque sans aucun doute, ou de petites îles, ou des rescifs encore inconnus, et les vents y sont moins réguliers. J'ajoute que, dans l'Archipel dangereux, également encore très-imparfaitement connu, les cartes mêmes ne servent guère, tant à cause de leur inexactitude que parce que les courans et les rescifs, ignorés jusqu'ici, les rendent absolument inutiles; d'où il résulte qu'au milieu de ce labyrinthe, en dépit même de la plus active vigilance, un bâtiment est toujours très-exposé.

Dans un premier voyage de Cobija à Pitcaïrn, après avoir couru de 25° à 16° S., et de 16° à 24°, toujours avec des vents légers, mais éprouvant l'effet des courans que je viens de décrire, nous vîmes, le 17 décembre 1828, un grand nombre d'oiseaux, blancs pour la plupart, et qui, par le vol et la taille, ressemblaient à des pigeons. Le capitaine, qui soupçonnait que les courans nous avaient portés et que nous étions près de terre, voulait diminuer la marche de la goëlette, et attendre midi, afin de pouvoir prendre hauteur, quand un des matelots, qui était monté pour prendre des ris, cria inopinément: « Terre! »

SECTION II.

DUCIE.

(Incarnacion (?) de Quiros.)

C'était l'île Ducie, île si basse que nous ne pouvions la voir du pont, quoiqu'elle ne fût éloignée que de trois lieues au plus ; et notre goëlette ayant été, pendant les dernières vingt-quatre heures, portée par les courans à plus de trente milles à l'ouest, nous ne nous en serions pas crus si près sans les oiseaux dont j'ai parlé; aussi ai-je remarqué, depuis, que ces oiseaux, surtout les blancs, sont d'excellens indices du voisinage d'une de ces îles inhabitées ; que là, où on les voit en grand nombre, la terre n'est guère éloignée que de dix à douze milles; et que, par la direction de leur vol, vers le soir, il est facile de découvrir le gisement de la terre cherchée. Il paraît d'ailleurs que, suivant le temps, ils se tiennent toujours plus ou moins au vent de leur résidence habituelle. Poussés par une forte brise, en moins d'une heure nous en étions tout près; et en longeant le côté S.-S.-O., à la distance d'un demi-mille, nous reconnûmes en elle une de ces terres singulières, dont la base est de corail, et qui ont, dans leur intérieur, un lac d'eau salée. Celle-ci, déjà pourvue d'un sol sablonneux de plusieurs pieds d'élévation, est aussi couverte d'une

verdure qui lui donne une belle apparence. Il ne s'y trouve point de cocotiers; les seuls arbres qu'on y distingue sont, comme dans toutes les îles de cette espèce, le *pandanus* et l'*hibiscus*, mais qui ne s'y élèvent guère que de dix à douze pieds.

Le capitaine Beechey en a déterminé la position géographique à 24° 41' de lat. S., et 127° 6' de long. occid. (méridien de Paris).

Elle n'a guère que cinq milles de circonférence. C'est la terre la plus rapprochée de l'Archipel dangereux, et la plus orientale connue, après l'île de Pâques. Dangereuse comme toutes ces îles basses, pendant les nuits obscures, elle n'offre aucune ressource à la navigation, à moins que ce ne soit comme point de reconnaissance, et comme ayant au S.-E. une passe par laquelle des embarcations peuvent entrer dans son lac central. Il est assez probable qu'on y trouverait de l'eau douce, en pratiquant des trous dans les sables du côté du lac; observation applicable à presque toutes ces îles.

Il était deux heures de l'après-midi quand nous quittâmes Ducie; et, filant sept nœuds, nous la perdîmes de vue. Nous voulions gagner Pitcaïrn; mais, désirant voir l'île Élisabeth, nous nous détournâmes un peu de notre route.

SECTION III.

ELISABETH.

(San Juan Batista (?), de Quiros.)

Nous eûmes connaissance de l'île Élisabeth le 18, vers midi ; mais le vent ayant diminué, il était nuit quand nous la longeâmes d'assez près.

Elle est située par 24° 21′ de lat. S., et par 130° 38′ de long. occ. (méridien de Paris).

Elle est, avec l'île *Sauvage* de Cook, d'une formation qui a donné lieu à bien des hypothèses et à bien des discussions; car ressemblant à toutes les îles basses de l'Océanie, en ce qu'elle est, comme elles, composée seulement de corail, elle en diffère en ce qu'elle n'a point de lac central d'eau salée, et qu'au lieu de s'élever à peine de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer, plate et unie à son sommet, elle mesure au moins quatre-vingts pieds de hauteur presque perpendiculaire sur toutes ses côtes.

Nous ne l'approchâmes que d'un mille. Elle paraît tout-à-fait à pic, et sur tous les points inabordable. Cependant elle est déjà revêtue de quelque verdure; et, comme les pluies l'arrosent souvent, il est possible qu'elle offre bientôt un sol cultivable; mais l'eau pourra bien y manquer long-temps encore.

J'y reviendrai dans mes remarques générales sur la formation de ces îles.

SECTION IV.

PITCAÏRN.

De l'île Élisabeth nous nous dirigeâmes sur Pitcaïrn, que nous vîmes le 21, vers cinq heures du matin, à la distance de vingt-cinq milles. J'étais monté sur le pont dès l'instant où on l'avait annoncée, tant était grande mon impatience de voir cette terre qu'a rendue si célèbre la petite colonie anglaise qui l'a peuplée, après y avoir été conduite par un concours de circonstances des plus singulières. Il me tardait de voir ce petit peuple, isolé sur une surface de quatre milles au plus, assez heureux pour n'avoir jamais conçu l'idée d'en sortir; doux, hospitalier, pratiquant sans ostentation et dans toute leur pureté ces vertus chrétiennes qu'on affecte encore partout, mais dont on chercherait en vain, je crois, la réalisation sur tout autre point du globe. Aussi ne demandé-je point grâce au lecteur pour les détails dans lesquels je vais entrer sur mes relations avec cette peuplade et sur les lieux qu'elle habite, sauf à m'étendre davantage encore, ailleurs, sur ses annales, à la fois si courtes et si intéressantes.

Je compléterai ces notions par divers extraits d'un

premier voyage à Pitcaïrn, exécuté en 1829, et par les remarques faites ultérieurement sur cette île. »

Extrait de mon journal, 1829.

20 JANVIER. — « A cinq heures du matin nous découvrîmes l'île de Pitcaïrn ; à huit heures nous n'en étions plus qu'à deux milles. Une embarcation fut mise à la mer, et l'un des officiers se rendit à terre, avec ordre de revenir, dès qu'après avoir sondé les dispositions des insulaires, il aurait appris si l'on pourrait faire de l'eau dans l'île et s'y procurer quelques végétaux et autres provisions fraîches. Deux heures et plus après, l'embarcation ne revenant pas, nous commencions à éprouver quelques inquiétudes. La goëlette s'approcha. Nous distinguions les maisons et même les habitans; mais nous ne reconnaissions, au milieu d'eux, aucun de nos gens. On décida qu'on enverrait un autre canot à la recherche du premier, qui pouvait avoir échoué en débarquant. Le capitaine, par précaution, arma le second détachement comme l'était le premier, et ordonna de faire le tour de l'île, en la serrant de très-près, sans prendre terre. A peine le second canot était-il parti, que nous vîmes revenir le premier avec son commandant et ses matelots, accompagnés de plusieurs des naturels.

» Arrivés le long du bord, ces derniers grimpèrent sur la goëlette avec la dextérité de marins exercés.

Plusieurs étaient nus, sauf une espèce de ceinture qui leur tombait en forme de tablier sur le devant du corps; d'autres portaient des chemises, des pantalons et des vestes fort propres. Tous étaient des hommes forts et robustes, un peu bruns de couleur, mais ayant l'air aussi dégagé qu'alerte. Dès qu'ils furent à bord ils vinrent nous donner la main, en nous disant en anglais, qu'ils savent tous, et que le plus souvent même ils parlent entr'eux, que nous étions les bienvenus, et qu'ils seraient charmés de nous recevoir dans leur île; et cela, avec une bonté qui ne pouvait qu'être sincère.

» Nous leur demandâmes si l'on pouvait faire de l'eau chez eux, et dans quel endroit on pouvait en faire. Ils nous indiquèrent deux aiguades; mais la meilleure, par le vent d'alors, était plus à l'ouest de l'île, où se trouve une sorte de petite baie dans laquelle les embarcations peuvent entrer. Désirant aller à terre, je leur demandai si, de là, je pouvais entrer dans l'île; à les en croire, la chose était facile, mais un peu longue. Je m'en arrangeai; car, après trente et quelques jours de mer, j'avais besoin d'une promenade.

» Il était midi quand je descendis dans le canot avec un des officiers du bord, quatre matelots, deux naturels, et un Anglais qui habitait depuis cinq ans Pitcaïrn. Nous rangeâmes de très-près la côte N.-N.-O. Il y avait, ce jour-là, une forte houle du nord, et qui se faisait sentir jusque dans

nos eaux ; aussi la mer, roulant en longues lames, brisait avec un tel fracas sur les rochers dont l'île est de toutes parts environnée, que celle-ci nous parut inabordable, même pour les plus légères embarcations. Nous arrivâmes enfin à l'aiguade, mais sans pouvoir distinguer la petite baie, à cause de la violence des flots. Alors un des naturels, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, haut de six pieds, fort comme un Hercule, demanda le gouvernail, regarda la mer et nous tint en arrêt quelques minutes, pendant lesquelles plusieurs grandes vagues vinrent, chacune à son tour, enlever à leur sommet notre embarcation, comme pour la briser avec elles sur les rochers voisins. Après en avoir ainsi laissé passer trois ou quatre, notre jeune pilote, qui n'avait cessé de regarder au large, cria tout à coup : « *Now, now, pull away, pull !* (A présent, à présent, nagez, nagez ;) » et, en moins de rien, nous nous trouvâmes sains et saufs dans la petite baie.

» J'étais sorti du canot, ne voyant autour de moi que des rochers presqu'à pic, et cherchant, sans pouvoir le trouver, quelqu'indice d'une route ou d'un sentier quelconque, quand j'entendis les deux insulaires qui nous accompagnaient crier aux matelots : « *Sauvez-vous ! sauvez-vous !* » et, en me retournant, je vis rouler sur eux une lame épouvantable de plus de vingt pieds de haut. Les naturels retenaient le canot avec une longue corde. Nos matelots se sauvèrent, non sans embarquer une partie de la

3.

vague qui, se brisant sur le rocher avec le bruit du tonnerre, les atteignit et faillit les entraîner. Je fus alors témoin d'un des spectacles les plus singuliers que j'aie vus de ma vie. Ces deux insulaires, s'affermissant sur le rocher, retenaient de leurs bras nerveux la corde de l'embarcation, regardaient tranquillement venir la mer; et, à un signal qu'ils se donnaient l'un à l'autre, se couchaient simultanément pour laisser rouler sur eux toute cette masse d'eau. Je les croyais perdus, lorsqu'un moment après, à mon grand étonnement, je les vis se redresser comme si de rien n'eût été, manœuvre qu'ils répétèrent jusqu'à trois fois; mais alors la mer, redevenant un peu plus calme, ils rappelèrent les matelots et les firent sortir, avec le canot, de la petite baie, qui ce jour-là, disaient-ils, n'était pas sûre.

» Une autre embarcation du bord, remplie de naturels, arrivait presqu'au même instant. On la fit arrêter, avec la première, en dehors des brisans; et les naturels s'étant jetés à l'eau, vinrent nous joindre à terre à la nage, en poussant devant eux chacun un baril vide, qu'ils ramenaient de la même manière le long des embarcations, aussitôt qu'il était rempli.

» Ce qui me surprit encore beaucoup, ce fut de voir ces hommes monter et descendre le rocher au-dessus duquel se trouve la source, en ne s'y soutenant que d'une main, chargés, d'ailleurs, d'un baril vide à la montée, et plein à la descente; car je

n'aurais jamais cru possible à un homme de gravir un tel escarpement, même à vide, et en s'aidant de ses deux mains; et je tremblais pour eux à chaque épreuve, quoiqu'ils montassent et descendissent avec une assurance et une légèreté qui auraient pu me rassurer. Les bâtimens ne pourraient que difficilement se procurer de l'eau dans cet endroit sans le secours des habitans.

» Enfin, on me montra la route qui menait aux habitations, où l'Anglais dont j'ai déjà parlé devait me conduire. Cette route était extrêmement escarpée; mais il n'y avait pas à choisir, et je m'étais déjà, d'ailleurs, un peu familiarisé au Chili avec les chemins de ce genre. A peine néanmoins eus-je fait deux cents pas dans celui-ci, que, regardant en bas et me trouvant comme suspendu sur des pointes de rochers au pied desquels la mer roulait, en y brisant, avec un bruit épouvantable, son écume blanchissante, je me sentis un peu effrayé. Il fallait pourtant continuer; car retourner sur mes pas m'aurait été absolument impossible. Heureusement le passage fut court, et nous atteignîmes bientôt un sentier plus doux, où je m'arrêtai pour respirer.

» Je m'étais étrangement trompé sur la nature du chemin qui me restait à parcourir. Ce que je prenais, d'abord, pour une montée facile, était une côte très-élevée et très-rapide. J'éprouvais cette lassitude et cet engourdissement dans les membres, effet assez général d'un voyage de mer. Je fus obligé de me re-

poser plusieurs fois avant d'arriver au haut de la montagne.

« Parvenu au sommet, je m'arrêtai long-temps à l'ombre de plusieurs arbres qui m'étaient étrangers et dont mon guide ne savait pas non plus les noms (1). Cet endroit est charmant, tant à cause de sa fraîcheur que parce qu'il domine une grande partie de l'île et qu'on y jouit de la vue de la mer. Pour descendre de là dans l'intérieur, la route est plus commode; et je ne tardai pas à me voir au milieu de terres cultivées, de plantations d'ignames, de taro, de pommes-de-terre douces; parmi des bananiers sans nombre, en des vallons tout couverts d'arbres à pain et de majestueux cocotiers. Là jaillit aussi une source d'excellente eau douce, la plus fraîche et la meilleure de l'île; mais, par malheur, son éloignement des habitations, en ne permettant de l'y transporter qu'avec beaucoup de fatigue, en rend l'usage assez pénible.

» A peine m'eut-on aperçu, qu'hommes, femmes et enfans, vinrent au devant de moi, tous me tendant cordialement la main, en me disant, comme leurs compatriotes venus à bord, qu'ils étaient charmés de me voir et que j'étais le bienvenu. Chacun d'eux m'offrait sa maison; c'était à qui m'hébergerait, et tous me présentaient tant de fruits que je

(1) J'ai su depuis que ces arbres étaient le *pandanus*, l'*hibiscus*, le *thespesia populnea*, l'*aleurites triloba*, etc.

dus en refuser de plusieurs, ne sachant qu'en faire ni où les mettre.

» Leurs demeures sont éparses, plusieurs même très-éloignées les unes des autres ; mais toutes sont dans des positions agréables et bien choisies, entourées d'arbres, décorées par devant de frais gazons et situées au nord de l'île, dans une belle vallée d'où l'on a la vue de la mer. Elles sont construites en planches, ont un étage ; et, comme il y fait assez grand chaud, on y ménage, au moyen de planches préparées à cet effet, des espèces de fenêtres qui se ferment, quand le mauvais temps l'exige. Le tout en est proprement travaillé, et le toit, comme à O-taïti, couvert de feuilles du *pandanus*, qui les préservent des pluies. A peu de distance de chaque maison se trouvent, de plus, deux baraques, l'une servant à faire la cuisine, l'autre servant à la fabrication et au blanchissage des étoffes d'écorce d'arbres, seul vêtement des naturels, avant l'arrivée des Européens.

» Descendu dans ce charmant vallon, j'entrai dans une de ces demeures, agréablement située, près de cinq ou six autres qui formaient ensemble une sorte de petit hameau, et dont chacune était séparée de la plus voisine par une jolie pelouse du plus beau vert. J'y fus rejoint par M. Brock, l'un des officiers de la goëlette. Il s'y trouvait beaucoup de monde, surtout beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles, pour qui des étrangers sont un objet de curiosité, dans une île si rarement visitée ; mais tous étaient si réservés

et si polis qu'ils ne nous gênaient en aucune manière.

» Je contemplais, dans cette réunion, l'extrême beauté surtout des jeunes gens et des enfans, dont pas un seul n'a la moindre difformité (1), quand un insulaire vint me dire que deux étrangers, logés chez lui depuis trois mois, et dont l'un était très-malade, désiraient me voir, et me pria de passer à sa demeure. Je m'y rendis à l'instant. Un de ces étrangers, homme de vingt-sept à trente ans, vint au devant de moi. Il était bien couvert et se présentait bien. Il me remercia de ma complaisance et me conduisit auprès de son ami malade.

» Je vis un homme couché sur un matelas qui couvrait en partie le plancher. Près de lui était une femme qui agitait de petites branches d'arbres pour chasser les mouches. A mon approche, le malade me fit signe de la main gauche de m'asseoir. Son aspect avait quelque chose de sinistre. C'était un homme d'environ trente-cinq ans; barbe et cheveux noirs, figure maigre et très-pâle, front couvert; de très-grands yeux, des sourcils épais; et, sur ses traits, extraordinaires dans leur ensemble, on lisait l'expression simultanée de la souffrance et de l'exaltation d'une âme un peu au-dessus du commun, qui, tout en méprisant la vie, sait lutter contre la douleur.

(1) Je me trompe.... Il y avait un idiot; mais, d'ailleurs, très-bel homme, et beaucoup plus fort qu'aucun des autres.

» Quand je fus assis, il me pria, d'une voix un peu altérée, de lui envoyer du bord quelques médicamens, dont il avait le plus grand besoin. Il me dit qu'il était arrivé malade dans l'île; qu'étant sorti, il y avait huit jours, il était tombé dans un précipice de plus de cent cinquante pieds de profondeur; qu'il s'était cassé, sur plusieurs points, la jambe et le bras droit; qu'il avait souffert au delà de tout ce qu'on peut imaginer; qu'il était mieux, pourtant; et qu'il pensait que quelques médicamens, et surtout du laudanum, le soulageraient.

» C'était là, sans doute, une des plus pénibles situations où pût jamais se trouver un homme.... Une jambe et un bras cassés, dans une île où, tout en recevant les soins les plus empressés, il se voyait néanmoins privé des secours de l'art, sans lesquels il y avait pour lui peu d'espoir de guérison. Je pris note des médicamens qu'il désirait avoir, et j'envoyai de suite à bord l'ordre de les préparer et de les expédier sans délai. Je m'éloignai de ce malheureux, en compatissant vivement à ses maux, et promis de venir le voir souvent.

» Il y a quelque chose de mystérieux dans ces deux étrangers, et je crains bien que leur visite ne soit fatale aux bons habitans de Pitcaïrn.

» Ils y étaient arrivés à la fin d'octobre dernier, dans une embarcation couverte, mais de dix-huit à vingt tonneaux seulement. Ils étaient absolument seuls, et disaient avoir quitté le Pérou tout exprès

pour s'établir à Pitcairn, si l'on voulait les y recevoir. Cet énoncé parut extraordinaire aux habitans, qui, quelque bien disposés qu'ils soient, en général, en faveur des étrangers, balancèrent long-temps à recevoir ces derniers; cependant l'un d'eux était si malade, qu'il y aurait eu de l'inhumanité à le repousser. En l'admettant, ne fût-ce que provisoirement, il fallait admettre aussi l'autre, qui, seul, ne pouvait reprendre la mer; et qu'il eût, d'ailleurs, été bien dur d'éloigner de son ami malade. Ces braves gens, ne sachant que faire, voulaient pourtant savoir si ce bâtiment appartenait à ces hôtes singuliers, et s'ils n'avaient pas quitté le Pérou nantis du bien d'autrui. Pour s'en assurer, ils demandèrent d'abord au malade, qui était à terre, à qui appartenait le bâtiment. Celui-ci leur répondit qu'il en était seul propriétaire. Ils adressèrent la même question à son camarade resté à bord, et qui leur dit que la propriété leur en était commune; cela parut bien louche aux habitans. Ils déclarèrent, en conséquence, au malade, que sa réponse ne s'accordant pas avec celle de sou ami, et qu'ayant vu, d'ailleurs, à bord tous les instrumens nécessaires à la pêche du chien de mer, ils avaient tout lieu de soupçonner que le bâtiment n'appartenait ni à l'un ni à l'autre. « En conséquence, ajoutèrent-ils, » nous ne pouvons vous recevoir que pour quelques » jours, et encore parce que l'un de vous est malade; » mais vous aurez tous deux à quitter l'île, aussitôt » que le malade sera mieux. » Le malade se plaignit de

cette décision; car il avait, dit-il, effectivement promis la moitié de son bâtiment à son camarade, à condition que ce dernier l'accompagnerait à leur île; et quant aux instrumens de pêche, il convint qu'ils avaient quitté Lima pour aller à la pêche des chiens de mer, dans le but de se faire quelqu'argent, pour se pourvoir de vêtemens et autres effets, avant de se rendre à Pitcaïrn; mais que leurs six hommes d'équipage s'étant sauvés à Pisco avec leur canot, ils s'étaient décidés à venir directement, espérant qu'on les recevrait avec le peu qu'ils avaient. Les bons habitans de Pitcaïrn se laissèrent prendre à ces paroles; et de plus, l'état du malade empirant de jour en jour, il n'y avait plus moyen de songer à le faire partir. Quant à l'autre, il fit mille grimaces, et les pria instamment de le recevoir, disant qu'il n'avait pu supporter plus long-temps la vue des vices et de l'irréligion des sociétés civilisées. Il n'en fallait pas tant pour en imposer à des gens aussi bons, aussi vrais que les habitans de Pitcaïrn; aussi le bâtiment des étrangers fut-il mis à terre. Le malade reçut les plus tendres soins, et nous trouvâmes son camarade tenant une école de jeunes garçons et de jeunes filles, et donnant l'exemple d'une dévotion et d'une piété sans pareilles.

» Il y avait, comme je l'ai dit, trois mois que ces étrangers étaient dans l'île. La maladie du capitaine (car c'est la qualité qu'il prenait) avait fait de tels progrès, que, depuis un mois, il fallait le veiller nuit et jour.

Ses souffrances étaient atroces, et l'on avait découvert qu'il cherchait à se donner la mort; aussi redoublait-on auprès de lui de soins et de surveillance, en écartant tout ce qui pouvait favoriser l'exécution de ses funestes desseins.

» Huit jours avant notre arrivée il avait paru mieux; et, s'étant plaint d'être mal couché, il avait obtenu qu'on dressât son lit près d'une fenêtre, à l'une des extrémités de la maison. La nuit il se plaignit que la lumière l'incommodait, et la fit mettre à l'extrémité opposée. Ses gardiens, qui le croyaient plus calme, s'étaient mis aussi du côté opposé pour lire la Bible près de la lumière, et le perdirent un instant de vue; mais, lorsqu'ils revinrent auprès du lit, le lit était vide; la fenêtre était ouverte et le capitaine avait disparu. Effrayés, ils répandent aussitôt l'alarme; en un instant tout le village est en émoi. Les habitans, hommes et femmes, petits et grands, vont tous à la recherche du malheureux capitaine, qu'ils croyaient bien ne pas retrouver en vie.

» On l'avait cherché toute la nuit sans le rencontrer. Dans la matinée deux hommes, accompagnés d'un chien qui semblait les conduire, crurent, en approchant d'un précipice, entendre au fond des gémissemens. L'un d'eux grimpa sur un arbre croissant au-dessus du précipice, et vit le malheureux capitaine étendu sur le roc, à près de deux cents pieds au-dessous. Ils coururent à l'instant avertir les autres habitans, et l'on parvint, non sans beaucoup de

peine, à retirer de là cet infortuné vivant encore, mais tout le corps brisé et dans un état déplorable. On le reporta sur un brancard à son ancien logement, et l'on redoubla de soins auprès de lui. Cet homme, qui paraît doué d'une force et d'un courage plus qu'humains, ne proféra pas une plainte pendant ce pénible transport, et me parla, quand je l'allai voir, d'une voix relativement assez ferme, quoiqu'il dût horriblement souffrir. Il est de l'Amérique du nord; son nom est Bunker, et son compagnon est un Anglais, nommé Nobbs; mais quelle raison leur a fait quitter le Pérou et entreprendre un si long voyage dans une si frêle embarcation? Pourquoi l'un d'eux veut-il maintenant attenter à ses jours? On l'ignore. L'Anglais Nobbs se tait là dessus, et semble même négliger son ami malade. Ce dernier n'a pas abandonné le projet de se donner la mort. Il y a deux ou trois jours il a demandé un couteau à un enfant qui jouait auprès de lui; et, la nuit dernière, se dressant tout à coup sur son séant, il répondit à ses gardiens effrayés, qui lui demandaient ce qu'il voulait: « Je veux mourir! »

» Je retournai à la maison où j'avais été d'abord si bien accueilli; le dîner m'y attendait. Il se composait d'un petit cochon rôti dans un four de pierres chaudes, d'œufs, d'ignames, de pommes-de-terre douces: la boisson était du lait de jeunes noix de coco ou de l'eau. Quelques hommes se mirent à table avec moi; mais je m'étonnai de ne voir s'y mettre

bientôt mis à l'aise avec lui. Je n'eus pas de peine à en obtenir d'esquisser son portrait. Je me mis à l'œuvre sur-le-champ; et c'est même pendant la première séance qu'il me communiqua, sur la révolte de la *Bounty*, les détails intéressans qu'on trouvera, dans la partie historique, sur l'île dont la géographie nous occupe en ce moment.

» Le lendemain je finis le portrait à peine ébauché la veille. Il était fort ressemblant, et le vieillard lui-même en parut satisfait. Vers dix heures, je montai dans le canot pour retourner à terre, suivant ma promesse de la veille. Quant à Adams, il aima mieux rester à bord. En approchant de l'île, je vis, assemblés sur le rivage, un grand nombre d'individus des deux sexes. L'un d'eux, Ed. Young, vint au devant de nous à la nage, pour gouverner l'embarcation au travers des brisans, ce qu'il fit avec son adresse ordinaire; et, en moins de rien, nous eûmes franchi les dangers et nous étions à terre. Là, je fus entouré, comme la première fois, et accompagné au village. J'allai d'abord voir mon malade, pour savoir s'il avait reçu les médicamens et s'il désirait autre chose. Il me pria de nouveau de m'asseoir près de son lit, me parla de Valparaiso, de plusieurs personnes que j'y connaissais et avec lesquelles il paraissait avoir vécu dans l'intimité, et me dit qu'il avait commandé un navire chilien. Je me hasardai alors à lui demander quelles raisons avaient pu le déterminer à entreprendre un si long voyage dans une si

frêle embarcation et sans équipage. « Ces raisons, » comme vous pouvez le penser, étaient bien » fortes, me dit-il; mais je ne puis vous les commu- » niquer. » Je lui demandai s'il n'avait point de commission à me donner pour Valparaiso. Alors, me nommant une personne avec qui je suis moi-même intimement lié, « dites-lui, ajouta-t-il, que » vous avez vu Bunker, en quel état, et qu'il est » mort; car je le serai long-temps avant votre retour » au Chili. — Quoi! lui dis-je, n'avez-vous donc » point l'espoir de guérir? — Ni l'espoir ni le désir, » me répondit-il. Je ne regrette point la vie et mou- » rir n'est rien..... Ici ou ailleurs, à présent ou plus » tard, tout revient au même. Tout serait bien si, » seulement, on pouvait finir quand on veut et sans » souffrir avant, comme je souffre. » Telle était la philosophie de cet homme singulier sur son lit de douleur. Je cherchai à le détourner de ses idées sinistres. Il me remercia; mais il me fit entendre, par un sourire d'une expression pénible, qu'il connaissait son état et savait à quoi s'en tenir. Je m'aperçus que cette conversation l'avait fatigué; et, voulant retourner à bord le lendemain, je lui dis adieu, pénétré, comme la veille, d'un sentiment d'horreur et de pitié pour son état et pour ses souffrances.

» Revenu à la maison où je m'étais arrêté déjà, lors de ma première visite, je m'aperçus qu'il était encore l'heure du dîner. La table était mise et l'on n'attendait que moi. Le repas consistait dans les mêmes

mets et fut presqu'en tout semblable au premier que j'avais pris dans l'île; seulement il y avait une soupe fort bien faite, de la volaille et du vin, que j'avais fait apporter de la goëlette, mais auquel les insulaires, à l'exception d'un ou deux, préféraient de l'eau ou le lait des noix de coco. Désirant visiter l'île, je ne restai pas long-temps à table et partis accompagné de quelques hommes, dès que les femmes et les enfans nous y eurent remplacés. Mes guides étaient entièrement nus, à l'exception du *maro* (1). Souvent exposés au soleil, leur peau était très-brune; mais je ne pouvais m'empêcher d'admirer la symétrie et la beauté de leur corps musculeux, dont chaque mouvement attestait la force et l'agilité.

» Je me rendis d'abord à la demeure du vieux Adams. Les chemins qui conduisent d'une demeure à l'autre, dans cette île, sont vraiment charmans. On passe presque toujours sous des groupes de cocotiers, d'arbres à pain ou d'autres beaux arbres; et, de la maison d'Young, où j'avais dîné, à celle d'Adams, je cheminai presque continuellement à l'ombre, quoiqu'il y eût une bonne distance. Au moment où j'approchais de cette dernière demeure, le fils d'Adams, âgé de vingt-deux à vingt-quatre ans, et sa femme Polly Young, vinrent au devant de moi. Cette

(1) Sorte de ceinture ou plutôt suspensoir en usage chez presque tous les insulaires de l'Océan pacifique. Il fait le tour du corps, enveloppe les parties sexuelles, et tombe quelquefois par devant, en forme de petit tablier.

femme est belle ; mais, comme presque toutes celles de l'île, un peu hommasse et d'une trop grande taille ; car elle a au moins cinq pieds et demi (1).

» Dans la maison, qui est de forme oblongue et construite en bois, comme toutes celles de l'île, et couverte de feuilles de *pandanus*, je trouvai à l'étage, qui ne sert que de chambre à coucher, la femme d'Adams, native d'O-taïti, l'une de celles qui avaient suivi à Pitcaïrn les révoltés de la Bounty. Elle était assise sur un des lits. Dès qu'on lui dit que j'étais là, elle se mit à parler dans sa langue, mais sans lever les yeux ; et comme j'en paraissais étonné, son fils me prévint qu'elle était aveugle depuis quelques

(1) Les femmes travaillent beaucoup dans cette île ; et, sous ce rapport, les insulaires se sont un peu conformés aux mœurs indiennes ; car, bien qu'ils aient pour elles la plus vive et la plus sincère tendresse, ils ne les traitent pas en égales et les obligent à des travaux qui ne sont guère de leur sexe. En effet, non seulement elles sont chargées des soins du ménage, de la cuisine et de la fabrication des étoffes, mais encore elles vont aux champs avec les hommes, pour s'y livrer à toute sorte d'opérations, et quelquefois même elles vont à la pêche. Les révoltés de la *Bounty*, les premiers, établirent cet usage relativement aux femmes qu'ils avaient amenées d'O-taïti ; et cet usage s'est maintenu sans que les femmes s'en plaignent. Ce sont, sans doute, ces exercices forcés qui font que, quoique blanches et d'une jolie figure, elles sont presque toutes d'une taille et d'une force presque égale à celle des hommes. J'ajoute que nos déclamateurs européens auraient mauvaise grâce à s'élever, sur ce sujet, contre la tyrannie de mes insulaires ; car combien n'y a-t-il pas en Europe, et surtout sur le littoral de la France, de paysannes dont le sort n'est assurément pas plus doux que celui des Pitcaïrniennes ?

années. Cette pauvre femme, après quelques minutes, me pria de lui donner la main, me la baisa à plusieurs reprises, me prodigua les caresses d'une mère à son fils, et finit par pleurer. Elle est, d'après ce que j'ai vu et ce que j'ai appris ultérieurement, l'objet des plus tendres soins d'Adams, de ses enfans et de tous les habitans de l'île.

» Cette maison est située dans un endroit charmant, sur une colline, à l'extrémité d'une jolie petite pelouse que bornent, du côté de la mer, trois maisonnettes, dont l'une sert de cuisine, l'autre de blanchisserie et la troisième d'atelier pour la fabrication des étoffes (*tapa*), que les naturels font, là, comme à O-taïti et ailleurs, avec l'écorce des arbres, et qui étaient leurs seuls vêtemens, avant la visite des navires. De là cette petite enceinte, garnie d'arbres de chaque côté, s'élève en amphithéâtre et se termine par la demeure principale, d'où l'on jouit de la magnifique vue d'une partie de l'île et de la mer. J'ai vu, là, le premier oranger et le premier limonier apportés du Chili par l'Anglais Comming, et qui, déjà grands, ne tarderont pas à donner des fruits; acquisition des plus importantes pour les habitans. Je me rendis ensuite chez Mardi-Octobre Christian, dont il sera question au chapitre de l'histoire, fils du chef des révoltés de la *Bounty*, et le premier né dans l'île, alors âgé d'environ trente-sept ans. Sa demeure est, en tout, semblable aux autres. Sa femme, l'une de celles venues d'O-taïti, est morte, je crois, depuis

quelques années, et lui a laissé plusieurs enfans, qui sont bien les plus beaux qu'il soit possible de voir. Sa fille aînée, que je trouvai occupée à faire de la *tapa* avec d'autres femmes, est aussi blanche qu'une Européenne. Agée de dix-sept ans environ, elle fait la consolation et le bonheur de son père; soignant le ménage, élevant ses frères et sœurs, beaucoup plus jeunes qu'elle, avec la tendresse d'une mère. L'ordre et la propreté qui règnent dans cette maison feraient honneur à la maison d'Europe la plus sagement administrée.

» On m'y montra une hache en pierre dans le genre de celles dont les gens de la *Bounty* avaient trouvé plusieurs dans l'île à leur arrivée. A cette occasion on parla des maraïs et des statues qu'ils y avaient aussi découverts après leur établissement. Comme je désirais voir ce qui en restait, nous quittâmes la maison de Christian, pour pénétrer plus avant dans l'intérieur. En route, mes guides me dirent que leurs pères, après avoir vu des ruines qui leur avaient paru être les restes d'habitations et de fours où l'on avait fait du feu, avaient trouvé un maraï d'une étendue considérable, orné, à chaque coin, d'une statue d'environ huit à dix pieds de haut, montée sur des plates-formes en pierres unies et encore très-bien jointes, le tout tombé depuis de vétusté. En cultivant leurs champs, ils avaient trouvé nombre d'ossemens humains, non pas à la surface de la terre, mais à une profondeur qui prouvait qu'ils avaient

été enterrés; et, en renversant le maraï, ils y avaient découvert les débris d'un corps mort dont la tête, à peine reconnaissable, était posée sur une grande coquille de nacre, quoique ce coquillage ne se trouve nulle part près de leur île.

» En cheminant pour aller voir ces restes d'une antiquité à laquelle, peut-être, on ne pourra jamais remonter, nous traversâmes plusieurs champs cultivés, symétriquement divisés, séparés par des haies ou des palissades et présentant un coup d'œil admirable. Parmi les fruits qu'on y avait plantés, se trouvaient des melons d'eau, qui ne pouvaient se présenter plus à propos, par le chaud qu'il faisait. Nous traversâmes aussi une vallée toute couverte d'arbres à pain et de cocotiers. J'appris qu'à l'arrivée des Anglais, en 1790, tous ces arbres s'y trouvaient déjà; qu'il y avait alors environ trois cents arbres à pain; qu'il y en a encore à peu près autant; qu'on avait vainement cherché à les multiplier, en les plantant comme à O-taïti; qu'ils ne s'étaient reproduits que spontanément par des rejetons qui poussent souvent à une grande distance, aux extrémités des racines des anciens arbres. Quant aux cocotiers, on en avait considérablement augmenté le nombre, dans toutes les parties de l'île. Un arbre singulier, à l'ombre duquel nous nous assîmes, et que je n'ai rencontré qu'à Pitcairn, c'est le fameux figuier des Banians (*ficus indica*), dont les branches tombent en festons jusqu'à terre, où, prenant racine

par leur extrémité, elles grossissent au point de former elles-mêmes de beaux troncs, d'où sortent de nouvelles branches qui, s'inclinant à leur tour, se fixent de même, de distance en distance; et, jointes par leur sommet, forment, en partant toutes d'une même tige et en suivant toutes les directions, des bocages charmans, d'autant plus frais que le soleil n'y saurait pénétrer; mais cet arbre n'est pas sans inconvéniens dans une petite île comme Pitcairn; car, lui-même fort difficile à détruire, il détruit toute végétation. On me montra le sommet d'une montagne couvert en entier d'un seul de ces arbres, qui aurait fini par couvrir toute l'île, si l'on n'avait pris le parti d'en arrêter les progrès.

» Une chose qui m'étonnait et que je fis remarquer à mes conducteurs, c'est le peu d'oiseaux qu'il y avait dans l'île; car, l'ayant parcourue presqu'en entier, je n'en vis que deux ou trois, encore étaient-ce des oiseaux de mer. « Ce sont les chats, me dirent-ils, qui les ont détruits. » Il paraît qu'à l'arrivée des Anglais, l'île était couverte de rats, que les chats qu'ils avaient avec eux ne tardèrent pas à chasser; mais, comme on ne leur donnait rien à manger, pour qu'ils fissent mieux la chasse aux rats, ils se multiplièrent rapidement, en devenant sauvages. Peu d'années après, ils étaient en si grand nombre, que, non contens de détruire les rats, ils détruisirent aussi les oiseaux qu'ils surprenaient la nuit; et, quand ces ressources leur manquèrent, on les vit en-

lever jusqu'aux poules, auprès des habitations. Devenus ainsi, bientôt, plus incommodes que les rats même ne l'avaient jamais été, on fut obligé de leur donner la chasse à coups de fusil et de leur tendre des piéges, les détruisant ainsi presque tous, sans quoi ils n'auraient pas laissé une seule poule dans toute l'île.

» Je commençais à me fatiguer, quand on me montra l'endroit où je devais me rendre. C'était un des pics les plus élevés de l'île; le sentier qui y conduisait était rude et dangereux; mais, à l'aide de mes guides, qui sautaient souvent comme des biches d'une pierre à l'autre, en des endroits où le moindre faux pas les eût précipités à des centaines de pieds dans les ravins, je poursuivis et arrivai, plus vîte que je ne l'aurais cru, à l'endroit où s'était élevé le temple, et où des peuples dont on a perdu les traces adoraient des dieux qu'on ne connaît plus.

» Je ne vis rien de ce qu'on m'assurait avoir autrefois existé, sauf pourtant les restes d'une des images, buste d'environ trois pieds et demi, dont les traits pouvaient à peine se distinguer, mais dont la tête, les épaules, la coupe du corps étaient dans de bonnes proportions. Il y avait encore aussi, là, des amas de pierres, mais rien n'indiquait positivement où s'était élevé le maraï. Assis sur les débris informes de ce temple antique, ayant à mes pieds cette statue mutilée, mais qui n'en attestait pas moins un travail immense, et témoignait assurément de no-

tions exactes sur un art des plus difficiles; là, pour la première fois, j'osai m'élancer dans le passé, et tenter de lire dans l'histoire de ce peuple dispersé sur une si grande étendue, mais si peu connu, et dont on a vainement, jusqu'à ce jour, cherché l'origine. Ces ossemens trouvés tous enfouis à plusieurs pieds, ou sous des pierres ou sous la terre, cette coquille de nacre, que l'île ne produit point..... Qu'en conclure ? Les survivans avaient quitté ce lieu; cela paraissait certain. Peut-être n'y étaient-ils venus qu'accidentellement... Mais ces travaux gigantesques, ces pierres immenses qu'on ne trouve qu'au rivage, portées au sommet de cette montagne, et ces statues colossales assez bien travaillées.... toutes ces idées, qui se présentaient presqu'à la fois à mon esprit confus, me jetèrent, pendant quelque temps, dans une profonde rêverie, dont je fus tiré par le bruit des insulaires qui, montés plus haut, revenaient en causant et riant de leur course périlleuse. En ce moment, où je levais la tête pour les voir descendre, mes regards se portèrent au loin sur l'Océan, qui roulait ses vagues à six ou sept cents pieds au-dessous de nous. « Qui sait, me dis-je, si les nombreuses barques » d'un peuple puissant et riche n'ont pas jadis sil- » lonné ces mers inconnues? » Frappé de cette idée comme d'un éclair, je me levai brusquement et dis aux insulaires que je voulais retourner au gîte. Mon ton, mon geste, mon regard, toute ma personne avaient, sans doute, en ce moment, quelque chose de

» des gens, s'ils connaissaient ces braves Pitcaïrniens, » voudraient partager leur bonheur ? » — « Oui, lui » répondis-je un peu brusquement; mais il faudrait » les bien comprendre, avoir leurs goûts, leurs » vertus.... » J'allais continuer et m'échauffer, peut-être, car je commençais à prendre un vif intérêt à mes amis de Pitcaïrn, et je n'avais pas trop bonne opinion de lui ni de son camarade malade.... On vint m'inviter à rentrer dans la maison.

» J'y trouvai réunis presque tous les chefs de famille et leurs femmes. Je leur avais, le matin même, annoncé le but spécial de ma visite ; je leur demandai alors s'ils y avaient pensé, et si quelques-uns d'entr'eux consentaient à s'attacher à moi comme plongeurs. Presque tous les hommes répondirent pour eux par l'affirmative. « Mais nos femmes ! » s'écrièrent-ils, en même temps; et, en effet, en me tournant vers celles qui étaient présentes, je leur vis les larmes aux yeux. Je leur dis alors que les îles où je voulais aller n'étaient pas très-éloignées; que nous ne serions absens qu'un mois ou six semaines, tout au plus; que, s'ils venaient, ils seraient bien traités et vivraient avec moi; qu'au reste je laissais la chose entièrement à leur disposition; mais que j'attendais une réponse positive pour le lendemain. Alors s'ouvrit une discussion générale; mais une de ces discussions douces, calmes et modérées, où jamais personne n'élève la voix, ne s'échauffe, n'emploie d'expressions qui puissent choquer les idées contraires.

Les hommes étaient tous pour le voyage et s'efforçaient d'amener les femmes à leur opinion. Celles-ci ne répondaient que par des pleurs, montraient leurs enfans et demandaient, je pense, ce qu'ils deviendraient, si le bâtiment venait à périr.... Il fut pourtant bientôt décidé que dix ou douze d'entr'eux viendraient avec moi; car ce peuple a le goût des voyages. Déjà plusieurs étaient allés, sur un navire baleinier, jusqu'à l'île Oëno, à quatre-vingts milles environ de Pitcaïrn. Une autre fois, ils avaient voulu visiter l'île Elisabeth, dans une baleinière; mais, heureusement, leur boussole était en si mauvais état qu'elle ne put servir. Enfin, peu de temps après l'arrivée de Bunker et de Nobbs, ils avaient prié ce dernier de les conduire à cette même île, qu'ils voulaient absolument voir; mais, à peine en mer, surpris par la tempête et poussés par les courans, ils avaient, dans une nuit obscure, failli se perdre sur l'île d'Oëno, qu'ils avaient visitée; et, après douze ou quatorze jours de navigation, manquant déjà de tout et prêts à mourir de faim, ils furent assez heureux pour qu'un changement de temps leur permît de retourner à leur île.

» La décision une fois prise, restait à déterminer lesquels d'entr'eux m'accompagneraient ou resteraient, pour prendre soin des femmes et des enfans. Je fus alors témoin d'un combat de tendresse et de fraternité qui me montra combien ces braves gens s'entr'aiment, combien leurs cœurs sont chauds et

leurs affections sincères. J'en fus si vivement touché, que je songeai un moment à leur conseiller moi-même de ne pas abandonner leur île, leurs femmes et leurs enfans, pour s'exposer aux hasards d'un voyage qui, quoique court, pouvait, néanmoins, les en éloigner à jamais et faire ainsi le malheur de tous. Il y avait peut-être une sorte de cruauté à les arracher à leurs familles; mais, pourtant, que faire? J'étais négociant; il me fallait des plongeurs. Renoncer à leurs services, c'était changer tout le plan d'un voyage déjà bien prolongé, puisque je devais, dès lors, aller aux îles de la Société et revenir sur mes pas, avec perte de deux ou trois mois, ce à quoi il ne fallait pas songer. D'ailleurs ils étaient libres de se décider; et puis ils manquaient de beaucoup des choses que j'allais leur fournir; et je me promettais bien de les traiter convenablement et de récompenser libéralement leur zèle et leur dévoûment à mes intérêts.

» Ces pourparlers, ces discussions avaient demandé beaucoup de temps; et il était plus de minuit, quand chacun songea à s'aller coucher. Le lit qu'on me donna était bon. Les draps et les couvertures en étaient d'étoffes du pays, fabriquées avec des écorces d'arbres, mais neuves et très-propres. Quelques jeunes gens couchaient dans la même chambre que moi. Quand ils me crurent endormi, j'entendis le plus âgé réveiller les autres, et les vis tous, à la faible clarté de la lune, se mettre à genoux et réciter

une prière. — Quel peuple! J'étais vraiment dans un autre monde. Tout, dans cette île privilégiée, me paraissait touchant et beau. Où trouver une si parfaite union, des sentimens religieux aussi vrais, des mœurs aussi pures, des vertus sociales aussi extraordinaires, le tout uni à tant de simplicité, de naïveté, de candeur, sans la moindre apparence d'ostentation ou de bigotisme? Nulle part je n'avais vu rien de semblable. Je croyais rêver. J'éprouvais un charme indicible à me rappeler toutes les circonstances de cette journée. Je m'en occupai longtemps encore, jusqu'à ce qu'enfin l'imagination remplie de ces scènes aussi nouvelles qu'intéressantes, je m'endormis en faisant des vœux pour la continuation du bonheur de ce peuple, le plus singulier et le plus aimable de la terre. »

23 FÉVRIER. — « Le matin je fus éveillé par un chant à plusieurs voix, qui me paraissait avoir un caractère religieux. C'étaient encore mes bons Pitcaïrniens, qui, comme je l'appris ensuite, saluaient l'aube du jour par des hymnes sacrés. Ceux qui couchaient dans la même chambre que moi se mirent aussitôt à genoux sur leur lit, firent tout bas une prière, puis tous se rendirent à leurs occupations respectives. Il était de fort bonne heure encore; mais il paraît que les habitans de Pitcaïrn sont toujours sur pied avant le lever du soleil. Peu d'instans après le départ des jeunes gens, vint la mère de deux jeunes enfans qui couchaient également dans la chambre

où je me trouvais. Elle les éveilla, leur fit joindre leurs petites mains et leur fit répéter, après elle, une courte prière. C'est ainsi que ce peuple cherche à verser, dès le berceau, dans le cœur de ses enfans, les principes de la religion la plus pure et ceux de la plus saine morale, pour retrouver en eux, à l'âge d'homme, ces modèles de piété que je viens de peindre, capables de toutes les vertus qui font honneur à notre espèce.

» En descendant, je trouvai réunis, dans la maison, la plupart des habitans, parlant bas et évitant de faire aucun bruit, parce qu'ils me croyaient encore endormi. Ils éprouvaient tous un sentiment de tristesse dont je ne pouvais moi-même me défendre; mais plus sensible parmi les femmes, toutes sachant alors que dix des hommes devaient m'accompagner. On me les indiquait. Cinq étaient mariés; les autres étaient des jeunes gens dont deux n'avaient que de quatorze à quinze ans. On parla des préparatifs du voyage, des vivres frais qu'il faudrait embarquer; mais tout cela d'un ton, il faut le dire, assez piteux. Les hommes seuls voulaient faire meilleure contenance. Ceux qui devaient partir essayaient même de se montrer gais, et je crois que les jeunes gens l'étaient en effet; mais les autres ne riaient guère que du bout des lèvres. J'ai même tout lieu de penser que si les hommes mariés, qui, la veille, s'étaient engagés à me suivre, avaient cru pouvoir s'en dédire, ils seraient bien volontiers restés tranquilles chez eux.

» J'accompagnai quelques-uns d'entr'eux, chargés d'approvisionner le navire de noix de coco, d'ignames et de taro; et j'eus, de nouveau, l'occasion d'admirer la force et l'adresse avec lesquelles ils grimpent aux plus hauts cocotiers, embrassant l'arbre vers les deux tiers; y posant, ensuite, comme les singes, la pointe ou seulement les doigts des pieds; montant ainsi à grands pas avec autant d'aisance que s'ils cheminaient sur la terre ferme. Quel prodigieux développement de vigueur athlétique ne suppose pas, en eux, cette ascension à la fois perpendiculaire et horizontale de leur corps ainsi penché de manière à former un triangle avec la ligne de l'arbre!

» On ne peut se rendre à l'endroit qui sert ordinairement d'embarcadère, que par une rampe longue et rapide, où l'on ne saurait, sans beaucoup d'habitude, ni descendre ni monter qu'avec les plus grandes précautions, en se retenant à tous les buissons, à toutes les herbes. Eh bien! ils descendaient par-là, les uns avec d'énormes charges de fruits, d'autres avec de grandes brouettes pleines d'ignames, qu'ils roulaient avec la rapidité de la foudre au bas de ces précipices.

» J'abrége les détails relatifs aux derniers momens de mon premier séjour dans l'île, parce qu'ils rentreraient dans les détails déjà présentés au lecteur, me bornant désormais aux traits qui peuvent faire ressortir encore les excellentes qualités de mes dignes hôtes.

» Le dîner était fort nombreux; les femmes s'y montrèrent alors plus que jamais jalouses de m'être agréables. Je dus sentir que c'était dans l'espoir et dans l'attente d'un retour de procédés de ma part envers ceux de leurs compatriotes qui devaient m'accompagner; et je reconnus avec satisfaction qu'elles étaient, à cet égard, parfaitement tranquilles. Ce peuple si loyal et si confiant ne mit pas un seul instant en doute la pureté de mes intentions et la sincérité de mes promesses.

» Après le repas, pendant que quelques-uns des insulaires continuaient les préparatifs du voyage, j'allai faire quelques visites d'adieu. Je recevais partout cet accueil bienveillant des peuples simples qui s'honorent des visites d'un étranger et se croient obligés de lui offrir, dans le but de lui être agréables, tout ce dont ils peuvent disposer. Partout on me présentait des fruits; et, dans plusieurs maisons, les femmes et les filles me faisaient cadeau de pièces d'étoffes fabriquées dans l'île et par elles-mêmes. D'autres, qui n'avaient à me donner que des guirlandes ou des bouquets de fleurs, ne me les remettaient jamais sans m'exprimer, avec un embarras charmant, leur regret de ne pouvoir m'offrir davantage.

» Nous devions partir le lendemain; et, grâces à quelques bouteilles de vin et à quelques flacons de liqueur que j'avais fait apporter du bord, pour égayer un peu les esprits, dans cette dernière soirée,

le souper de ce jour fut un peu moins triste que celui de la veille, quoique je visse bien des mères, des sœurs, et je crois même des amantes, sécher des pleurs à la dérobée ; mais, chose singulière ! au lieu de parler de départ, on ne s'entretint guère que du retour, comme si l'on eût voulu adoucir l'idée pénible de se quitter par la douce pensée de se revoir ; sorte d'instinct du cœur assez rare parmi les hommes les plus civilisés, et qu'on s'étonnera d'autant moins, peut-être, de trouver chez des hommes encore plus d'à moitié sauvages. »

25 FÉVRIER. — « Le jour paraissait à peine, et déjà tous les habitans étaient sur pied. Je m'étais levé moi-même de fort bonne heure, pour presser les derniers préparatifs du départ. Il régnait cette sorte d'embarras qu'éprouvent toujours, quand ils doivent se mettre en route, des gens qui n'ont jamais voyagé, et qu'on voit, comme à plaisir, se charger d'objets inutiles. Les choses traînèrent tellement en longueur, que tout ne fut prêt qu'à une heure de l'après-midi. Je quittai mon logement, entouré de ceux qui devaient m'accompagner, et suivi de tous les habitans du village. Nous allâmes d'abord prendre congé du vieux Adams, revenu à terre depuis le matin ; et ce fut certainement une scène bien touchante que de voir ce vénérable vieillard, les larmes aux yeux, embrasser les jeunes pupilles, dont il n'avait jamais été séparé, et qui tous étaient, depuis tant d'années, les objets de sa plus tendre affection et de sa sollicitu-

de toute paternelle. En quittant ce digne patriarche, et après quelques incidens d'un intérêt secondaire, tout le monde descendit par la rampe dont j'ai parlé jusqu'à l'embarcadère, où la scène changea quelque peu d'aspect. Tous s'étaient maintenus assez fermes pendant la matinée; mais quand on reconnut enfin qu'il fallait se séparer, et qu'on n'avait plus que quelques instans à passer ensemble, les larmes recommencèrent à couler. Il y avait deux baleinières, l'une du bord et l'autre de l'île, qui devaient nous accompagner jusqu'au navire seulement. Pendant que nos matelots et quelques insulaires s'occupaient à les charger, il s'était formé sur le rivage divers groupes qui présentaient un tableau triste et touchant. C'étaient surtout les femmes mariées et leurs enfans qui me faisaient de la peine. Quelques-unes sanglotaient; d'autres voulaient retenir leurs larmes, qui coulaient malgré elles, et n'en étaient que plus attendrissantes. Pour mettre fin à cette scène, dont la prolongation pouvait n'être pas sans danger, je pressai l'embarquement des effets et je donnai le signal du départ. Alors tous s'embrassèrent; toutes les femmes vinrent aussi m'embrasser. La tendre affection de ces bonnes gens ne pouvait me trouver insensible. Je mêlai mes larmes aux leurs.

» Nous étions tous entrés dans les baleinières, à l'exception de deux de mes hommes, qui montaient de petites pirogues, fabriquées dans l'île et qu'ils voulaient emporter. Les insulaires manient avec tant

d'adresse ces embarcations, de quinze à dix-huit pieds de long sur deux de large seulement, qu'ils sortent de leur baie ou qu'ils y rentrent, en bravant la plus forte houle, et vont même jusqu'à bord des bâtimens, à la distance de plusieurs milles. Nos canots baleiniers étaient très-chargés, et il y avait une haute mer; mais les Pitcaïrniens s'étaient emparés des rames, et William Young, le plus expert d'entre eux, gouvernait celui dans lequel j'étais. En un instant, nous fûmes hors des brisans. Là, nous nous arrêtâmes un instant. Trois *houra* retentirent alors dans les airs. On y répondit du rivage, mais plus faiblement; car il n'y restait guère que des enfans et des femmes. On fit jouer les rames aussitôt; et nous ne tardâmes pas à nous voir sur la goëlette. Le transbordement de nos effets opéré, les voiles montées et le navire en mouvement, ceux qui devaient retourner à terre embrassèrent leurs amis et descendirent dans leur embarcation. A quelque distance, ils firent entendre encore le cri de *houra*, répété trois fois, en agitant leurs chapeaux et leurs mouchoirs. Nous y répondîmes de même, mais déjà d'un peu loin; car le vent était grand frais et bientôt nous les perdîmes de vue. »

Le même jour, a 8 heures du soir. — « Mes bons amis de Pitcaïrn se comportent comme des hommes. [illegible]sont même montrés assez gais, depuis qu'ils so[illegible]bord. Ces robustes enfans de la nature sont à l'épreuve de tout. Aucun n'a eu le mal de mer.

J'ai soupé au milieu d'eux et j'ai prié avec eux ; car une aussi belle religion que la leur est aussi la mienne et devrait être celle de tous les hommes. Un peu après souper, ils se sont retirés dans un coin, afin d'y prier et d'y chanter un hymne ; puis tous se sont couchés, en s'arrangeant fort bien, en divers endroits, sur le pont. Tranquilles après avoir dit leurs prières, probablement ils dorment en paix ; car, tout en pensant à leurs parens, à leurs femmes, à leurs enfans, ils ne paraissent occupés que du plaisir de les revoir et ne montrent guère d'inquiétude. Qu'en tout la volonté de Dieu soit faite, est le principe sur lequel ils se reposent. Puissent-ils ne jamais connaître l'adversité ! Mais si la Providence les destine à de grandes épreuves, ils les supporteront avec courage. Ce peuple est apte à toutes les vertus. »

N. B. Je ne donnerai pas ici l'exposé de ce voyage, non plus que la description des lieux que nous avons alors visités. J'aurai l'occasion d'en parler ailleurs ; mais je reprendrai mon journal à l'époque de notre retour à Pitcaïrn, afin d'achever la peinture de ce peuple et du lieu qu'il habite.

Suite de mon journal, 1829.

Un mois après, 24 mars. — « Ce matin, de très-bonne heure, nous avons eu connaissance de Pitcaïrn ; mais des vents légers et contraires nous ont empêchés d'en approcher, ce qui contrarie fort mes plongeurs.

Je crois, vraiment, que, s'ils avaient osé, ils auraient demandé les embarcations pour s'y rendre à rames. Je crains que, pour la première fois, ils ne dorment pas bien cette nuit. »

25 MARS. — « Nous avons fait la terre ce matin, à dix heures ; mais du côté O.-S.-O., où il n'y a pas de lieu propre au débarquement. Les montagnes y sont à pic ; et comme le bâtiment ne pouvait facilement gagner l'est, par les vents qui régnaient alors, je me décidai à y aller avec le canot et six des insulaires. Les quatre autres se mirent dans leurs petites pirogues. Cela satisfit d'autant mieux mes bons Pitcaïrniens, que, n'ayant aperçu personne sur la montagne, ils espéraient ménager une agréable surprise à leurs compatriotes, en arrivant à l'improviste. Cette idée leur souriait tellement, qu'ils prenaient, avec le plus grand soin, toutes les précautions possibles pour arriver inaperçus.

» La brise s'était rafraîchie ; elle soufflait de l'est avec force, et nous eûmes une peine extrême à tourner l'île. Comme nous la serrions par le côté sud, j'en ai pu voir de près tous les dehors, aussi affreux que l'intérieur en est agréable. Ce ne sont partout que montagnes à pic et rochers basaltiques dont les débris ou les masses noires s'avancent dans la mer, et où les vagues, incessamment brisées avec un bruit affreux, s'agitent, perpétuellement couvertes d'écume. Aussi l'île, sur tous les points, mais surtout de ce côté, est-elle absolument inaccessible, même

pour des canots ; d'où l'on conclura sans peine avec moi, que, déterminés à se séquestrer pour toujours du reste des hommes, les gens de la *Bounty* ne pouvaient choisir un plus sûr asile.

» Arrivés au débarcadère, j'envoyai d'abord les deux pirogues à terre, pour que les quatre hommes qui les montaient pussent recevoir notre canot à l'entrée ; car la mer, alors extrêmement mauvaise, rendait, même en ce lieu, le débarquement très-difficile. Bientôt, pourtant, vint un moment favorable dont nos pilotes profitèrent avec adresse, et nous abordâmes sans accident.

» Tout était calme ; personne ne nous avait aperçus, ce qui faisait grand plaisir à mes plongeurs. Ils gravirent la montagne en silence ; ou, s'ils parlaient, c'était si bas qu'ils s'entendaient à peine eux-mêmes. Je me prêtais à toutes les précautions qu'il leur plaisait de prendre, et cela au point de n'oser presque pas respirer, quoique j'en eusse grand besoin, en gravissant cette colline abrupte. Arrivés sur la hauteur, nous nous arrêtâmes en un lieu rapproché du village et où se trouvent beaucoup de cocotiers. Le plus profond silence régnait toujours. Pas une voix, pas le moindre bruit, ce qui parut extraordinaire et commençait à donner de sérieuses inquiétudes à mes compagnons. On eût dit que tous les habitans étaient morts ou avaient quitté l'île ; aussi mes braves Pitcaïrniens, consternés, n'avaient-ils plus envie de rire ; et, tout entiers à leurs craintes, renonçant dé-

sormais au projet de surprendre leurs amis, ils ne voulaient plus que les voir. Un peu plus loin, pourtant, nous rencontrâmes un petit garçon de huit à dix ans, qui s'arrêta tout court, en nous apercevant; ouvrit de grands yeux, sans crier, sans mot dire; nous tourna brusquement le dos, et se mit à courir de toute sa force vers le village. Un moment après, nous entendîmes, de tous côtés, des voix, des exclamations; et cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que nous avions reçu les embrassemens de tous les habitans de l'île.

» Malgré les caresses réitérées et l'expression si bien sentie du plaisir qu'on goûtait, des deux parts, à revoir des amis, je m'aperçus que la joie éprouvée n'était pas sans mélange, et que les larmes qu'on versait n'étaient pas toutes de contentement. Les figures étaient pâles et tristes; aussi apprîmes-nous bientôt que plusieurs événemens fâcheux étaient survenus dans l'île pendant notre absence. Bunker et le charpentier de ma goëlette, que j'y avais laissé un peu malade, étaient morts. Le premier avait enfin réussi à tromper la vigilance de ses gardiens. Il avait mis à exécution ses sinistres projets, et s'était empoisonné avec du laudanum, que lui avait donné un capitaine baleinier. Il s'était traîné, sans qu'on puisse concevoir comment, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, jusqu'au coffre où la fiole avait été déposée, l'avait vidée tout entière; et, rentré dans son lit, après avoir dormi plus de vingt-huit heures, avait ouvert

les yeux cinq minutes et était mort sans proférer une parole. Quant au pauvre charpentier de la goëlette, on venait de lui rendre les derniers devoirs. C'était cette cérémonie, à laquelle tous les habitans assistaient, qui avait occasionné le silence, cause de nos inquiétudes. Presque tous les habitans avaient aussi été malades, et plusieurs l'étaient encore, entre autres le vieil Adams, qu'on disait fort mal. C'était par suite d'une espèce d'épidémie qu'un bâtiment baleinier avait apportée dans l'île, peu de jours après notre départ. Le capitaine avait envoyé quatre de ses gens malades à terre, quoiqu'il sût bien que leur maladie était contagieuse, puisqu'elle avait frappé tous les hommes de l'équipage, dont quelques-uns y avaient succombé. Les insulaires les avaient accueillis avec bonté, et en avaient pris le plus grand soin, pendant les quelques heures de leur séjour dans l'île; mais cette courte communication avait suffi; et, dès le lendemain, plusieurs d'entr'eux étaient au lit. C'était une fièvre ardente, accompagnée de maux de tête qui, en peu d'heures, amenaient le délire. La maladie gagna rapidement de maison en maison et de familles en familles, en conséquence de l'empressement même que les habitans mettaient à se soigner les uns les autres; et tous en furent atteints, à l'exception de quelques enfans; mais, heureusement, jusqu'alors, personne n'y avait succombé.

» Accompagné de presque toute la population, j'allai rendre visite au vieil Adams. Son fils et sa

bru étaient malades. Adams gisait sur un lit par terre, pâle, les lèvres bleues, les yeux fermés.... Il me parut agonisant. Je lui adressai la parole. Il ne me répondit pas, d'abord; mais, quand je lui demandai s'il savait que j'avais ramené ses fils, il me reconnut, me fit un signe de la main et me répondit, mais sans ouvrir les yeux, et d'une voix si faible, qu'on l'entendait à peine, qu'il me reconnaissait au son de ma voix, et qu'il me remerciait d'avoir été de parole, en ramenant si promptement ses enfans. « Car, ajouta-t-il, je craignais de » ne point les revoir avant de mourir. » Un moment après, il était en délire, parlait sans suite d'O-taïti, de l'Angleterre, de la *Bounty*; sujets qui paraissaient occuper surtout son esprit dans ces instans d'aberration; mais, malgré le plus profond silence et la plus grande attention, on ne put rien distinguer de ce qu'il en disait. — Une demi-heure après, environ, je quittai cette maison d'affliction, laissant ceux qui m'avaient accompagné, avec plusieurs femmes, à genoux autour du lit du vieillard.

» Je retournai chez Young, où je dînai avec mes plongeurs. Il nous fallait à bord un peu d'eau et quelques ignames. J'aurais désiré les embarquer sur-le-champ, pour repartir sans autre délai; car le lendemain, dimanche, je savais qu'ils ne travailleraient pas; mais il me fut impossible d'en rien obtenir tout le reste du jour. Ils avaient tant de choses à se dire! Je dus, en conséquence, ajourner mon départ, et

consacrai l'après-dîner à esquisser quelques-unes de leurs demeures. »

26 MARS. — « La journée du samedi, 25, s'était passée à peu près comme toutes les précédentes. Toujours même empressement de la part des habitans à me rendre leur île agréable et à me témoigner leur amitié ; toujours les charmantes causeries du soir, sauf un degré de plus d'intimité, car nous étions déjà de vieilles connaissances ; mais la journée d'aujourd'hui, dimanche, ne fut pas tout-à-fait aussi uniforme et donna lieu à de nouvelles observations. Dès le point du jour on chantait des hymnes dans toutes les maisons; et, à mon lever, je trouvai tout le monde vêtu avec une recherche extraordinaire. Les hommes, au lieu d'être nus, comme ils le sont toujours les jours de travail, avaient des chemises, des gilets, des pantalons et des vestes, à la manière des marins, habillement élégant et qui leur sied très-bien. Quelques-uns même portaient des habits et des lévites. Parmi les femmes, quelques-unes des plus jeunes avaient des robes de coton imprimées, façon blouse ; mais le plus grand nombre étaient vêtues d'étoffes blanches fabriquées dans l'île, dont elles mettent une partie autour de la ceinture, et qui descend jusqu'au bas des jambes en forme de jupes, tandis que le reste couvre la partie supérieure du corps. Toutes étaient d'une propreté éblouissante ; et cet appareil seul, joint à une sorte de réserve inusitée que je remarquais sur tous les visages, m'annonçait un jour de

fête. J'appris aussi que George Nobbs, le survivant des deux étrangers venus dans la petite embarcation du Pérou, et dont j'ai déjà parlé, devait prêcher et dire les prières, ce jour-là, dans une des maisons, tandis que Buffet, l'Anglais domicilié dans l'île depuis environ cinq ans, et dont il a aussi été question, devait en faire autant, dans une autre. Depuis nombre d'années, le service se faisait, tous les dimanches, par Adams et dans sa maison, où se réunissaient, à cet effet, tous les habitans de l'île. La maladie du vieillard avait seule pu changer l'ordre; mais, étonné de voir qu'on allait maintenant le célébrer en deux endroits différens, j'appris bientôt que George Nobbs avait déjà réussi à mettre la division parmi ce peuple, qui vivait, avant lui, dans une si douce harmonie.

» Après quelques minutes, Nobbs commença l'office par la lecture de plusieurs passages de la Bible; ensuite il fit chanter des hymnes, et puis il nous régala d'un long sermon qui endormit profondément M. Brock, mais qui, dans le fond, n'était ni mauvais ni mal débité. Le service finit par une prière de circonstance, dont le principal défaut était d'embrasser beaucoup trop d'objets, mais qui, lorsqu'il y fut question du vieil Adams, fit venir les larmes dans tous les yeux.

Après le service, j'allai rendre quelques visites, et particulièrement chez Adams, qui était toujours dans le même état, c'est-à-dire, n'ayant sa connais-

sance que par courts intervalles, et délirant ou entièrement insensible le reste du temps. Sa bru était aussi très-malade ; mais son fils était un peu mieux. Dans les autres maisons, je trouvai partout une propreté charmante, et un silence religieux régnait dans tout le village. Tous étaient dans le recueillement ; tous lisaient des prières, ou chantaient doucement des hymnes à trois ou quatre voix, ou priaient isolés, dans un état de contemplation et avec un air de mélancolie qui donnaient à leur figure, surtout à celles des jeunes personnes, un caractère vraiment angélique.

Si le dimanche est encore quelque part sur la terre un jour de vraie dévotion, consacré tout entier au service et à l'adoration de l'Être suprême, c'est bien certainement chez ce peuple, si profondément et si sincèrement religieux.

On vint m'avertir que le dîner était prêt. Je croyais ne trouver que des viandes et des légumes froids; car je savais qu'ils ne faisaient pas la cuisine le dimanche, et n'avais pas vu les moindres préparatifs dans les maisons où j'avais été. Je me trompais. Ils avaient fait une exception pour moi et m'avaient apprêté un assez bon repas ; mais il y avait peu de monde et rien de ce mouvement qui règne dans cette maison, les jours de travail. Ne voulant pas troubler leur recueillement et leur dévotion, je me retirai de bonne heure, allai me promener seul dans l'île et ne reparus que le soir. La réunion était alors

un peu plus nombreuse. Nous restâmes ensemble jusque vers dix heures; et, après avoir pris des arrangemens pour l'eau et pour les végétaux dont j'avais besoin le lendemain, nous allâmes nous coucher. »

27 MARS. — « Ce matin, de bonne heure, tout le monde était sur pied, et avant déjeuner notre eau était à bord. Arrivèrent aussi bientôt les pommes-de-terre, les ignames, les noix de coco. Quand tout cela fut prêt, je déjeunai, et je me rendis à l'embarcadère, accompagné de presque tous les habitans du village. Je ne dirai pas tout ce que me faisaient éprouver leurs témoignages d'amitié. Tous ceux que je trouvais sur ma route, et qui ne pouvaient m'accompagner à bord, pleuraient en me quittant et quand je leur fis mes adieux. Le patriarche avait témoigné le désir d'être transporté dans une petite baraque, près de la maison que j'habitais. J'allai le voir; mais il dormait profondément. Sa figure était pâle, et ses traits altérés annonçaient une fin très-prochaine. La mort de ce vieillard sera une perte irréparable pour ce peuple vertueux, exposé, dès lors, pour employer une image devenue triviale, mais qui n'en est pas moins juste, comme un troupeau sans pasteur, à la fureur des loups dévorans.

» Arrivés au village, les deux canots ne pouvant suffire au nombre des objets à embarquer, et à la quantité de gens qui voulaient se rendre à bord, je dus commencer par en expédier un et en attendre le

retour, avant de m'embarquer moi-même. Dans l'intervalle, on m'apporta des papiers espagnols laissés par le défunt Bunker (1). C'étaient la lettre de mer, la patente et le rôle d'équipage de l'embarcation sur laquelle Bunker et Nobbs étaient venus, et je ne trouvai pas un mot qui attestât que ce bâtiment leur appartînt; au contraire.... La lettre de mer et la patente portaient le nom d'une autre personne, et il n'était question de Bunker et de Nobbs que dans le rôle d'équipage, où ils figuraient, l'un comme capitaine et l'autre comme second, ce qui semblait bien prouver que cette embarcation ne leur appartenait pas, et confirmait les soupçons de plusieurs des habitans. Nobbs arriva un instant après. Je le pris à part; je lui dis assez franchement ma façon de penser, et lui fis sentir combien il était ridicule et absurde de jouer, sans autorisation aucune, chez ce peuple assez bon et assez simple pour le recevoir sans le connaître, le rôle de pasteur, et cela après la vie qu'il avait menée au Pérou, pays où l'un de nos officiers l'avait connu et avait fini par lui offrir un passage pour O-taïti. Il balança un moment, mais dit ensuite qu'étant venu expressément pour vivre avec ce peuple, il ne le quitterait que quand il s'y verrait contraint par la force. Puisse cet homme,

(1) C'était tout ce qu'on avait trouvé chez Bunker. Nobbs s'était emparé des autres papiers, aussitôt après sa mort, et disait les avoir brûlés, à la recommandation du défunt.

qui ne manque pas de talent, et qui paraît même d'un caractère fort doux, être au moins sincère! Mais avec les semences de discorde qu'il a déjà jetées parmi les Pitcaïrniens, à quels dangers ne resteront-ils pas exposés, s'ils perdent le vieillard qui les a guidés jusqu'à ce jour?

» Le canot étant revenu, on y plaça promptement tous les objets qui restaient à embarquer, après quoi je pris congé de toutes les femmes et des hommes qui ne m'accompagnaient point à bord. Il fallut les embrasser tous, et je le fis de bien bon cœur; car je puis assurer que je souffrais véritablement de me séparer de ces braves gens, qui, pendant tout le temps de mon séjour au milieu d'eux, m'avaient traité comme un des leurs; et qui, surtout en ce moment, où j'allais les quitter pour toujours, semblaient regretter en moi un fils ou un frère. Aussi (avouerai-je ma faiblesse?), en voyant tous les yeux noyés de larmes, je sentis, pour la seconde fois, couler les miennes, malgré mes efforts pour les retenir.

» En un moment nous étions hors des brisans. On hissa les voiles des canots; et, ramant ensemble avec vigueur, leur double équipage nous éloigna rapidement de la terre. En moins d'une demi-heure nous arrivâmes à bord de la goëlette. J'y traitai, pour la dernière fois, les bons amis avec qui j'avais passé plus d'un mois; puis ils descendirent dans leur canot, nous saluèrent, à peu de distance, du cri d'adieu

retour, avant de m'embarquer moi-même. Dans l'intervalle, on m'apporta des papiers espagnols laissés par le défunt Bunker (1). C'étaient la lettre de mer, la patente et le rôle d'équipage de l'embarcation sur laquelle Bunker et Nobbs étaient venus, et je ne trouvai pas un mot qui attestât que ce bâtiment leur appartînt; au contraire.... La lettre de mer et la patente portaient le nom d'une autre personne, et il n'était question de Bunker et de Nobbs que dans le rôle d'équipage, où ils figuraient, l'un comme capitaine et l'autre comme second, ce qui semblait bien prouver que cette embarcation ne leur appartenait pas, et confirmait les soupçons de plusieurs des habitans. Nobbs arriva un instant après. Je le pris à part; je lui dis assez franchement ma façon de penser, et lui fis sentir combien il était ridicule et absurde de jouer, sans autorisation aucune, chez ce peuple assez bon et assez simple pour le recevoir sans le connaître, le rôle de pasteur, et cela après la vie qu'il avait menée au Pérou, pays où l'un de nos officiers l'avait connu et avait fini par lui offrir un passage pour O-taïti. Il balança un moment, mais dit ensuite qu'étant venu expressément pour vivre avec ce peuple, il ne le quitterait que quand il s'y verrait contraint par la force. Puisse cet homme,

(1) C'était tout ce qu'on avait trouvé chez Bunker. Nobbs s'était emparé des autres papiers, aussitôt après sa mort, et disait les avoir brûlés, à la recommandation du défunt.

qui ne manque pas de talent, et qui paraît même d'un caractère fort doux, être au moins sincère ! Mais avec les semences de discorde qu'il a déjà jetées parmi les Pitcaïrniens, à quels dangers ne resteront-ils pas exposés, s'ils perdent le vieillard qui les a guidés jusqu'à ce jour ?

» Le canot étant revenu, on y plaça promptement tous les objets qui restaient à embarquer, après quoi je pris congé de toutes les femmes et des hommes qui ne m'accompagnaient point à bord. Il fallut les embrasser tous, et je le fis de bien bon cœur ; car je puis assurer que je souffrais véritablement de me séparer de ces braves gens, qui, pendant tout le temps de mon séjour au milieu d'eux, m'avaient traité comme un des leurs ; et qui, surtout en ce moment, où j'allais les quitter pour toujours, semblaient regretter en moi un fils ou un frère. Aussi (avouerai-je ma faiblesse ?), en voyant tous les yeux noyés de larmes, je sentis, pour la seconde fois, couler les miennes, malgré mes efforts pour les retenir.

» En un moment nous étions hors des brisans. On hissa les voiles des canots ; et, ramant ensemble avec vigueur, leur double équipage nous éloigna rapidement de la terre. En moins d'une demi-heure nous arrivâmes à bord de la goëlette. J'y traitai, pour la dernière fois, les bons amis avec qui j'avais passé plus d'un mois ; puis ils descendirent dans leur canot, nous saluèrent, à peu de distance, du cri d'adieu

pas anticiper. Avant cette époque, ils trouveront à changer de lieu; ou, leur goût pour les voyages les portera à s'expatrier et peut-être en assez grand nombre pour que ceux qui resteront aient toujours de quoi se nourrir, et même assez pour fournir aux navires qui pourront les visiter. Ce n'est donc pas là qu'est le danger pour ce peuple. Tout ce qu'il doit craindre, c'est d'être laissé à lui-même, sans chef ni guide, après la mort du vieil Adams, ou d'être livré à la direction de quelqu'étranger sans mœurs et sans principes. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la société des missionnaires n'ait point songé à cette île, d'abord afin d'y envoyer quelque digne pasteur, comme guide spirituel, et pour maintenir les habitans dans cet état de bonnes mœurs et de religion, qui les a tant distingués; et puis afin de les disposer à devenir eux-mêmes des missionnaires; car ce peuple, parlant la langue polynésienne et l'anglais, semble être destiné pour cet emploi, et y serait bien plus propre que des personnes envoyées de l'Angleterre, qui perdent toujours plusieurs années à apprendre la langue du pays.

SECTION IV.

GAMBIER ET ÎLES VOISINES.

Dans ce voyage-ci nous ne passâmes point par Pitcaïrn, et nous nous dirigeâmes directement sur

les îles Gambier, où je devais trouver un autre navire sur lequel mon intention était de poursuivre mon voyage à O-taïti, tout en visitant quelques autres îles situées sur la route.

Les îles dont je vais m'occuper ont été ainsi nommées en l'honneur de l'amiral Gambier, par le capitaine Wilson, qui donna aussi le nom de *Duff* (celui de son navire), au pic le plus élevé de la plus grande de toutes. Il avait fixé, entre les 23° 12′ de lat. S., et 225° de long. E., la position de cette dernière, depuis rectifiée par le capitaine Beechey, qui la fixe entre 25° 7′ de lat. S., et 237° 15′ de long. E.

Les îles Gambier, prises dans leur ensemble, composent un groupe de huit îles élevées, situées en dedans d'un rescif qui s'étend du 23° 1′ au 20° 15′ de lat. S., et du 134° 49′ au 135° 4′ de long. O. Les principales, et les seules habitées, sont : *Peard*, *Elson*, *Wainwright* et *Belcher*, cette dernière ainsi appelée par le capitaine anglais de ce nom. Ce sont la *Mangareva* (1), l'*Houwakena* et la *Torowaï* des Indiens. La première, de beaucoup la plus considérable, comme aussi la plus fertile de toutes, a plus de deux lieues de long, dans sa direction S.-O. et N.-E., et s'élève de plus de douze cents pieds à son extrémité occidentale. Le groupe comprend en-

(1) Prononcer le *g* de *Mangareva*, comme en espagnol ou en hollandais.

core plusieurs petits îlots formés de corail, et dont les principaux se trouvent sur les extrémités orientale et septentrionale du rescif.

L'ancrage n'y est presque nulle part parfaitement sûr. Néanmoins, à l'angle oriental de Wainwright, et sur la rade sud-ouest d'Elson, les navires sont à l'abri de presque tous les vents, le vent d'est excepté; mais ce dernier, ne soufflant que rarement avec violence, ne peut, non plus, guère y causer de fortes mers, à cause des rescifs.

Parmi les passes qui s'y trouvent, on remarque celle du sud-est, entre Wainwright et la plus voisine, facile à pratiquer par les vents d'est; et celle du nord-ouest, dont on profite avec tout autant de facilité, par les mêmes vents; mais, quelque vent qui souffle, ces deux passes, ayant toutes deux assez d'eau, un navire peut, presque toujours, y entrer ou en sortir sans peine.

Une remarque générale, utile à faire dans l'intérêt des navigateurs, qui peuvent avoir à parcourir ces parages, c'est que ces îles, n'étant pas assez considérables pour intercepter les vents alisés et occasionner des brises de terre, comme à O-taïti, par exemple, on ne peut en approcher la nuit avec la même sécurité que de cette dernière, où un assez fort vent de terre souffle presqu'invariablement, chaque nuit, toute l'année, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever.

Quoiqu'on ne voie nulle part, dans ces îles, au-

cune trace de volcans, elles ne m'en paraissent pas moins être un produit volcanique. Elles ne sont pas aussi fertiles que beaucoup d'autres, sous les tropiques, et le sont même bien moins que Pitcairn, par exemple, plus élevée en latitude. Il s'y trouve, néanmoins, plusieurs belles plaines, avec des terrains susceptibles de culture; et l'on pourrait, sans peine, y cultiver, concurremment avec les fruits et végétaux des tropiques, plusieurs de ceux des zones tempérées. Ceux qu'on y trouve aujourd'hui sont : l'arbre à pain (*artocarpus incisus*); le cocotier (*cocos nucifera*); la pomme-de-terre douce (*convolvulus batatas*); la banane (*musa*); le taro (*caladium esculentum*); l'apé (*caladium costatum*); le ti (*dracœnæ species*); la canne à sucre (*saccharum officinarum*); le bouraau (*hibiscus tiliaceus*); le miro (*tesmesia populnea*); le fara (*pandanus odoratissimus*); l'auté (*broussonetia papyrifera*); le tomanou ou ati (*calophyllum enophyllum*); l'ataé (*alstonia costata*); l'éréva (*cerbera*); le tiaïri (*aleurites triloba*); avec nombre de fougères et d'autres petites plantes, qu'on trouve aussi à O-taïti et ailleurs. La végétation y est, en tout, pareille à celle des îles de la Société, mais moins riche et moins variée. L'arbre à pain, ni aucun des autres arbres, n'y atteignent le même développement; et l'auté, dont les habitans font leurs étoffes, joli arbre à O-taïti, n'est, aux îles Gambier, quoiqu'on l'y cultive avec soin, qu'un petit arbrisseau, à tiges sans

branches, et rarement de plus d'un pouce et demi de diamètre.

D'ailleurs, à l'exception du fruit à pain et des noix de cocos, les fruits et végétaux y sont peu cultivés; aussi les habitans ne vivent-ils absolument, neuf mois de l'année, que de poisson et de *tiàò*, c'est-à-dire de fruit à pain, conservé au moyen d'une fermentation, et qui, pétri en une pâte d'un goût aigre, se mange cuit, soit seul, soit avec du poisson, comme dans toutes ces îles. Ils ont aussi le melon d'eau, que le capitaine Beechey y trouva en 1826.

Les habitans de Gambier sont positivement de la race polynésienne proprement dite, c'est-à-dire de celle qui peuple les îles étendues depuis l'île de Pâques jusqu'à Tongatabou, et depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux îles Sandwich. L'espèce y est généralement belle, et les hommes, surtout, n'y cèdent, pour l'élégance des formes, pour la régularité des traits, pour la force, ni pour la taille, à aucun des habitans des autres îles.

Tout près des îles Gambier, se trouve une petite île nommée *Crescent*, qu'on pourrait, en raison de son voisinage, regarder comme faisant partie de leur groupe. Basse, constituée par une zone de corail qui s'élève de deux à six pieds au-dessus du niveau de la mer, elle est couverte, de distance en distance, de massifs d'arbres qui semblent en faire autant d'îles différentes. Cette île est habitée, quoi-

qu'on n'y trouve que du poisson et le fruit peu nourrissant du *pandanus*. Ses habitans sont en relation avec ceux des îles Gambier, qui les visitent, et auxquels, probablement, ils rendent quelquefois leurs politesses. Crescent n'a que trois milles et demi de long, et n'est élevée, dans ses parties boisées, que de vingt-cinq pieds tout au plus. Elle est située par 23° 20′ de lat. S., et par 136° 56′ de long. O.

Les habitans des îles Gambier ont, depuis longtemps, la réputation d'être fort insociables; mais, grâces à leurs progrès dans la civilisation, au moyen de relations récemment plus multipliées avec les Européens, j'ai tout lieu de croire qu'aujourd'hui leurs îles peuvent être fréquentées sans danger. Elles ne présentent, il est vrai, jusqu'ici, presqu'aucune ressource d'approvisionnement, excepté pour le poisson; mais elles offrent, au moins, une excellente relâche, en cas d'avaries à réparer ou d'aiguade à faire; car on y trouve de l'eau en abondance, non-seulement près du pic Duff, mais encore au sud-ouest, au sud-est et même au nord-ouest d'Elson, et probablement, aussi, en plusieurs endroits des autres îles, dont les habitans sont, d'ailleurs, trop peu nombreux pour qu'on puisse en avoir rien à craindre.

Je passe, de ces généralités, aux détails de mon excursion, dont mon journal, comme à l'ordinaire, me fournit, suivant les cas, le développement ou l'analyse.

Nous distinguâmes la principale des îles Gambier

dans la matinée du 6 février 1834, à la distance d'environ quarante milles, ce qui fit grand plaisir à tout le monde à bord; car, par une imprudence impardonnable, nous avions embarqué si peu d'eau à Valparaiso, que, déjà depuis dix jours, nous étions à la ration, et qu'au moment où nous eûmes connaissance de l'île, il ne nous en restait pas vingt-cinq gallons (1). Toute la nuit, les vents furent légers; mais les courans nous portaient un peu; et, comme le peu de brise que nous avions venait du nord, on se décida, si les vents tenaient en ce quartier, à entrer par la passe du nord-ouest, point que le capitaine Beechey n'avait pas eu le temps d'explorer en 1826, mais que connaissait bien l'un des nôtres, le capitaine Ebrill, qui, depuis 1832, avait déjà plusieurs fois parcouru ces parages.

Le lendemain, au point du jour, nous étions encore éloignés d'environ vingt milles. Le vent était toujours léger, et nous ne faisions guère de route; mais, vers neuf heures, la brise ayant fraîchi, nous approchâmes rapidement de l'extrémité septentrionale du rescif, qui, là, presqu'entièrement couvert de verdure, forme plusieurs petites îles de l'aspect le plus agréable. Nous vîmes aussi, sous voiles, trois embarcations, qui nous parurent des baleinières; mais leur éloignement ne nous permit pas de nous en assurer. Néanmoins, ces voiles, ce mouvement,

(1) Environ quatre-vingt-quatorze litres de France.

qui indiquaient la présence d'autres hommes, me firent le plus grand plaisir; car les objets les plus indifférens dans les circonstances ordinaires, ont, pour le voyageur maritime, après une traversée aussi monotone, aussi isolée que celle que nous venions d'accomplir, un charme dont l'expérience seule peut donner une juste idée, et réveillent des impressions tout exceptionnelles, sur lesquelles je n'insisterai pourtant pas, afin d'épargner au lecteur l'expression d'idées et de sentimens vrais, sans doute, mais déjà peints beaucoup trop souvent pour ne pas tomber dans la trivialité. Nous courûmes ainsi le long du rescif du nord, à une petite distance; mais, changeant graduellement d'apparence, il se dépouillait de sa robe verte, à mesure que nous avançions vers l'ouest. Il était midi quand nous entrâmes dans la passe, et la sonde accusait partout de sept à dix brasses d'eau; mais, en approchant du canal, entre la grande île Peard et l'île de Belcher (la Mangareva et la Torowaï des Indiens), nous tombâmes tout d'un coup en trois brasses et demie. Serrant alors un peu le vent, pour nous éloigner de Belcher, dont nous nous étions trop approchés, nous nous trouvâmes, en peu d'instans, de nouveau en cinq, puis en sept brasses, profondeur moyenne du milieu de la passe.

A mesure que nous débordions l'extrémité sud de la grande terre, les vents tournaient à l'est, et nous obligèrent bientôt à courir des bordées, ce qui n'é-

tait pas sans danger dans ce lieu. Nous avançâmes toutefois ainsi dans la baie nommée, par le capitaine Beechey, *Blossom's Lagoon*, et arrivâmes en face du pic Duff. Là, le temps étant peu favorable, et le ciel couvert de nuages, dont les ombres empêchaient de bien distinguer les écueils, on crut prudent de jeter l'ancre, et l'on mouilla à environ un mille et demi de terre, par dix-huit brasses, mais bon fond.

Pendant que nous étions entre les deux îles, trois Indiens étaient venus à bord sur un radeau. Nous leur demandâmes si le navire que nous devions y trouver était arrivé; mais, au lieu de répondre, ils nous parlaient de trois, de quatre navires qui étaient venus, qui étaient partis; et répondaient souvent *oui* et *non* à la même question, confondant tout si singulièrement, que, malgré la plus grande attention et notre vif désir de savoir au juste à quoi nous en tenir, nous ne pûmes de long-temps en rien tirer. L'étrange stupidité de ces insulaires, qui niaient et affirmaient indistinctement la même chose, donna lieu à des scènes moitié plaisantes, moitié sérieuses; et, enfin, ils nous tirèrent d'embarras, en nous montrant l'île Elson, où nous vîmes à l'ancre un bâtiment, que nous reconnûmes bientôt pour celui que nous cherchions.

Le même jour, un chef vint à bord. Il portait, pour tout habillement, le *maro*, espèce de ceinture dont il a déjà été question. Il connaissait le capitaine;

mais, ne m'ayant jamais vu, il nous fallut mettre nos nez en contact; usage qui commence, néanmoins, à tomber en désuétude dans l'île, par suite de la fréquentation des O-taïtiens, qui ne saluent plus qu'à l'anglaise. Les hommes de Gambier ont aussi déjà appris à se toucher dans la main, en prononçant, comme à O-taïti, leur mot harmonieux de *ioréana* (vivez!), ou le mot *poróta*, qui leur est particulier, mais dont j'ignore la signification. Je n'allai à terre que le surlendemain de mon arrivée; et je me fis débarquer à la grande île, près du village, situé au N.-E. du pic Duff. Il se trouvait, au lieu du débarquement, plus de trois cents Indiens, hommes et femmes, qui, tous, nous accompagnèrent au village jusque chez le chef. Je trouvai celui-ci dans une maison spacieuse, nouvellement construite, qui n'était même pas entièrement achevée. Cette maison n'avait pas moins de cent pieds de long, sur trente de large. La toiture en était soutenue par plusieurs piliers que leurs ornemens d'en haut et d'en bas faisaient ressembler à des colonnes. Ce qu'il y avait de plus singulier, c'étaient les figures inférieures des chevrons, sorte de cariatides, qui, accroupies, semblaient faire effort pour soutenir le poids de l'édifice. La charpente du toit et le toit même, descendant jusqu'au sol par derrière et aux deux extrémités, et ne laissant ouvert que le devant, exposé au sud-ouest, étaient, en tout, semblables à ceux d'O-taïti et des autres îles. Le toit, comme partout ailleurs, était

ment de la main droite, pendant que, du revers de la gauche, ils touchaient, sur divers points, la peau de la caisse, qui rendait ainsi des sons vraiment harmonieux. Quand le son des caisses, qui, en diminuant, semblait s'éloigner, avait presqu'entièrement cessé, les musiciens commençaient leur chant. L'un d'eux chantait distinctement et les autres se contentaient de l'accompagner sur des tons différens, ce qui, joint aux roulemens des tambours, produisait, dans l'ensemble, des accords singuliers, mais qui n'étaient pas sans charme. Ils chantaient d'abord d'un ton assez modéré, puis s'animaient peu à peu. Bientôt le principal chanteur se mit à gesticuler. Sa figure semblait prendre l'expression de ses paroles, jusqu'à ce que, sautant de bout, il fit deux ou trois gambades qui mirent fin à la première partie de cette espèce de mélodrame.

» Dès les premières paroles, ces chants m'avaient rappelé ceux des anciens *Aréois* d'O-taïti, dans les fêtes brillantes qu'ils célébraient aux jours écoulés de leur glorieuse indépendance. J'en désirais la continuation; mais le chef ne paraissait pas s'y plaire, et me dit qu'ils reprendraient plus tard, quand les fruits à pain seraient mûrs... Or, près d'un mois encore devait s'écouler avant cette époque. Cependant, après quelques mots de l'un des chanteurs, le concert recommença. Cette fois, deux jeunes filles, nues jusqu'à la ceinture, entrèrent en scène. Elles répétaient un chant que je ne comprenais pas, chan-

geant souvent de place, et prenant des attitudes très-gracieuses. Les tambours et les quatre chanteurs les accompagnaient d'une sorte de basse continue. Elles recommencèrent quatre fois leurs exercices; puis on emporta les tambours, et tout le monde se leva. Je fis alors quelques présens au chef, aux acteurs, aux musiciens, et les quittai pour retourner à bord. En repassant par le village, composé seulement de cabanes très-petites, où un homme peut à peine se tenir debout, et qui ne servent guère, je pense, que d'abri et de lieu de repos; je vis un autre édifice moins spacieux que celui que je venais de quitter, mais construit dans le même système, avec l'espèce d'avant-cour pavée, les piliers et les chevrons ornés et revêtus d'étoffes peintes. Seulement, la face du côté de laquelle le toit ne touchait point la terre n'avait d'autre ouverture que la porte, tout le reste étant soigneusement garni de roseaux, plantés debout tout près les uns des autres, et qui, tout en laissant passage à l'air, étaient plus agréables à la vue. Les petits autels en bois, placés sur le pavé qui garnissait le devant de la maison, me firent juger que c'était un maraï. Ces autels étaient surmontés de morceaux de corail disposés en corbeille, où se trouvaient du poisson et d'autres comestibles; et à l'une des extrémités s'élevait une image de trois pieds de haut, assez bien sculptée, et prise dans de justes proportions, à l'exception des bras qui étaient

trop minces (1). Les naturels me dirent que c'était un *ti*, divinité secondaire, placée là pour marquer les limites du lieu sacré.

» Le village est fort bien situé, près de la mer, et reçoit les brises de l'est, de sorte qu'on y doit peu souffrir des grandes chaleurs. Il existe, entre le village et les éminences les plus voisines, une belle et riche vallée, toute couverte d'arbres à pain et de cocotiers. J'aurais voulu la parcourir et visiter un autre village peu éloigné du premier; mais il était trop tard; et, du pied du maraï, je me rendis droit au rivage, toujours accompagné de quelques centaines d'Indiens qui aidaient ma marche dans tous les endroits un peu difficiles, et dont un me porta dans l'embarcation, laissée à flot par prudence. Tout le temps de mon séjour à terre, je n'avais eu certainement qu'à me louer de la conduite de ces insulaires; cependant je ne retournai plus chez eux, cédant aux conseils de mes compagnons de voyage, qui conservaient encore des craintes fort mal fondées, sans doute; et, si jamais l'occasion s'en présente encore, je n'hésiterai pas un instant à visiter toutes ces îles, sans armes et même seul.

» Le bâtiment dans lequel j'étais venu avait enfin rejoint celui sur lequel je devais m'embarquer, excellent marcheur, facile à manier, et commandé par

(1) Le capitaine Henri m'a procuré une de ces images, que j'ai en ce moment à Paris.

un homme très-capable. Il avait pénétré, en louvoyant au milieu de ces écueils, jusqu'à l'extrémité sud-ouest de l'île Elson (Ouwakéna), et mouilla par dix-sept brasses, non loin de l'autre navire. Il fallut trois jours pour transborder les marchandises. Dans cet intervalle, ne pouvant ou ne voulant point aller à terre, je reçus à bord la visite de plusieurs des insulaires, dont quelques-uns parlaient déjà parfaitement la langue d'O-taïti; et je pus obtenir d'eux quelques nouveaux renseignemens sur leur état, leurs coutumes et leurs mœurs.

» Le 10 février, après avoir terminé toutes mes affaires, j'allai dans l'île Elson avec le capitaine Ebrill. En débarquant, nous nous rendîmes d'abord en un lieu voisin de la pointe sud-ouest, où se trouve une fontaine qui, vu sa proximité des navires, leur aurait été fort utile; mais, dans cette saison, elle ne fournissait pas assez d'eau pour leur approvisionnement. A cette extrémité de l'île se trouve une petite vallée en grande partie sablonneuse et peu fertile. Il y croît pourtant quelques arbres à pain et des *auté* (broussonetia papyrifera), que les naturels emploient, comme dans toutes les autres îles, à la confection de leurs étoffes.

» Non loin de la fontaine dont je viens de parler, s'ouvre une grotte d'environ vingt-cinq pieds de haut et d'autant de large, sur près de cinquante pieds de profondeur. L'intérieur en est composé de divers enfoncemens qui paraissent avoir été faits par la mer,

quand elle baignait encore le pied de ce pic. Dans ces enfoncemens nous trouvâmes dix momies enveloppées en des pièces d'étoffe et dans des nattes, et fortement liées avec des cordages. Quelques-unes paraissaient très-anciennes; d'autres semblaient n'y avoir été déposées que depuis peu; mais aucune ne répandait la moindre odeur. Curieux d'en connaître la préparation, j'y pratiquai quelques incisions, et trouvai les corps parfaitement conservés. J'aurais bien voulu en emporter; mais, instruit des préjugés de ces peuples à cet égard, je m'en abstins, pour ne pas les indisposer et peut-être occasionner une rupture. Après avoir fouillé dans toute son étendue cet hypogée pélagien, je gravis la montagne pour herboriser. Là, comme en bas, la composition des rochers, ainsi que la végétation, me parurent en tout les mêmes qu'à O-taïti, mais cette dernière moins variée et beaucoup moins riche. Voulant néanmoins reconnaître un arbre qui croissait tout en haut, je poursuivis ma course ascendante; et parvenu, enfin, non sans peine, au sommet, je reconnus avec étonnement, dans l'arbre qui m'avait attiré si loin, l'*ereva* (*cerbera*), transplanté, là, sur le haut des montagnes, tandis qu'à O-taïti je ne l'avais jamais vu que dans les plaines et sur le penchant des collines. De cette élévation, qui n'est pas de moins de huit cents pieds, je voyais se dessiner nettement presque toutes les parties des îles Gambier, dont j'aurais pu tracer le plan et figurer tous les écueils, ainsi que les lits de

corail de leurs diverses baies; spectacle magnifique, qui me retint long-temps, mais auquel il fallait bien m'arracher en descendant la montagne, ce qui n'était pas chose facile. En plusieurs endroits, je dus aller à reculons, m'aidant des pieds et des mains, et glissant plutôt que je ne marchais. A mi-chemin de la descente, je trouvai encore, dans une petite grotte, deux momies enveloppées comme celles d'en bas, et non moins bien conservées. Je me reposai encore quelque temps en leur société.

» La manière dont les habitans des îles Gambier conservent les corps morts et les déposent dans des grottes, paraît un fait assez remarquable, mais n'est pas sans exemple chez les habitans des autres îles, quoique le capitaine Beechey paraisse le croire ainsi. Comme à O-taïti, ils les posent d'abord sur le fata, autel ou échafaudage composé de planches ou de quelques bâtons, élevé sur des piliers, et surmonté d'un petit toit, pour préserver le corps de l'humidité pendant la nuit, mais qui s'ôte de jour quand il fait beau. Comme à O-taïti, ils font sortir les intestins du corps par l'anus, et conservent le corps même en le desséchant au soleil, et en le frottant d'une substance que je ne connais pas, équivalente à l'huile dont on le frotte aux îles de la Société. Seulement à Gambier, au lieu d'être accroupi et d'avoir les mains liées au-dessus des genoux, ainsi que dans ces dernières îles, le corps est couché et séché, les jambes sont étendues et les bras collés de chaque côté sur les

flancs. Quelque temps après, quand le cadavre est bien sec, on l'enveloppe d'étoffes et de nattes, on l'amarre solidement avec des cordages, et on le dépose dans la grotte ou tombeau de la famille.

» Je reviens à mon excursion.

» Ma course ascendante, mes herborisations, ma descente, mes méditations archéologiques, m'ayant ôté le loisir de me rendre au village, situé au nord de l'île, il ne me resta d'autre ressource que de chercher des coquilles sur le rivage, en attendant l'heure du dîner. Cette recherche fut peu fructueuse; je n'en trouvai presque pas; et les Indiens ne m'en apportant non plus presque jamais, je dus en conclure que ces îles possèdent peu de richesses conchyliologiques. Pendant ma promenade sur la côte, l'embarcation était venue me prendre. Je retournai à bord, remettant au lendemain ma visite au village. »

12 FÉVRIER.— « Ce matin, après le déjeuner, j'étais à terre, dans l'intention d'aller au village. Il faut faire le tour de la pointe N.-O. La marée étant basse, nous cheminâmes quelque temps, sans trop de peine, le long du rivage, marchant sur des lits de pierres et de sable, qui, formés et consolidés de toutes parts, constitueront bientôt, comme dans plusieurs endroits d'O-taïti, des remparts solides, propres à garantir les plaines des invasions de la mer. Quand nous eûmes tourné cette pointe, des montagnes à pic nous rendirent la route difficile, au point qu'il nous fallait souvent sauter de pierre en pierre ou marcher sur le

flanc de la montagne, en nous retenant aux broussailles. A moitié chemin à peu près de la pointe au village, nous trouvâmes une autre source d'une très-bonne eau, dont la marée montante rendrait l'accès très-facile aux embarcations. Après avoir franchi plus d'un obstacle, nous entrâmes dans une vallée beaucoup plus étendue et beaucoup plus fertile que la vallée occidentale de l'île. Là, quelques Indiens vinrent au devant de nous; les hommes entièrement nus, les femmes vêtues d'étoffes du pays. Ils nous accompagnèrent au village, où nous arrivâmes bientôt. Il est situé au milieu d'un massif d'arbres à pain et de cocotiers, et ressemble beaucoup à celui que j'ai déjà décrit, se composant aussi de petites maisons ou plutôt de huttes si basses, qu'on ne peut s'y tenir debout, construites avec soin, du reste; agréables en dehors, propres en dedans, et munies intérieurement de foin ou d'herbe sèche, et de belles nattes qui tiennent lieu de siéges et de lits.

» Les habitans, qui connaissaient le capitaine et toutes les personnes dont j'étais entouré, me montrèrent, en ma qualité d'étranger, beaucoup d'égards, usage que j'ai trouvé généralement établi chez tous les peuples de l'Océanie, et qui paraît être, pour eux, une première obligation d'hospitalité. Ils m'apportèrent une petite chaise de bois, des noix de coco, qn'ils ouvrirent; s'assirent à terre près de moi, m'adressant la parole et cherchant évidemment

à me plaire et à me rendre leur île agréable; mais il n'y avait rien de bien attrayant en ce lieu, des noix de coco étant tout ce qu'il peut offrir. Ses habitans, après la récolte des fruits à pain, ne doivent absolument plus avoir, pour vivre, qu'un peu de ces fruits conservés, des noix de coco et du poisson. Leurs seuls quadrupèdes sont des rats, qui venaient courir entre nos jambes, pendant que nous causions assis tous ensemble. Je ne crois pas qu'ils les mangent, excepté dans les momens de disette.

» Je ne vis, de digne d'attention, qu'un maraï semblable en tout à celui que j'avais vu dans la grande île, mais moins spacieux; et un enfant mort, que je trouvai dans une des maisons déjà enveloppé d'une pièce d'étoffe, très-certainement depuis quelque temps, et qui, néanmoins, n'exhalait pas la moindre odeur. Nous allâmes ensuite nous promener un peu plus loin dans la vallée, que je trouvai partout plantée d'arbres à pain et de cocotiers. Peu des premiers étaient d'une grande taille; les plus forts portaient tous le signe du *tabou* (1), comme appartenant, sans doute, au chef. Il paraît que l'arbre à pain, qui ne donne aux îles Gambier qu'une récolte, y meurt jeune et n'y devient jamais aussi grand qu'à O-taïti, aux Marquises, etc. On le coupe, alors, et on l'emploie à la construction des embar-

(1) Ce signe n'est autre chose que quelques poignées de verdure liées autour et à l'extrémité du tronc.

cations, usage auquel il est des plus propres; car son bois, où les vers ne se mettent jamais, se conserve dans l'eau beaucoup plus long-temps et beaucoup mieux qu'aucun autre. N'ayant plus rien à faire, nous revînmes sur nos pas. Les bons Indiens nous apportèrent alors plusieurs beaux fruits de l'arbre à pain; car, bien qu'il ne leur en restât pas trop, ils ne voulaient en rien manquer aux lois de l'hospitalité. Ils nous accompagnaient, aidaient partout notre marche dans les endroits difficiles, et nous tinrent fidèlement compagnie jusqu'à notre rembarquement.

» Le 13 février, dernier jour que nous dussions passer aux îles Gambier, je voulais voir l'île *Wainwright* (l'*Ouwaka mara* des Indiens); mais, comme on avait besoin des embarcations pour faire la provision d'eau, je pris, avec le capitaine, le parti d'aller à l'aiguade dans la partie sud-est de l'île que j'avais explorée la veille. Nous débarquâmes encore vers l'ouest, croyant pouvoir faire le tour de la pointe sud; mais le chemin devint bientôt si pénible, qu'il nous fallut rappeler l'embarcation, pour nous conduire à notre destination. L'île, du côté sud-est, ou plutôt dans toute son étendue, est entourée, jusqu'à un quart de mille de terre, d'un banc de corail trop élevé pour qu'une embarcation puisse le franchir. Nous dûmes, en conséquence, nous tenir au large, où il y avait, ce jour-là, une assez forte mer, et nous eûmes beaucoup de peine à marcher, en

à me plaire et à me rendre leur île agréable; mais il n'y avait rien de bien attrayant en ce lieu, des noix de coco étant tout ce qu'il peut offrir. Ses habitans, après la récolte des fruits à pain, ne doivent absolument plus avoir, pour vivre, qu'un peu de ces fruits conservés, des noix de coco et du poisson. Leurs seuls quadrupèdes sont des rats, qui venaient courir entre nos jambes, pendant que nous causions assis tous ensemble. Je ne crois pas qu'ils les mangent, excepté dans les momens de disette.

» Je ne vis, de digne d'attention, qu'un maraï semblable en tout à celui que j'avais vu dans la grande île, mais moins spacieux; et un enfant mort, que je trouvai dans une des maisons déjà enveloppé d'une pièce d'étoffe, très-certainement depuis quelque temps, et qui, néanmoins, n'exhalait pas la moindre odeur. Nous allâmes ensuite nous promener un peu plus loin dans la vallée, que je trouvai partout plantée d'arbres à pain et de cocotiers. Peu des premiers étaient d'une grande taille; les plus forts portaient tous le signe du *tabou* (1), comme appartenant, sans doute, au chef. Il paraît que l'arbre à pain, qui ne donne aux îles Gambier qu'une récolte, y meurt jeune et n'y devient jamais aussi grand qu'à O-taïti, aux Marquises, etc. On le coupe, alors, et on l'emploie à la construction des embar-

(1) Ce signe n'est autre chose que quelques poignées de verdure liées autour et à l'extrémité du tronc.

cations, usage auquel il est des plus propres; car son bois, où les vers ne se mettent jamais, se conserve dans l'eau beaucoup plus long-temps et beaucoup mieux qu'aucun autre. N'ayant plus rien à faire, nous revînmes sur nos pas. Les bons Indiens nous apportèrent alors plusieurs beaux fruits de l'arbre à pain; car, bien qu'il ne leur en restât pas trop, ils ne voulaient en rien manquer aux lois de l'hospitalité. Ils nous accompagnaient, aidaient partout notre marche dans les endroits difficiles, et nous tinrent fidèlement compagnie jusqu'à notre rembarquement.

» Le 13 février, dernier jour que nous dussions passer aux îles Gambier, je voulais voir l'île *Wainwright* (l'*Ouwaka mara* des Indiens); mais, comme on avait besoin des embarcations pour faire la provision d'eau, je pris, avec le capitaine, le parti d'aller à l'aiguade dans la partie sud-est de l'île que j'avais explorée la veille. Nous débarquâmes encore vers l'ouest, croyant pouvoir faire le tour de la pointe sud; mais le chemin devint bientôt si pénible, qu'il nous fallut rappeler l'embarcation, pour nous conduire à notre destination. L'île, du côté sud-est, ou plutôt dans toute son étendue, est entourée, jusqu'à un quart de mille de terre, d'un banc de corail trop élevé pour qu'une embarcation puisse le franchir. Nous dûmes, en conséquence, nous tenir au large, où il y avait, ce jour-là, une assez forte mer, et nous eûmes beaucoup de peine à marcher, en

traînant plusieurs barils vides, contre une brise extrêmement forte. Dans la crainte de perdre trop de temps en route, nous nous fîmes de nouveau débarquer dans un endroit où les montagnes, plus reculées, semblaient permettre de longer le rivage.

» En débarquant, nous trouvâmes, dans une assez belle vallée, quantité d'arbres à pain, mais moins d'habitans que du côté N.-O. Il n'y avait là que cinq ou six cabanes; mais, en avançant vers l'est, nous trouvâmes, à notre grand étonnement, plusieurs familles qui vivaient dans des excavations peu profondes de la montagne, sans autre mobilier que quelques brassées d'herbe sèche et des nattes. Sous le ciel des tropiques, des habitations semblables suffisaient, sans doute, pour les abriter; mais elles n'en avaient pas moins un aspect de misère et de dégradation qui faisait mal. Dans cet état, ce peuple ne peut inspirer d'intérêt. Une telle indolence est indigne de notre espèce et la ravale presque au-dessous de la brute.

» En se portant toujours à l'est, on continue à marcher entre des groupes d'arbres qui, pour la plupart, se composent d'arbres à pain et de cocotiers. Toute cette partie de l'île est très-fertile; et, soigneusement cultivée, pourrait nourrir bien plus d'habitans qu'il n'y en a dans toute l'île. De ce côté, à peu près à son centre, les hautes terres se rétrécissent considérablement, et les rochers n'y forment plus qu'une zone étroite qui, dans plusieurs endroits,

s'élève perpendiculairement de trois à quatre cents pieds. Cette zone, diminuant encore d'épaisseur un peu au-dessus de l'endroit où coule la fontaine, y dessine une arcade immense des plus pittoresques, qui joint, comme un pont, les terres hautes ou les montagnes des deux parties opposées de l'île. De l'ouverture de l'arcade, on a aussi une vue superbe de la plaine en face, de la mer en dedans du rescif, de la partie nord de la grande île et de tous les îlots de l'extrémité orientale des brisans. En passant par cette ouverture au nord de l'île, nous trouvâmes, à son entrée, de grandes masses de pierres qui, probablement, se sont, de temps en temps, détachées du rocher d'en haut, où se trouvent encore plusieurs blocs qui menacent ruine, et font précipiter le pas à ceux qui passent dessous. Arrivés de l'autre côté, nous nous dirigeâmes de nouveau sur le village où j'avais été la veille. Tandis que je marchais ainsi à petits pas, examinant tout avec soin et herborisant un peu en route, le temps s'écoulait; et il était trois heures passées quand nous atteignîmes la partie occidentale de l'île. Là, je restai encore quelque temps à voir embarquer de la nacre; après quoi, faisant mes adieux aux insulaires qui m'avaient suivi, je m'embarquai pour ne plus venir à terre; car nous partions le lendemain.

14 FÉVRIER, 1834. — « Ce matin, de bonne heure, on virait au cabestan; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que la chaîne était engagée. Pendant une

aussi pittoresque que singulier; et, malgré la grossièreté de ces embarcations, et le peu de facilité qu'elles offrent à la manœuvre, elles ne leur en suffisent pas moins pour visiter quelquefois la petite île de Crescent, distante de près de trente milles.

» La religion des habitans de Gambier est aussi en tout la même que celle des autres îles. Ils ont des maraïs (temples), des atouas (dieux), des tis (divinités inférieures); mais il paraît que leurs chefs seuls sont aussi leurs prêtres, et cumulent les pouvoirs politique et religieux. Ils connaissent les Aréois, société si célèbre à O-taïti, et dont il sera parlé ailleurs. Ils comptent Taaroa, Oro, Mahoui, parmi leurs principaux dieux; célèbrent les fêtes équinoxiales vers octobre et avril; et ont, en partie, les mêmes chants, les mêmes traditions qu'à O-taïti et ailleurs. Le tabou est le même pour eux que pour toutes les autres îles. Quant à leur gouvernement, on a vu qu'il est monarchique, qu'ils ont un *Arii* ou *Aréki rahi*, grand chef ou roi, qui commande à tout le groupe, quoique chaque île habitée ait son chef particulier. Ce dernier et son peuple dépendent entièrement de la grande île; et il paraît même qu'ils ne sont pas toujours fort bien traités; car non-seulement ils payent un tribut annuel; mais, en des momens de disette, les habitans de Peard, comme plus forts, ne se font aucun scrupule d'aller piller ceux des autres. A n'en juger que par leurs armes, on ne les croirait pas des guerriers bien redoutables; car ils

quoique sous peu de voiles et marchant avec précaution. A dix heures du matin, nous étions hors de la passe, et nous voguions en pleine mer. Le petit bâtiment sur lequel j'étais venu nous suivait; mais, meilleur marcheur, surtout par les vents légers que nous avions, il nous déborda bientôt; et, avant la nuit, il était hors de vue.

Avant de quitter les îles Gambier, dont le groupe fait exception aux autres îles pour quelques usages, je réunis ici, sur leurs habitans, quelques observations particulières.

Je parlerai plus tard de leur tatouage, et je viens de parler de leurs demeures, pour lesquelles, quoiqu'ils en aient peu de bonnes, leur industrie est égale à celle des autres îles. Il en est de même de quelques étoffes, des nattes, des filets; et leurs images sont supérieures. Leurs tambours sont bien faits, sculptés aux deux extrémités; mais ils n'ont pas de pirogues et ne se servent que de radeaux composés de trois troncs d'arbres liés transversalement par d'autres morceaux de bois. Leurs voiles triangulaires de nattes sont les mêmes que dans les autres îles, et peut-être ne se servent-ils de ce moyen de navigation que parce que le lit de corail qui entoure à un mille de distance toutes leurs îles, n'admettrait ni pirogues, ni aucune autre embarcation. Quelques-uns de ces radeaux peuvent contenir jusqu'à quarante personnes. Allant devant le vent, ils en attachent plusieurs ensemble. Cette réunion produit un effet

aussi pittoresque que singulier; et, malgré la grossièreté de ces embarcations, et le peu de facilité qu'elles offrent à la manœuvre, elles ne leur en suffisent pas moins pour visiter quelquefois la petite île de Crescent, distante de près de trente milles.

» La religion des habitans de Gambier est aussi en tout la même que celle des autres îles. Ils ont des maraïs (temples), des atouas (dieux), des tis (divinités inférieures); mais il paraît que leurs chefs seuls sont aussi leurs prêtres, et cumulent les pouvoirs politique et religieux. Ils connaissent les Aréois, société si célèbre à O-taïti, et dont il sera parlé ailleurs. Ils comptent Taaroa, Oro, Mahoui, parmi leurs principaux dieux; célèbrent les fêtes équinoxiales vers octobre et avril; et ont, en partie, les mêmes chants, les mêmes traditions qu'à O-taïti et ailleurs. Le tabou est le même pour eux que pour toutes les autres îles. Quant à leur gouvernement, on a vu qu'il est monarchique, qu'ils ont un *Arii* ou *Aréki rahi*, grand chef ou roi, qui commande à tout le groupe, quoique chaque île habitée ait son chef particulier. Ce dernier et son peuple dépendent entièrement de la grande île; et il paraît même qu'ils ne sont pas toujours fort bien traités; car non-seulement ils payent un tribut annuel; mais, en des momens de disette, les habitans de Peard, comme plus forts, ne se font aucun scrupule d'aller piller ceux des autres. A n'en juger que par leurs armes, on ne les croirait pas des guerriers bien redoutables; car ils

n'ont que de longues perches en bois à peine affilées, et des bâtons d'un bois trop léger pour faire beaucoup de mal. Ils paraissent pourtant avoir eu des guerres, mais qui n'auront pas été bien terribles; et comme ils donnent le nom de guerre (*tamaï*) à la moindre querelle, il serait difficile de savoir s'il faut attribuer chez eux, à ce mot, toute la portée qu'il a pour nous. Parmi tous ceux que j'ai vus, pas un n'avait de cicatrices; et je les crois assez pacifiques, sauf les cas exceptionnels dont il sera question ailleurs (1.). Ils possèdent toujours les noix de coco et le poisson; et, avant que leurs bancs d'huîtres de nacre ne fussent détruits, ils avaient un moyen de subsistance aussi sûr que facile à se procurer; mais aujourd'hui que ce coquillage est devenu plus rare dans leurs parages, ou ne s'y trouve plus qu'à de grandes profondeurs, ils devront nécessairement se livrer davantage à la culture des terres, sous peine d'éprouver de sérieuses disettes. Je suis persuadé que si un missionnaire blanc se fixait dans ces îles, où je ne doute pas qu'il ne fût bien accueilli, il pourrait, en leur enseignant la culture, les rendre beaucoup plus heureuses, et en faire en peu de temps, un lieu de relâche important pour les navires.

» Aux îles Gambier, les hommes vont généralement nus, à l'exception des vieillards, qui portent le maro (ceinture ou suspensoir); mais, comme dans

(1) Voyez *Partie historique*.

quelques-unes des îles Marquises, des îles Sandwich et autres, ils s'amarrent fortement l'extrémité du prépuce. Les femmes portent autour des reins des pièces d'étoffe ou des nattes qui leur tombent au-dessous du genou.

» Les habitans des îles Gambier jouissaient jadis de la meilleure santé. Dans le rapport qu'il adresse au capitaine Beechey sur l'état sanitaire de ces îles, le chirurgien du *Blossom* dit que, sur plus de trois cents personnes qui entouraient les Anglais alternativement à terre ou à bord, il y en avait peu d'infirmes; et ajoute qu'il n'a vu, ni chez les hommes, ni chez les femmes qui composaient cette population, aucuns symptômes d'affections morbides internes (1). Malheureusement, ils ont bien changé depuis, à cet égard. Leurs mœurs les ont jusqu'ici préservés du mal vénérien; mais un autre fléau leur a été communiqué par une petite goëlette arrivée avec des gens de Rapa et un missionnaire indien de cette île. Le mal qu'ils y apportèrent est une espèce de lèpre qui couvre d'ulcères tout le corps, mais surtout le bas des jambes et les bras. Ces ulcères sèchent et reviennent en divers endroits, frappent de langueur ceux qui en sont atteints; et à Gambier, où plusieurs en étaient morts, j'ai vu un grand nombre d'individus dans un état à n'y pouvoir long-temps survivre.

(1) *Voyage du capitaine Beechey*, vol. Ier, pages 140 et 141.

» Toutefois, et comme à O-taïti, ils ont découvert une plante ou racine de plante qui guérit en peu de temps cette maladie. Introduite à O-taïti en 1831, par les habitans de Sandwich, elle fit le tour de toutes ces îles, et se maintient encore dans plusieurs. Elle a augmenté la misère de ces peuples, et leur a donné un extérieur désagréable qu'ils n'avaient pas autrefois.

» Indépendamment de ce mal, il y a eu à Gambier d'autres maladies que les habitans prétendent n'avoir pas connues anciennement; et, d'après eux, depuis la fréquentation des navires, la mortalité aurait été beaucoup plus considérable que dans les temps antérieurs. »

SECTION VI.

LORD HOOD ET ÎLES VOISINES.

L'île Lord Hood est située par 21° 31′ de lat. sud, et par 13° 54′ de long. ouest. Semblable, sous tous les rapports, aux îles Ducie et Crescent, elle est constituée par un banc de corail, qui, en quelques endroits, encore enfoncé sous les eaux de la mer, et s'élevant, en quelques autres, de trois ou quatre pieds seulement au-dessus de sa surface, forme plusieurs îlots couverts de verdure et s'étendant, de tous côtés, autour du lac intérieur; mais elle est

beaucoup plus considérable que les deux îles dont je viens de parler, ayant au moins deux milles de long sur six de large.

C'est dans cette île qu'en 1829 je passai quinze jours avec quelques-uns des habitans de Pitcaïrn, que j'avais engagés comme plongeurs; et si les détails que j'ai déjà donnés sur ces braves gens, n'ont pas été accueillis avec trop d'indifférence, je ne craindrai pas d'emprunter, à mon journal de cette époque, quelques documens additionnels sur mes relations avec eux et sur les observations que j'ai pu faire à Lord Hood, dans l'intérêt du commerce et de la navigation.

Journal (fragmens de mon), 1829.

28 FÉVRIER. — « Ce matin, vers onze heures, après avoir vu quantité d'oiseaux, nous découvrîmes la terre à l'ouest, par sud, à la distance de huit milles au plus. C'était l'île Lord Hood, dont nous atteignîmes bientôt l'extrémité orientale; mais la mer y brisait à une hauteur qui semblait rendre tout débarquement impossible. Je me décidai, toutefois, à l'envoyer tenter par une embarcation que montaient un officier, quatre matelots et quelques-uns des naturels de Pitcaïrn. Ils cherchèrent pendant plus de deux heures un endroit où ils osassent seulement l'essayer; et, là même, pour en venir à bout, il ne fallut rien moins que toute l'agilité des

insulaires, sans laquelle l'embarcation se fût infailliblement brisée, en arrivant sur le rescif. Il était quatre heures de l'après-midi, quand ils revinrent à bord, apportant quelques nacres de perle de bonne qualité; et, comme la recherche de ces objets était le but de ma visite à l'île, je me décidai à m'y arrêter; mais le débarcadère trouvé paraissant trop difficile, nous nous dirigeâmes plus au nord.

» Vers cinq heures, nous étions presqu'à l'extrémité septentrionale de l'île, à un demi-mille de terre; et nous crûmes y voir un endroit plus propice au débarquement; mais l'embarcation, chargée de la première reconnaissance, s'y étant rendue, y reconnut à peu-près les mêmes difficultés. Je pris le parti de ne pas perdre plus de temps à des recherches qui paraissaient devoir être gratuites, et fis tout préparer pour aller moi-même à terre dès le lendemain. »

29 FÉVRIER. — « Un fort courant doit nous avoir jetés à l'ouest, pendant la nuit; car, malgré la marche supérieure de la goëlette et une bonne brise, à peine pûmes-nous gagner, ce matin, le point où nous étions hier. A neuf heures, nous étions au nord-est et à peu de distance de terre. Je m'embarquai alors dans le canot, accompagné de trois des Pitcaïrniens, dont un tenait le gouvernail, et de quatre matelots. Quatre autres des Pitcaïrniens étaient dans leurs deux petites pirogues et devaient débarquer les premiers, pour recevoir notre embarcation au mo-

gnifique groupe d'arbres, peu élevés, mais très-touffus (le *pandanus odoratissimus* et l'*hibiscus tiliaceus*), nous y mettaient bien à l'abri du soleil. De cet endroit, vraiment charmant, je découvrais, à ma droite, le lac tout entier, borné par de petites îles bien garnies de bois, mais si éloignées qu'on avait peine à les apercevoir; devant moi, une espèce de canal ou de cirque, qui me séparait de la partie orientale du rescif, et au delà de laquelle le rescif même, de nouveau richement boisé, comme au lieu de ma résidence, présentait l'aspect le plus agréable; à ma gauche, une vue imposante, mais moins de mon goût, le dehors du rescif et la mer, dont les vagues, se déployant en masses d'un quart de mille de long, roulant à une hauteur prodigieuse, et se brisant sur les rochers avec un bruit et une fureur effroyables, semblaient menacer les futurs habitans de ce lieu sauvage, si jamais il en avait, de les y reléguer à jamais; derrière moi, enfin, s'étendait un joli bois peuplé de centaines d'oiseaux, parmi lesquels se distinguait la tourterelle de la mer Pacifique, douce et plaintive comme celle d'Europe, mais bien plus riche par son plumage, qui, vert, rouge et blanc, lui donne tout l'éclat des perroquets de certains pays. Malheureusement, il était assez difficile de pénétrer dans ces bois, où les fragmens de corail coupent la chaussure; et nous y trouvâmes aussi des hôtes moins intéressans, tels que des lézards et de grands crabes de terre, qui se sauvaient à notre approche,

mais dont l'aspect seul a quelque chose de repoussant.

» Notre installation terminée, nous dûmes songer à pourvoir à nos besoins, et nous occuper, d'abord, de la recherche de l'eau. Heureusement nous en trouvâmes de très-douce, en faisant un trou dans le sable du côté du lac. Ce qu'il y avait de singulier, c'est qu'elle haussait et baissait tour à tour, avec la marée, paraissant n'être que l'eau du lac même, filtrée au travers de ces sables brûlans. Mes Pitcaïrniens allèrent à la pêche, et prirent, en peu de minutes, dans une de ces criques peu profondes, par où l'eau du lac communique avec la mer, plus de poisson qu'il ne nous en fallait pour dîner; car ils préféraient, eux, les oiseaux de mer, qui s'y trouvaient en quantité, et si peu farouches qu'on pouvait les prendre à la main (1). Vers trois heures nous nous mîmes à table, si l'on peut nommer table une planche ajustée sur quelques fragmens de corail. M. Brock et moi en occupions un côté; les Pitcaïrniens oc-

(1) Tout près de ma tente, et presque au-dessus de ma tête, se trouvait le jeune d'une hirondelle de mer, ou sterne blanche (*sterna alba*)..... La mère venait plusieurs fois par jour lui apporter sa nourriture. La première fois que j'en approchai, elle s'éloigna un peu, ouvrit le bec d'un air fâché, quand je touchai à son petit; mais, en moins de vingt-quatre heures, elle se tenait près de lui, même en ma présence; me suivait quand je l'emportais, et me laissait approcher d'elle de manière à pouvoir me donner des coups de bec, mais sans me faire de mal.

cupaient l'autre. Ce premier repas au rescif fut bon et fort gai, surtout de la part des insulaires, qui mangeaient comme quatre; ce que je dis absolument sans figure. Pendant mon séjour dans leur île, j'avais admiré déjà leur excellent appétit; mais, ici, j'avais lieu de m'en étonner beaucoup davantage encore, et j'y trouvais la preuve qu'on s'est singulièrement trompé, ou qu'on a du moins beaucoup trop généralisé, quand on a dit que les habitans des climats chauds sont petits mangeurs (1). Il est certain que ces dix hommes mangeaient, en un seul repas, plus de viande, de poisson et de pain que n'auraient fait vingt Européens, sans même en excepter ceux du pays de leurs pères.

» Cette journée fut employée en préparatifs. Vers quatre heures, la goëlette s'étant approchée de l'île, une des pirogues fut envoyée à bord avec du poisson. Je m'étonnais toujours de voir ces hommes se hasarder dans ces frêles embarcations et y affronter la plus forte mer, à une si grande distance de terre. Ils s'y montraient pourtant fort tranquilles et les préféraient même à de plus grands canots. Il est vrai qu'ils comptaient beaucoup sur leur adresse à la nage. Malgré leur sécurité, je n'étais pas sans craintes, et fus d'autant plus satisfait de les voir revenir, que

(1) Tous les habitans de l'océan Pacifique mangent en effet beaucoup; mais leur nourriture ne consiste guère qu'en végétaux et en poisson. Ils ne mangent que rarement de la viande; mais ils aiment la graisse et la digèrent facilement.

c'étaient les deux plus jeunes de la troupe, qu'on avait chargés de la corvée.

» A souper, les Pitcaïrniens mangèrent aussi copieusement qu'au dîner, quoiqu'il ne se fût guère écoulé que cinq heures entre les deux repas. La soirée était belle. Des milliers d'oiseaux, revenus de leur pêche, planaient au-dessus de l'île; et, soit que notre présence les intimidât, soit que telle fût leur habitude, ils s'y croisaient dans l'air, en nous étourdissant de leurs cris, qu'ils firent entendre jusqu'à plus de onze heures. Peu après le souper, les insulaires sortirent des tentes pour faire leurs prières, et pour chanter des hymnes. C'était, sans doute, la première fois que des hommes priaient et chantaient les louanges du Créateur, dans cette île déserte. De la place où j'étais assis, je pouvais les voir, les uns tout nus ou vêtus seulement du maro, les autres enveloppés d'une couverture ou d'étoffes de leur île. Tantôt debout pour chanter, tantôt à genoux, les mains jointes sur la poitrine, pour prier, ils formaient, dans la solitude de ce lieu, un groupe singulièrement intéressant, qui, abstraction faite même de toute spéculation romanesque, parlait encore plus au cœur qu'à l'imagination; et qu'il faudrait, peut-être, avoir vu, pour s'en faire une juste idée. Quant à moi, dans notre position singulière, à cette place et environné de pareils hommes, je ne pus m'empêcher de joindre ma voix à leur voix si pure et si sincère, pour implorer la protection de celui qui tient notre

sort entre ses mains, et qui pouvait nous reléguer à jamais dans ce lieu désert, en nous séparant du reste des humains et de tout ce que nous avions de plus cher au monde. L'orgueil de nos esprits forts pourra sourire à cet aveu ; il pourra prendre en pitié ma faiblesse; mais, en m'appuyant sur ma conscience, je sourirai moi-même de ses dédains, sans m'en plaindre, et je l'attends à pareille épreuve. »

3 FÉVRIER. — « Le soleil n'avait pas atteint l'horizon, quand je fus éveillé par le chant des Pitcaïrniens. En voulant me lever, je me sentis un malaise extraordinaire. Des maux de tête et des douleurs dans toutes les parties du corps, me permirent à peine de sortir du lit. J'en prévins M. Brock, qui me dit se trouver dans le même cas, ainsi que mon domestique. Quant aux insulaires, deux ou trois d'entr'eux sentaient un peu de malaise; mais les autres se disaient en bonne santé. La goëlette n'étant pas éloignée, j'envoyai à bord chercher quelques objets dont j'avais besoin. Le capitaine me mandait, par le retour de la pirogue, que lui-même et tout son équipage étaient malades, et que trois des matelots l'étaient même dangereusement. Il croyait que quelques-uns des poissons, dont nous avions tous mangé, étaient du poison (1), ce qui, à tort ou à raison, nous mit,

(1) Dans plusieurs de ces îles se trouvent des poissons regardés comme dangereux à manger; il en est même une (*Waterland*, par 14° 36′ de latitude sud, et par 148° 45′ de

de suite, sur la voie de la cause de notre indisposition, sur laquelle nous nous étions épuisés en vaines conjectures, la regardant même comme une attaque de scorbut. Ne voulant pas, toutefois, rester dans l'inaction, et persuadé que l'exercice me ferait du bien, je fis préparer les embarcations dans le lac, tant afin de visiter l'île qu'afin de reconnaître les endroits les plus convenables pour la pêche de la nacre. Nous partîmes vers huit heures, et nous dirigeâmes au nord, en rangeant la rive. Là, je remarquai, d'abord, que le banc de sable qui bordait de toutes parts la côte, à l'intérieur, était peu élevé au rivage, et descendait assez graduellement sous l'eau, à peu de distance de terre; puis, que la profondeur du lac augmentait brusquement de vingt à trente-cinq brasses. Il y avait aussi des bancs de corail, dont quelques-uns, encore sous l'eau, exigeaient la surveillance la plus active, dans l'intérêt des embarcations; tandis que d'autres, déjà élevés de deux ou trois pieds au-dessus de la surface, formaient, au milieu du lac, de petites îles, qui ne tarderont pas à se couvrir de verdure. C'est à ces bancs que s'attachent les huîtres à nacre. Nous nous y arrêtions de temps en temps, et mes Indiens plongeaient, mais à peu de profondeur, et ne restaient pas long-temps

longitude ouest), dont les Indiens prétendent que tous les poissons sont du poison; ce qui fait qu'ils ne veulent pas l'habiter.

sous l'eau. La nacre me parut partout d'une qualité très-inférieure. Parvenus à l'extrémité nord, je me fis débarquer; et, là, en traversant la zone de terre, je trouvai, non loin de la mer, trois murs construits en blocs de corail, placés à peu de distance les uns des autres, mais qui pouvaient avoir fait jadis partie d'une même construction de forme parallélogrammatique. Il était facile d'y reconnaître la main de l'homme, et l'on devait en conclure que l'île avait été habitée. Nous les avions aperçus du bord, et nous les avions même pris pour des cases en pierre; mais M. Brock, expérimenté sur ces matières, me démontra que ce devaient être les ruines d'un maraï ou temple des indigènes, ce qui renversait une de mes réflexions d'hier.

» Il y avait loin de ces ruines à notre campement; et je donnai l'ordre de retourner, car je me sentais fort indisposé. Nous fîmes pourtant un long détour, afin de visiter un banc de corail qui se faisait remarquer par plusieurs pointes hors de l'eau. Là, j'eus l'occasion de voir bien plonger, les huîtres à nacre se trouvant à la profondeur de six brasses. Les plongeurs se plaçaient, ou sur le bord du banc de corail, ou sur celui de l'embarcation; et, de là, se jetaient vivement dans l'eau, la tête la première, descendant comme une flèche, et faisant un tour sur eux-mêmes, avant d'arriver au fond; mais restait encore le plus difficile, qui était d'arracher les coquilles des creux

où vides qui les contiennent (1). Plusieurs d'entr'eux ne restaient que fort peu de temps sous l'eau et remontaient même souvent sans huîtres; mais, en revanche, il y en avait trois qui m'effrayaient par le temps qu'ils y demeuraient; William Young surtout, ce jeune homme si habile dans l'art de diriger une embarcation au milieu des brisans. Souvent il y restait près de deux minutes; apportant, alors, de six à huit huîtres, au lieu d'une ou deux, comme ses camarades. Il remonta même une fois avec dix. C'était autant qu'il en pouvait tenir entre ses deux bras; et il fut obligé de remonter et de joindre le canot à la nage, sans se servir de ses mains. Pourvus d'autant d'huîtres que l'embarcation en pouvait contenir, nous retournâmes à nos tentes; et, là, je les fis ouvrir; mais je fus très-étonné du peu de perles qu'elles contenaient. On en ouvrait souvent de trente à quarante sans y en trouver une seule. L'une d'elles, pourtant, racheta l'infériorité ou la nullité de toutes les autres, et j'en tirai quatre-vingt-sept perles d'un volume médiocre, mais de bonne forme et d'un bel orient. Elle en contenait tout autant, attachées à la

(1) Les coraux, branchus ou autres, sont toujours moins gros à leur base qu'à leur sommet; et montant ainsi par étages les uns sur les autres, laissent entr'eux des cavités où se logent les huîtres à nacre, qui, à ce qu'il paraît, finissent, à la longue, par remplir ces vides et par solidifier le tout. C'est cette disposition des huîtres à nacre qui rend la cloche à plonger inutile dans ces parages.

coquille, mais imparfaites et de peu de valeur. La perle adhère, la plupart du temps, à la chair même de l'animal, ou s'attache à sa coquille. Les grosses, pourtant, sont souvent détachées et doivent se perdre, quand la coquille s'ouvre sous l'eau, ce qui en explique la rareté.

» Je restai quinze jours dans cette petite île, où, sans quelques contrariétés, j'aurais fort bien passé mon temps; car, malgré son peu d'étendue, il y avait beaucoup à voir, en l'explorant en détail, comme je le fis. Quand le temps était beau, je me faisais conduire, dans une des embarcations, au point que je voulais étudier; et, par une jolie brise, il y avait vraiment du plaisir à parcourir à la voile ce beau lac, qui, quoiqu'assez grand pour que, de son centre, on en puisse à peine distinguer les extrémités est et ouest, n'est pourtant jamais fort agité; et, quand on m'avait mis à terre, je revenais à pied, en chassant dans les parties boisées ou en cherchant des coquillages le long de la côte. Dans l'une de ces courses, je trouvai, à l'ouest-nord-ouest de l'île, un petit lac d'eau douce, mais pas aussi bonne que celle qu'on obtient en faisant des trous dans le sable, près du grand lac de l'intérieur. C'était un bassin creusé dans le rescif même. Je ne pus reconnaître si l'eau qu'il contenait était de l'eau de source ou de l'eau de pluie. De ces deux hypothèses, la première me paraît la plus probable; car cette eau, quoiqu'un peu saumâtre, n'était pas corrompue; et l'eau de

pluie le serait infailliblement, ce me semble, ainsi conservée, à si peu de profondeur, à l'ardeur du soleil. Dans tous les cas, cet endroit pourrait, en des besoins urgens, fournir aux navires de l'eau qu'ils y obtiendraient d'autant plus facilement, que les côtés O.-N.-O. de ces îles en sont toujours les attérages les plus commodes; car, par les vents réguliers d'est ou de sud-est, la mer est, là, souvent, si tranquille, qu'on y peut descendre sans le moindre danger. Ceci m'explique la présence, en cette île, de tourterelles, de pigeons, de bécasses et d'autres oiseaux de terre, qui m'avait paru, d'abord, tout-à-fait énigmatique. »

8 FÉVRIER. — « Affligés d'un mal d'yeux causé par la réflexion du soleil sur les eaux de la mer et sur les sables du rivage, les plongeurs ne peuvent presque point travailler. Le produit ne répond pas, non plus, aux difficultés que présente la prise de possession de la nacre. Les grandes embarcations, ne pouvant aborder le rescif, sans courir de grands dangers, nous devons nous servir des petites pirogues pour passer les huîtres au travers des brisans et les porter aux baleinières, qui restent à quelque distance; mode de transport qui ne réussit pas toujours; car, aujourd'hui, plusieurs cargaisons sont tombées à la mer. Ceci n'est rien pour ces hommes qui se rient des périls et qui ne craignent pas même les requins; mais c'est fort décourageant pour moi; et je ne crois pas que je persiste.

» Vers quatre heures, la goëlette, après avoir embarqué un canot de nacre, vint très-près ou trop près de terre; car, lorsqu'on voulut virer de bord, la mer étant très-haute et les vents faibles, elle se refusa à la manœuvre; et, comme elle serrait trop la côte pour qu'on pût renouveler l'épreuve, c'est-à-dire tenter de la conduire dans le vent ou *lof* pour *lof*, on dut la laisser courir devant le vent. Elle se rapprocha alors tellement que, paraissant être déjà le jouet des hautes vagues, nous la crûmes un instant sur le rescif et poussâmes tous, en même temps, un cri de terreur. Heureusement nous nous étions trompés, et, se dégageant peu à peu, elle s'éloigna bientôt, à toutes voiles, de cette côte dangereuse. La moitié de sa longueur de plus, et elle périssait, probablement, corps et biens; car, dans l'état où se trouvait la mer, elle eût été brisée et engloutie en un instant. En supposant même que nous eussions pu personnellement nous sauver, habiter quelques jours ce désert, ce n'était rien; mais s'y voir relégués peut-être pour la vie, en proie à des privations de toute espèce, loin de la société humaine, et sans espoir d'y rentrer.... Quel sort! car l'île est dépourvue du bois propre à construire la moindre embarcation; et tout bâtiment qui verrait ce lieu hérissé de rochers, battus des flots d'une mer presque partout constamment irritée, s'en éloignerait, sans doute, avec épouvante, ou n'en approcherait jamais assez pour en reconnaître les malheureux exilés.... Cette idée, tout

d'un coup offerte à mon imagination dans toute son horreur, me décida, indépendamment même d'autres motifs de découragement, à précipiter mon départ; et l'annonce de cette détermination remplit de joie tous mes compagnons.

» Ce soir, le temps est orageux; le tonnerre gronde avec force; le ciel est en feu; la pluïe tombe par torrens, et avec une telle violence qu'elle pénètre dans quelques endroits de nos tentes. Tout cela n'égaie pas notre position, et tout semble concourir à rendre cette journée plus triste; mais le danger que la goëlette a couru occupe surtout nos esprits; et même encore, en ce moment, nous ne sommes pas fort tranquilles sur son sort, quoiqu'il soit probable qu'elle est au large. Le vent souffle avec violence; tels des coups de tonnerre ébranlent l'île jusque dans ses fondemens; les éclairs se succèdent avec une telle rapidité, que tous les points de l'horizon paraissent embrasés à la fois, et la mer brise sur la partie nord du rescif avec un bruit qui annonce un bien gros temps au dehors. M. Brock dit que ces tempêtes sont quelquefois très violentes, mais jamais de longue durée.

» Le temps ne permettant pas de sortir, les Pitcaïrniens font leurs dévotions dans la tente. Ils [redacted] chantent point d'hymnes et ne font que prier. [redacted] leur religion est belle, et que ces hommes, [redacted] sans cesse et partout un dieu tout-puis[redacted] bon, en qui seul ils mettent toute leur [redacted]

sont imposans, dans leur rustique simplicité ! Qu'ils le sont surtout, en ce moment, dans cette île déserte, par ce temps affreux, quand le tonnerre, les flots, les vents, tout gronde autour de nous; quand règne, dans toute la nature, un désordre qui menace, porte la terreur au fond de l'âme, accuse notre faiblesse et le néant de nos projets ! A cette heure solennelle, en effet, où leur présence même m'inspire ces réflexions, ils sont là.... non pas indifférens, mais calmes au milieu de cet épouvantable fracas; et, prosternés dans un profond recueillement ou prononçant d'une voix émue de ferventes prières, ils semblent, dans leur piété si touchante et si sincère, soumis avec respect à la volonté de Dieu, n'avoir d'autre crainte que celle de l'avoir offensé. »

9 FÉVRIER. — « La nuit entière a été affreuse. Ce matin, il y avait encore beaucoup de vent, et la mer roulait à une hauteur prodigieuse. Vers les neuf heures, à la grande satisfaction de tout le monde, nous avons revu la goëlette. Vers deux heures après midi, le vent avait presque cessé; mais la mer était toujours houleuse. Je demandai à mes Pitcaïrniens s'ils pouvaient aller à bord de la goëlette, qui n'était pas alors très-éloignée, pour prévenir le capitaine que j'irais le lendemain à l'ouest de l'île, où j'avais quelques nacres à embarquer, avant de partir. Ils me répondirent que c'était facile, et envoyèrent les deux plus jeunes dans la pirogue. Les ayant vus franchir, sains et saufs, les brisans, je n'y fis plus attention.

Quelque temps après, on vint me dire que la goëlette s'éloignait et qu'on ne voyait pas la pirogue. Je saisis aussitôt ma longue vue; mais ne distinguai la pirogue ni à bord de la goëlette, qui était déjà loin, ni nulle part aux environs, ce qui me donna les plus sérieuses inquiétudes. Je me reprochais amèrement de les avoir laissés partir par une si forte mer. Tous les raisonnemens par lesquels les Pitcaïrniens essayaient de me rassurer sur leur sort, ne me rassuraient pas du tout; et j'avais envoyé de tous côtés à leur recherche, quand, après deux heures, plus de deux heures d'une attente mortelle, je les vis revenir par l'intérieur du lac. J'ai rarement éprouvé de joie aussi vive que celle que m'inspira le retour de ces deux enfans. Quelle douleur, en effet, s'ils eussent péri dans cette course! Et comment me présenter à Pitcaïrn, devant leurs parens, qui me les avaient si particulièrement recommandés? »

14 FÉVRIER. — « Ayant tout fait embarquer, à l'exception de la tente et de quelques autres effets en assez grand nombre pour remplir un dernier canot, je retournai moi-même à bord. La mer était encore très-forte dans cette direction, et ce ne fut pas sans peine que je m'embarquai dans le canot et que celui-ci franchit les brisans. A quatre heures, le dernier canot arrivait à bord. On hissa aussitôt les voiles; et, courant dans la direction sud-sud-est, avant le soir nous avions perdu la terre de vue. »

J'ai revu Lord Hood dans un autre voyage; mais

sans m'y arrêter. Cette fois, il ne s'agissait que d'enlever quelques nacres; car, quoique des plongeurs y fussent depuis trois mois, ils n'avaient presque rien fait; et le capitaine Henri, qui, depuis deux, en avait mis à terre une vingtaine, et avec lequel je me trouvais alors dans les mêmes parages, n'avait pas mieux réussi. Dans l'occasion dont je parle, comme nous étions menacés d'une tempête, le capitaine voulut absolument embarquer toute la nacre le soir même; et, à cet effet, afin d'accélérer l'opération, il approcha le navire de terre beaucoup plus qu'on ne le fait ordinairement. Il était déjà tard quand les deux dernières embarcations quittèrent l'île. L'une était remplie de nacre, l'autre devait être montée par les plongeurs; mais elle se tenait à une petite distance du rescif, ce qui me procura le spectacle assez singulier de tous mes Indiens se jetant à la mer et nageant au travers des brisans, tantôt sous la vague, tantôt au-dessus, comme autant de marsouins, pour la joindre. Avant que les pirogues fussent le long du bord, nous étions nous-mêmes très-près de terre; et, quoiqu'on allât très-vîte, ces deux pirogues n'étaient pas, embarquées, que déjà nous étions sous l'influence de la houle, à vingt pas des brisans. L'ordre de hisser les embarcations et d'orienter les voiles fut simultanément donné; le bâtiment parut hésiter une seconde; mais, prenant enfin son aire de vent, il s'éloigna avec promptitude. Deux minutes plus tard, ou

si quelque chose eût manqué, c'en était fait de nous. Une fois éloignés et hors de danger : « C'est la der-
» nière fois que je fais cela, me dit le capitaine; mais
» il le fallait.... Si je n'avais pas embarqué la nacre
» ce soir, nous l'aurions perdue; mais c'est la der-
» nière fois que je fais cela; car certainement nous
» étions trop près. » Ce mot me fit sentir quel danger nous avions couru; car le capitaine n'était pas homme à s'effrayer pour peu de chose, et il paraît que lui-même, pendant quelques secondes, avait vraiment cru périr. Nous restâmes une partie de la nuit aux environs de l'île, parce que nous devions communiquer, une dernière fois, avec le capitaine Henri, que nous trouvâmes à l'ouest. Le vent, comme on l'avait prévu, tourna au nord, et augmentait graduellement. Vers minuit, il soufflait déjà avec force. Alors, les deux bâtimens se quittèrent, le nôtre se dirigeant vers Rapa et celui du capitaine Henri sur Gambier. Ce vent leur était favorable à tous deux; mais il n'est pas sans danger de courir ainsi par de pareils temps, dans ces parages, surtout pendant la nuit. En moins de douze heures il tourna à l'ouest, et nous obligea de mettre à la cape pour quelques heures; après quoi, le vent retournant au sud-est, comme à l'ordinaire, le temps redevint beau et nous poursuivîmes très-agréablement notre chemin, par une jolie brise. »

Dans un de mes précédens voyages, nous avions vu une île par 22° de lat. S. et par 137° 50′ de long. O.

Nous l'avions prise pour Lord Hood, croyant que le courant nous avait jetés au nord; et nous suivîmes cette route: mais à midi nous nous aperçûmes que c'était une nouvelle découverte. Cette île a été revue depuis. Le capitaine Ebrill et d'autres personnes l'ont visitée. Elle présente absolument le même aspect que Lord Hood; mais elle est moins grande. Comme Lord Hood, elle possède un lac intérieur; mais, à la différence de cette dernière, il ne s'y trouve point de passe. L'eau y est profonde et l'on n'y voit point de nacre.

Dans ce même voyage, en faisant route pour l'île de l'Arc, nous crûmes voir trois îles, dont une était par 21° 45′ de S. et par 139° 40′ de long. O. Nous étions sous le vent, et nous n'eûmes pas le temps de remonter. Le capitaine Henri m'a dit avoir vu, depuis, ces mêmes îles, et je ne doute pas qu'elles existent.

On parle, enfin, de plusieurs autres, situées dans ces mêmes latitudes, mais plus à l'ouest; et nul doute qu'il se trouve, dans ces parages, de ces îles basses non encore bien reconnues.

Après le coup de vent du nord, que nous venions d'essuyer, nous n'eûmes plus que des vents légers jusqu'à Rapa; mais nous reconnûmes de nouveau de forts courans, surtout du 22° au 25° de latitude sud.

SECTION VII.

RAPA.

Nous aperçûmes cette île le 24 février 1834, à quatre heures du matin. Dès que la vigie l'eut signalée, tous les Indiens furent sur pied ; et les transports de leur joie me prouvèrent, une fois de plus, que les peuples de ces contrées insulaires n'ont pas moins d'attachement que nous pour leur pays. Peut-être même leur patriotisme est-il plus exalté que le nôtre ; car, resserrées dans une plus étroite sphère, leurs relations avec le sol paternel sont nécessairement plus fréquentes, plus directes et plus intimes.

Le bâtiment était en mauvais état, et nous étions pressés d'arriver à O-taïti ; aussi n'entrâmes-nous point dans la baie, et mîmes-nous en panne, au côté nord de l'île, où nous débarquâmes les insulaires ; mais comme chaque embarcation avait ordre de rapporter quelques barils d'eau, des végétaux ou tels autres comestibles que produit l'île, l'opération se prolongea. Il était nuit avant que nous eussions repris notre marche vers O-taïti, lieu de notre destination.

L'île Rapa, située par 27° 36′ de lat. S. et par 146° 32′ de long. occ., est élevée et se distingue de vingt-cinq à trente milles. Elle a environ quinze

milles de circuit. Elle possède une baie spacieuse, située à son est-nord-est, mais dont un rescif, encore caché sous l'eau, barre l'entrée, ne laissant qu'une étroite ouverture près de terre, dans la direction sud, ouverture, néanmoins, facile à pratiquer par les vents alisés et d'autant plus reconnaissable par le beau temps, qu'on y distingue, vers le nord, une petite île de sable. Cependant la navigation dans ces parages demande de l'attention, et serait dangereuse par un temps brumeux. Un autre inconvénient de cette localité, c'est qu'il n'y a pas de brise de terre, et que le vent d'est souffle directement dans l'entrée de la baie; d'où il résulte qu'il est quelquefois difficile d'en sortir, et des bâtimens y ont été retenus des semaines entières; mais, à moins d'avoir besoin de relâcher en ce lieu, par suite d'avaries ou pour telle opération qui demanderait beaucoup de temps, un bâtiment pourrait, facilement, se procurer, là, tout ce qu'offre l'île, sans y mouiller. Il se trouve tout autour de petites baies et des sources d'eau des plus commodes pour l'aiguade. Quant aux autres provisions, qui consistent en choux, en ognons, en taro (*caladium esculentum*), en quelques poules, en cochons, les naturels les apportent à bord; et, au pis aller, une couple d'embarcations suffirait toujours pour recueillir le peu qu'on y peut trouver.

L'île Rapa offre encore partout des signes de l'action des volcans, et le sol est presque de même

formation que celui des îles plus septentrionales. L'aspect des rochers qui la composent est des plus bizarres. Ils ont souvent l'apparence de tours, de châteaux ou de villages indiens fortifiés; et, du côté nord, il en est un plus élevé, qui présente, avec une exactitude qu'on a peine à regarder comme l'effet du hasard, la figure d'un géant, dans une attitude menaçante, avançant la jambe et le bras gauche, et levant le bras droit, comme pour frapper ceux qui abordent de ce côté de l'île. Rapa, je crois, est la plus méridionale des îles où se trouvent les coraux, qui abondent si fort dans toutes les autres parties de la mer Pacifique. Un rescif, encore enfoncé de plusieurs pieds sous l'eau, l'entoure près de la côte et la rendra inabordable, dès qu'il aura atteint la surface de la mer. C'est aussi à Rapa que se trouve, pour la dernière fois, le taro (*caladium esculentum*), déjà nommé; et qui, jadis, était, avec le poisson, la seule nourriture des habitans. Il est à remarquer qu'ils conservaient ce fruit, en le faisant fermenter, comme on fait du fruit de l'arbre à pain, dans les îles plus septentrionales, et qu'ils donnaient aussi à cette conserve le nom de *tiòò*. La végétation à Rapa est bien moins riche que dans la plupart des autres îles. On n'y voit plus guère de grands arbres. Le plus considérable est le tiaïri (*aleurites triloba*), dont les naturels emploient le tronc à la construction de leurs pirogues, et le noyau en guise de lumière, comme

dans toutes les autres îles. On y trouve aussi le bois de sandal.

Les habitans de Rapa sont, incontestablement, le même peuple que celui qui habite toutes les îles septentrionales. Leur langage ne diffère que peu de celui d'O-taïti. Leur religion et leurs usages étaient les mêmes. Une petite différence dans les coutumes, c'est que, seuls de tous, ils n'étaient pas tatoués; et, un fait bizarre, c'est que tous les hommes y étaient sacrés (*mâa*), et nourris par les femmes, comme l'étaient quelquefois les chefs à O-taïti et ailleurs, quand ils cédaient à l'influence du tabou. Ils n'ont pas abandonné cette coutume, et l'on voit encore aujourd'hui, des hommes forts et robustes s'asseoir par terre et se faire nourrir, comme des enfans, par les femmes qui leur mettent le manger dans la bouche. Ces dernières y ont fait, de tout temps, tout le travail : culture, cuisine, intérieur du ménage, fabrication des étoffes, etc. Toute l'occupation des hommes consiste à fabriquer les filets et à pêcher, à construire les pirogues et les maisons. Les habitans de Rapa, ainsi que ceux de presque toutes les autres îles, se souviennent encore du temps où, trop nombreux pour la terre qu'ils habitaient, ils se livraient des combats terribles, et commettaient, pressés par la faim, ces assassinats, et autres actions révoltantes, dont il sera question à l'article des recherches sur l'antiquité et l'état ancien des peuples de la Polynésie.

Vancouver portait la population de l'île à quinze

cents âmes, en prenant pour base de son calcul le nombre des habitans venus dans leurs pirogues autour de son bâtiment. Le missionnaire Devies, resté plusieurs jours à terre, et, par conséquent, mieux à portée d'en juger, l'estimait à deux mille personnes; mais, par suite de la fatalité qui semble frapper les indigènes de l'Océanie sur tous les points par lesquels les blancs pénètrent chez eux, à peine le bâtiment anglais eut-il quitté l'île, que des maladies, jusqu'alors inconnues, s'y déclarèrent, et qu'il y mourut un nombre d'Indiens relativement prodigieux. Cet événement, qu'ils attribuaient au courroux de leurs dieux, arrêta même, quelque temps, leur conversion. Peu à peu, cependant, tous se firent chrétiens; mais les maladies continuant à les décimer; et, postérieurement, trois blancs y ayant établi une espèce de distillerie dans laquelle ils tiraient une liqueur spiritueuse de la plante dite *ti* (*dracænæ species*), on n'y compta bientôt plus que mille habitans.

Aujourd'hui il n'y en a pas trois cents, et le nombre en diminue chaque jour! Fait singulier, fait presqu'inexplicable, mais qui se reproduit, sans exception aucune, dans toutes les îles où nous avons introduit notre religion et apporté des changemens dans les mœurs.

dans toutes les autres îles. On y trouve aussi le bois de sandal.

Les habitans de Rapa sont, incontestablement, le même peuple que celui qui habite toutes les îles septentrionales. Leur langage ne diffère que peu de celui d'O-taïti. Leur religion et leurs usages étaient les mêmes. Une petite différence dans les coutumes, c'est que, seuls de tous, ils n'étaient pas tatoués; et, un fait bizarre, c'est que tous les hommes y étaient sacrés (*mâa*), et nourris par les femmes, comme l'étaient quelquefois les chefs à O-taïti et ailleurs, quand ils cédaient à l'influence du tabou. Ils n'ont pas abandonné cette coutume, et l'on voit encore aujourd'hui, des hommes forts et robustes s'asseoir par terre et se faire nourrir, comme des enfans, par les femmes qui leur mettent le manger dans la bouche. Ces dernières y ont fait, de tout temps, tout le travail : culture, cuisine, intérieur du ménage, fabrication des étoffes, etc. Toute l'occupation des hommes consiste à fabriquer les filets et à pêcher, à construire les pirogues et les maisons. Les habitans de Rapa, ainsi que ceux de presque toutes les autres îles, se souviennent encore du temps où, trop nombreux pour la terre qu'ils habitaient, ils se livraient des combats terribles, et commettaient, pressés par la faim, ces assassinats, et autres actions révoltantes, dont il sera question à l'article des recherches sur l'antiquité et l'état ancien des peuples de la Polynésie.

Vancouver portait la population de l'île à quinze

cents âmes, en prenant pour base de son calcul le nombre des habitans venus dans leurs pirogues autour de son bâtiment. Le missionnaire Devies, resté plusieurs jours à terre, et, par conséquent, mieux à portée d'en juger, l'estimait à deux mille personnes; mais, par suite de la fatalité qui semble frapper les indigènes de l'Océanie sur tous les points par lesquels les blancs pénètrent chez eux, à peine le bâtiment anglais eut-il quitté l'île, que des maladies, jusqu'alors inconnues, s'y déclarèrent, et qu'il y mourut un nombre d'Indiens relativement prodigieux. Cet événement, qu'ils attribuaient au courroux de leurs dieux, arrêta même, quelque temps, leur conversion. Peu à peu, cependant, tous se firent chrétiens; mais les maladies continuant à les décimer; et, postérieurement, trois blancs y ayant établi une espèce de distillerie dans laquelle ils tiraient une liqueur spiritueuse de la plante dite *ti* (*dracœnæ species*), on n'y compta bientôt plus que mille habitans.

Aujourd'hui il n'y en a pas trois cents, et le nombre en diminue chaque jour! Fait singulier, fait presqu'inexplicable, mais qui se reproduit, sans exception aucune, dans toutes les îles où nous avons introduit notre religion et apporté des changemens dans les mœurs.

SECTION VIII.

ILES AUSTRALES.

Les premières îles qu'on rencontre en quittant Rapa, lorsqu'on se dirige vers l'ouest, sont celles que les Anglais appellent îles australes.

Ces îles sont au nombre de quatre : *Laïvavaï*, *Toubouaï*, *Rouroutou* et *Rimatara*.

§ Ier.

LAÏVAVAÏ.

Nous avions quitté Rapa, le 28 février 1834, par une forte brise, nous dirigeant sur Laïvavaï.

Vers le matin, le vent avait diminué et nous ne fîmes que peu de chemin. Bientôt il tomba presque tout-à-fait et resta ainsi jusqu'au soir, où il reprit un peu. Le lendemain, dans la matinée, nous nous croyions par environ 24° de lat. sud, et par 148° de long. occ. Nous vîmes une grande quantité d'oiseaux, fait qui semblait indiquer le voisinage de quelqu'île, quoiqu'il n'en fût pas marqué sur la carte, et quoique nous n'en vissions point à plusieurs milles à la ronde. Nous continuâmes à courir par une petite brise ; et, vers cinq heures, nous nous estimions environ à quatre-vingts milles de Laïvavaï,

quand cette île se montra tout à coup, dans la direction ouest-sud-ouest, à la distance de quinze à dix-huit milles. Ainsi, en moins de quarante-huit heures, le courant nous avait jetés d'au moins soixante milles à l'ouest, y compris les quinze milles dont l'île se trouve plus à l'est qu'elle n'est indiquée sur les cartes; car sa position est par 23° 50′ de lat. sud, et par 149° 55′ de long. occ., au lieu de 150° 10′, comme on l'a marquée.

L'île de Laïvavaï n'a guère que douze milles de circonférence; mais elle est entourée d'un rescif qui s'étend du nord-est à l'ouest, à la distance de quatre à six. Du côté oriental, ce rescif est indiqué par plusieurs îlots; mais, dans ses autres parties, l'île est presque nue et à peine au niveau de la mer. La partie nord-ouest, encore ouverte, offre une passe qui mène dans l'intérienr du rescif, et par où l'on peut gagner la terre élevée; mais cette passe, ainsi que toute la distance à parcourir pour atteindre la terre, étant parsemée de rochers cachés sous l'eau, sur lesquels pourrait toucher un bâtiment même de moyenne grandeur, on ne saurait prendre trop de précautions, quand on entre dans la baie. Il faut nécessairement, pour éviter ces écueils, choisir un beau temps et veiller du haut des mâts. Les productions de Laïvavaï diffèrent déjà considérablement de celles des tropiques. On n'y trouve presque point de fruit à pain et l'on n'y vit, pour ainsi dire, comme à Rapa, que de poisson, de *taro* (*caladium esculentum*) et

de *ti* (*dracænæ species*). Le taro se cultive sur une espèce d'isthme, qui sépare une petite partie de l'île de la portion principale. Cet isthme étant très bas, on a dû le protéger par des digues contre les efforts de la mer, qui, en de très-gros temps, a souvent rompu ces barrières; et les habitans de Laïvavaï conservent le souvenir d'affreuses disettes, causées par des inondations.

Cette île est une de celles où l'on a trouvé de ces singuliers monumens, vus, pour la première fois, dans l'île de Pâques, puis à Pitcaïrn, puis à Lybouaï, où l'on a encore reconnu plusieurs de ces statues colossales, montées sur des plates-formes, aux extrémités des terres basses. C'est par les habitans de Laïvavaï qu'on a su que c'étaient les *tii oni* et les *tii papa* de la cosmogonie polynésienne, génies du sable et des rochers du rivage, protégeant la terre contre les usurpations de la mer.

Ces monumens sont ici, comme partout où l'on en a trouvé, dans un état de ruine complète; moins grands que ceux de l'île de Pâques; mais, d'ailleurs, exactement les mêmes, sous tous les autres rapports; les traits de la figure assez bien exécutés, des oreilles énormes et percées, et tout le bas du corps difforme et monstrueux. D'autres îles plus à l'ouest ont offert les mêmes images, mais construites en bois au lieu de l'être en pierre, et bien moins anciennes.

D'après tous les rapports, il paraît certain que, vers 1822, le nombre des habitans à Laïvavaï était

encore au moins de douze cents; mais, à l'époque où j'y touchai, en 1830, il n'y en avait plus que cent vingt environ. En mars 1834, il n'en restait guère que quatre-vingt-dix à cent; et il y régnait une maladie qui, chaque semaine, en enlevait quelques-uns; de sorte que cette île si florissante et si peuplée, il n'y a guère que douze à quatorze ans, n'est peut-être plus, à l'heure où je parle, qu'un triste désert, où l'on trouverait à peine un être vivant.

§ II.

TOUBOUAÏ.

De Laïvavaï nous nous portâmes directement sur O-taïti, et ne vîmes pas Toubouaï; mais comme, dans mes précédens voyages, j'ai plusieurs fois visité cette île, je placerai ici, sur sa position et sur son état, quelques détails encore, je crois, peu connus, quoiqu'elle ait été souvent revue.

L'île Toubouaï est située par 23° 24′ de lat. sud, et par 151° 41′ de long. occ., et si exactement à l'extrémité du tropique, qu'elle possède la majeure partie des productions d'O-taïti, quoiqu'en moindre quantité; mais, en somme, la végétation y est moins riche, en raison de la moindre fertilité du sol et du manque de pluie. Toubouaï, comme plusieurs autres des îles de ces mers, possède, dans son intérieur, des montagnes et des plaines spacieuses, couvertes de verdure, depuis le pied des hauteurs jusqu'au

rivage; mais l'intérieur même n'y est que d'une élévation médiocre; et les plaines, consistant, en partie, en marécages d'une eau bourbeuse et saumâtre, ne sont pas aussi productives que celles d'O-taïti et de tant d'autres îles; aussi les habitans de Toubouaï ne font-ils qu'une récolte de fruits à pain, et ne vivent-ils guère que de taro (*caladium esculentum*) et de poisson. Comme je l'ai dit à l'article où je traite de la formation des îles, il est à Toubouaï un rescif qui l'entoure à quelque distance; mais, en plusieurs endroits, encore si peu élevé, qu'il ne protégerait qu'imparfaitement la terre, si, plus près du rivage, ne se trouvait un autre lit de corail de plus ancienne formation, qui la défend mieux des fureurs de la mer. Au nord-ouest se trouve une passe assez profonde pour quelque navire que ce puisse être; peu sûre, à cause des masses de corail qui s'y élèvent de toutes parts, toujours plus menaçantes, à mesure qu'on avance; et, comme la mer y est très-grosse, les bâtimens entourés de rochers, s'y voient, par un vent de nord ou d'ouest, d'autant plus exposés qu'ils ne peuvent avoir que peu de chaîne dehors.

J'arrivai, pour la première fois, devant Toubouaï, au mois de mai 1830. Ne pouvant gagner le port par le vent qui régnait, je m'embarquai dans le canot, pour aller à terre. En courant le long du rescif afin de gagner la passe, qui est beaucoup à l'ouest du village, nous distinguâmes une petite ouverture,

par où nous essayâmes d'entrer, quoique la mer fût grosse et qu'il y eût du danger; mais le timonier prit si bien ses mesures, qu'en moins de rien nous fûmes en dedans du rescif, ce qui nous épargna du travail et du temps; car, par-là, le chemin était plus court; et la mer, beaucoup plus belle, nous permit d'accélérer notre marche.

Quand nous fûmes à environ un mille du rivage, les Indiens nous aperçurent et vinrent aussitôt au devant de nous, le long de la côte, en agitant des pavillons blancs. Un peu plus loin, nous vîmes une large pirogue qui débouchait du côté de la passe, par laquelle ils avaient cru que nous devions entrer. Nous ayant joints, les hommes qui la montaient se tinrent le long de notre canot, et forçaient de rames (*pagaies*), pour nous suivre, tandis que les hommes du rivage nous suivaient également, en courant, et en agitant leurs pavillons; scène assez piquante, mais qui fut de courte durée; car, en peu de minutes, nous fûmes près des maisons, au devant desquelles flottaient, aussi, partout, des pavillons blancs.

A notre débarquement, nous fûmes reçus par toute la population, qui ne monte pas aujourd'hui à deux cents personnes. On nous conduisit, de suite, à la maison des missionnaires, deux Indiens d'O-taïti, qui avaient déjà fait commencer les préparatifs de notre dîner, et qui nous accueillirent de la manière la plus amicale, avec cette franche hospitalité carac-

téristique des indigènes des îles de la Société, et de presque tous ceux de la même race, dans l'Océanie.

En attendant que le repas fût prêt, j'allai voir une goëlette commencée par des Européens, mais dont la construction avait été, depuis, abandonnée, et que voulaient vendre les Indiens, qui n'avaient reçu le prix ni de leur bois, ni des provisions par eux fournies. Je trouvai ce bâtiment en meilleur état que je ne l'avais espéré; et, jusque-là, j'avais réussi dans une entreprise assez hasardeuse. De l'endroit où j'avais débarqué, au chantier de la goëlette, il y a au moins une demi-lieue. Le chemin, le long du rivage, est agréable et pittoresque, couvert d'*aïto* (*casuarina equisetifolia*), de *tomana* (*calophyllum inophyllum*), de *miro* (*thespesia populnea*), de *bouraau* (*hibiscus tiliaceus*), tous arbres magnifiques, dont le premier a souvent jusqu'à cent pieds de haut. On marche donc, là, toujours à l'ombre; l'air y est généralement frais et sans cesse embaumé des fleurs du *pandanus*, qui abonde en ce lieu; mais ce qu'on y voit aussi, et ce qui ne peut manquer d'affliger tout ami de l'humanité, ce sont les ruines partout répandues d'un grand nombre de cases, habitées, il y a peu d'années encore, par un peuple aussi nombreux que prospère, qui, là, comme en tant d'autres endroits, a disparu de la manière la plus mystérieuse, du moment où nous y avons apporté notre religion, nos habitudes et nos mœurs. Assis dans l'une de ces demeures, encore entière et presque neuve, mais

déserte, entourée des tombeaux de ceux dont la présence leur donnait, jadis, un air de vie qu'elles n'ont plus, je cherchai, pour la première fois, la cause de ce fatal et singulier phénomène moral. Je la trouvai bientôt dans le changement trop brusque des coutumes de ces peuples, à qui notre folle manie de leur inculquer, partout, sans mesure et sans choix, comme sans modifications aucunes, nos préjugés et nos idées si exclusifs en religion comme en politique, arrache bientôt les simples et pures jouissances qu'ils devaient à la seule nature, pour les plonger dans l'inaction et dans l'indolence d'une vie purement contemplative, genre de vie auquel se refusent, à la fois, et leur constitution physique, qui a besoin de mouvement, et leurs facultés intellectuelles, plus appropriées à la satisfaction des besoins matériels qu'aux spéculations de notre vaine métaphysique.

Les Indiens me tirèrent de ma rêverie, en me montrant le brick qui s'était approché de la passe. La mer était très-haute, et il y avait de la témérité à tenter le passage par un temps pareil; aussi accompagnai-je des yeux, avec inquiétude, le bâtiment, jusqu'au moment où je le vis à l'ancre dans une des places le moins dangereuses. Je retournai alors à la maison des missionnaires, où était aussi le chef, avec qui je pris un repas très-bon et assez copieux, consistant en poissons, poules, cochons, légumes, etc.

Après dîner, je proposai d'acheter la goëlette. Les conditions furent bientôt faites avec le chef, qui

exigea une somme ronde pour lui-même, et le payement de ceux qui avaient fourni le bois, les provisions; tous comptes établis d'après des billets qu'on leur avait laissés et un livre où tout se trouvait noté. La nuit vint au moment où l'affaire se terminait, et l'on soupa. Le reste de la soirée se passa, comme chez tous les autres insulaires chrétiens, en conversations qu'ils tenaient, les uns assis, les autres couchés, et dont une prière annonça la fin. Les bois de lit sont déjà en usage à Toubouaï; mais couverts de nattes au lieu de matelas. Celui qu'on me donna avait heureusement des rideaux, ou plutôt on y en avait mis, pour me garantir des moustiques, qui fourmillent à Toubouaï, de manière à ce qu'on en soit couvert à l'approche de la nuit, et qui empêchent toujours les étrangers de dormir, dans les premiers temps; mais on finit par s'y habituer.

Pendant la nuit, le vent augmentant de violence et soufflant plus directement du nord, avait rendu la mer plus difficile. Le matin, à peine pouvait-on communiquer avec le brick, quoiqu'il eût remonté jusqu'en face du village. Dans l'après-dîner, le temps devint plus mauvais encore, et la mer fut si grosse qu'elle mit le bâtiment en danger. Il avait, pourtant, deux chaînes dehors; mais, entouré de rochers, il devait les tenir si courtes, qu'il était à craindre que les ancres ne tinssent pas.

Je passai quatorze jours à Toubouaï, et j'eus, depuis, deux fois, l'occasion d'y retourner; aussi ai-je

pu l'examiner en détail. Cette île n'offre rien de bien curieux. Toutes les parties en sont très-semblables ; seulement on y trouve encore les restes du fort qu'y construisirent Christian et les autres révoltés de la *Bounty*. Un vieillard se souvenait de cette visite, mais ne put me donner aucun détail sur la cause de leur querelle avec les étrangers. Seulement il me dit que les habitans croyaient que les Anglais étaient venus là pour s'emparer de leur pays et de leurs femmes. Le port de Tôubouaï est décidément mauvais. Deux fois le brick faillit être poussé sur le rocher ; mais, pour qu'on juge mieux de l'état des choses, je joins, à cette indication générale, un extrait de mon journal.

12 MAI 1830. — « Le temps était devenu, hier, de plus en plus mauvais. Le vent soufflait avec force du nord-ouest ; et la nuit s'annonçait de manière à donner des inquiétudes pour le brick ; car le rescif est si bas, qu'il ne garantit nullement de la mer, qui est épouvantable ; tandis que les rochers ou les masses de corail, dont la rade est remplie, ne permettent point de filer de la chaîne. Pendant la nuit le temps était vraiment affreux ; il tonnait sans interruption, et le vent soufflait à tout renverser. Je sortis plusieurs fois pour voir le brick, que je pus à peine distinguer, quoiqu'il fût en face de mon logement et à peu de distance. Il était extrêmement agité et semblait, quelquefois, porté sur les rochers, tant les vagues le battaient avec violence. Les vergues en étaient abattues ;

on l'avait presqu'entièrement dégréé. Par le mouvement qui régnait à bord, il m'était facile de juger qu'on n'y était pas sans craintes; et, en effet, quand l'orage se fut un peu calmé le matin, la première nouvelle que j'en reçus fut qu'il avait éprouvé plusieurs avaries plus ou moins graves. »

25 MAI. — « Nous avons enfin réussi à sortir de ce mauvais port. Nous y étions retenus depuis quatorze jours, tant pour réparer les avaries que par les vents contraires. Le 22, le capitaine, impatient de partir, avait fait lever l'ancre et était venu mouiller près de la passe, afin d'être plus à portée de profiter du premier bon vent; mais cette manœuvre faillit lui coûter son navire; car, le 23, le temps s'éleva de nouveau du nord-ouest; et, augmentant par degrés, il devint si fort, qu'hier, pendant quelque temps, le bâtiment dériva peu à peu, entraînant ses ancres. Le soir, au moment le plus critique, le navire n'étant déjà plus séparé des rochers que de sa longueur, il se présenta un grain de l'espèce la plus effrayante, venu de l'ouest, et qui semblait annoncer un naufrage inévitable. Néanmoins, il changea tout à coup les vents, qui sautèrent au sud; ce qui nous aurait permis de sortir de suite, s'il n'eût pas été trop tard, et si la mer avait été moins mauvaise. Il fallut donc encore attendre. Heureusement, ce matin, les vents n'avaient pas changé. Avant le jour, on avait commencé à lever les ancres; et, à six heures et demie, nous étions en pleine mer et hors de tout danger. On

trouva qu'une des pates de l'ancre-maîtresse avait plié et s'était redressée. Il est certain que si ce temps eût duré une demi-heure de plus, nous étions à la côte. »

On conclura de ce qui vient d'être dit, que Toubouaï n'est pas un port à fréquenter, tant à cause des hauts-fonds ou masses de corail semés dans la passe et dans tout l'intérieur du port, qu'à cause des vents qu'on y peut avoir mauvais en toutes saisons; car, depuis mai jusqu'en septembre, on y éprouve les gros temps des hautes latitudes; et, souvent, de forts coups de vent du nord et de l'ouest; tandis que, depuis novembre jusqu'en avril, on y reçoit les coups de vent de la mousson de l'ouest, qui y sont même plus forts qu'à O-taïti. C'est près de Toubouaï, qu'en janvier 1832, un bâtiment fut engagé et obligé de couper ses mâts, dans un coup de vent de l'ouest. Je donnerai donc ici, aux bâtimens, le même conseil que je leur ai donné pour Rapa, de tâcher de s'y procurer ce dont ils ont besoin, par leurs embarcations, sans mouiller. On trouve à Toubouaï, de l'eau, des végétaux, tels que des pommes-de-terre douces, des choux, des ognons, du taro; et, enfin, des cochons et des poules.

SECTION X.

ILE MATILDA'S ROCK OU ROCHER DE MATHILDE.

(Osnaburg (?) de Carteret.)

On se tromperait beaucoup si l'on ne croyait trouver, dans cette localité, que le rocher sur lequel se perdit, en 1792, le baleinier américain la *Matilda*, qui lui a donné le nom sous lequel elle est aujourd'hui plus particulièrement connue.

Matilda's Rock est, dans son état actuel, une île basse, boisée, et sans autres habitans, au moins visibles, que des oiseaux de mer, des tortues, des lézards, des crabes. Cette île est étendue de quinze milles de l'est à l'ouest, sur sept milles du nord au sud.

Position : par 21° 5′ de lat. sud, et 141° 5′ de long. occ.

CHAPITRE II.

ILES ARCHIPÉLAGIENNES.

Des îles répandues dans les parages océaniens, soit absolument isolées, comme l'île de Pâques, Pitcaïrn, Ducie, etc., soit en petits groupes, comme les îles Gambier, les îles Australes, etc.; toutes îles que la [illegible] nomme génériquement *Pélagiennes*, je passe aux îles réunies en plus grand nombre, et qu'elle distingue sous la dénomination aussi générique d'*Archipélagiennes* ou *Archipels proprement dits*.

Deux de ces archipels appèleront et fixeront successivement notre attention.

Ces deux archipels sont : L'*Archipel dangereux* et l'*Archipel des îles de la Société*.

SECTION PREMIÈRE.

ARCHIPEL DANGEREUX.

(Parata des Indiens.)

Je reviens maintenant sur mes pas, et reprends mon voyage au travers de l'Archipel dangereux pour me rendre de Pitcaïrn à O-taïti.

Le 1.er mars 1829, trois jours après avoir quitté Pitcaïrn, nous vîmes une île que nous crûmes être celle de Lord Hood, et dont la vue, en conséquence, fit une vive impression sur moi (1); mais nous reconnûmes bientôt notre erreur. L'aspect de l'île que nous avions en vue est véritablement horrible. La mer s'y déploie par masses effroyables qui augmentent de volume, à mesure qu'elles approchent de terre, et se brisent ensuite sur le rescif avec une violence qui les réduit en écume lancée dans l'air comme des flocons d'une neige épaisse, semblant, à son tour, s'y résoudre en légère vapeur. Il faut avoir joui de ce spectacle pour se faire une idée de tout ce qu'il a d'imposant. Je ne l'ai vu tel que dans ces mers; mais je ne crois pas que jamais capitaine capable d'apprécier les dangers que présente l'abord d'un lieu pareil, ose même en approcher, à moins qu'un intérêt des plus pressans ne l'y contraigne. Cette île est située par 22° de lat. sud, et par 135° 50′ de long. ouest. C'est évidemment une nouvelle découverte. Je l'ai nommée l'île *Bertero*, en mémoire d'un botaniste distingué qui, après m'avoir accompagné dans un de mes voyages à O-taïti, a perdu la vie dans le voyage de retour.

Le même jour, au coucher du soleil, nous vîmes une seconde île et crûmes en distinguer encore deux autres plus loin. Le temps n'étant pas favorable aux

(1) Voir chap. Ier, section VI.

observations, nous poursuivîmes notre voyage, tant qu'on put y voir un peu; mais, à huit heures, le ciel était couvert et l'obscurité devint telle, qu'on jugea prudent de mettre en panne.

Le lendemain matin, vers cinq heures, nous nous remîmes en route. Le courant nous avait encore, dans la nuit, portés à l'ouest; car nous ne vîmes plus les îles que nous avions aperçues la veille; et le 3, au soir, en relevant la petite île de *Carisfort*, nous reconnûmes que nous avions été jetés à plus de trente milles à l'ouest. L'approche de la nuit nous empêcha encore d'examiner cette île, ainsi que celle de *Barrow*, toutes deux relevées par le capitaine Beechey et aujourd'hui correctement portées sur les cartes.

Comme j'étais pressé, je fis gouverner directement sur l'île de *La Harpe*.

Il y a deux observations générales à faire sur les habitans des îles dont se compose l'Archipel, ordinairement désigné, sur les cartes, sous le nom d'*Archipel dangereux*.

La première, est qu'ils parlent un langage totalement différent de celui d'O-taïti ou de la langue polynésienne (1), et qu'ils sont désignés comme na-

(1) Ce langage diffère, surtout sous le rapport lexicographique; car la phraséologie, les formes grammaticales en sont les mêmes que ceux de la langue polynésienne, puisqu'il connaît les duels, etc.; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, quoique ces insulaires comptent par dix, les noms de

tion, soit par eux-mêmes, soit par leurs voisins, sous le nom particulier de *Parata*, quoiqu'on les désigne aussi, quelquefois, sous le nom particulier de *Pomoutou* (1), habitans des *Iles de la Nuit* ou des *Iles mystérieuses*.

La seconde observation générale à faire sur les habitans de l'Archipel dangereux, c'est qu'ils passent, de temps immémorial, pour les plus hardis navigateurs des environs, au moyen de leurs grandes pirogues, qui, souvent, ont plus de cent pieds, et sont construites sur un plan qui les fait beaucoup ressembler à nos vaisseaux; car ils y font une quille, une charpente intérieure, dont les membrures déterminent la forme du bâtiment, et qui, portant sur la quille, reçoivent les planches du bordage. C'est avec ces pirogues qu'ils parcourent ces mers à plusieurs

nombre, si exactement les mêmes dans toute l'Océanie, depuis les îles Gambier jusqu'à l'Archipel de l'Inde et à Madagascar, sont, chez eux, tout différens. Les nombres deux et cinq, par exemple, qui se traduisent partout, invariablement, par *aroua* et *arima*, ils les traduisent par *koïko* et par *épiko*; antinomie explicable seulement par la manière dont ces îles auront été peuplées, c'est-à-dire au moyen de pirogues égarées, où, souvent, ne survivaient qu'un ou deux individus, d'un âge ou d'une classe peu propre à transmettre le langage. On a, en effet, trouvé en mer des enfans; et, dans telle île, il n'y avait que deux enfans et une femme.

(1) *Po*; nuit, obscurité, mystérieux; *moutou*, île basse. — On verra, plus loin, que le mot *Pomoutou* paraît désigner plus particulièrement l'Archipel que les Anglais ont désigné par le nom d'Archipel dangereux.

degrés aux environs; mais, comme elles sont trop étroites pour leur longueur et pour leur hauteur, ils en attachent deux ensemble; et, alors, au moyen de la plate-forme du milieu, ils obtiennent en largeur au moins le tiers de leur longueur. Elles sont affilées aux deux extrémités, et ils ne les font point virer pour changer de direction; mais ils tournent la voile et le gouvernail. A O-taïti, on se servait, pour voyager, des mêmes bâtimens; mais on avait besoin, pour les construire, de quelques habitans des îles basses. On les appelait *pâhi*, nom qui désigne aujourd'hui nos navires.

Si les habitans de l'Archipel dangereux sont hardis navigateurs, ils ne sont pas moins redoutables guerriers. Leur renommée, à cet égard, est, aussi, répandue dans toutes ces mers; d'où il suit que, depuis leurs îles jusqu'à O-taïti, il y a peu de querelles sérieuses où ils n'interviennent comme auxiliaires formidables, surtout lorsqu'il s'agit de soutenir les chefs de *Taïarabou*, partie orientale d'O-taïti.

Entre les îles dont se compose l'Archipel dangereux, et dont l'énumération complète, en la supposant possible, serait aussi fastidieuse qu'inutile, j'ai surtout étudié l'île de *La Harpe*, les îles dites *Deux Groupes* et îles voisines; l'*Ile de la Chaîne* et îles voisines; *Tiooka* avec *Oura* et îles voisines; *Maïtea*; *Matia*.

§ 1er.

LA HARPE.

(*Bow Island* (île de l'Arc), de Cook, des Anglais ; *Heao* des naturels.)

Cette île, que les Indiens nomment *Heao*, a reçu son premier nom européen (celui de *La Harpe*), de Bougainville, qui l'a découverte ; et son second, celui de *Bow Island* ou *île de l'Arc*, par lequel elle est exclusivement désignée sur les cartes anglaises, c'est Cook qui le lui a donné.

Elle est située par 18° 26′ de lat. sud, et par 142° 45′ à 143° 18′ de long. occ. C'est assurément une des plus grandes de tout l'Archipel ; car elle a plus de trente milles de long sur cinq milles de large.

Elle est boisée du sud-est au nord-nord-ouest ; mais les côtes méridionale et occidentale ne présentent qu'un rescif nu, à peine à fleur d'eau, et dont l'approche est fort dangereuse dans les nuits obscures.

En tout semblable à l'île Lord Hood, elle est, comme cette dernière, extrêmement basse, et ne se distingue même, de six à douze milles, qu'à l'aide de quelques cocotiers, plantés de distance en distance.

Nous en eûmes connaissance, le 4 mars 1829, dans la matinée. A mesure que nous en approchions, nous découvrions la terre, qui s'étendait à l'ouest.

Quand nous en fûmes à environ un mille, nous distinguâmes deux épaisses colonnes de fumée qui s'élevaient de deux endroits différens; signe certain de la présence d'habitans qui désiraient communiquer avec nous. Le temps étant beau et le vent favorable, nous nous en approchâmes encore, jusqu'à pouvoir distinguer une douzaine d'insulaires, assis sous des arbres, en un endroit où il y avait trois à quatre cabanes.

Comme nous désirions aller à terre, nous longeâmes la côte d'assez près, jusqu'à la passe, située au nord-nord-ouest, et par laquelle des bâtimens, même de cinq à six cents tonneaux, pourraient entrer, non, toutefois, sans danger, à cause des courans; aussi, pour cette opération, est-il absolument nécessaire de bien prendre son temps et d'attendre un vent favorable et assez fort.

Vers huit heures du matin, je m'embarquai dans le canot avec M. Brock et quatre matelots que je crus, malgré l'opposition de M. Brock, devoir armer; et à chacun desquels je remis un fusil, des pistolets et un sabre. M. Brock lui-même prit une paire de pistolets, mais par pure complaisance; car il avait l'opinion la plus favorable des dispositions amicales des insulaires. Pour moi, je portais un fusil à deux coups et des pistolets. Nul doute qu'armés ainsi nous ne pussions défier bien des Indiens. Heureusement, nous n'eûmes pas à nous prévaloir de nos

forces; et, malgré leur conduite ultérieure (1), il paraît certain qu'ils n'avaient alors contre nous aucune intention hostile; sans quoi, nonobstant mes précautions, ils auraient pu, comme on le verra plus loin, très-facilement se saisir de nous.

La mer était extrêmement belle, et nous parvînmes sans peine à la passe; mais, là, tombant, tout à coup, sous l'influence des courans, notre embarcation fut emportée avec une étonnante rapidité vers l'intérieur du lac. En moins de rien, nous fûmes près d'un endroit où se trouvaient plusieurs cases, et au milieu d'une cinquantaine d'Indiens.

Le canot touchant au rivage, j'ordonnai aux matelots de rester dedans et sautai à terre, accompagné de M. Brock seulement. Les Indiens s'étaient levés à notre approche; et plusieurs hommes vinrent à notre rencontre, n'ayant pour vêtement que le maro. Ils nous conduisirent jusque près des cases, où se tenaient plusieurs femmes et des enfans; ces derniers, même des filles de huit à dix ans, absolument nus; mais les femmes portaient des nattes qui, serrées autour de la ceinture, descendaient jusqu'aux genoux, en forme de jupe. Ils nous reçurent assez bien. M. Brock, qui avait long-temps vécu à O-taïti et dans plusieurs autres îles de la mer du Sud, pouvait se faire entendre d'eux; d'autant plus qu'il connaissait déjà leur île, pour s'y être trouvé en 1825,

(1) *Voir* Partie historique.

en même temps que le capitaine Beechey, étant, à cette époque, capitaine du navire marchand anglais qui y faisait la pêche mentionnée dans la relation du commandant du *Blossom*. L'un des Indiens, qui l'avait vu dans cette circonstance, parut charmé de le revoir.

Ils nous offrirent quelques curiosités que j'échangeai pour divers objets que j'avais apportés avec moi; mais je fus frappé de leur extrême méfiance. Ils ne lâchaient pas la moindre chose, pas même pour qu'on l'examinât, avant d'avoir reçu ce qu'ils demandaient en échange; et je dus en conclure qu'ils avaient déjà été trompés par quelque visiteur. Ils se montraient, d'ailleurs, fort bienveillans, payant même une espèce de tribut d'hospitalité, qu'ils offraient sans rien exiger en retour, et consistant en noix de coco, seul présent qu'ils puissent faire à des étrangers; présent qui, vu la rareté du fruit et le prix qu'en conséquence ils y doivent attacher, peut être considéré comme d'une valeur inappréciable et bien au-dessus de tout ce qu'en pareille occasion on viendrait offrir ailleurs.

Pendant que j'étais là, au milieu d'une vingtaine d'Indiens et de plusieurs femmes avec leurs enfans, je m'aperçus que tous les matelots étaient partis, avec les autres Indiens, pour aller chercher des noix de coco; et M. Brock s'étant également éloigné, je ne pus m'empêcher de concevoir quelques inquiétudes, en me voyant ainsi tout seul au milieu de

ce peuple, d'autant plus que j'avais appris que plusieurs des Indiens présens étaient d'*Amounauw*, île à huit ou dix milles au nord, et que M. Brock me les avait dépeints comme des sauvages dangereux et encore anthropophages, conquérans de l'île où nous étions. M. Brock ajoutait qu'ils y avaient commis des horreurs, en tuant et mangeant la plupart des hommes, et ne conservant que les femmes et les enfans.

Ce qui augmentait encore mon inquiétude, c'est que je ne voyais nulle part la goëlette, et que les Indiens, partis avec M. Brock et les matelots, revenaient sans aucun des miens, qui, en s'écartant ainsi, avaient joint à cette première imprudence celle de laisser leurs armes dans l'embarcation. Ne sachant que faire, je saisis un moment où les Indiens avaient l'air de se consulter; je gagnai l'embarcation, me jetai dedans, pris mon fusil sur mes genoux et rangeai les autres armes de manière à facilement en disposer au besoin.

Quand les Indiens me virent ainsi établi, ils m'invitèrent à revenir à terre, sans toutefois trop s'approcher de moi. Je ne me rendis pas à leur invitation; et, enfin, M. Brock et les marins étaient revenus. Je les fis, de suite, entrer dans l'embarcation; puis j'allai prendre congé des Indiens, à qui je payai largement leurs noix de coco, ce dont, il faut le dire, ils se montrèrent satisfaits et même reconnaissans. Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde; et, quoique la conduite imprudente des

marins m'eût donné un moment d'inquiétude, je ne puis pas dire que ma crainte fût fondée. Je dois reconnaître, au contraire, qu'ils n'ont pas manifesté les moindres intentions fâcheuses.

Les habitans de La Harpe, au nombre de trois ou quatre cents au plus, ne sont pas d'une très-haute stature. Le plus grand nombre d'entr'eux ne sont guère au-dessus de la taille moyenne; mais j'en ai remarqué trois qui mesuraient au moins cinq pieds six à huit pouces. Ils sont noirs, comparativement aux habitans des îles élevées, ce qui vient seulement de ce qu'ils sont exposés au soleil. Ils sont, d'ailleurs, bien proportionnés. Les femmes paraissent généralement moins bien; et, par comparaison, de beaucoup plus petite taille et plus noires encore que les hommes. Leur maigreur et leur air de misère (car elles sont à peine couvertes de quelques lambeaux de natte) les rendent peu attrayantes. Les enfans, cependant, sont d'une jolie figure; et l'examen attentif que j'ai fait des individus des deux sexes, m'a convaincu qu'en ôtant aux hommes leur barbe négligée et les cheveux mal peignés qui tombent en désordre sur leur front, et en laissant les femmes croître et se développer, sans les astreindre aux rudes travaux de la pêche, etc., les habitans de ces îles seraient exactement semblables à ceux des autres. Le capitaine Beechey en fait un portrait horrible. A l'en croire, ils sont aussi laids que les habitans de Malicolo; mais je crois reconnaître en eux

absolument le même peuple que celui de toutes les îles de cet Archipel. Leur laideur est de circonstance purement momentanée; et, comme telle ou telle maladie, disparaîtrait avec sa cause, en laissant tout au plus quelques légères traces de son passage (1).

Les habitans de l'île de La Harpe ne manquent pas d'industrie; car ils ont de grandes et belles pirogues, avec lesquelles ils se hasardent à la mer et vont jusqu'à une petite île située au nord de la leur, à la distance de trois à quatre lieues. Pour se couvrir, ils fabriquent de très-beaux tissus; aussi m'est-il difficile de concevoir comment ils peuvent se construire des habitations aussi misérables que celles que j'ai vues dans l'île; car, quoique bien couvertes, elles sont si basses qu'on ne peut y entrer qu'à genoux, s'y tenir que courbé et couché; et, si je ne les avais vus s'y introduire et en sortir, je n'aurais jamais imaginé que ce fussent des demeures d'hommes.

Ils n'ont pas d'autre nourriture que du poisson, le fruit assez insipide du *pandanus*, et quelques noix de coco. En somme, la vie de ces insulaires me

(1) Il est d'observation constante qu'après quelque séjour loin de leur terre natale, de noirs et laids qu'ils paraissent être à leur arrivée, les habitans des îles basses prennent souvent un teint plus clair, des traits plus agréables et deviennent plus souples et plus agiles même que les habitans des îles élevées; mais il est aussi de fait qu'ils sont moins robustes et moins grands que ces derniers.

paraît aussi triste et aussi pauvre que celle des Indiens de Cobija.

§ II.

DEUX-GROUPES ET ILES VOISINES.

En quittant l'île de La Harpe, nous poursuivîmes notre voyage pour O-taïti. Nous ne rencontrâmes point d'autres terres jusqu'aux îles désignées par la dénomination de *Deux-Groupes*.

Ce sont deux îles ayant ensemble à peu près dix-huit milles de long, dans la direction du sud-est au nord-ouest, sur six de large, et séparées l'une de l'autre par un canal très-profond, mais qui n'est guère large que d'un sixième de mille. Elles sont situées par 18° 12′ de lat. sud, et par 144° 38′ de long. occ.

La plus orientale se nomme *Rouaharé*, et la plus occidentale *Maroukauw*. Cette dernière a, vers son côté nord-est, une passe praticable pour des embarcations ou pour de petits navires.

« Les vents avaient été faibles, et nous vîmes Rouaharé, le 6 mars, seulement, surlendemain du jour de notre départ de La Harpe, vers huit heures du matin. Nous en longeâmes le côté méridional; et, deux heures après, environ, nous mîmes en panne dans le canal, qui est si étroit que nous distinguâmes à la fois à terre plusieurs habitans dans les

deux îles. Dès que ceux-ci s'aperçurent que nous étions arrêtés, ils lancèrent trois pirogues, atteignirent le long du bord, en peu de minutes; et, invités à monter, tous furent, en un instant, sur le pont.

» C'étaient absolument les mêmes hommes qu'à l'île de La Harpe, et ils parlaient la même langue; seulement ils avaient arraché les poils de leur barbe, et portaient les cheveux courts, comme à O-taïti, ce qui leur donnait un air moins farouche et les faisait paraître plus agréables que les premiers. Ils n'apportaient que des coquillages et manifestèrent, d'abord, la même méfiance que les naturels de l'île de La Harpe, cachant leurs coquillages ou ne les montrant que l'un après l'autre. Ils quittèrent, pourtant, peu à peu, cet air de méfiance, et finirent par laisser examiner tout ce qu'ils avaient apporté. J'avais remis à l'un d'eux une pièce d'étoffe, en échange de coquillages. Je fus frappé de l'expression de sa joie. Il prit d'abord la pièce des deux mains, et se mit à courir et à sauter d'un bout à l'autre de la goëlette, tantôt pliant avec soin son étoffe, tantôt la dépliant, presqu'aussitôt, pour l'agiter dans l'air comme un pavillon. Il se l'attachait autour de la ceinture, et la roulait en turban sur la tête; marchait, en se donnant des airs d'importance, riait aux éclats, poussait des cris, dansait, même, avec toute la simplicité d'un enfant, prouvant par-là, mieux que tous les raisonnemens auraient pu le faire, que les hommes, dans cet état primitif, ont

l'innocence et la naïveté du premier âge, et que leur cœur est bon, quoiqu'on les voie souvent, quand ils sont mal dirigés, se livrer, partout, par ignorance ou par superstition, aux plus révoltantes cruautés.

» En moins d'une heure ils s'étaient si bien impatronisés à bord, qu'on aurait pu croire qu'ils nous connaissaient depuis long-temps. Ils allaient partout, se montraient d'une gaîté folle, aidaient les marins dans les manœuvres, toujours des plus aimables, et paraissant fort jaloux de nous plaire, mais en même temps extrêmement discrets, et évitant, avec le plus grand soin, tout ce qui pouvait les rendre importuns. Nous ayant entendus exprimer le désir de nous procurer de la nacre de perle, ils nous dirent qu'à peu de distance était une île où nous en trouverions beaucoup. Je leur fis demander s'ils voulaient nous y accompagner; ils y consentirent aussitôt. Tous voulaient rester; et, n'ayant l'intention d'en prendre que huit, j'eus beaucoup de peine à faire partir les cinq autres. En nous quittant, ils nous donnèrent la preuve qu'ils n'étaient pas tout-à-fait exempts du vice reproché, par les premiers navigateurs, à tous les insulaires de la mer du Sud. L'un d'eux prit un couteau de table, que le domestique avait apporté sur le pont pour le nettoyer; mais, aperçu par l'un des matelots, il le rendit sans difficulté et parut très-honteux.

» Il faut que ces insulaires connaissent bien peu les affections de famille, puisque, ne s'enquérant,

en aucune manière, du temps qu'ils devaient rester avec nous, ils partirent, non-seulement sans demander à prendre congé des amis qu'ils allaient quitter, mais encore sans faire le moindre signe d'adieu à ceux qui étaient sur le rivage, quoique, à en juger par leur âge, plusieurs d'entr'eux dussent avoir des femmes et des enfans; et même, bien loin de paraître s'éloigner à regret de leur terre natale et de leurs proches, ils se montraient joyeux et pleins de bonne volonté, parcourant le bâtiment, prêts à donner la main à tout le monde, ne faisant que rire, et ne se retournant pas une seule fois vers le séjour qu'ils abandonnaient si légèrement.

» Ces îles n'ont pas un seul cocotier, et je ne sais vraiment de quoi vivent leurs habitans, qui sont, pourtant, sains et robustes; mais, comme les insulaires de La Harpe, moins grands que ceux des îles élevées, moins même que ceux de l'île de la Chaîne, qui est beaucoup mieux approvisionnée, ils ne doivent avoir absolument que du poisson.

» L'île que les Indiens nous indiquaient est un peu à l'est de Deux-Groupes. Il était trop tard pour la gagner ce même jour, parce qu'il nous fallait louvoyer. Quand la nuit fut venue, nous mîmes quelque temps en panne; mais le capitaine, craignant les courans, remit à la voile, courut de petites bordées et tâcha de gagner encore à l'est; car, malgré les indications des Indiens, il croyait toujours que ce devait être l'île de la *Résolution*, par 17° 23′ de

lat. sud, et 143° 47′ de long. occ. Le matin, à neuf heures, les Indiens nous montraient l'île presqu'à notre ouest, à la distance d'environ douze milles, encore n'en pouvait-on voir que deux cocotiers, qui se trouvent sur sa partie septentrionale, et qui se dessinaient parfaitement sur l'horizon. Nous courûmes, de suite, dans la direction, par une belle brise de nord-est; mais, à peine avions-nous fait huit milles, croyant encore en être à quatre, au moins, qu'un matelot cria : Brisans! Abordant l'île du côté sud, qui n'est qu'un rescif nu, nous pensions que le côté opposé, qui est bien boisé, en était le commencement, d'autant plus que la mer ne brisait presque pas ce jour-là; aussi étions-nous venus si près du rescif, qu'il y avait à peine assez de place pour virer de bord; et, la nuit, nous nous serions infailliblement perdus. M. Brock gagna la terre, avec quelques-uns des insulaires de Deux-Groupes. Ils abordèrent directement sur le rescif (car il n'y avait alors aucune mer). Nous les vîmes tirer l'embarcation de l'autre côté du banc de corail ; et, bientôt, ils étaient sous voiles sur le lac ; alors nous nous éloignâmes un peu, pour revenir, comme nous en étions convenus, dans une couple d'heures.

» A peine avions-nous quitté l'île, que nous nous aperçûmes que la mer devenait houleuse, quoique le vent n'eût pas augmenté; et, en revenant au rendez-vous, nous la vîmes, de loin, briser avec fureur du même côté où, deux heures auparavant,

nous ne pûmes rien distinguer à plusieurs milles à l'entour. J'ai fait le même voyage depuis, en portant plus au sud encore, toujours sans rien voir; et je suis certain qu'elles n'existent pas en cette latitude, et qu'il y a probablement erreur d'un degré au moins. »

De Deux-Groupes nous nous dirigeâmes directement sur Anaa; mais ce ne fut que le 12 au matin que nous distinguâmes cette île, à la distance de douze milles environ; vers neuf heures nous étions déjà assez près pour voir distinctement ses groupes de cocotiers; et la fumée qui s'élevait de presque toutes ses parties, nous annonçait qu'elle était bien habitée.

§ III.

ILE DE LA CHAÎNE ET ILES VOISINES.

(*Todos los Santos* , de Bouchea ; *Anaa* , des Naturels.)

Cette île qui, formée d'abord d'une rangée d'îlots bas et boisés de diverses grandeurs, est déjà devenue une seule et même terre, s'étend sur un espace d'au moins quinze milles de long sur cinq ou six de large, et présente, extérieurement, le même aspect que les autres îles de l'Archipel dangereux. Elle n'attira point particulièrement l'attention de Cook, le premier des navigateurs européens qui en aient eu connaissance, quoique déjà, de son temps, elle fût, peut-être, sous le rapport du nombre et du caractère de ses habitans, la plus remarquable de

tout l'Archipel. Elle n'a pas, en effet, moins de douze à quinze cents habitans, qui, grâce à leurs nombreux cocotiers, à leurs cochons et au poisson de leur mer, vivent dans l'abondance, gras, robustes et bien portans. Le sol de leur île s'améliore chaque jour. Ils y cultivent déjà le taro, quelques patates et des bananes, et ne tarderont pas à posséder la plupart des fruits des tropiques.

L'île d'Anaa est située par 147° 50′ de long. occ.

A peine étions-nous en vue d'Anaa, que quelques pirogues mirent en mer; et, vers dix heures, nous avions à bord une vingtaine d'Indiens, parmi lesquels il s'en trouvait un qui connaissait M. Brock, et qui, avec tous les autres, nous invita à venir à terre. M. Brock, que je consultai, prétendit qu'il n'y avait pas le moindre danger; que ces insulaires, qui, depuis long-temps, avaient adopté la religion chrétienne, étaient, aujourd'hui, doux et traitables et nous recevraient avec cordialité. N'ayant aucune raison de douter de l'exactitude de ce qu'il me disait à cet égard, je me laissai persuader. Vers dix heures et demie, je m'embarquai pour gagner la terre, dont nous étions, tout au plus, à un mille. Je croyais pouvoir y acheter des perles; et j'emportai une malle remplie de marchandises, emmenant avec moi mon domestique, pour me seconder en cas de besoin.

Le sol de cette île est fort élevé; et, quoiqu'elle soit de même nature que les autres îles, déjà plusieurs fois décrites, c'est-à-dire composée seule-

ment d'une lisière de terre ayant un lac à l'intérieur, cette bande de terre est si large, si élevée et tellement couverte de cocotiers, d'autres arbres et de végétaux, qu'on ne voit point le lac interne, qui, très-rétréci lui-même et peu profond, ne tardera pas à se combler en entier. A l'endroit sur lequel nous nous dirigions, la terre est un peu plus basse que partout ailleurs; et, s'échancrant un peu, forme une petite baie, où le ressac, moins fort, permet de débarquer par le beau temps, quand, d'ailleurs, on a soin de prendre les précautions nécessaires. Là s'étend aussi, au loin, un bas-fonds, où un bâtiment pourrait venir à l'ancre; mais courrait de grands dangers, s'il y était surpris par une grosse mer.

En arrivant près de terre, nous trouvâmes, sur le rivage, quelques centaines d'Indiens prêts à nous y recevoir. Plusieurs d'entr'eux s'avancèrent dans la mer; et, au nombre de je ne sais combien, saisirent notre embarcation, qu'ils enlevèrent, M. Brock et moi dedans, et nous portèrent, tout d'un temps, sous les cocotiers du rivage; réception fort brillante, mais qui n'était guère de mon goût; car l'embarcation, extrêmement légère, avait été très-exposée, pendant ce voyage, dans un élément pour lequel elle n'était pas destinée; et, de plus, les cris et le tumulte qui accompagnaient cette marche triomphante m'avaient l'air bien sauvages. Je croyais y voir une expression de contentement qui ne promettait rien de bien favorable.

Toutefois M. Brock était tranquille ; et, reconnaissant qu'il était trop tard pour réfléchir, je tâchai de me tranquilliser moi-même et fis au moins bonne contenance, tout en désirant bien vivement me revoir à bord.

Les Indiens nous conduisirent, au travers d'une forêt de cocotiers, sur le bord du lac où étaient leurs demeures. Ils nous firent entrer dans l'une d'elles, qui était très-spacieuse, et où je trouvai un vieillard à la figure rébarbative et qu'on me dit être le chef. Cet homme était assis sur des nattes. Il me fit signe de m'asseoir à ses côtés, et ordonna de préparer un repas, ce qui me rassura entièrement ; car je pensais qu'il n'aurait pas exercé l'hospitalité envers des gens à l'égard desquels il aurait projeté des hostilités.

Tranquillisé sur les projets des Indiens, je demandai à aller voir l'île et la parcourus sur environ une lieue d'étendue. C'était partout la même forêt de cocotiers. Dans plusieurs endroits, le terrain avait de quarante à cinquante pieds de haut; et, dans des lits ou fonds qu'ils y pratiquaient, les habitans cultivaient le taro (*caladium esculentum*). Il y avait même quelques bananiers, et plusieurs autres arbres qui m'étaient inconnus, mais que j'ai appris, depuis, être le tiaïri (*aleurites triloba*), dont le noyau leur servait jadis de lumière ; le tomanou (*calophyllum inophyllum*) ; le bouraau (*hibiscus*), dont ils se servent pour construire leurs grandes pirogues.

Quant à des pirogues, j'en voyais partout de différentes formes et de différentes grandeurs; mais les plus considérables étaient celles qu'ils nomment *pahi* (navire), et qui ne servent que pour les longs voyages de mer. Elles sont toujours attachées deux ensemble, avec une plate-forme au milieu. Ce sont des bâtimens immenses, dont un mesurait soixante-quinze pieds de long sur vingt-huit de large. Ils sont construits sur le même plan que nos navires, avec une quille, mais rarement d'une seule pièce, et pourvus de membrures attachées à la quille, d'une manière analogue à celle dont nos constructeurs clouent les membrures de nos bâtimens. Dans cette course, j'étais accompagné d'un grand nombre d'Indiens, qui se comportaient assez bien. Dans les maisons où j'entrais, les femmes, généralement, m'offraient ou des noix de coco ou des coquillages; et, jusqu'alors, bien loin de rien voir qui pût me faire soupçonner la moindre intention de me nuire, je n'avais qu'à me louer tant de mes guides que de ceux que je visitais sur ma route. Je remarquai que les maisons étaient beaucoup plus élevées que celles des autres îles par moi visitées dans le même Archipel. Les hommes n'y portent non plus guère d'autre vêtement que le maro, et les femmes une espèce de jupe en nattes, tandis que les jeunes filles et les jeunes garçons, jusqu'à l'âge de huit à dix ans, y vont entièrement nus. Quand je revins de ma promenade, on me montra une

case où l'on disait qu'il y avait des missionnaires. Je m'y rendis, espérant trouver là des hommes un peu supérieurs à ceux que j'avais vus jusqu'alors, et qui, revêtus de plus de confiance, en raison de leur qualité, pourraient nous protéger au besoin. Je reconnus bientôt le contraire, au moins en ce qui pouvait concerner la protection. Ces missionnaires étaient misérablement logés, et les Indiens qui m'accompagnaient les traitaient avec une légèreté qui n'annonçait rien moins que du respect. Ils avaient pourtant l'air de braves gens; mais fort malheureux dans cette île, et n'y faisant guère de progrès; car, bien que plusieurs des habitans de l'île de la Chaîne, ou même presque tous, professent le christianisme et même observent le sabbat, on verra bientôt quels sont, en réalité, leurs mœurs et leurs principes, et que la religion n'est guère pour eux qu'un masque dont ils couvrent leurs vols et leurs pirateries.

Les missionnaires, après m'avoir montré qu'ils savaient former des lettres avec un crayon sur une ardoise et lire en épelant, me demandèrent d'écrire mon nom, qu'ils essayèrent en vain de déchiffrer; après quoi je les quittai, sans qu'ils m'eussent rien offert pendant ma visite; et cela, je crois, pour la meilleure raison du monde; c'est qu'ils étaient trop pauvres pour avoir rien à m'offrir.

Il était déjà tard, quand j'arrivai chez mon hôte, où le dîner m'attendait. Le menu se composait de cochons, qu'ils ont par milliers, et de poisson; mais

il n'y avait ni sel ni pain, et l'on m'offrit, pour manger avec la viande, ainsi qu'ils en ont l'habitude, des noix de coco, toujours excessivement grasses. Je refusai et demandai à retourner à bord, promettant de revenir le lendemain; car c'était un dimanche. On ne faisait rien, ce jour-là; et j'appris trop tard que, là, comme en beaucoup d'autres pays, où la religion n'est que superstition, ils croient avoir satisfait à tout en s'abstenant de tout trafic et de tout travail le dimanche; car, le repos du dimanche une fois rigoureusement observé, les actions les plus noires, le vol et même l'assassinat, ne comptent plus ou sont regardés comme indifférens. Telle n'est pas, sans doute, la morale qu'on a voulu leur enseigner; mais, à force d'insister auprès d'eux sur l'importance du sabbat, ils n'ont plus vu que le sabbat. Il en a été ainsi dans toutes les îles. D'ailleurs, observer la religion dans ses formes extérieures, était la base de leur ancien culte. Toute autre action, alors, était indifférente; les dieux ne s'en mêlaient pas ou le succès devenait la sanction divine. Leurs opinions sont encore à peu près les mêmes, à cet égard, du moins dans Anaa et dans plusieurs autres îles. Le chef se prononça nettement contre ma demande de retourner à bord; et cela, en fronçant le sourcil, et en donnant à sa physionomie, naturellement peu prévenante, une expression qui devait m'inspirer des craintes. M. Brock me rassura, toutefois, en me le peignant comme le plus brave homme du

monde, qui ne se fâchait que parce que j'avais l'air de n'être pas content chez lui. Je me laissai donc encore persuader, et envoyai l'embarcation chercher à bord du pain et quelques autres objets, comme de l'eau-de-vie, que le chef me demandait. J'invitai le capitaine à garder le canot à bord, à expédier, par une pirogue indienne, les objets demandés; et lui fis dire, en même temps, de m'envoyer chercher, sans faute, le lendemain, à midi.

Quand nos gens furent partis, je vis les Indiens se consulter, et il y eut, entr'eux et le chef, un débat assez vif. Tout cela me paraissait singulier; mais M. Brock était là pour me rassurer; et ce malheureux homme avait toujours une explication à me donner de chacune des singularités que je croyais remarquer dans la conduite des Indiens. N'ayant pas le moindre soupçon, il dissipa facilement les miens, fondés seulement sur des apparences peu certaines, à l'égard desquelles je pouvais fort bien me tromper. Cependant j'éprouvais cette sorte de malaise indéfinissable que quelques personnes regardent comme une sorte de pressentiment des malheurs qui peuvent leur arriver; et je fus comme saisi de terreur, quand les Indiens, de retour du rivage, vinrent m'annoncer que l'embarcation était partie. Regardant autour de moi, je n'y vis que des figures qui, dans ce moment, me paraissaient horribles, et qui, effectivement, avaient quelque chose de satanique. Je le pensais, dès lors; et je

ne reconnus que trop tôt combien je les avais bien jugés, en les comparant, en moi-même, au tigre en présence d'une proie qui ne peut lui échapper, et à laquelle il ne laisse quelques instans d'existence de plus, que pour mieux jouir de ses angoisses et de son agonie.

La goëlette n'étant pas très-éloignée, les Indiens en revinrent bientôt. Ils m'apportaient du pain, du vin et trois bouteilles d'eau-de-vie, que je n'eus pas besoin de remettre au chef; car il me les arracha des mains, mais seulement, je crois, dans la crainte que d'autres ne s'en saisissent avant lui. Je pris alors quelque nourriture; mais j'étais fort tourmenté, ayant acquis la certitude que je ne sortirais pas de cette île aussi facilement que j'y étais entré. Il me tardait de voir le dénoûment de cette malheureuse affaire, quel qu'il pût être; car, en pareil cas, l'attente est toujours ce qu'il y a de plus pénible. Je ne sais trop si je devais beaucoup me réjouir d'un billet que m'écrivait le capitaine. Il avait à bord un chef subalterne qu'il gardait avec soin et qu'il menaçait de faire pendre, si l'on me faisait le moindre mal. Cette menace plaçait le pauvre diable dans une position très-fâcheuse, sans beaucoup améliorer la mienne; car le capitaine, au besoin, n'aurait pas manqué à sa parole, et je connais assez, aujourd'hui, le peuple entre les mains de qui j'étais tombé, pour être bien convaincu qu'il n'aurait pas tenu le moindre compte des dangers de son compa-

triote, sauf à venger sa mort sur les premiers blancs restés ultérieurement en son pouvoir.

Dans la soirée, les Indiens arrivèrent de toutes parts. Plusieurs étaient armés. Il n'en entra dans la maison qu'un petit nombre; mais plusieurs centaines d'entr'eux, de tout sexe et de tout âge, avaient investi la maison, et, tour à tour, venaient nous regarder, comme on fait, ailleurs, les animaux d'une ménagerie..... Il n'y avait encore rien de directement hostile dans leurs manières; mais nous étions déjà, pour eux, l'objet d'une curiosité cruelle; du moins c'est ainsi qu'aujourd'hui, que je connais leurs projets, je dois interpréter leurs conférences intimes, leurs ricanemens et ces regards féroces que tous jetaient sur nous, même les femmes; qui, partout, si douces, si conciliantes, et la consolation de l'infortune dans ces îles, comme dans tout le reste du globe, me paraissaient, ici, le plus, jouir de notre position et triompher de notre malheur. Une seule d'entr'elles (une seule!) nous donna des preuves non équivoques du plus vif intérêt. Elle revenait souvent; et son air de préoccupation, et ce regard mélancolique qui, sans le secours de la parole, exprime si bien les vrais sentimens du cœur, nous disaient assez qu'il y avait du danger et qu'elle eût voulu nous sauver, s'il eût été en son pouvoir. Elle ne se retira que fort tard et seulement quand un Indien brutal la repoussa loin de la maison. Je ne l'ai plus revue depuis; mais je lui dois la justice de

reconnaître qu'elle fut, parmi les sauvages habitans de cette île, le seul être qui parût nous plaindre et s'intéresser à notre sort; comme pour montrer que les droits de l'humanité ne sont jamais universellement méconnus même au sein de contrées les plus barbares.

La nuit venue, on se procura de la lumière, au moyen de la moitié d'une noix de coco, en forme de jatte, remplie d'une huile qui se fait avec le même fruit, et au milieu de laquelle on place, en guise de mèche de coton, un petit morceau d'étoffe d'écorce d'arbre. Plusieurs Indiens vinrent demander de l'eau-de-vie au chef, qui fut obligé de leur en donner une bouteille, puis une autre; et, déjà à moitié ivres, ils lui arrachèrent des mains la troisième et dernière, fait qui me prouvait son peu d'autorité, mais dont, sous d'autres rapports, je n'étais pas trop fâché; car ce que je craignais le plus c'était qu'il s'enivrât lui-même. Je saisis ce moment où, naturellement, je le supposais mécontent de son peuple, pour lui faire dire, par M. Brock, que si, le lendemain, il nous ramenait sains et saufs à bord, il recevrait une bonne récompense; et, entr'autres présens, un fusil et de la poudre. A ces mots, je vis sa figure s'épanouir. Il se fit répéter plusieurs fois la promesse de lui donner un fusil et de la poudre; heureuse promesse, qui, comme je l'ai su depuis, pouvait seule nous sauver! La manière dont il avait accueilli cette proposition me rassura un peu. Il promit, avec chaleur, que personne ne nous ferait de mal.

Le bruit qui régnait autour de la maison commençait à diminuer. Les Indiens se couchent de bonne heure, et presque tous s'étaient retirés, dès qu'avait paru la lumière. Il ne restait plus que quelques hommes ivres qu'on chassa plusieurs fois, mais qui revenaient toujours. Enfin voulant prier (car ces barbares prient), on les éloigna de force. Un des Indiens lut un passage de la Bible, qu'assurément il savait par cœur ; le vieux chef dit la prière du soir; et tous se couchèrent, plusieurs Indiens en différens endroits de la maison ; M. Brock, moi et mon domestique, près du chef, sur des nattes. Pendant quelque temps tout fut assez tranquille. Le chef, les autres Indiens et M. Brock étaient endormis; mais, moi, je ne pouvais dormir, et je m'aperçus bientôt que mon domestique était également éveillé. Vers minuit, il m'avertit que plusieurs Indiens étaient près de la maison et que le nombre en augmentait à chaque minute. Je crus que c'étaient simplement des curieux. Il en entra trois, doucement d'abord. Quand ils virent que j'étais éveillé et que je me plaçais sur mon séant, ils feignirent d'être ivres ; mais avec tant de maladresse qu'il était facile de voir que c'était un jeu joué. Plusieurs autres entrèrent ensuite, quelques-uns armés de bâtons. Craignant alors quelque violence de leur part, pendant le sommeil du chef, je secouai rudement M. Brock qui, sans le moindre souci, et ayant un peu libéralement usé de la bouteille, ronflait à mes côtés, et ne s'é-

veilla qu'après que je l'eus secoué et appelé par son nom, à plusieurs reprises. Cependant le nombre des Indiens avait encore augmenté. L'un d'eux, en contrefaisant l'homme ivre, vint plusieurs fois essayer d'éteindre la lumière, et finit par pousser la hardiesse jusqu'à donner dans le vase un coup de pied qui, heureusement, n'en renversa le contenu qu'en partie. La situation devenait de moment en moment plus critique. C'était une question de vie ou de mort; car les Indiens approchaient toujours et nous auraient infailliblement égorgés, à la faveur des ténèbres. Il fallait prendre un parti. Je me levai précipitamment, saisis un de mes pistolets, l'armai, l'appuyai sur la poitrine du plus insolent, qui faisait l'homme ivre; et criai, en même temps, à M. Brock, d'éveiller le chef. Cela fit son effet. Tous reculèrent à la fois; et l'ivrogne prétendu, pâle comme la mort, tremblait si fort, qu'il pouvait à peine se tenir debout. Le chef s'éveilla, vit, en un instant, de quoi il s'agissait; et leste encore, malgré son âge, fut, en moins de rien sur pieds, saisit un bâton, qui se trouvait près de lui, en distribua libéralement à tous les intrus sans distinction, les chassa de la maison; puis, aidé par trois ou quatre chefs subalternes, les poursuivit à quelque distance. Le reste de la nuit, nous fûmes tranquilles; mais on concevra que je n'avais guère envie de dormir. Le vieux chef même se mit à fumer et ne dormit plus; tandis que, seul de tous, l'impassible M. Brock, en moins d'un quart

d'heure, ronflait, de nouveau, à ébranler la maison.

A peine faisait-il jour, que le tumulte recommença. Les Indiens arrivaient de toutes parts; et, avant six heures, il y en eut plus de mille autour de notre résidence. Cependant le chef et un certain nombre d'autres personnes qui, toutes, je crois, avaient quelqu'autorité, les retenaient encore en dehors. A sept heures, on apporta un déjeuner, que la foule nous laissa prendre en paix; mais, aussitôt après, commença un tapage dont il serait difficile de donner une juste idée; car, comment imaginer le bruit que devaient faire mille à douze cents Indiens parlant presque tous à la fois, avec des gestes et des cris qu'il faut avoir vus et entendus pour se les figurer? Bientôt il devint impossible d'empêcher l'intrusion des Indiens. Le chef, alors, nous prenant près de lui, fit former comme un petit cercle par quelques-uns des siens, et monta, en guise de tribune, sur une espèce de petite table qui lui servait de chaise (1). Ayant demandé et enfin obtenu le silence, il adressa, de là, à son peuple, une allocution chaleureuse de plus d'une demi-heure qui, sans doute, fit son effet; car, redevenus tranquilles, les Indiens parurent disposés à trafiquer en paix. Déjà on demandait à voir les marchandises, quand, au moment même où je venais d'ouvrir la malle, survint un incident qui de nouveau gâta tout,

(1) Voyez *Mœurs*.

ramena le tumulte, et nous mit, plus que jamais, en danger. L'auteur de cet incident était un homme de cinq pieds dix pouces de haut, ne portant d'autre vêtement que la ceinture ou maro, et tatoué de manière à paraître habillé de bleu. Il connaissait M. Brock; mais, de la façon dont il le toisait, je vis bien qu'il n'était pas son ami. Cet homme, à son tour, se mit à parler. Sa voix étant bien plus forte que celle du chef, soutenue, d'ailleurs, d'une gesticulation élégante et facile, il réussit à mettre en mouvement, de nouveau, toute cette multitude, qui poussait des hurlemens mêlés de menaces, contre M. Brock, dont il s'agissait surtout. Ce dernier, loin d'être tranquille, était fort inquiet et fort pâle, pendant le discours du sauvage orateur. Cet homme avait coopéré des premiers à la capture d'un bâtiment anglais à Tiooka; et M. Brock, qui l'avait amené de là à O-taïti, l'avait accusé de ce crime par devant le vice-consul. Il était parvenu à se soustraire au châtiment mérité; mais on conçoit qu'il n'en voulait pas moins à M. Brock; aussi avait-il, à chaque instant, à la bouche, le mot de *taata ino* (méchant homme, mauvais homme). En apprenant de quoi il s'agissait, en voyant l'agitation de l'auditoire aller toujours croissant, je crus bien que c'en était fait de nous; et, ne comptant même plus sur le chef, j'armai mes pistolets de poche, déterminé à tirer sur l'orateur, dès qu'il aurait donné le signal de notre assassinat; mais, même avant la fin de son discours,

le chef, remonté sur sa chaise, lui imposa silence; et, à ma grande surprise, parvint, non-seulement à se faire écouter, mais à ramener les esprits. Cette fois, c'était évidemment de moi qu'il s'agissait; car il regardait toujours de mon côté. Tous les regards se portaient sur moi; et le mot de *taata maïtaï* (bon ou brave homme) était aussi souvent répété dans son discours que le *taata ino* l'avait été dans celui de l'autre. Après une discussion de plusieurs heures, il fut enfin décidé qu'on échangerait des perles contre mes marchandises. Pour cela, on se forma en un petit cercle autour de moi, le chef se tenant toujours à mon côté. Le premier qui m'offrit quelques perles me demandait, en échange, une brasse et soixante-six pouces d'une certaine étoffe. J'allais la lui donner; quand, au moment où je me disposais à la couper de la pièce, plusieurs m'arrachèrent cette pièce des mains. Ce fut le signal du pillage, que le chef lui-même ne put empêcher. Il paraissait même avoir sur mon sort des craintes plus sérieuses encore, ne cherchait évidemment qu'à me sauver; et, pour cela, me tenait plus près de lui. En quelques secondes, il n'y eut plus rien dans la malle; et, pendant plus d'un quart-d'heure les sauvages, hommes, femmes et enfans, se disputèrent le butin, au milieu du plus affreux vacarme, des cris les plus horribles que j'aie entendus de ma vie. Dans l'étonnement où me plongeait le spectacle singulier de la hideuse cupidité de ce peuple, j'oubliais presque, pour mieux

l'observer, tout le danger de ma situation. Peu à à peu, cependant, le tumulte s'apaisa. Plusieurs revinrent à la maison, et je craignis un instant qu'ils ne s'occupassent encore de nous; mais, au moment où un grand nombre y étaient déjà réunis, on annonça tout à coup *taata papa* (des hommes blancs, des blancs). C'étaient les matelots qui venaient nous chercher. Le moment de la crise était arrivé; et bientôt nous allions savoir si nous devions ou non sortir de l'île.

Avec ces matelots étaient revenus tous les Indiens; mais le chef, sans que je m'en fusse aperçu, s'était fait entourer d'un grand nombre d'hommes sur lesquels il pouvait compter dans cette circonstance, où il était question de nouveaux avantages; car plusieurs avaient pris part au pillage de la malle, dont le chef lui-même avait, d'ailleurs, reçu sa part, quoiqu'il eût l'air de n'y être pour rien; mais, au moment même de l'arrivée des matelots, j'avais vu mettre dans sa malle (1) plusieurs coupons de mes étoffes. Je ne voyais donc que trop bien à quels gens j'avais affaire; et tenter leur cupidité était, désormais, ma seule ressource. Je fis, en conséquence, dire au chef que j'allais partir; et le priai de m'accompagner, afin de pouvoir lui remettre, à lui-même, les objets que je lui avais promis. Il me fit signe d'attendre encore un peu; monta, pour la troisième fois, sur la

(1) *Pia*, voyez *Mœurs*.

petite table, adressa encore au peuple un discours moins long que ceux du matin, qui ne trouva point de contradicteurs; car personne n'y répondit; et nous nous mîmes enfin en route. Il voulait me remettre la malle vide; mais je lui dis qu'elle était pour lui. En chemin, je vis, de suite, que les habitans étaient divisés en deux partis; l'un, des Indiens qui suivaient le chef, et qui, heureusement, étaient les plus nombreux; et l'autre, des Indiens qui voulaient nous retenir. Ceux qui composaient le premier parti se tenaient près de nous; les autres étaient à distance et ne cessaient de pousser des cris, de nous menacer du geste; et l'un d'eux, même, lança sur nous une noix de coco, si adroitement et avec une telle vigueur, que le matelot qui la reçut dans la poitrine fut renversé comme mort. Cet incident faillit, de nouveau, nous être fatal. Il en résulta un tumulte épouvantable. Nous crûmes que les deux partis allaient en venir aux mains. Ce ne fut qu'avec la plus grande peine que le chef parvint à rétablir l'ordre. Dans cet intervalle, le matelot s'était relevé. Nous poursuivîmes notre marche; et, pressés par le chef, nous arrivâmes, en peu de minutes, à l'embarcadère, où nous attendait une autre, mais heureusement dernière scène. Plusieurs des gens du chef s'avançaient pour mettre l'embarcation à flot, tandis qu'un nombre presqu'égal des autres s'y opposaient formellement. Là, les uns poussant, les autres tirant, au milieu des cris, je croyais qu'à

chaque instant on allait mettre la frêle baleinière en pièces ; ce qui eût été fâcheux ; car, en regardant autour de moi, je n'y voyais que sauvages menaçans, dont les uns agitaient dans l'air de gros bâtons, tandis que d'autres, armés de pierres, semblaient prêts à nous assommer, tous s'entremêlant et s'animant les uns les autres par des cris affreux, sans parler des femmes qui hurlaient à quelque distance. Les gens du chef étaient pourtant parvenus à mettre l'embarcation à flot; et, alors, me poussant en avànt jusque dans les brisans, l'un d'eux, qui se tenait dans l'eau jusqu'à la ceinture, me prit et me jeta dans le canot. Au même instant s'y précipitèrent le vieux chef et, avec lui, d'autres Indiens, mais en si grand nombre, que je crus un moment que nous allions couler. On s'éloigna pourtant; et, comme le capitaine, qui nous avait, depuis long-temps, aperçus, se tenait très-près de terre, il ne nous fallut que peu de minutes pour arriver à bord, où l'on me permettra de respirer un instant..... ; car, en retraçant ces scènes, je me sens agité presqu'autant du souvenir des dangers courus que du bonheur d'y avoir si singulièrement échappé, au sein de tant d'anxiétés toujours renaissantes. Il ne s'agissait rien moins, en effet (je l'ai mieux su depuis), que d'être égorgés par ces cannibales, pour assouvir ensuite leur voracité dans un de leurs horribles festins..

Arrivés à bord, M. Brock me conseilla de faire donner, à tous les Indiens qui nous y avaient ra-

menés, quelques douzaines de coups de bâton, sans en exempter même le vieux chef, malgré les promesses que je lui avais faites, prétendant que, non-seulement il n'ignorait pas ce qui s'était fait, mais encore qu'il en était probablement l'instigateur. Cette dernière inculpation ne me paraissait nullement fondée; mais qu'il eût pris au vol une part plus ou moins directe, c'est ce qui n'était pas douteux, ainsi qu'on l'a vu par l'exposé des faits. Toutefois je crus devoir tenir religieusement ma promesse, ne fût-ce que dans l'intérêt de ceux qui aborderaient après moi son île; car, si je l'avais maltraité, non-seulement un tel procédé eût détruit à l'avenir toute confiance dans la parole des blancs, mais aurait encore certainement réveillé, dans les insulaires, l'esprit de vengeance qui leur est si naturel; et malheur alors au premier étranger qui fût ensuite tombé entre leurs mains! Je le payai donc, et même largement. Il reçut tout avec la plus profonde indifférence, et ne craignit pas de demander davantage. Le besoin de nous approvisionner de cochons et de noix de coco nous contraignit à nous arrêter encore un peu; mais, dès que nous eûmes complété nos provisions, nous obligeâmes tous les Indiens à évacuer la goëlette, et je quittai cette île, que j'ai revue depuis; mais sans plus m'y arrêter.

L'île d'Anaa est assurément la plus peuplée comme la plus fertile de l'Archipel dont elle dépend. Boisée tout autour, sur une largeur de près d'un mille, son

chaque instant on allait mettre la frêle baleinière en pièces, ce qui eût été fâcheux ; car, en regardant autour de moi, je n'y voyais que sauvages menaçans, dont les uns agitaient dans l'air de gros bâtons, tandis que d'autres, armés de pierres, semblaient prêts à nous assommer, tous s'entremêlant et s'animant les uns les autres par des cris affreux, sans parler des femmes qui hurlaient à quelque distance. Les gens du chef étaient pourtant parvenus à mettre l'embarcation à flot; et, alors, me poussant en avant jusque dans les brisans, l'un d'eux, qui se tenait dans l'eau jusqu'à la ceinture, me prit et me jeta dans le canot. Au même instant s'y précipitèrent le vieux chef et, avec lui, d'autres Indiens, mais en si grand nombre, que je crus un moment que nous allions couler. On s'éloigna pourtant ; et, comme le capitaine, qui nous avait, depuis long-temps, aperçus, se tenait très-près de terre, il ne nous fallut que peu de minutes pour arriver à bord, où l'on me permettra de respirer un instant..... ; car, en retraçant ces scènes, je me sens agité presqu'autant du souvenir des dangers courus que du bonheur d'y avoir si singulièrement échappé, au sein de tant d'anxiétés toujours renaissantes. Il ne s'agissait rien moins, en effet (je l'ai mieux su depuis), que d'être égorgés par ces cannibales, pour assouvir ensuite leur voracité dans un de leurs horribles festins..

Arrivés à bord, M. Brock me conseilla de faire donner, à tous les Indiens qui nous y avaient ra-

menés, quelques douzaines de coups de bâton, sans en exempter même le vieux chef, malgré les promesses que je lui avais faites, prétendant que, non-seulement il n'ignorait pas ce qui s'était fait, mais encore qu'il en était probablement l'instigateur. Cette dernière inculpation ne me paraissait nullement fondée; mais qu'il eût pris au vol une part plus ou moins directe, c'est ce qui n'était pas douteux, ainsi qu'on l'a vu par l'exposé des faits. Toutefois je crus devoir tenir religieusement ma promesse, ne fût-ce que dans l'intérêt de ceux qui aborderaient après moi son île; car, si je l'avais maltraité, non-seulement un tel procédé eût détruit à l'avenir toute confiance dans la parole des blancs, mais aurait encore certainement réveillé, dans les insulaires, l'esprit de vengeance qui leur est si naturel; et malheur alors au premier étranger qui fût ensuite tombé entre leurs mains! Je le payai donc, et même largement. Il reçut tout avec la plus profonde indifférence, et ne craignit pas de demander davantage. Le besoin de nous approvisionner de cochons et de noix de coco nous contraignit à nous arrêter encore un peu; mais, dès que nous eûmes complété nos provisions, nous obligeâmes tous les Indiens à évacuer la goëlette, et je quittai cette île, que j'ai revue depuis; mais sans plus m'y arrêter.

L'île d'Anaa est assurément la plus peuplée comme la plus fertile de l'Archipel dont elle dépend. Boisée tout autour, sur une largeur de près d'un mille, son

lac interne ne communique plus nulle part avec la mer, quoiqu'il se trouve encore un ou deux endroits assez bas pour que les grandes marées les submergent. Le reste du sol est élevé, sur plusieurs points, de douze à quinze pieds. Les habitans y cultivent des plans de taro, quelques bananiers, etc., et possèdent des forêts de cocotiers. Le lac interne existe toujours; mais il n'est guère profond, se rétrécit chaque jour; et, quoique l'île ait au moins cinq à six lieues de long sur deux de large, dont le lac ou son emplacement occupe au moins les trois quarts, le bassin ne peut tarder à se combler tout-à-fait, les coraux commençant à surgir de tous côtés, à la surface de l'eau; et une masse de végétation s'y trouvant continuellement charriée par les pluies, etc. L'île de la Chaîne pourrait offrir de grandes ressources d'approvisionnement; si les habitans en étaient moins dangereux et plus sociables. Il y a des cochons, des poules en abondance; et la noix de coco, qui sert de nourriture aux animaux, quand elle est vieille, et qui, fort agréable, quand elle est fraîche, peut être aussi regardée comme un préservatif contre le scorbut; mais l'île n'a point de sources. Il est vrai qu'on peut facilement s'y procurer de l'eau par le moyen déjà indiqué ailleurs, c'est-à-dire en creusant des trous dans le sable, du côté du lac.

Dans ce premier voyage, je fis voile directement de l'île de la Chaîne pour O-taïti; mais, en d'autres traversées, j'ai vu, dans ces mêmes parages, plusieurs

autres îles dont, je crois utile de placer ici le relevé sommaire.

1. — *Nigéri* (*Néérou* des Indiens). Ile basse, de peu d'étendue, située par 16° 42′ de lat. S., et 145 de long. occ.

2. — *Furneaux* (*Manoutéa* des Indiens). Ile beaucoup plus considérable que la précédente, puisqu'elle a plus de trente milles de long. Elle s'étend de plusieurs milles plus au sud qu'elle n'est marquée sur la carte. C'est à cause de cette erreur, qu'en 1832, le brick américain la *Sultane*, s'y perdit, en courant de nuit, sur les rescifs, les bonnettes dehors, parce qu'il se croyait à plusieurs milles de terre. Quand ce bâtiment se trouva trop près du rescif pour se dégager, il fut, par un bonheur extrême, pris d'une forte lame qui le jeta dans une espèce de canal du rescif, où, quelques secondes après, il se vit, en grande partie, à sec, ce qui permit à l'équipage de gagner le rivage. Il ne savait pas où il était; et lorsque, quelques jours après, le capitaine vint à O-taïti, dans un grand canot qu'il était parvenu à sauver, il rapporta qu'il s'était perdu sur un rescif ou île nouvelle. D'après les indications données par lui, on s'y rendit d'O-taïti même, et l'on reconnut que l'île prétendue nouvelle n'était autre que l'île Furneaux. Cette île est peu boisée, et n'a aucune passe par où l'on puisse entrer de la pleine mer dans le lac interne; aussi est-il difficile d'y aborder, même avec un canot. Elle est située par 17° 10′ de

lat. sud, et par 145° 24′ de long. occ. (milieu).

3. — *Holt*, située par 16° 22′ de lat. sud, et par 145° 28′ de long. occ. (milieu); et pourvue d'une belle passe, par où les plus grands bâtimens pourraient pénétrer dans son lagon. Je n'en connais point le nom indien.

4. — *Philipps* (*Moakimoa* des Indiens), découverte en 1803 par le *Margaret*. Cette île est une des plus considérables de l'Archipel, et s'étend à plus de trente milles dans la direction du S.-E. au N.-O. Elle a, vers son côté ouest, une passe, par où des bâtimens de moyenne grandeur et des embarcations peuvent entrer dans son lac interne. Sa situation est par 16° 28′ à 16° 42′ de lat. sud, et par 145° 50′ à 146° 25′ de long. occ.

5. — *Adventure* (*Matatoua* des Indiens), découverte par Cook en 1773. Ile ronde, de peu d'étendue, située par 17° 4′ de lat. sud, et par 146° 38′ de long. occ. (milieu).

6. — *Sacken* (*Atina* des Indiens), île de forme oblongue, un peu plus considérable que la précédente, et qui s'étend de quinze milles au moins du S.-E. au N.-O. Elle a une petite passe au nord. Sa situation est par 16° 30′ de lat. sud, et par 146° 35′ de long. occ.

7. — Entre les deux îles dernièrement nommées (*Adventure* et *Sacken*), se voient trois petites îles ayant chacune son lac interne, comme toutes celles dont je viens de parler. Ce petit groupe dessine un

triangle dont la situation est par 16° 45′ et 16° 52′ de lat. sud ; et par 146° 30′ et 146° 40′ de long. occ. Elles laissent entr'elles des canaux profonds et spacieux, mais où il y aurait du danger à se trouver engagé de nuit.

8. — *Tchitschacoff* (*Fania* des Indiens), étendue de douze milles de l'est à l'ouest, par 16° 51′ de lat. sud., et 147° 12′ de long. occ.

9. — . . . . (*Faïti* des Indiens), probablement la même qui a été vue en 1831 par le capitaine Ireland. Situation : 16° 7′ de lat. sud, et 147° 15′ de long. occ.

10. — *Wittgenstein* (*Faroa* des Indiens). Cette île s'étend de plus de trente milles, dans la direction du sud-est au nord-ouest ; et, différente, en cela, des autres, forme presque un carré long ayant les côtés E. et O. presque en ligne droite, du S.-O. au N.-E. Elle a deux belles passes à ses deux extrémités, de sorte qu'un bâtiment peut entrer par l'est et sortir par l'ouest de l'île et réciproquement ; mais son lac étant parsemé de bancs de corail, on n'y doit aller qu'avec précaution.

Toutes les îles que je viens d'énumérer ayant été, à diverses reprises, ravagées par les sauvages de l'île de la Chaîne, qui y ont détruit la plupart des cocotiers, il s'y trouve rarement, aujourd'hui, plus de douze ou vingt personnes ; et si l'on y en voit un plus grand nombre, ceux-ci n'y résident point, et n'y viennent qu'accidentellement pour la pêche de

la nacre. Ils y vont alors dans plusieurs pirogues, et la rencontre en serait fort dangereuse, si l'on n'avait des armes à feu pour se défendre. Il existe encore quelques autres îles à l'ouest de celles que je viens de nommer. Je ne les ai point vues. Leur proximité d'O-taïti doit, d'ailleurs, faire présumer qu'elles ont été souvent visitées, et il est peu douteux qu'elles ne soient correctement portées sur les cartes; mais ayant, dans un de mes voyages, passé au nord de l'Archipel dangereux, je vis une des îles Marquises (*Nouka-Hiva* des cartes modernes). Je vis surtout *Tiooka* et *Oura*, ainsi que quelques autres îles qui, dans cette direction, forment la lisière de cet Archipel; et je crois utile de dire quelque chose de ces dernières.

§ IV.

Tiooka et Oura,

(*Taaroa* et *Taapouta* des Indiens.)

et îles voisines.

Quand on part de l'Amérique du Sud pour les îles de la Société, pour les îles des Amis, pour la Nouvelle-Hollande, ou même pour l'Inde, en de certaines saisons, la route la plus sûre est entre les douzième ou treizième et cinquième parallèles. Ces parages, continuellement parcourus par les bâtimens baleiniers, depuis la côte du Pérou jusqu'au 150ᵉ et 180ᵉ degré de long. occ., sont parfaitement

sûrs, jusqu'à la longitude des Marquises et bien connus au delà. Entre les dix et douzième parallèles, se trouvent aussi les brises les plus régulières; et, quoiqu'il y ait un détour à faire pour se rendre de Valparaiso à O-taïti, par cette route, il est rare que le voyage se trouve effectivement prolongé, parce qu'on rachète cet inconvénient par l'avantage d'éviter les écueils de l'Archipel dangereux, et de pouvoir, avec assez de sécurité, marcher jour et nuit; tandis qu'en plein jour, par un temps brumeux, ou pendant les nuits même les plus belles, on est toujours en danger, au milieu des îles basses situées entre les quatorzième et vingt-deuxième parallèles, ce qui ne permet pas de marcher dans l'obscurité. Je fais, de plus, l'observation que les parages au delà et hors des tropiques sont peu connus, qu'il y reste à faire bien des découvertes, et que les vents, moins réguliers, y soufflent avec force ou tombent au calme plat, de manière à contrarier beaucoup, dans toutes les saisons, le navigateur qui voudrait gagner l'Ouest par ces latitudes.

C'est cette route que je me décidai à prendre, quand, à la fin de 1830, je voulus, pour la seconde fois, me rendre de Valparaiso à O-taïti. Après avoir vu l'île de Pâques, je fis diriger plus au nord; et, passant dans le canal qui sépare l'Archipel dangereux des îles Marquises (*Nouka-Hiva* des cartes modernes), je me trouvai assez près de ces dernières pour en voir la plus méridionale, *Otahi-hoa*; mais,

comme je n'en approchai pas assez pour l'examiner par moi-même; et, comme je n'ai vu aucune des autres îles de cet Archipel, je m'abstiendrai d'en parler sous le rapport géographique, m'en référant à ce qu'en ont dit, à cet égard, plusieurs autres voyageurs; et renvoyant, d'ailleurs, aux parties historique et ethnographique de cet ouvrage, pour ce que j'ai pu savoir des mœurs et de l'état actuel de l'Archipel en question.

De Otahi-hoä, nous nous dirigeâmes droit sur *Tiooka* et sur *Oura*, qui sont aujourd'hui, et qui, je crois, ont toujours été la *Taaroa* et la *Taapouta* des Indiens. Nous vîmes la première dans la soirée; et, fort heureusement, avant la nuit, qui était excessivement obscure. Pendant notre traversée du canal, le courant nous avait jetés au moins soixante milles à l'ouest; aussi ne nous attendions-nous pas à nous en trouver aussi près, quoiqu'on eût calculé sur un fort courant. Cette île est, après l'île de la Chaîne, la mieux boisée de tout l'Archipel. Elle est, partout, garnie de cocotiers, quoique le sol en soit moins élevé, et il s'y trouve une passe, par où la mer communique avec son lac intérieur. Cette passe est assez large pour admettre des bâtimens de grande dimension; malheureusement il se trouve, à son extrémité, un rocher de corail qui leur barre l'entrée du lac, et à peine des canots y peuvent-ils pénétrer; mais, comme la passe est longue, des bâtimens ont souvent mouillé à son extrémité inté-

rieure, où il paraît qu'ils ne courent aucun danger. Tiooka est située par 14° 27′ de lat. sud, et par 147° 11′ de long. occ. On y trouve des cochons, de la volaille et des noix de coco.

Nous avions louvoyé quelque temps, et puis mis en panne, dans l'intention de nous tenir près de l'île, afin de communiquer avec les habitans; mais, le lendemain, il se trouva que nous étions un peu sous le vent. Je fis alors porter sur Taapouta, où j'espérais trouver de nos plongeurs. Cette île est à peu de distance de l'autre. A huit heures, nous en étions à un mille; et, bientôt après, au moment où je songeais à m'embarquer pour aller à terre, nous vîmes des insulaires venir à nous dans une pirogue. Comme nous étions alors très-près, ils furent à bord en peu de minutes. Parmi nos visiteurs, il se trouvait deux individus que je connaissais; mais point de plongeurs pour moi. Ils me dirent qu'il y avait à terre de la nacre qu'on me vendrait, si je voulais descendre; et, comme, d'ailleurs, un autre intérêt m'y appelait, je fis mettre l'embarcation à la mer, et pris avec moi les deux insulaires de ma connaissance. Devenu méfiant, depuis mon aventure d'Anaa, je fis armer les matelots et m'armai moi-même de telle sorte, qu'en raison, aussi, du peu d'habitans qu'il y a généralement dans cette île, nous ne pouvions avoir rien à craindre.

L'île de Taapouta n'a aucune ouverture par où la moindre embarcation puisse entrer dans son lac in-

térieur ; mais comme la mer était belle, nous débarquâmes facilement sur le rescif, où je fus reçu par une vingtaine d'Indiens, qui m'accueillirent avec des démonstrations d'amitié, et me conduisirent à leurs maisons, toutes construites, comme dans l'île de la Chaîne, à l'intérieur, sur le bord du lac. Là, ils me montrèrent une quantité de nacre qu'ils avaient entassée dans une de leurs habitations ; mais de qualité si inférieure à tous égards, qu'il était impossible d'en tirer aucun parti ; et, malgré mon désir de leur acheter quelque chose, malgré leurs sollicitations, je ne pus me charger de cette marchandise, et me vis forcé de leur dire qu'ils avaient travaillé pour rien.

Je ne voulus pas quitter cette île sans l'examiner un peu. Le sol en est assez étendu pour qu'on y puisse cultiver le taro, dont je trouvai des plants en divers endroits. Quoique le lac soit très-petit et déjà presque comblé, il ne s'y trouve que fort peu de cocotiers. Je présume qu'ils ont été détruits, dans cette île comme dans toutes les îles voisines, pendant les guerres de ses habitans avec les habitans d'Anaa. Elle possède, comme les autres, le fara (*pandanus odoratissimus*), et autres arbres propres à divers usages. Pendant notre promenade, les Indiens me parlèrent de canon. Je ne savais pas d'abord ce qu'ils voulaient dire, et je croyais qu'ils s'informaient s'il y en avait à bord ; mais je compris enfin qu'ils parlaient de pièces de canon qu'ils avaient à terre. Curieux de

les voir, je m'y fis conduire de suite; mais je les trouvai en tel état, qu'on ne pouvait rien distinguer. Les naturels me dirent qu'ils provenaient d'un bâtiment qui s'était perdu sur leurs côtes, il y avait bien long-temps ; et, songeant, depuis, que Byron, qui, en 1765, avait visité ce groupe, qu'il nomma *King Georges*, avait trouvé à Taapouta plusieurs débris de naufrage, et que Cook avait, plus tard, trouvé, je crois, une pièce du gouvernail d'un canot portant le nom du bâtiment de Roggewein, j'ai imaginé que ce groupe pourrait bien être les *Pernicieuses* de ce dernier navigateur, et que c'est sur Taapouta que sa galère se perdit; ce qui expliquerait un peu l'obscurité de ce voyage, jusqu'à ce moment demeuré inexpliquable ; et ferait retrouver, à peu près, ces îles, qu'on a, jusqu'ici, vainement cherchées.

Cette petite course à terre me prit beaucoup plus de temps que je ne pensais. Il était plus de cinq heures, que je n'étais pas encore à bord ; et des Indiens étant venus avec nous, il était nuit close quand nous nous quittâmes. L'île est située par 14° 39′ de lat. sud, et par 147° 27′ de long. occ. Taapouta est si près de Taaroa, qu'elle est continuellement visitée par les habitans de cette dernière. Je crois même que les Indiens qu'on y trouve ne sont que des visiteurs de Taaroa. On y voit aussi quelquefois les naturels d'Anaa qui, d'ailleurs, se sont établis à Taaroa, et forment la majorité de ses habitans; mais ils ne s'entendent guère avec les aborigènes

de ces deux îles, qui y sont revenus d'O-taïti, depuis quelques années.

De Taapouta, nous nous portâmes sur l'île *Wilson* (*Mani* des Indiens), où, avant mon départ d'O-taïti pour Valparaiso, j'avais fait conduire quelques plongeurs qui devaient, sous la direction d'un blanc, y travailler pour mon compte, jusqu'à mon retour. Cette île n'est guère qu'à cinquante-trois milles de Taapouta; et comme nous ne voulions pas y arriver avant le matin, nous diminuâmes de voiles, pour ne faire que quatre à cinq milles à l'heure, tout au plus, ce qui, vu celle qu'il était (sept heures), quand nous avions quitté Taapouta, devait nous conduire à Mani vers six; car, déjà parvenus entre les îles de l'Archipel, nous croyions n'avoir que peu de courant; mais nous nous trompions singulièrement. Restés, par un beau temps, sur le pont jusqu'à minuit passé, nous crûmes distinguer, à quelques milles de distance, à l'avant du navire, quelque chose qui ressemblait à une île et qui se développa promptement à nos yeux. C'était *Mani*, dont, à une heure, nous n'étions plus qu'à deux milles; d'où nous dûmes conclure que le courant nous avait encore portés au moins de trente milles en six heures, ce qui était extraordinaire.

Cette circonstance nous fit prendre des précautions. La brise était bonne. Nous tâchâmes de nous maintenir jusqu'au matin; et, soit qu'il y ait des momens de variation dans l'intensité des courans,

soit que nous eussions marché un peu plus que nous ne pensions, nous reconnûmes le matin que nous n'avions pas perdu de terrain, ou que, du moins, nous n'en avions perdu que fort peu ; car nous étions encore de deux à trois milles au vent de l'île.

Dès qu'il fit assez clair pour que nous pussions approcher sans danger, nous nous dirigeâmes sur l'île et la longeâmes du côté S.-E., vers six heures ; mais nous n'aperçûmes nulle part aucune trace d'habitans ni de plongeurs. Au S.-O., pourtant, nous vîmes cinq ou six personnes ensemble. J'y allai de suite, moi-même, dans l'embarcation ; et, arrivé tout près, je reconnus que c'étaient trois hommes, deux femmes et un petit garçon, seuls habitans de l'île. La mer étant trop haute pour pouvoir débarquer sur le rescif, et le bruit des vagues ne permettant pas de s'entendre à cette distance, je leur fis signe de venir; mais ils s'y refusèrent. Alors mon domestique, né aux Marquises, se jeta à la mer; et, traversant la houle à la nage, parvint, en peu de minutes, sur le rescif, où il se vit couvert de caresses par les Indiens; aussi doux que simples, quand les circonstances ne les font pas sortir de leur véritable caractère.

Il eut beaucoup de peine à s'arracher des bras de ses concitoyens, qui l'accablaient de questions sur son voyage, sans qu'il en pût rien tirer sur ce qui me regardait. Il resta long-temps éloigné. Mes signes d'impatience le décidèrent enfin à quitter ses

amis, et il se jeta à la mer. J'eus un moment de crainte; car il y a beaucoup de requins aux environs de cette île; mais, plongeant au-dessous des hautes vagues, et nageant comme un poisson, il fut bientôt de retour. Il m'apprit que les brigands de l'île de la Chaîne venaient de me jouer un nouveau tour. C'étaient eux qui étaient les plongeurs que je cherchais: au bout de trois semaines de travail, ils s'étaient saisis de mon embarcation et l'avaient enlevée, avec toutes les provisions, laissant le blanc, leur conducteur, garrotté dans une petite baraque qu'il habitait, après l'avoir maltraité et dépouillé de tout. Peu de jours après, une goëlette d'O-taïti, qui devait lui apporter des provisions et lui amener d'autres plongeurs, y était venue, avait enlevé le peu de nacre qu'elle avait trouvée et était retournée à O-taïti. A la nouvelle de ce nouveau désastre, je revins à bord et donnai ordre de diriger directement sur O-taïti, sans plus nous arrêter en route.

L'île Wilson ou Mani est située par 14° 28′ de lat. sud, et par 148° 30′ de long. occ. Elle a, vers l'ouest, une passe si tortueuse et si étroite, que l'entrée en est difficile et même dangereuse, à moins qu'on ne soit tout-à-fait favorisé par le vent. Cette île n'a qu'une demi-douzaine de cocotiers; et, suivant les Indiens, le poisson y est empoisonné, de manière à causer des douleurs terribles et souvent la mort, quand on en a mangé quelque temps; aussi n'y voit-on que rarement plus de six à douze

habitans. Les pirates de l'île de la Chaîne y descendent pourtant parfois ; et, quelques jours avant notre arrivée, deux pirogues, portant près de quatre-vingt personnes, s'y étaient arrêtées quelques jours. Cette île, de forme presque ronde, a environ dix lieues de circonférence; on s'y procure de l'eau, comme dans les autres îles de cet Archipel, en faisant des trous dans le sable du côté du lac.

En quittant Mani, nous longeâmes *Waterland*, île absolument pareille à Mani, et où les Indiens ne veulent pas résider, pour la même raison, prétendant même que, dans plusieurs saisons de l'année, tous les poissons y sont un poison assez subtil pour faire mourir en peu de jours. Cette île a une passe par où des bâtimens de toute dimension pourraient entrer dans le lac de l'intérieur ; mais, ne produisant pas un seul cocotier, elle ne pourrait être de quelque ressource que pour le cas où il s'agirait de réparer des avaries ou de faire un peu d'eau, qu'on y trouverait par le moyen déjà indiqué pour les autres îles, c'est-à-dire en faisant des trous dans le sable du côté du lac. Sa situation est par 14° 36′ de lat. sud, et par 148° 45′ de long. occ.

A l'entrée de la nuit, nous étions en face du canal qui sépare les îles *Vliegen* (Mouches) et de *Rurick* ; et, comme le temps était beau, nous poursuivîmes notre route. Le ciel très-pur permettait de distinguer les objets à une assez grande distance; mais ces îles sont si basses, que, tout en passant au milieu du

au lever du soleil, nous distinguions les hautes montagnes d'O-taïti.

SECTION II.

ARCHIPEL DES ILES DE LA SOCIÉTÉ.

(*O-taïti* ou *Taïti* des naturels et des cartes modernes.)

Cet Archipel comprend neuf îles principales, occupant un espace immense en longitude occidentale et en latitude méridionale, séparées qu'elles sont les unes des autres par des canaux dont plusieurs sont d'une largeur considérable; mais j'appèlerai surtout l'attention du lecteur sur les suivantes : *O-taïti* ou *Taïti*; *Eïméo* ou *Morea*; *Raïatea*, *Tahaa*, et *Bora Bora*, que j'ai plus particulièrement connues, pour les avoir visitées dans plusieurs de mes voyages, et qui vont faire, en conséquence, le sujet d'autant de paragraphes séparés.

§ Ier.

O-TAÏTI OU TAÏTI (1).

(*Sagittaria* (?) de Quiros; *Georges III*, de Wallis; *Nouvelle Cythère*, de Bougainville.)

J'ai fait deux voyages à O-taïti, qui a toujours été

(1) *Otekeiti* ou *Teheiti* ou *Oteheite*, *Teheite*, suivant l'orthographe anglaise.

le centre de mes opérations commerciales et des observations diverses dont cet ouvrage est le recueil. La nature des faits dont ils se composent, leur importance relative, me déterminent à les placer ici dans leur ordre chronologique. Ils en seront ainsi plus intelligibles au lecteur, en raison des circonstances locales qui se rattachent à des souvenirs placés dans un ordre invariable.

Le premier est de 1829, le second de 1830, à la date précise indiquée à la fin du chapitre précédent; et chacun d'eux fera l'objet de deux articles distincts.

ARTICLE PREMIER.

PREMIER VOYAGE.

1829.

J'arrivai à O-taïti vers la mi-mars.

« *Italiam ! Italiam !* » Pouvais-je m'écrier avec les Troyens de Virgile.

O-taïti, en effet, indépendamment même du plaisir qu'on éprouve toujours à voir le lieu de sa destination, après un long voyage de mer; O-taïti, dis-je, devait avoir pour moi bien des charmes; car j'y venais fonder un établissement de commerce et tenter des spéculations destinées à réparer de grands malheurs.

J'y entrai par la grande passe, située au nord-ouest

de celle de Papaïti proprement dite; passe spacieuse et facile, par les vents d'est; mais il arrive, néanmoins, souvent, que, lorsque le vent vient du sud-est, rejeté, en quelque sorte, d'Eïméo, il souffle de l'ouest dans la baie; tandis que, plus au large et dans les autres parties de l'île, il vente frais du sud-est. Le pilote connaît bien tout cela; il sait bien aussi qu'avec un vent alisé très-fort on a un calme plat dans l'intérieur des rescifs; aussi convient-il de l'avoir à bord, avant d'entrer dans le port.

C'est un spectacle bien imposant que la vue de cette île, quand on la serre d'assez près pour voir la mer se dérouler sur les rescifs qui l'entourent de toutes parts; et pour en distinguer, en même temps, les baies spacieuses, d'une eau calme et tranquille; les profondes vallées; les ravins, dont, en rubans argentés, descend, dans toutes les directions, une onde limpide, formant les mille petits ruisseaux qui fécondent et vivifient les terres basses; et les montagnes, enfin, couvertes, jusqu'à leur sommet, des arbres les plus majestueux.

L'Européen surpris, en contemplant, dans toute sa splendeur, le luxe des tropiques, au sein de cette île enchanteresse, s'étonne d'y voir se réaliser les plus gracieuses fictions des poëtes. Quelque pompeux que puisse paraître ce tableau, il n'a pourtant rien d'exagéré. J'en appèle à tous ceux qui ont vu O-taïti sans prévention, et qui peuvent apprécier et sentir des beautés de ce genre.

La circonstance dans laquelle j'y arrivais n'était pourtant pas des plus favorables possible à la poésie des impressions. Nous nous étions montrés devant l'île un dimanche. Tout y était d'une tristesse mortelle; et moi, qui me présentais la tête encore remplie de ces riantes images des voyages de Cook, époque où les baies fourmillaient de pirogues et le rivage de peuple, qu'on juge de l'effet, à mes yeux! Pas une pirogue....; et, si le pilote ne fût pas venu à bord, j'aurais pu croire que les habitans n'existaient plus, et que les îles étaient désertes, comme elles s'étaient vues exposées à le devenir il n'y avait que peu d'années; mais, en approchant du port d'Antonoa, la scène se modifia. Nous vîmes là, d'abord, une fort jolie maison appartenant à un Anglais, M. Bignoll; nous y vîmes aussi du monde, ce qui me soutenait un peu; et quand, plus loin, en doublant la dernière pointe, qui nous masquait la baie de Papaïti, nous aperçûmes un, puis deux, et jusqu'à six grands navires à l'ancre, ma joie fut extrême; car il y avait plus de trois mois que nous naviguions; et j'acquérais enfin la certitude non-seulement de me reposer, mais encore de me trouver en société. Ces bâtimens étaient des baleiniers. Il y avait aussi une goëlette de soixante tonneaux environ, appartenant aux missionnaires, et qui était sur son départ pour les Marquises; puis, enfin, quelques autres petits bâtimens qui appartenaient, soit à des blancs résidant dans l'île, soit à des chefs indiens.

De l'endroit où nous avions jeté l'ancre, le coup d'œil est assez beau. Nous avions devant nous, au sud-est, la terre, dont le rivage est garni de maisons, sur toute l'étendue de la baie, où elles se dessinent en demi-cercle. Elles font, de loin, un bon effet, surtout l'église, l'école et la maison du missionnaire, qui s'unissent, dans la perspective, à des groupes d'arbres magnifiques; et, quoique les premières montagnes soient, en cet endroit, un peu stériles, couronnées qu'elles sont par d'autres plus élevées, et couvertes de verdure jusqu'au sommet, le contraste même ne laisse pas que de produire un effet assez agréable. L'extrémité nord de la baie est une pointe couverte de cocotiers, au-dessous desquels se voient aussi, çà et là, quelques demeures. Au sud-ouest est une terre qui descend graduellement depuis les hauteurs jusqu'à la mer, et qui indique le canal de séparation d'O-taïti d'avec Eiméo, île à sept lieues de cette dernière, et qu'on voit dans le lointain, à l'ouest. Près de nous, au nord-ouest, nous avions cette jolie petite île, *Motou Outa*, où la reine fait presque toujours sa résidence; puis le rescif, qui s'étend depuis le nord, à la distance d'environ un mille et demi, jusqu'à perte de vue, au sud-ouest; puis, enfin, la baie même, peuplée de navires. Tout cela forme un panorama qui, dans son ensemble, serait toujours et partout plein de charmes; mais enchanteur, surtout, pour ceux qui, pour la première fois, contemplent ce genre de richesses, ces paysages et ces

scènes si différentes de nos vues d'Europe ou de tout autre pays des zones tempérées.

Comme je l'ai dit, c'était un dimanche; et, à cette époque, les ordonnances qui interdisaient, ce jour-là, jusqu'à l'usage des pirogues étaient encore, du plus au moins, en vigueur; aussi n'en vint-il que deux ou trois le long du bord. Je me croyais dans un pays de saints. La plupart des capitaines étaient pourtant venus nous rendre leur visite; et, à notre tour, le capitaine et moi, nous allâmes à bord de leurs navires. Pendant que nous étions sur le pont d'un des plus éloignés, le peuple commençait à s'acheminer vers les églises, pour le service de l'après-dîner. Je fus extrêmement étonné de voir un certain nombre de *dames* en chapeaux, et qui paraissaient fort bien mises. Le mot de *ladies*, que je leur appliquais, excita l'hilarité des capitaines. On m'apporta une longue vue; et, à l'aide de cet instrument, je m'aperçus qu'en effet les personnes que j'avais prises pour des dames élégamment vêtues étaient des Indiennes portant des chapeaux de paille; mais, du reste, pour la plupart, enveloppées de quelques étoffes sans forme ni figure; et, d'ailleurs, toutes sans bas et sans souliers. Il en était de même des hommes. Je désirais aller à terre pour voir de plus près ce bizarre accoutrement mi-européen, mi-national, qui devait donner à ce peuple un air des plus ridicule. Plusieurs personnes m'y accompagnèrent par complaisance; et, en peu de minutes, de rapides ba-

leinières nous avaient conduit au débarcadère, vers le centre de la baie.

Là, comme presque partout à l'arrivée de quelqu'étranger, nous fûmes, à notre débarquement, entourés de monde, surtout de jeunes filles, la plupart nues jusqu'à la ceinture, d'autres vêtues d'une espèce de blouse; mais presque toutes n'ayant qu'une pièce d'étoffe qui leur enveloppait les reins et descendait jusqu'au genou; et une autre négligemment jetée sur les épaules; habillement simple, mais qui, après tout, leur sied mieux que tout autre. En avançant, nous vîmes, enfin, les femmes qui avaient attiré mon attention dès le bord. Leur costume était à peu près le même : une pièce d'étoffe attachée au tour des reins, en forme de jupe, et puis une espèce de blouse ou quelque pièce d'étoffe sans coutures, leur descendant des épaules à la ceinture; avec cela d'assez jolis chapeaux ornés de rubans; mais les jambes et les pieds nus. Les hommes portaient, pour la plupart, une chemise et une pièce d'étoffe qui les couvrait de la ceinture au bas, comme les femmes; quelques-uns avaient des pantalons; mais aucun n'avait de souliers ni de bas. J'en vis aussi portant des habits qui, même, leur allaient assez bien, mais d'autres portaient des vestes et des habits militaires sur le corps nu. L'ensemble de tous ces costumes était sans goût, sans choix, mesquin, ridicule, et ressemblait plutôt à une mascarade qu'à toute autre chose. Je souffrais de les voir ainsi travestis, tandis

que leurs vêtemens d'autrefois étaient aussi élégans que riches. A quelques pas de là, plusieurs femmes, en traversant une petite rivière, relevaient leurs vêtemens, et s'asseyaient dans l'eau pour se laver le corps, montrant plus de propreté que de sentiment des convenances et de la décence (1).

Voulant aller à l'école et à l'église, nous avançâmes dans la plaine, pour prendre la route que les Anglais appellent *brome*. Là, cette route est assez belle; mais je reconnus qu'à O-taïti il est avantageux de ne porter ni bas, ni souliers; car, aux deux endroits où il fallait passer l'eau, il n'y a, pour tout pont, qu'un morceau de bois sur lequel il aurait été impossible de passer le soir.

A l'école nous trouvâmes réunis un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles, qui répétaient tous ensemble, sur un ton nasillard, des réponses de catéchisme. Je remarquai que, parmi les femmes et les jeunes filles, plusieurs étaient des connaissances intimes des personnes qui m'accompagnaient. De

(1) C'est un usage encore généralement observé à O-taïti que les femmes se mettent toutes nues dans l'eau, et cela, souvent, en des lieux où il n'y en a guère qu'un demi-pied, et là, si elles ne se découvrent pas entièrement, au moins ont-elles grand soin de montrer qu'elles se lavent toutes les parties du corps. On les voit toujours choisir, pour faire ces ablutions, les endroits où passent beaucoup d'étrangers. J'ai demeuré long-temps en un lieu d'où je pouvais voir ce manége; et je me suis convaincu qu'il n'y a pas à O-taïti, petite fille si modeste, si religieuse, qui n'emploie ce genre de coquetterie.

l'école nous allâmes à l'église, où, comme partout ailleurs, nous étions un objet de curiosité. Il y avait déjà beaucoup de monde réuni, et le missionnaire arriva peu de minutes après notre entrée. Le service commença par le chant d'un hymne; et, pour la première fois, je fus agréablement surpris. Ils chantaient bien et très-bien même. Je remarquai plusieurs femmes qui avaient une voix douce et agréable, et qui, avec de l'exercice, auraient pu se distinguer comme musiciennes. Après l'hymne vinrent des prières, un sermon, etc.; mais ce qu'il n'y avait pas, c'était de la dévotion, de l'attention, du silence et de la modestie. Les femmes causaient et lorgnaient ou riaient avec les étrangers. Les enfans et les jeunes gens couraient et étaient continuellement en mouvement d'un côté à l'autre de l'église. Les seuls membres de toute l'assemblée qui se tinssent tranquilles étaient les dormeurs; et ces derniers n'étaient pas en petit nombre (1). Peu de momens me suffirent pour me mettre au fait de l'état de la religion dans ces îles; mais je n'avais encore aucune

(1) Au commencement de l'établissement du culte public, Pomaré, dans son zèle despotique, faisait punir et maltraiter les dormeurs, dans l'église même. Soit en raison des longueurs, soit à cause de la nature des discours, il paraît qu'il y avait peu d'office où des individus ne s'exposassent à des coups de bâton pour le plaisir de faire un petit somme. On m'a assuré que Pomaré lui-même a plus d'une fois transgressé sa propre loi; mais on ne dit pas qu'il ait jamais subi la peine de la transgression.

idée de la corruption et de l'immoralité de ce peuple, dont je ne tardai pas à recueillir des preuves trop convaincantes.

Une chose sur laquelle l'éloignement du bord m'avait aussi trompé, c'étaient les maisons, l'église et même l'école, tous bâtimens mal construits et déjà tombés en ruines. Les maisons des Indiens étaient bien pires. Toutes les maisons construites à l'européenne, et qu'on voyait dans la baie, appartenaient à des blancs; les autres, à quelques exceptions près, ne valaient guère mieux que des huttes, surtout celles qui se trouvaient un peu dans l'intérieur des terres. La plupart étaient infectes; on y eût en vain cherché un meuble, même de ceux qu'ils possédaient autrefois; et, presque partout, je trouvai les Indiens couchés, dans l'inaction ou l'indolence, soit par terre, soit sur quelques mauvaises nattes. Je ne pouvais revenir de mon étonnement, et cette seule visite à terre dissipa toutes les illusions dont je m'étais bercé.

Avant de retourner à bord, nous parcourûmes une partie de Papaïti; et la beauté du lieu me réconcilia quelque peu avec les habitans, qui, moins propres, moins industrieux, et, sous tous les rapports, moins intéressans qu'autrefois, ne paraissent pourtant pas encore malheureux, dans un pays où la nature leur procure une nourriture saine et abondante. Vers le sud-ouest, s'étend une vallée magnifique, toute plantée de beaux arbres à pain qui ga-

infamies dont j'ai jamais été témoin, la plus sale et la plus honteuse. La bassesse de ces gens était révoltante ; et ce désordre, qui n'a cessé d'aller en augmentant, pendant tout le temps de mon séjour dans l'île, y fut porté à un tel excès, que je ne pourrais ni le dépeindre ni même tout dire à cet égard, sans paraître calomnier les Indiens, et sans courir le risque de scandaliser plus d'un lecteur, dans telle des contrées où ce livre pourra parvenir. Peu de jours après mon arrivée à O-taïti, j'avais envoyé la goëlette avec des plongeurs, à l'une des îles Pomoutou, avec ordre de gagner, de là, les îles des Navigateurs, les îles des Apaï, et quelques-unes des plus orientales du groupe des Fidgi, tandis que moi, je resterais à O-taïti, pour acheter de l'arrow-root, etc. L'époque de son retour étant venue, je commençais à m'inquiéter, quand, environ trois mois et demi après son départ, j'appris qu'elle s'était perdue, et que l'équipage avait été fait prisonnier par les Indiens des Fidgi. Ce malheur me relégua dans l'île, et m'y contraignit à un séjour de plus de quatorze mois, dont je vais faire connaître les principaux incidens.

J'avais donné ordre au capitaine de la goëlette d'être de retour à O-taïti dans trois à quatre mois, au plus tard; je l'attendais donc pour cette époque et me pressais moi-même, pour préparer ma cargaison. Je me fiais toujours à ce que j'avais entendu dire de la probité et de la justice des Indiens, depuis le chan-

gement de religion; car, ce que j'avais vu du débordement de leurs mœurs me paraissait n'être que le tort de quelques individus, renfermé dans la seule localité de Papaïti. Je crus, en conséquence, pour mieux engager les Indiens à faire de l'arrow-root, pouvoir, en toute sûreté, le payer d'avance, au moins en grande partie. Pour m'aider et pour me guider dans mes opérations, j'avais un Anglais établi dans l'île depuis six ou sept ans. Il vint, bientôt, pour m'offrir leurs services, un grand nombre d'Indiens, parmi lesquels s'en trouvaient plusieurs des plus notables et des mieux famés, comme chrétiens assidus. On convint des prix, des mesures, etc., d'ailleurs conformes aux usages depuis long-temps établis dans l'île. Tous me promirent d'être exacts pour l'époque, et de m'approvisionner des meilleures qualités. Dans ce commencement d'affaires à O-taïti, j'eus occasion de les voir beaucoup, et d'observer, dans tous les détails, leurs mœurs domestiques et leurs rapports mutuels. Plus tard, je ne connus que trop bien leurs principes; mais ces essais de relations commerciales, qui, dans la suite, me devinrent si désagréables, commencèrent par des scènes burlesques et fort divertissantes. Il fut d'abord question de l'échange d'une cinquantaine d'habits et de redingotes contre de l'arrow-root. Tous voulaient en avoir. Malheureusement, quoique je les eusse fait faire pour des hommes de première taille, il y en avait peu qui pussent les mettre, ce qui ne les

empêchait pas d'essayer. Il était déjà fort singulier de les voir endosser ces habits, nus comme ils étaient, n'ayant que le maro et quelque peu d'étoffe autour des reins ; et puis se promener avec importance devant la glace ; mais le plus plaisant était que presque tous se trompaient en les essayant, et les mettaient de manière à ce que le dos venait sur le ventre, le collet sous le menton, ce qui les eût obligés à les boutonner par derrière ; ou bien ils passaient le bras gauche dans la manche droite, ou le bras droit dans la manche gauche ; ou bien, enfin, ils les mettaient toutes les deux, mais les pans en haut et le collet en bas. Moi, je les laissais faire, et il était rare qu'ils ne se trompassent pas ainsi trois ou quatre fois de suite. D'ailleurs, à la première épreuve, je riais de si bon cœur qu'il m'aurait été impossible de venir à leur aide. La plupart, s'ils parvenaient enfin à s'habiller, se trouvaient, dans leur nouvelle parure, serrés comme dans un étau ; les bras presque joints par derrière, et si gênés qu'il leur aurait été impossible de porter un morceau à la bouche; ce qui ne les empêcha pas, le dimanche d'après, de paraître tous à l'église en cet équipage. J'eus pourtant quelque pitié d'eux, en les en voyant revenir. Ils suaient à grosses gouttes, et paraissaient souffrir beaucoup de cet excès de luxe et de cet étalage de richesses.

Trois mois s'étaient passés, et presque aucun de mes débiteurs ne m'avait encore payé mon arrow-root. Fatigué d'attendre, je me mis à les presser ;

alors ils me contestèrent la mesure, voulant la réduire d'un grand tiers, et un Indien, qui avait acheté pour moi, et qui, loyal et droit, reprochait leur mauvaise foi à ses compatriotes, fut, pour ce fait seul, traduit par eux devant le tribunal. Je fus présent à ce singulier débat, où des juges voulaient condamner un individu, parce qu'il était juste. M. Pritchard, qui y était intéressé, achetant lui-même quelquefois de l'arrow-root, s'y trouvait avec sa femme; et comme il prit part au débat, il fut cause, je crois, que mon individu se tira d'affaire, et que les choses en restèrent là. En résumé, pas un seul, sur plus de cent vingt, ne me paya ce qui m'était dû. Plusieurs poussèrent la déloyauté jusqu'à me donner de l'arrow - root mal préparé, jusqu'à me l'apporter mouillé ou moisi; et, parmi tant de gens, au nombre desquels il s'en trouvait plusieurs des plus recommandables, comme je l'ai dit, pour leur zèle comme chrétiens et pour leur dévotion, je n'en ai pas rencontré un seul rigoureusement honnête homme, sauf l'individu déjà mentionné, qui avait fait mes achats et reçu mes marchandises; et qui, toujours juste et droit, quoique fort mauvais sujet, puisqu'il s'enivrait quelquefois et n'allait que rarement à l'église, me donna toutes les preuves possibles d'une intégrité à toute épreuve. Quand j'exposai mon affaire à M. Nott, il m'avoua franchement que les Indiens en étaient au point qu'on ne pouvait, avec sûreté, leur confier la moindre chose; et me

dites crûment, paraîtraient révoltantes et causeraient du scandale, chose que ces insulaires ne sauraient concevoir, et que les missionnaires n'ont jamais pu leur faire comprendre. Je fus un jour témoin d'une discussion qui m'en démontra la presqu'impossibilité. J'étais chez un Anglais marié à une Indienne, qui, en ma présence, dit à son mari une chose qu'une femme aurait à la rigueur pu dire ailleurs. Il s'agissait d'une autre qui avait beaucoup souffert dans ses couches, et la jeune épouse craignait également de beaucoup souffrir; mais elle en donnait clairement la raison. Son mari, tout fâché, l'accusait de grossièreté, d'indécence, quand elle, tout étonnée : « Eh bien ! répliqua-t-elle, n'est-ce pas la vérité ? » — « Sans doute, dit l'Anglais, mais il ne fallait pas » employer ces termes. » — « Quels termes faut-il donc » employer ? faut-il donner un autre nom à la chose ? » et, si je la pense toujours, cela ne revient-il pas » au même ? » Sa naïveté nous fit rire. Il est certain qu'ils sont encore innocens sur tout cela, et qu'ils n'y voient pas le moindre mal. On pourrait peut-être en dire tout autant de leurs actions et de leurs mœurs en général; mais il est bien fâcheux pour les missionnaires de trouver là une école de corruption qui perdra leurs enfans; car, quiconque a chez soi des servantes indiennes est sûr que ses enfans entendront un langage, et apprendront des choses dont ils seraient à peine instruits dans les lieux les plus corrompus des pays civilisés.

Environ un mois après mon arrivée, Tati, le chef de Papara, vint me voir, accompagné d'un Indien nommé Gimes, qui m'a aidé, depuis, dans mes achats d'arrow-root, et celui-là même dont j'ai déjà vanté la bonne foi. Le chef m'apportait plusieurs présens en fruits et en cochons. Il me fit demander si je voulais les accepter et être son ami. J'avais entendu dire beaucoup de bien de cet homme et j'acceptai ses offres avec plaisir. Il m'invita à venir à Papara, me promettant de m'y donner des terres, de m'y construire une maison, etc. J'ignore de quel sentiment il était mu, dans cette circonstance; mais, personnellement, il s'est toujours, dans la suite, bien comporté à mon égard. Peut-être est-il, de tous les Indiens de toutes les îles, celui dont la conduite est la plus régulière. C'est, de plus, le chef le plus distingué d'O-taïti. Il a le goût des entreprises commerciales, est doué d'une grande activité, d'un esprit juste et prévoyant; vit, plus que les autres, à la manière européenne; et, s'il eût été roi de l'île, il aurait fait faire des progrès à son peuple. A tant de bonnes qualités morales, il joint l'avantage d'être un des beaux hommes du pays, même parmi ceux de la haute aristocratie. Taille de cinq pieds dix pouces; membres bien faits et bien proportionnés; figure des plus nobles et des plus imposantes qu'on puisse rencontrer ici; front élevé, yeux plein d'expression; nez quelque peu aquilin; bouche un peu grande, mais ornée d'une denture superbe; visage rond; contenance ouverte, nonob-

stant un air sévère fait pour inspirer à la fois la confiance et le respect; car tous ses traits respirent non pas la hauteur et l'orgueil, mais la fermeté et l'habitude du commandement. Tel est l'homme qui s'offrait à moi pour ami; l'homme à qui, jusqu'à présent, je m'applaudis d'avoir accordé ce titre; l'homme que j'aime encore et dont je crois être aimé. Trop heureux, si, partout ailleurs, j'eusse rencontré, dans beaucoup d'autres, la même sincérité et le même dévoûment!

Dans les premiers temps, et dans la suite de mon séjour à Papaïti, la reine aussi venait souvent me voir; mais, quoique sa Majesté se montrât toujours personnellement aimable et bonne, sa visite ne m'était pas, toujours, des plus agréables, à cause du grand nombre de misérables des deux sexes qui l'entouraient sans cesse, et pour lesquels elle ne cessait de demander différentes choses, mais surtout de l'eau-de-vie. Il n'y avait pourtant que les *faréaréa* (dames pour accompagner), ou les femmes chargées de la distraire et de l'amuser qui entrassent avec elle. Il arrivait souvent qu'elle les faisait chanter et même danser en ma présence. Ce n'étaient pas là les fêtes brillantes des temps d'Obéria, ni les danses gracieuses des bayadères de cette époque de gloire. Les instrumens étaient tout bonnement des *jews-harps*, au son desquelles elles exécutaient des danses plus lascives qu'aimables, et il n'y avait d'intéressant, de vraiment original, que leur chant. Ces airs

o-taïtiens, en effet, sont pleins d'harmonie, et ne manquent pas de charmes, quand ils sont chantés, comme ils l'étaient, par ces jeunes filles. Je les entendais toujours avec un véritable plaisir; mais, comme je l'ai dit, le désagréable, l'inconvénient de ces visites était la présence d'un ramas de parasites de sa cour qui, s'attachant à ses pas, assiégeaient la maison où elle était. Pour se soustraire elle-même à leur importunité, elle se cachait d'eux et faisait souvent fermer portes et fenêtres; mais il n'était pas rare qu'ils ouvrissent par force les jalousies, regardant, tout au moins, par toutes les ouvertures, ce qui se passait dans l'intérieur; et le plus singulier, c'est qu'elle se formalisait et se plaignait rarement de leur manque d'égards. Le cri sans cesse répété de ces courtisans d'un nouveau genre était du rhum! du rhum! toujours du rhum! et plus on leur en donnait, plus ils en voulaient avoir. Je recevais aussi souvent par écrit, soit en son nom, soit à son insu, des demandes de cette nature. C'était une contribution à laquelle les étrangers étaient soumis en ces derniers temps; mais, sachant que les Indiens se permettaient de pareilles réquisitions sans qu'elle les eût ordonnées, je les accueillais souvent par un refus; mais quand la requête venait effectivement d'elle, ou était régulièrement faite en son nom, il devenait difficile de n'y pas obtempérer; comme aussi quand elle émanait de sa mère, de sa tante, etc., dont les visites étaient presque toujours des plus gênantes,

surtout celles de Water-vahiné, la nourrice de la reine, qui, ainsi que sa compagnie, ne se bornait pas à demander pour les autres, mais buvait elle-même jusqu'à se mettre dans un état d'ivresse à ne pouvoir bouger. Un tel ordre de choses allant toujours en empirant, aurait fini par perdre ces îles, si l'on y eût porté remède, en interdisant entièrement l'usage des boissons fortes, comme on le verra plus tard.

Ne comptant rester que peu de temps dans l'île, je dus chercher à voir tout ce qu'elle pouvait offrir d'intéressant et de digne d'être observé. Je désirais surtout voir une assemblée qui se tient annuellement vers le mois de mai. Elle réunit une grande partie du peuple; et, sans exception, tous les chefs, les représentans, les juges et autres fonctionnaires publics. J'espérais surtout y voir et y entendre mon ami Tati, dont on ne cessait de me vanter l'éloquence, ainsi que celle d'un ou deux des autres chefs.

Cette assemblée a été établie par les missionnaires, dans un but moins politique que religieux, comme presque toutes les institutions fondées depuis le changement de religion, les missionnaires prétendant ne se mêler de rien de ce qui regarde l'administration des îles. L'assemblée dont il s'agit date des temps de grande ferveur, où quelques-uns des missionnaires, trompés par les apparences, croyaient que tout ce qui était pieux serait reçu favorablement; et, se laissant éblouir par un premier succès, voyaient, dans

ces sauvages convertis, des modèles de vertu, de dévotion, et des hommes des plus dévoués surtout à tout ce qui est saint et religieux. En voici l'objet : La société des missionnaires d'Angleterre faisait encore des dépenses énormes pour ces îles, quoique le peuple y fût converti et censé chrétien. Elle avait pensé plus d'une fois à faire supporter aux Indiens les frais de mission ; mais plusieurs des catéchistes d'O-taïti connaissaient déjà trop bien le caractère de leurs catéchumènes pour entrer dans ces vues ; et, effectivement, à moins d'adopter les mœurs du pays, de vivre et de s'habiller comme les Indiens, la chose était impraticable. Une demeure sans meubles et la nourriture étaient tout ce qu'on leur aurait accordé ; encore le dernier article eût-il quelquefois fait défaut. Quant à une taxe quelconque, il n'y fallait pas songer ; car, en tout, payer n'est pas le fort des O-taïtiens. En cela, ils ne font d'exception pour personne, pas même pour ceux qui se sacrifient à leurs intérêts et au désir de leur être utiles. Ils se sont, au reste, de tout temps, montrés les mêmes sous ce rapport ; et leurs anciens prêtres, afin d'assurer leur existence, avaient recours à la superstition, seul moyen de tirer quelque chose d'un peuple indifférent à tout, et trop léger pour éprouver des sentimens de gratitude. Les missionnaires eurent donc recours à un autre moyen ; et, sans leur demander salaire pour ce qu'ils faisaient en leur faveur, ils cherchèrent à leur démontrer que, comme bons chrétiens, ils

devaient contribuer, pour leur part, aux dépenses que faisait l'Angleterre, afin d'amener des conversions dans toutes les parties du monde; et, à cette occasion, ils leur vantaient le mérite de tels sacrifices devant Dieu et devant les hommes, devant ces derniers surtout. Avec quel étonnement ne verrait-on pas en Angleterre le bon peuple d'O-taïti souscrire pour l'œuvre des missions, et contribuer, pour sa part, à la conversion des païens, lui qui n'était converti que depuis peu? Quel triomphe pour la société des missionnaires! Quelle gloire pour les missionnaires eux-mêmes! Quel honneur pour le peuple de ces îles! Enthousiastes par nature, les O-taïtiens s'animaient à ce tableau. Tout le monde voulait souscrire. Il ne s'agissait que d'huile de coco et d'arrow-root. On fixait, pourtant, pour la plupart d'entr'eux, la contribution à environ cinq bambous, qui, dans de bonnes dimensions, pouvaient présenter une valeur assez considérable. La première année, tout alla bien; et, pour toutes les îles, le produit de la collecte fut assez satisfaisant; mais il diminua par degrés, les années suivantes; et fut bientôt réduit presqu'à rien. Le plus singulier dans cette affaire, c'est que plusieurs des souscripteurs, regrettant leur libéralité, employèrent la ruse pour se démêler d'intrigue. Ils avaient souscrit pour cinq bambous; ils en apportèrent cinq, en effet, mais si petits qu'ensemble ils contenaient à peine ce qu'aurait contenu un seul des bambous ordinaires; et, enfin, aucune

mesure fiscale ne put prendre chez ce peuple, malgré les lettres où la société décorait, du titre pompeux de secrétaire d'état, Pafaï, qui, lui-même, ne payera, ne travaillera que mené, comme autrefois, par la crainte et par la superstition.

Je désirais donc voir cette assemblée quelle qu'elle fût, d'autant plus qu'après les affaires de souscription pour la société des missionnaires, on s'y occupe de politique. La veille du jour où elle devait avoir lieu, le 9 mai, je crois, je vis déjà plusieurs pirogues remplies de monde qui doublaient la pointe méridionale de la baie. Quelques-unes s'arrêtèrent à Papaïti; mais le plus grand nombre se dirigeait droit sur Papaoa; et, par une prévoyance tout o-taïtienne, la plupart étaient remplies de provisions, mais seulement végétales; car, pour la viande, c'était la reine qui traitait, pendant ces jours d'assemblée. J'attendais mon ami Tati; mais on vint m'annoncer qu'il était resté à Panavia, et qu'il n'arriverait que le lendemain. Effectivement, le 10, de bonne heure, il passa par Papaïti et vint me voir avec *Games* ou *Gimes*, déjà nommé, le seul Indien de l'île qui parle passablement l'anglais. Il m'engagea beaucoup à venir à l'assemblée et à dîner chez la reine, invitation qui m'avait également été faite par cette dernière, en me faisant demander, en même temps, quelques bouteilles de vin et de l'eau-de-vie. Elle m'avait fait aussi demander, par le même messager, une paire de mes souliers. Je lui envoyai une paire d'escarpins

fort légers, et qui m'étaient trop petits; et j'étais curieux de l'en voir chaussée, d'autant plus qu'elle m'avait toujours paru avoir le pied petit. Le chef Tati voulait que je l'accompagnasse; mais il était encore de trop bonne heure. Je préférai me rendre à l'assemblée dans ma propre embarcation, que je fis toutefois préparer sans délai, ne voulant rien perdre des détails de la cérémonie.

Vers dix heures, des missionnaires passèrent à cheval et au grand galop. Je crus qu'il était alors temps de partir. Il y a trois milles de Papaïti à Papaoa. J'y fus en une demi-heure.

La vue des individus dont se compose une telle assemblée est vraiment assez singulière, surtout avant que tout le monde soit bien réuni. Campés en divers endroits, sous des arbres, sous des hangars, dans des cours, etc., vifs, occupés à causer, à jouer, à faire du tapage et toujours gais, les O-taïtiens reprennent alors quelque chose de cet heureux caractère d'activité et d'enjouement qui les distinguait au temps de nos premières visites, et qu'ils n'ont pas entièrement perdu, mais qui ne se montre plus guère dans la vie triste et monotone qu'on lui fait mener.

Après avoir fait un tour pour reconnaître et examiner les différens groupes; après avoir vu Tati et sa femme, j'allai chez la reine. Les missionnaires, leurs femmes et plusieurs de leurs enfans, s'y étaient réunis; mais ni la reine, ni sa mère, ni sa tante n'y étaient encore. Les missionnaires, pour la plupart,

étaient habillés de noir. Les femmes, assises sur deux rangs, parlaient bas ; et, sans la connaissance préalable que j'avais de ce qui allait se passer, sans les lazzis de quelques gaillardes d'Indiennes, suivantes de la reine, qui légèrement et élégamment vêtues, dans le goût de leur pays, passaient et repassaient souvent, égayant un peu la scène, j'aurais certainement cru qu'il s'agissait de funérailles, et que nous allions à un enterrement. Après une assez longue attente, les portes d'un cabinet s'ouvrirent, et la reine, sa mère et sa tante se présentèrent, avec de fort jolis chapeaux et habillées à l'européenne. Quelle barbarie, et comment peut-on engager ces pauvres gens à se martyriser ainsi ? La reine seule était passable. A l'âge qu'elle avait alors (environ dix-sept ans), tout sied bien aux femmes ; mais les autres étaient horribles. Elles me rappelaient ces théâtres de la Flandre, où, par scrupule de religion, les femmes ne se présentent point sur la scène ; et où l'on voit des charretiers représenter la plaintive Bérénice, et des forgerons la tendre Zaïre. La nourrice de la reine, surtout, qui a une figure ronde comme la lune et des formes masculines, jointes à un embonpoint démesuré, la grosse Water, avait un air si extraordinaire que, sur un théâtre, elle eût produit un effet unique, et sa présence seule aurait égayé toute la salle ; mais, ici, je riais tout seul ; encore fallait-il étouffer à demi mon hilarité et, en regardant la jeune reine, la

pitié qu'elle m'inspirait me rendait tout à coup mon sérieux. Gentille et même élégante dans ses manières et dans sa démarche, quand elle portait son costume national, elle avait alors l'air gêné, gauche, marchait mal, en levant les pieds, comme si ses souliers, qui étaient pourtant légers, car on lui en avait trouvé d'autres que les miens, eussent pesé plusieurs livres. Ce n'était plus la même femme. Elle semblait le sentir elle-même, et n'en paraissait pas trop contente.

L'heure de l'assemblée étant venue, on se mit en marche, d'abord la reine et toute la famille royale; puis les femmes européennes, les missionnaires et moi. De la maison au lieu où se tenait l'assemblée, il n'y avait qu'un pas. C'est un bâtiment spacieux, construit autrefois pour servir d'église. Les chefs et une grande partie du peuple y étaient déjà réunis. Il y avait une place spéciale pour la reine; et, près d'elle, étaient sa mère, sa tante, etc. Les missionnaires et leurs familles avaient également des bancs qui leur étaient destinés. Je me plaçai dans leur compagnie. La cérémonie commença, comme la célébration de l'office divin, par le chant d'un hymne, suivi d'une prière, de la lecture d'un texte de la Bible et d'un sermon. M. Daeling fit ensuite un discours pour prouver l'utilité des missionnaires et la nécessité dans laquelle se trouvait tout chrétien de contribuer, du plus au moins, à cette œuvre de charité, en aidant les sociétés d'Angleterre à multiplier les

conversions. Pour mieux le faire sentir, il traça le tableau des tourmens que s'infligent les superstitieux de l'Inde, où les veuves se brûlent, et où les fakirs s'imposent des supplices inouis. Ce discours, loin d'inspirer de la sympathie et de la pitié, ne fit qu'égayer les auditeurs. L'orateur s'étant, ensuite, avisé de leur peindre, par des gestes, la manière dont se tourmentaient ces fanatiques exaltés, en se couchant sur des clous, en s'enfonçant des crocs dans la chair, et en se faisant ainsi tourner suspendus à des roues, l'auditoire n'y vit plus que des fous qu'il aurait fallu contraindre à cesser de telles extravagances ou renfermer, et tout-à-fait indignes de pitié; de sorte que M. Daeling manqua absolument son effet. Après lui, quelques chefs parlèrent; mais la séance n'était point animée. Ils étaient revenus de leur enthousiasme. Les souscriptions n'allaient plus; et, après des répliques de quelques chefs et de quelques particuliers, l'affaire des souscriptions finit, comme elle avait commencé, par une prière.

On se retira avec un peu moins de cérémonie qu'on n'était venu. On se mêlait, et l'on causait au moins tout haut. J'aurais bien voulu donner le bras à la reine; mais les Indiens ne connaissaient pas encore cette manière de se promener, qui ne doit, probablement, son origine, dans la société civilisée, qu'aux égards que les hommes croient devoir à la débilité des femmes; considération qui, par le fait, aurait ici moins de force. Dans le cours de la so-

lennité, sa Majesté avait, pourtant, eu pour moi des attentions dont j'étais plus satisfait que les missionnaires; car ils n'aiment pas qu'elle sorte de ce décorum froid et fatigant de nos assemblées d'Europe. Peu de temps après notre arrivée au lieu de la réunion, elle m'avait appelé d'auprès des missionnaires, où je m'étais mis, pour me faire asseoir à ses côtés. J'y restai pendant toute la séance, et elle parut se plaire à mettre un peu ma galanterie à l'épreuve. Elle avait pour éventail une large feuille de fruit à pain, non par défaut d'un autre, mais parce que celui-ci remplissait mieux ses vues. Elle le laissait tomber à chaque instant, sans jamais faire le moindre geste qui annonçât l'intention de le ramasser elle-même, comptant, apparemment, pour cela, tout-à-fait sur moi. Elle le recevait même, le plus souvent, en véritable souveraine; mais quelquefois, pourtant, elle me récompensait par un sourire. En tout, cette femme est douce et bonne; à cette époque, elle était jolie. Je n'avais point à me plaindre de ma situation, et n'avais pas même trouvé la séance longue.

Le dîner était bon, bien servi, et les missionnaires même s'y montrèrent gais, ce qui, du reste, n'est pas rare. La plupart de ceux d'O-taïti, et je leur dois cette justice, sont des hommes aimables, qui n'ont rien de sombre, et dont la réserve n'est point affectée. M. Nott est un des vieillards les plus enjoués qu'on puisse rencontrer; M. Wilson

l'homme le plus doux et le meilleur que j'aie jamais vu.

MM. Pritchard, Simson et Osmond sont des hommes de la meilleure compagnie. J'ai déjà parlé de M. Davies, qu'on ne peut apprécier que dans l'intimité.

M. Heury n'a que le défaut d'être un peu rigoriste; d'ailleurs homme juste, droit et incapable de nuire à qui que ce soit au monde; et il n'est pas jusqu'à M. Daeling, avec qui l'on pourrait se plaire, dans ses bons momens, et chez qui l'on trouve l'hospitalité la plus franche et la plus cordiale, quand il n'est plus en prière (1).

Après dîner, la séance fut reprise; mais l'assemblée n'avait plus pour objet les souscriptions en faveur de la société des missionnaires. Il s'agissait de discussions politiques ou d'autres, ayant un rapport direct aux intérêts généraux de l'île. La reine y vint alors en costume national, mais qui n'est plus, pourtant, l'ancien costume. Elle avait, autour de la ceinture, une pièce de belle indienne qui lui descendait jusqu'au-dessous des genoux, en forme de jupe; et, par-dessus, une blouse, serrée au cou, avec une colle-

(1) Allusion à une habitude bien connue du révérend M. Daeling, de n'ouvrir jamais sa porte à qui que ce soit et pour quelque raison que ce puisse être, quand il s'occupe de ses exercices de dévotion, habitude qui ne paraît pas très-sociale; mais dont on ne peut, pourtant, jusqu'à un certain point, faire un tort à ce digne ecclésiastique.

rette, et descendant jusqu'à près des genoux, à la manière chinoise. Ce vêtement, qui ne serre point le corps, est fort décent, et l'est même plus qu'aucun autre, qui dessine davantage les formes. C'est le plus convenable pour ce climat. Ce costume va parfaitement bien aux femmes du pays. A cette assemblée, j'eus occasion de voir Tati dans son beau. Je ne le comprenais pas assez pour apprécier son éloquence parlée; mais quelle expression dans son regard, dans toute sa physionomie! quelle mélodie dans sa voix! quel geste et quelle tenue! C'était Talma sur la scène....; mais Talma dans un de ses rôles d'éclat. Il s'agissait d'une nouvelle secte, celle des *Mamaïa*, dont il sera question dans la partie historique. On la poursuivait avec acharnement, et le nombre des adeptes avait augmenté, comme toujours, au milieu des persécutions. Tati, dans cette circonstance, leur reprochait assez justement d'avoir fomenté des troubles; et, puisqu'il y avait, disait-il, des lois qui réglaient les formes du culte et les cérémonies religieuses, il était absurde qu'eux, de leur chef, sans la sanction du plus grand nombre, prétendissent changer ces formes et établir un culte et des cérémonies nouvelles. Il leur reprochait aussi leur ignorance, leurs mauvaises mœurs; et, s'animant par degrés, il s'approchait peu à peu de ses adversaires, pendant que sa figure prenait une expression terrifiante, qui fit la plus vive impression sur toute l'assemblée; mais, surtout, quand, les yeux en feu,

les lèvres tremblantes, et avec ce son de voix qui trahissait une passion ardente et une extrême agitation, il les menaçait par un geste, qui n'était que trop expressif, de les faire jeter à la mer; je vis, non seulement ces infortunés, mais presque tout l'auditoire, reculer et frémir. C'était beau; c'était antique. Quel pouvoir devaient avoir, autrefois, des hommes de sa trempe sur la multitude, quand, en des momens de grand intérêt, ils haranguaient leurs peuples en des lieux ouverts et vêtus de costumes imposans!

Il paraît que la sortie de Tati contre les Mamaïa, n'était pas, en cette circonstance, tout-à-fait sans but, et qu'il ne se borna pas à l'expression de son ressentiment contre eux; mais qu'il voulait aussi faire impression sur quelques-uns des grands personnages présens soupçonnés de favoriser la nouvelle secte. Je crois qu'il y réussit; et que le point de vue sous lequel il avait envisagé la question, les aura fait réfléchir, en leur montrant les suites que pouvait avoir une adhésion trop ouvertement prononcée aux principes de l'hérésie combattue.

Le temps du retour de ma goëlette était arrivé; et, n'ayant encore vu qu'une très-petite partie de l'île, je désirais vivement profiter du peu de jours qui me restaient pour aller voir Tati, chef de Papara; et pour faire, ensuite, en partie, le tour de l'île. J'envoyai, en conséquence, le 25 juillet, une note au chef, afin de le prévenir que je partirais le 29 pour Papara. Deux jours après, il m'envoya son cheval, afin

de me faciliter le voyage. M. Pritchard, le missionnaire, vint aussi m'offrir le sien, que j'acceptai pour la personne qui devait m'accompagner; mais, comme Tati m'avait, en outre, expédié son canot, dans le cas où je préférerais faire le voyage par eau, je me déterminai à courir, par cette voie, les sept ou huit premiers milles, afin de voir du dehors, et à distance, les lieux que j'avais si souvent parcourus à pied. Rien au monde n'est certainement plus beau que la vue de cette île, couverte, jusqu'aux sommets des montagnes, d'une éternelle verdure. On ne peut se rassasier du spectacle de tant de richesses; et, après quatre mois de séjour, j'éprouvais encore, à chaque pas, le même étonnement et le même plaisir qu'au jour de mon arrivée.

A environ huit milles de distance de Papaïti, je me fis conduire à terre dans un endroit où les chevaux m'attendaient. De là, jusqu'à Panavia, la plaine devient plus étroite. En quelques endroits même les montagnes viennent jusque très-près de la mer, et il n'y a que très-peu d'habitations. Bientôt, au sortir de ce lieu, la plaine s'élargit de nouveau, et nous distinguâmes, à environ deux milles de distance, le village nommé Panavia, où il y a plusieurs maisons qui, de loin, sont d'un effet agréable; mais qui, vues de plus près, sont toutes en ruines et désertes. Il n'y a véritablement que celle de M. Daeling, le missionnaire, qui soit bien construite et jolie. Les missionnaires se sont encore trompés en cela. Les

maisons construites dans notre système ne conviennent point aux O-taïtiens. Ils y étouffent de chaleur; tandis que les leurs, très-bien construites, ouvertes et bien aérées, sont, par conséquent, plus saines et plus convenables pour le climat; aussi, à très-peu d'exceptions près, le style européen n'a-t-il pas été long-temps imité; et ne le fut-il jamais que pour les dehors (1). On ne se sert encore dans l'île d'aucun de nos meubles; on n'y trouve ni bancs, ni chaises, ni tables, ni aucun des objets dont nous nous servons pour notre commodité ou pour orner nos demeures. On a encore, comme au temps de la découverte, des nattes pour s'asseoir, et pour se coucher dessus; on mange encore par terre; on met encore le manger sur des feuilles d'arbres; et les naturels n'ont pas encore appris à se servir de cuillères ou de fourchettes.

En quittant Panavia, pour se rendre à Papara, on trouve, pendant long-temps encore, des demeures sur le bord de la mer; mais le pays est moins beau, et la côte moins fertile, au moins près du rivage, partout couvert d'un sable blanc; et toute la plaine même est une terre sablonneuse moins féconde que le

(1) Cette imitation de nos demeures, avec portes et fenêtres, n'a eu lieu que dans le commencement du changement de religion, parceque les missionnaires le désiraient ainsi. Depuis, aucune de celles qui tombaient en ruines n'a été rétablie. On n'en construit plus de nouvelles, et tout le monde est revenu à l'ancien système de construction.

reste de l'île. Non loin de Panavia, j'allai visiter les restes du fameux maraï d'Atahourou. On en voit encore toute l'enceinte, et un immense amas de pierres, dont quelques-unes taillées et restées debout marquent la place où s'élevait l'autel servant à l'oblation des victimes. Ce maraï était un de ceux où, jadis, on offrait le plus de victimes humaines. Il est en face de la mémorable vallée où périt Oupousara, dans la bataille qui changea l'état politique et religieux d'O-taïti et de toutes les îles environnantes. A l'intérieur se trouve le fort le plus considérable et le mieux défendu d'O-taïti, dans lequel, en 1802, plus de deux cents femmes et enfans furent impitoyablement égorgés par les gens de Pomaré; enfin, le district où j'étais, habité par les Oropaa, les plus guerriers, les plus redoutés du pays, est, sans contredit, l'un des plus renommés de l'île, sous le rapport des sacrifices humains, des guerres et des massacres, dont il a été le théâtre. Dans ce même endroit, et jusqu'en face du maraï, se trouve un passage fort dangereux, quand on fait le voyage par mer. Je faillis y périr dans une autre promenade de Papaïti à Papara. Dans ce lieu, la chaîne de corail se trouvant interrompue au dehors, s'est dirigée en deux branches vers la terre, laissant un étroit canal par où les embarcations doivent passer. Dans les grandes marées, il s'établit un courant contre lequel il est souvent impossible de remonter, et d'autant plus dangereux, qu'en de pareils momens, il règne

toujours une forte mer qui, entrant par la passe et se dirigeant en hautes vagues vers la terre, vient prendre les embarcations par derrière et les engloutit, si elles ne sont pas bien dirigées. Tel fut presque le cas où je me trouvai dans la circonstance dont je viens de parler. Ignorant le danger, et ayant absolument besoin à Papara, je poursuivis ma route, malgré les avis d'Otomi, le chef de Panavia, qui voulait que j'attendisse au lendemain. En approchant du lieu, je vis bien la mer s'y déployer d'une manière extraordinaire; et, partout, l'écume s'élancer par masses, dans les airs, sur toute l'étendue du banc du dehors qu'elle couvrait comme d'un épais brouillard; mais, étant à l'intérieur, je ne croyais pas qu'il y eût de danger, quoique mes Indiens ne cessassent de répéter : *meti rahi! meti rahi !* (forte mer ! forte mer !....) En nous approchant du premier de ces petits canaux, nous sentîmes davantage l'influence du courant; et, comme, alors, nous l'avions pour nous, il n'était plus nécessaire de ramer. Nous étions emportés avec une telle rapidité, qu'en supposant que nous eussions voulu retourner, il n'y aurait plus eu moyen. Le canal même avait vraiment l'air d'une cascade; l'eau y bouillonnait, et notre embarcation, lancée comme une flèche, se vit, en moins de rien, au milieu de la large ouverture ou passe. Là, venaient du dehors de hautes vagues qui allaient se briser sur le rescif et à terre ; mais qui ne pouvaient nous faire aucun mal, tant que nous n'étions pas

trop près de l'endroit où elles se brisaient. La difficulté était d'entrer dans le petit canal d'en face. Le danger était imminent ; mais il n'y avait pas à choisir. On approcha avec précaution et l'on se prépara à bien ramer. A l'entrée du canal nous nous trouvâmes arrêtés ; et, malgré les efforts de cinq rameurs, il était impossible d'avancer d'un pouce, quand une forte mer du dehors vint à notre aide, en prenant en-dessous notre embarcation, qu'elle souleva et entraîna, malgré le courant, jusqu'au milieu du canal. Dans cette nouvelle position, nous avions à craindre le moment du ressac ; cependant l'embarcation se maintint, grâces aux efforts des rameurs ; et déjà nous faisions quelques progrès, quand, par malheur, deux des rames se brisèrent. Dans ce moment critique, les trois rameurs qui restaient ne continuèrent point à ramer. Les cinq hommes sautèrent, à la fois, dans l'eau pour se saisir de l'embarcation et la traîner, s'il était possible, jusqu'au travers du canal. Le courant était si rapide et si violent, que trois d'entr'eux perdirent pied. Pendant plus d'une minute, deux hommes seuls retinrent l'embarcation; mais n'étant pas assez forts, elle reculait, elle allait retomber dans le fort du courant, moi seul dedans, et ma perte était certaine....... Cependant, les autres Indiens avaient repris leur avantage. Se réunissant à leurs camarades, ils parvinrent à arrêter le canot, sans, toutefois, pouvoir le faire avancer ; et je ne sais ce que nous serions devenus,

au moins moi, si quelques Indiens, qui nous avaient vu du rivage, n'étaient venus à notre secours. Nous étions peu éloignés de terre; l'eau était partout peu profonde dans l'intérieur du rescif; aussi leur fut-il facile de nous joindre; et, même alors, la force réunie d'une douzaine d'hommes suffit à peine pour faire remonter l'embarcation contre le courant, qui, ce jour-là, était extraordinaire. Ces passages, que les Anglais nomment *Hell's gates* (portes de l'enfer), sont souvent fort dangereux, et quantité d'Indiens y ont péri.

A mesure qu'en quittant ces lieux et ce maraï, monument lugubre de siècles d'ignorance et de barbarie, on avance sur la route de Papara, le chemin devient toujours plus difficile et plus étroit. Dans quelques endroits, il faut passer dans l'eau, les montagnes ne laissant aucun espace libre et s'élevant perpendiculairement du bord de la mer à une hauteur de plusieurs centaines de pieds. Dans d'autres, on passe sous des masses de rochers suspendus en l'air de la manière la plus singulière et la plus effrayante, et d'où une excellente eau filtre en une pluie éternelle. Ces passages s'étendent à la distance d'environ deux milles, semblent séparer entièrement Papara de l'autre partie de l'île, et le rendraient inexpugnable, s'ils étaient bien défendus.

Au-dessous de Atahourou, se prolonge, dans la mer, la pointe dite *Mara*, qui forme à peu près l'extrémité S-O. de l'île.

Là est une passe par laquelle les bâtimens peuvent entrer; mais, après l'avoir franchie, on trouve à peu de distance, à l'intérieur, un autre banc de corail qu'il est difficile de doubler par le vent d'est; ce qui oblige à passer de l'autre côté par un canal fort étroit. Au pis aller, on jette l'ancre (ce qui vaut mieux en pareil cas), quand on a dix-sept à dix-huit brasses de fond, et l'on attend un moment plus favorable pour remonter. En 1830, j'avais fait couper à Papara une certaine quantité de bois; le bâtiment qui vint pour le prendre, entra par cette passe; mais ayant, ensuite, à remonter à l'est, près de deux lieues, il ne put y parvenir en louvoyant, et les petites ancres s'étant attachées à des rochers de corail, il fut obligé de s'arrêter à peu de distance de la passe. On ne savait quel parti prendre. Remorquer avec les embarcations, était chose impossible, surtout à cause du courant qu'il y a dans plusieurs endroits. Dans cette perplexité (car ce bâtiment me coûtait cent quarante francs par jour), Tati me tira d'embarras, en venant avec son monde haler le navire, jusqu'à l'endroit où était le bois, ce qu'il fit dès le lendemain, de bonne heure, à l'aide de trois à quatre cents hommes; mais les efforts inutiles qu'on fit pour lever l'ancre causèrent tant de retard, que la journée était déjà très-avancée quand on commença l'opération. On fit passer à terre une forte corde ou un petit câble; tout le monde se mit dessus, le chef à la tête, commandant avec cette voix qu'on entendait à plus

d'une demi-lieue. Le bâtiment s'ébranla aux cris et aux chants des Indiens ; et, en moins de deux heures, il fut à l'ancre, au fond de cette belle et spacieuse baie. Il est peu d'endroits où l'on pût espérer pareille complaisance, d'autant plus qu'elle était tout-à-fait désintéressée ; et il n'y a qu'un seul district à O-taïti où le chef ait assez d'autorité pour obtenir de son peuple une telle corvée, à moins de la payer largement.

Quand on a passé la pointe de Mara, en arrivant à l'un de ces rochers d'où découlent des sources naturelles, on voit un souterrain très-curieux, creusé par la nature, et qui s'étend sous la montagne à une profondeur inconnue. Je l'ai visité dans une autre occasion, et j'y ai pénétré jusqu'à la distance d'environ cinquante toises, ayant de l'eau jusqu'aux genoux ; mais la voûte devenait déjà très-basse, et le canal toujours plus étroit. Je ne pense pas qu'on puisse aller beaucoup plus loin sans lumière ; et personne n'ose s'y enfoncer dans l'obscurité. On dit pourtant qu'en temps de guerre des personnes y ont vécu assez long-temps, ne sortant que la nuit.

Dès qu'on a franchi les passages plus ou moins difficiles, dont il a été question plus haut, la plaine s'élargit.

On trouve de nouveau des demeures le long du rivage de la mer. Le lieu est d'une beauté qui surpasse tout ce qu'on peut se figurer, et qu'il serait impossible de décrire. Nous étions encore à une

lieue de Papara; mais ayant maintenant de l'espace, nous fîmes prendre le galop à nos chevaux ; et, en un instant, nous nous trouvâmes devant la demeure de Tati.

A notre arrivée, des domestiques s'emparèrent de nos chevaux. Tati et sa femme vinrent à ma rencontre, et me reçurent avec une cordialité qui me fit le plus grand plaisir. En entrant dans leur maison, j'y trouvai tout bien mieux rangé que je ne m'y étais attendu. Dans la chambre où l'on fit apporter mes effets, qui arrivèrent presque aussitôt que moi, par le canot, il y avait un bon lit, bien propre, garni de rideaux en étoffes du pays, soigneusement fermés, pour empêcher d'y entrer les moustiques, qui sont souvent très-incommodes dans cette partie de l'île. J'y trouvai aussi une cuvette, de l'eau, des verres, un essuie-main. Le tout, enfin, était en bon ordre, et d'une propreté qu'on ne trouve même pas toujours en des contrées plus civilisées.

Un repas fut promptement apprêté, à peu près dans le genre de ceux que j'avais pris à Pitcaïrn : un cochon rôti sur des pierres, de la volaille, des œufs, et tous les végétaux que produit l'île, à cette différence près qu'il y avait de bon genièvre de Hollande, qu'à la manière des marins anglais on but avec de l'eau; le tout servi suivant l'usage d'Angleterre, en changeant d'assiettes, de couvert, de couteau et de fourchette, à chaque mets. Tati et sa femme étaient là. J'ai déjà dépeint le premier. Sa femme actuelle,

fille d'un homme du peuple, est âgée de quinze à seize ans seulement, assez jolie de figure, forte et d'une haute stature; et, à ces traits, on pourrait croire qu'elle appartient à l'aristocratie de ces îles. Tati dit une prière avant de commencer; et fut très-gai pendant tout le repas. C'est, de tous les chefs, celui qui a le plus fréquenté les étrangers, et qui a les meilleures manières. Il jouit aussi de la réputation d'être bon, droit, honnête, favorable aux étrangers, et sincèrement attaché à la religion chrétienne.

Nous étions à peine hors de table, que nous vîmes les gens de mon canot arriver avec le cadavre d'un homme blanc. (J'emploie ce mot d'après les O-taïtiens, qui donnent ce nom à tout étranger qui n'est ni noir ni de couleur cuivrée.) Je reconnus, de suite, que c'était un pauvre Danois, sujet à l'épilepsie, et que j'avais vu en route. Je lui avais même dit d'attendre mon canot, qui n'était pas loin; mais il paraît qu'il avait mieux aimé continuer sa route à pied. Ses habillemens avaient été trouvés dans l'endroit où j'ai dit que la route devient si étroite, et qui semble séparer entièrement Papara de l'autre partie de l'île. Après bien des recherches, on trouva le corps à une certaine distance de la terre et à plus de dix brasses de profondeur. De forts soupçons tombèrent sur un homme et une femme qui avaient donné les premiers indices de cet accident. Ils disaient avoir vu l'homme dans l'eau, et que, peu après, il avait disparu. Tati les envoya chercher, et

personne qui m'avait accompagné, restâmes à causer. La femme s'était retirée ; mais elle reparut quelque temps après. Elle avait, alors, sur la tête, des fleurs arrangées à l'ancienne mode de ces îles; ornement qui est, bien certainement, ce qu'on peut voir de plus joli. Tantôt c'est une guirlande, tantôt c'est un bouquet qui se place sur un côté de la tête. Ce sont des fleurs, de la verdure, ou, quelquefois, seulement des feuilles ou des écorces d'arbres; mais tout cela toujours artistement travaillé. Cette mode était autrefois générale ; mais quelques missionnaires, qui me paraissent trop austères, l'ont défendue, depuis, aux femmes qui vont à l'église. Je ne l'avais jamais vue suivie de l'autre côté de l'île. Il paraît qu'on est ici moins sévère, et qu'on les laisse s'orner d'une parure aussi peu coûteuse qu'elle est gracieuse et innocente. Avant de nous coucher, Tati se fit apporter la Bible, y lut quelques passages d'une des épîtres des apôtres et dit une prière ; après quoi on lui apporta encore son bon genièvre de Hollande, qu'il aimait, sans en boire beaucoup. Avant de nous retirer, il fut convenu que, le lendemain, je ferais son portrait.

Les cinq jours que j'ai passés à Papara se sont écoulés sans aucun événement bien remarquable. J'ai fait le portrait de Tati, qui ressemble assez, quoiqu'il ne se tînt pas un moment tranquille. J'ai fait aussi une course dans une des vallées, pour examiner une localité désignée comme propre à placer



O-taïtienne.



Tati,
Principal chef à Papara, O-taïti.

un moulin à sucre. Combien cette île renferme de richesses ! Des milliers d'arbres qui produisent des fruits excellens, pour la nourriture des hommes, et les plus beaux pâturages pour les bestiaux, maintenant très-nombreux à O-taïti ; à chaque pas une eau excellente qui descend, toute l'année, des hautes montagnes, et baigne, en tous sens, ces belles plaines ; mais Papara est, sans contredit, le district le plus opulent de l'île, et celui où la fréquence des pluies rend la terre le plus fraîche et la verdure le plus belle. De la maison de Tati on a la vue la plus magnifique de cette partie. Bâtie sur une petite élévation, elle plonge, au nord, sur une riche plaine, sur de hautes montagnes, qui s'élèvent graduellement, et dont les sommets tantôt se perdent dans les nuages, qui les couvrent presque toujours, tantôt disparaissent dans la teinte bleue des lointains qui contrastent si bien avec la brillante verdure plus rapprochée de l'œil de l'observateur. A l'est et à l'ouest, on a également une petite plaine, coupée par un assez large ruisseau ; plus loin, la mer, continuellement agitée sur les rescifs ; et, de ce côté, les différentes pointes de terre, qui s'avancent à perte de vue dans les eaux, y forment la plus belle perspective. J'étais si enchanté de tant de beautés que je ne pouvais me lasser de les admirer, ce que Tati ne concevait point, quoiqu'il fût extrêmement flatté, quand je lui vantais son district. Comme j'y passai un dimanche, j'allai à l'église et j'assistai au service divin. C'est un

plaisir de voir la propreté des habillemens de ce peuple, le dimanche. Toutes les femmes sont couvertes d'étoffes blanches, fabriquées dans l'île; car, éloignées de la baie de Papaïti, où viennent tous les navires, les habitans de Papara ont bien moins d'étoffes européennes. Toutes portent aussi des chapeaux également fabriqués dans l'île avec la feuille de la canne à sucre, et qui sont assurément du meilleur goût. Quant aux hommes, ils ne paraissent pas moins bien avec leurs chemises, d'une éclatante blancheur, et des pièces d'étoffes qui leur enveloppent le milieu du corps, en descendant jusqu'aux genoux. Le chant était également très-agréable; mais les habitans de Papara en ont beaucoup moins d'habitude que ceux de Papaïti. Ce service me rappèle M. Davies, le missionnaire de ce district, à qui j'ai deux ou trois fois rendu visite. Il vit extrêmement retiré. Il possède des connaissances assez étendues, qu'il ne doit qu'à son amour pour l'étude, et à son assiduité au travail. On a de lui la grammaire du dialecte du pays, et la traduction en o-taïtien de plusieurs passages des Écritures.

Le 2 août, je partis de Maïrépéhé, dans l'intention de faire une visite au capitaine Ebrill, et d'aller, ensuite, au lac si curieux qui se trouve sur une des montagnes de l'île, à environ moitié chemin de Maïrépéhé, à l'isthme qui réunit O-taïti à Taïarabou. La route de Papara à Maïrépéhé est, l'espace d'un ou deux milles, assez belle; mais, plus loin, on doit

J. Jacottet d'après M. Moërenhout

Lith. de Benard

Baie de Maïrépéhé et Montagnes de Taïarabou.

traverser les bois, et l'on est, à chaque pas, arrêté par une infinité de petits ruisseaux, tous sans ponts, sauf le plus grand de tous, qui traverse le village même de Papara; de sorte que ni là ni dans aucune autre partie, on n peut voyager sans être accompagné d'une person e qui porte le voyageur sur son dos, en traversant ces nombreux courans, dont quelques-uns sont très-profonds, et parfois assez larges pour mériter le nom de rivières. En arrivant à Maïrépéhé, je fus reçu avec amitié par M. Ebrill et par sa femme. Je me voyais de nouveau, avec grand plaisir, dans la maison d'un Européen. Cette demeure, quoique construite à la hâte, en planches, est commode, et je fus charmé de la grande propreté qui régnait dans la chambre que j'occupai pendant mon séjour.

De Maïrépéhé on a une vue superbe de l'isthme et du canton appelé Taïarabou. Cette baie, la plus spacieuse de l'île, a deux entrées, dont une est très-large et facile. Il y a plusieurs endroits où les bâtimens trouvent de cinq à dix brasses de profondeur. Dans cette baie s'étendent deux petites îles qui en rendent la vue plus belle encore. Les capitaines Ebrill et Henry, dont il a déjà souvent été question, possèdent, en ce lieu, une belle plantation de sucre; mais leur profession aventureuse ne leur permet guère de la soigner, et l'indolence des Indiens les a aussi fort découragés. La situation en est, d'ailleurs, des plus favorables, près du rivage et dans un

endroit où les bâtimens pourraient venir jusqu'à la porte de leurs magasins, d'où il serait, dès lors, facile d'enlever les produits. Le capitaine a aussi établi là une demeure superbe qui, située sur la pente d'une montagne, se voit de loin en mer, et d'où l'on a, en même temps, vue sur tout le pays; mais je crains, qu'ainsi que moi dans Papara, le capitaine en soit pour ses frais; car la difficulté d'avoir des ouvriers, et l'éloignement de tout marché favorable, rendra inutiles tous les efforts des étrangers pour l'établissement de plantations dans ces îles, où le coton, l'indigo et le sucre réussiraient au mieux; et ne le céderaient, pour la qualité, à ceux d'aucune des plus riches colonies connues.

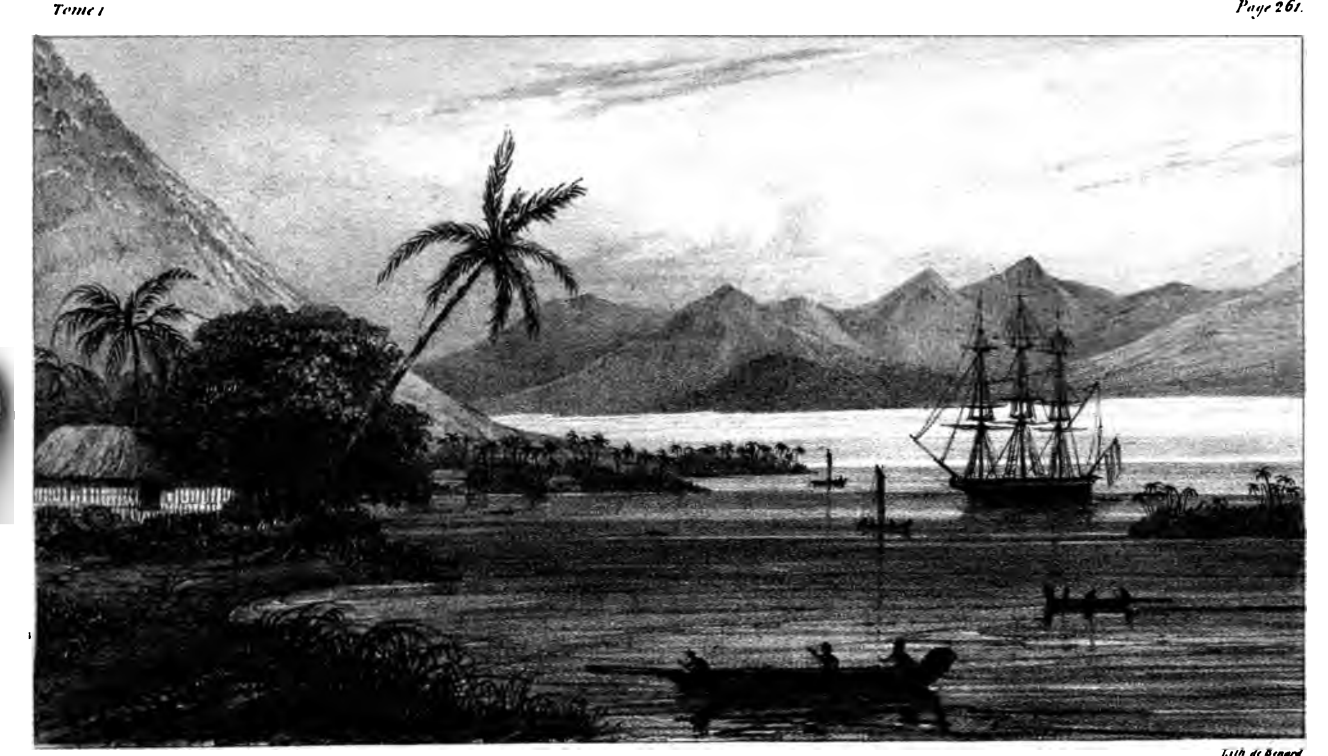
Le 10, au matin, deux des fils de Tati et six ou huit Indiens, arrivèrent. Ils devaient m'accompagner au lac. C'étaient des jeunes gens qui, préparés à faire le voyage, ne portaient que le maro. Nous partîmes dans l'après-dîner pour aller jusqu'au pied des montagnes, et à l'entrée de la vallée qui mène au lac. Nous en étions encore loin, et il était nuit quand nous atteignîmes la dernière maison de l'entrée du vallon, et où nous devions passer la nuit. Il y avait plusieurs femmes, un vieillard et des enfans; mais le maître de la maison et les autres hommes étaient absens. Néanmoins, on nous prépara, à la hâte, quelques fruits d'arbres à pain et deux poules. On me servit à la mode o-taïtienne, c'est-à-dire, le tout posé sur des feuilles vertes, et de

l'eau salée pour sauce. Nos hôtes voulaient que les fils de Tati soupassent avec moi; mais je ne pus jamais les y décider, et ils ne mangèrent qu'après que j'eus fini, et avec les autres Indiens.

Quelque temps après le souper, une lumière fut placée au milieu de la maison, et le vieillard commença la prière du soir. Conformément à l'usage de la secte des méthodistes, à laquelle appartiennent tous les missionnaires anglais qui habitent O-taïti, les prières ne sont pas uniformes, mais se disent par inspiration et d'après les circonstances.

J'ai déjà fait remarquer, en parlant de l'assemblée générale, l'aisance avec laquelle parle ce peuple. J'eus encore ici l'occasion de le reconnaître par la prière que fit le vieillard. Qu'on se figure un homme de la dernière classe de peuple, improvisant une longue et belle prière, où les étrangers, qui s'exposent dans de longs voyages sur mer, n'étaient pas oubliés, et où il demandait avec âme, à celui qui tient notre sort entre ses mains, sa protection pour moi, dans la course que j'allais entreprendre. Singulier ordre de choses, où l'on voit tous les vices s'allier avec l'apparence de la véritable dévotion, et où il faut, de nécessité, qu'ils croient innocens les désordres de leurs mœurs; ou qu'ils soient d'indignes hypocrites!

Après cette prière, chacun se disposa à se coucher. Une demi-douzaine de jeunes garçons et de jeunes filles, dont plusieurs déjà d'un âge qui, sous ce cli-



J. Jacottet d'après . . . Lith. de Benard

Baie de Mairépéhé et Montagnes de Taiarabou

traverser les bois, et l'on est, à chaque pas, arrêté par une infinité de petits ruisseaux, tous sans ponts, sauf le plus grand de tous, qui traverse le village même de Papara; de sorte que ni là ni dans aucune autre partie, on n peut voyager sans être accompagné d'une person e qui porte le voyageur sur son dos, en traversant ces nombreux courans, dont quelques-uns sont très-profonds, et parfois assez larges pour mériter le nom de rivières. En arrivant à Maïrépéhé, je fus reçu avec amitié par M. Ebrill et par sa femme. Je me voyais de nouveau, avec grand plaisir, dans la maison d'un Européen. Cette demeure, quoique construite à la hâte, en planches, est commode, et je fus charmé de la grande propreté qui régnait dans la chambre que j'occupai pendant mon séjour.

De Maïrépéhé on a une vue superbe de l'isthme et du canton appelé Taïarabou. Cette baie, la plus spacieuse de l'île, a deux entrées, dont une est très-large et facile. Il y a plusieurs endroits où les bâtimens trouvent de cinq à dix brasses de profondeur. Dans cette baie s'étendent deux petites îles qui en rendent la vue plus belle encore. Les capitaines Ebrill et Henry, dont il a déjà souvent été question, possèdent, en ce lieu, une belle plantation de sucre; mais leur profession aventureuse ne leur permet guère de la soigner, et l'indolence des Indiens les a aussi fort découragés. La situation en est, d'ailleurs, des plus favorables, près du rivage et dans un

endroit où les bâtimens pourraient venir jusqu'à la porte de leurs magasins, d'où il serait, dès lors, facile d'enlever les produits. Le capitaine a aussi établi là une demeure superbe qui, située sur la pente d'une montagne, se voit de loin en mer, et d'où l'on a, en même temps, vue sur tout le pays; mais je crains, qu'ainsi que moi dans Papara, le capitaine en soit pour ses frais; car la difficulté d'avoir des ouvriers, et l'éloignement de tout marché favorable, rendra inutiles tous les efforts des étrangers pour l'établissement de plantations dans ces îles, où le coton, l'indigo et le sucre réussiraient au mieux; et ne le céderaient, pour la qualité, à ceux d'aucune des plus riches colonies connues.

Le 10, au matin, deux des fils de Tati, et six ou huit Indiens, arrivèrent. Ils devaient m'accompagner au lac. C'étaient des jeunes gens qui, préparés à faire le voyage, ne portaient que le maro. Nous partîmes dans l'après-dîner pour aller jusqu'au pied des montagnes, et à l'entrée de la vallée qui mène au lac. Nous en étions encore loin, et il était nuit quand nous atteignîmes la dernière maison de l'entrée du vallon, et où nous devions passer la nuit. Il y avait plusieurs femmes, un vieillard et des enfans; mais le maître de la maison et les autres hommes étaient absens. Néanmoins, on nous prépara, à la hâte, quelques fruits d'arbres à pain et deux poules. On me servit à la mode o-taïtienne, c'est-à-dire, le tout posé sur des feuilles vertes, et de

l'eau salée pour sauce. Nos hôtes voulaient que les fils de Tati soupassent avec moi; mais je ne pus jamais les y décider, et ils ne mangèrent qu'après que j'eus fini, et avec les autres Indiens.

Quelque temps après le souper, une lumière fut placée au milieu de la maison, et le vieillard commença la prière du soir. Conformément à l'usage de la secte des méthodistes, à laquelle appartiennent tous les missionnaires anglais qui habitent O-taïti, les prières ne sont pas uniformes, mais se disent par inspiration et d'après les circonstances.

J'ai déjà fait remarquer, en parlant de l'assemblée générale, l'aisance avec laquelle parle ce peuple. J'eus encore ici l'occasion de le reconnaître par la prière que fit le vieillard. Qu'on se figure un homme de la dernière classe de peuple, improvisant une longue et belle prière, où les étrangers, qui s'exposent dans de longs voyages sur mer, n'étaient pas oubliés, et où il demandait avec âme, à celui qui tient notre sort entre ses mains, sa protection pour moi, dans la course que j'allais entreprendre. Singulier ordre de choses, où l'on voit tous les vices s'allier avec l'apparence de la véritable dévotion, et où il faut, de nécessité, qu'ils croient innocens les désordres de leurs mœurs; ou qu'ils soient d'indignes hypocrites!

Après cette prière, chacun se disposa à se coucher. Une demi-douzaine de jeunes garçons et de jeunes filles, dont plusieurs déjà d'un âge qui, sous ce cli-

perpendiculaires. Les chutes étaient insignifiantes alors; mais elles doivent être aussi belles que dangereuses, en de fortes pluies. Il y en avait d'une largeur immense, qu'on distinguait, parce que l'eau en tombait toujours, quoiqu'en petite quantité, et parce que la montagne, partout ailleurs couverte d'arbres et d'une épaisse verdure, était, là, rase et nue. Ces chutes d'eau, le bruit du torrent, ces hautes montagnes, suspendues sur nos têtes et comme menaçant de crouler sur nous, ainsi que les cris des Indiens donnaient à ce passage je ne sais quoi de triste et d'imposant. Seul au milieu de ces sauvages, le petit espace que j'avais parcouru avec eux, dans cette solitude, me semblait m'éloigner de mes amis de plusieurs centaines de lieues. L'effet le plus singulier de ces gorges de montagnes, c'est de tromper à chaque instant sur leur étendue. J'avais cru vingt fois en voir la fin, tant elles s'étaient souvent dressées devant nous, semblant interrompre la route. L'illusion était telle, que je ne voulais même pas en croire mes compagnons de voyage, et ne pouvais me détromper qu'arrivé sur le lieu même, où, à mon grand déplaisir, je reconnaissais qu'effectivement elles se prolongeaient encore, soit à droite, soit à gauche. Enfin on m'annonça que nous allions bientôt arriver. Il y avait alors, devant nous, une montagne très-rapide et haute de trois à quatre cents pieds. On me dit qu'il fallait la gravir, sans autre route qu'un sentier étroit, rapide, et rendu très-glissant par l'eau qui avait

tombé toute la journée. Heureusement qu'il y avait, de chaque côté, de la verdure et de petites branches auxquelles on pouvait se tenir. Ce qui rendait surtout cette montée dangereuse, c'est que de grosses pierres, dont le sentier est parsemé, y étaient assez peu solides, et qu'on devait pourtant les prendre pour point d'appui. Une seule, en se détachant, eût non-seulement exposé l'homme qui aurait eu les pieds dessus; mais encore aurait pu entraîner, dans les précipices, tous ceux qui le suivaient. Toutefois, il ne nous fallut pas plus d'un quart d'heure pour gagner le sommet. Là, se trouvait un bois épais; et je ne voyais encore rien de plus. Impatient, je demandais toujours si nous n'allions pas bientôt voir le lac: quand, tout à coup, le retour de la lumière m'annonça que nous étions hors du bois; et, au même instant, le lac s'offrit à ma vue.

Rien de plus singulier que les idées qu'on se fait des objets avant de les avoir vus. S'agit-il d'une personne? On lui prête des traits analogues à ce qu'on a entendu dire de son caractère et de ses mœurs, et il est bien rare qu'on devine juste. Il en est de même des lieux qu'on ne connaît que par ouï-dire. On peut, toutefois, pour ces derniers, approcher de la vérité, quand ils sont l'ouvrage des hommes; mais on se trompe souvent quand ils sont l'ouvrage de la nature. Dans ce dernier cas, tout est toujours nouveau. En vain l'imagination se crée les lieux soit les plus char-

mans, soit les plus sauvages; elle reproduit rarement autre chose que l'image de ce qu'elle connaît déjà ou de ce qui n'existe pas, et n'approche presque jamais ni pour la beauté ni pour la majesté, des travaux si variés de la création. C'est précisément ce qui m'arriva pour ce lac.

Combien il était différent de l'idée que je m'en étais faite ! Je croyais de là dominer sur une grande partie de l'île; je croyais le trouver au sommet d'un pic ou d'une montagne quelconque, formant cratère; tandis que, dominé par de hautes montagnes, ce bassin d'eau tranquille était entouré de la verdure la plus riche, d'arbres magnifiques; parmi lesquels se trouvait encore le fara (*pandanus*), qui embaumait l'air, tandis que le bananier sauvage, féhi (*musa fehi*, *Bertero*), dont le fruit est excellent, se trouvait partout sur le bord du lac et sur la pente des montagnes environnantes. Je contemplai quelque temps ce singulier site, qui, si beau et si tranquille, semble fait pour servir de retraite solitaire à quelques tendres amans fatigués du bruit et des vices de la société. Je fis faire, ensuite, un radeau de morceaux de bois qu'on trouva le long du rivage, et de quelques perches de bouraau (*hibiscus*), que mes Indiens allèrent couper; puis je m'embarquai avec trois d'entr'eux pour aller sonder. Je trouvai la descente assez rapide; et, à peu de distance du bord, il était aussi profond qu'au milieu; où la différence de profondeur n'était que de peu de chose. Nulle

part la plus grande ne passait quatorze brasses ; mais de fortes pluies doivent beaucoup en enfler les eaux, entouré, comme il l'est de toutes parts, par de hautes montagnes. Pendant que je faisais mes observations, l'Anglais qui m'accompagnait était allé à la poursuite de quelques canards qui s'étaient posés à l'une des extrémités du lac. Un rocher lui permit d'en approcher d'assez près pour en tuer deux du même coup. Il fallait voir avec quelle promptitude tous les Indiens, excepté ceux qui étaient avec moi, se jetèrent à la fois dans l'eau, comme autant de chiens de chasse, à la recherche des canards, dont un n'était que blessé, et qu'ils durent poursuivre pendant long-temps, avant de l'atteindre. Après cette chasse assez heureuse, il ne me restait plus rien à voir ni à faire ; car, alors, je ne m'occupais nullement de botanique ; et, comme le temps devenait de plus en plus brumeux, je proposai de manger un morceau et de partir. Comme les Indiens avaient fait cuire des bananes dès leur arrivée, et qu'il nous restait de la viande de la veille, notre repas ne fut pas long. Alors quelques-uns des Indiens demandèrent à prendre une autre route qui conduit au travers des montagnes à Papara ; j'aurais bien voulu les suivre ; mais ils me prévinrent que la route était si peu tracée, si couverte de broussailles et d'arbustes, et tellement rapide, en quelques endroits, qu'elle était presqu'impraticable pour des blancs habillés et portant des souliers européens. Je repris

donc la route par où j'étais venu. Après un quart d'heure de marche, mon oreille fut frappée du son lointain de ce cri extraordinaire des Indiens, que répétaient encore, au loin, les échos des différentes gorges des montagnes. C'étaient ceux des hommes qui m'avaient quitté. Ceux qui m'accompagnaient, se tournant du côté d'où les sons étaient partis, y répondirent aussitôt par des cris tellement sonores, qu'ils étonnaient l'oreille, se répétant par secousses, et dans cent endroits à la fois, au sein des monts, tout autour de nous. Peu de minutes après, les autres y répondirent à leur tour. C'est ainsi qu'autrefois ils se donnaient des signaux en temps de guerre; et aujourd'hui encore, quand il arrive un bâtiment, le cri de *pahi* (navire), répété de distance en distance, l'annonce tout autour de l'île en bien moins de temps que pourraient le faire les télégraphes les mieux organisés. A l'exception de la première montagne, la descente était bien plus facile que la montée, et nous allions bien plus vîte; aussi étions-nous, avant le lever du soleil, de retour à la maison, où nous avions passé la nuit précédente. Le temps était beau dans les plaines. Nous poursuivîmes notre route, et arrivâmes à Papara vers dix heures du soir. J'y trouvai mon ami Tati encore sur pied, et qui, prévoyant mon retour, avait fait préparer un excellent souper.

Ayant de justes motifs d'inquiétude sur le sort de ma goëlette, j'avais affrété celle de M. Williams,

missionnaire à Raïatéa, et l'avais expédiée pour Valparaiso, avec un chargement de nacre et d'arrow-root. C'était pendant l'absence de cette goëlette que Tati m'avait renouvelé l'offre de former une plantation, dont j'avais examiné le terrain; mais, ignorant encore le pays et le peuple, je crus n'avoir rien de mieux à faire que de l'intéresser à cette entreprise, dans la pensée qu'il aurait plus d'influence sur les Indiens, et ferait travailler à meilleur compte; et, en effet, dans le commencement, tout semblait m'annoncer que j'avais bien raisonné. Une pièce de terre de soixante-dix arpens, qu'on m'avait accordée, fut nettoyée et enclose; une grande partie du peuple de Papara y travaillait, et tout cela s'exécuta en si peu de jours qu'on aurait cru que l'opération se faisait par enchantement. Ceci terminé, la plantation de la canne était à mes frais; et, dans ce dernier intérêt, il fallait attendre la saison (mai et juin). Vers ce temps, un bâtiment qu'on m'avait envoyé de Valparaiso, et que le peuple remorqua, comme je l'ai dit plus haut, étant arrivé, je dus abandonner la place au moment où l'on commençait à planter. Je crus agir politiquement en laissant au chef des étoffes pour payer, au moins en grande partie, les planteurs; persuadé que la chose irait mieux même que si je ne l'eusse faite moi-même. Je me trompais singulièrement. Aussitôt après mon départ, toute la famille du chef vint lui rendre visite. Il fallait bien lui faire des cadeaux; et, faute d'autres,

mes étoffes y passèrent. Les planteurs, n'étant pas payés, ne travaillèrent pas avec beaucoup de zèle; et, quand, six mois après, je retournai à O-taïti, je trouvai ma plantation peu avancée, et mes marchandises gaspillées. J'en envoyai d'autres; on n'en fit pas un meilleur emploi; et, pour comble de désagrémens, on m'adressa bientôt des réclamations exorbitantes. Je tins bon le plus long-temps possible; mais, enfin, malgré l'intervention de M. Davies, le missionnaire, qui fut insulté et presque hué, je me vis obligé de payer au moins un tiers en sus de la valeur réelle de ma plantation; et (chose digne de remarque), les plus injustes envers moi, les plus insolens envers les chefs et le missionnaire, étaient justement ceux qui passent pour les meilleurs chrétiens, ceux même qui communient le plus régulièrement!

Cet établissement me fit éprouver des désagrémens de tout genre. Si je prenais des Indiens à la semaine, ils ne faisaient rien du tout, comme je l'ai déjà dit ailleurs. Des devoirs à remplir à l'église éloignaient, plusieurs jours de la semaine, ceux qui observaient la religion, et ceux-là même qui ne l'observaient pas; car c'était une excuse pour tous; et plusieurs de mes travailleurs qui, auparavant, n'allaient pas à l'église une seule fois par mois, y allaient, alors, plusieurs fois par semaine. La même chose arrivait, si je les faisais travailler à la tâche. Ils allaient si lentement, que le résultat répondait moins en-

core à mon but, ou bien ils faisaient si mal ce qu'ils avaient à faire, que les querelles ne finissaient point, et il fallait toujours finir par payer.

Une autre difficulté, qui, faute de lois et de moyens de les faire exécuter, rendra toujours une entreprise un peu considérable impossible à O-taïti, c'est que, toutes les fois qu'il s'agit de leur intérêt, ils sont positivement de mauvaise foi; et que, dans ces sortes de démêlés, les juges et les chefs sont rarement favorables aux Européens. Par exemple, ils s'étaient engagés à couper et à passer au moulin toute la canne à sucre de ma plantation; mais ils n'ont pas une seule fois rempli intégralement leurs engagemens. Quelquefois ils s'arrêtaient au tiers ou à la moitié de la besogne, et réclamaient le payement pour le tout. Le travail pressait; il fallait transiger, payer; et, malgré cela, je perdais, chaque année, la moitié non coupée à temps, ce qui empêchait la récolte de l'année suivante. De plus, comme on l'a vu, j'avais eu le tort, que je reconnus plus tard, d'intéresser le chef à l'affaire. Brave homme, et toujours disposé à me rendre tous les services qui étaient en son pouvoir, il se trouve, néanmoins, aujourd'hui, comme tous les autres chefs, dans une position telle qu'il doit, toujours et en toutes circonstances, favoriser le peuple, dans le besoin qu'il éprouve de s'y ménager des amis; ce qu'il fit souvent sans scrupule à mes dépens, usant libéralement de mes marchandises, donnant toujours quelque chose de plus

aux Indiens pour leur travail, lors même qu'il n'était fait qu'à demi, régalant tous ceux qui le visitaient, et s'enivrant plus d'une fois, noblement, dans la compagnie des siens, avec mon rhum, mon genièvre ou mon eau-de-vie; si bien qu'après des essais coûteux faits sans fruit, pendant trois années, j'ai dû abandonner l'établissement, avec perte d'au moins huit à dix mille francs.

Une longue résidence dans cette partie de l'île m'a mis à portée de reconnaître, malgré tout ce que les missionnaires m'avaient toujours dit, que les mœurs n'y étaient nullement meilleures qu'à Papaïti ou autres endroits que fréquentent les navires. Leur vie entr'eux est abominable, et cette prétendue différence avec les parties de l'île déjà citées, n'existe absolument qu'en apparence, comme on le découvre, dès qu'on vit dans leur société ou que quelque circonstance les place dans la même position que les indigènes de Papaïti, comme le fit, par exemple, la visite du bâtiment français qui vint charger mes bois et celle d'autres bâtimens en relâche à Maïré-péhé. Une anecdote assez singulière fera connaître l'état actuel de leurs mœurs et l'inutilité des lois qu'on leur a données.

Un matelot français avait obtenu les faveurs d'une femme de Papara, à condition de lui payer une piastre; et, postérieurement, n'ayant pas jugé à propos de remplir la condition acceptée, il voulut s'esquiver; mais, la femme aussi leste que lui, s'em-

para de sa veste, qu'elle refusait obstinément de rendre, quoiqu'il offrît de la payer; et des hommes étant survenus, il fut obligé de partir en manches de chemise. Le capitaine m'en parla; j'en parlai au chef. L'affaire fut portée devant les juges; développée, là, dans tous ses détails, par la femme, à qui l'on donna gain de cause; et le matelot se vit condamné, comme voleur, à payer, suivant la loi, quatre fois la valeur de l'objet volé, c'est-à-dire quatre piastres au lieu d'une, tandis que la femme fut acquittée, quoiqu'il y eût, alors, une loi qui condamnait la prostitution.... Le tout malgré le chef qui, tout honteux, me dit qu'il était parvenu à diminuer l'amende de moitié; mais j'ai appris, depuis, qu'il avait payé les deux autres de sa poche. Il en est, à peu près, de même pour l'application de toutes les autres lois, que la justice o-taïtienne interprète toujours dans l'intérêt de ses administrés. Les mœurs sont donc ici tout-à-fait ce qu'elles sont dans les autres parties de l'île.

Je ne dirai pas tout ce qui s'est passé de scandaleux à Papara pendant le séjour du navire français. Il suffira d'énoncer que, dans leur avidité pour l'argent, les étoffes ou les autres valeurs des étrangers, un petit nombre des maisons seulement s'abstint d'avoir recours à la prostitution, afin de s'en procurer. Le chef était peut-être, de tous les habitans du district, le seul qui fût au-dessus de ce vil négoce. Il ignorait, en grande partie, ce qui se passait, ou ferma les yeux

sur des désordres qu'il ne pouvait empêcher. Je sais, d'ailleurs, qu'à son insu, sa demeure même fut profanée, et que là, comme ailleurs, les femmes se sont prostituées aux Européens.

Qu'y faire ? ce furent les mœurs de tout temps dans ces îles ; on n'y remédiera jamais, et l'on a eu très-grand tort de faire des lois pour les empêcher. Qu'en est-il résulté ? En mettant à découvert des crimes qui n'en sont pas à leurs yeux, en flétrissant les coupables par des châtimens qu'ils ne croient point mériter, on les a éloignés des missionnaires et rendus à jamais leurs ennemis. D'ailleurs ces séances et ces jugemens, toujours publics, sont mille fois plus indécens, plus immoraux que les actions même qu'ils condamnent. L'erreur d'avoir confondu ces actions, indifférentes en elles-mêmes, avec les crimes réels, est la principale cause du discrédit dans lequel les lois sont tombées ; ce qui fait qu'elles se trouvent ruinées les unes après les autres, à tel point qu'en ce moment il en est fort peu qu'on respecte, et moins encore qu'on applique avec justice.

A Papara, la plupart des Indiens savent lire et écrire, grâces à l'assiduité de M. Davies, qui n'épargne ni soins ni peines pour leur donner ce premier rudiment d'éducation ; mais, quant au reste, ils sont encore moins avancés dans nos usages, dans nos arts, dans notre industrie, que ne le sont les habitans des autres parties de l'île. On ne trouve pas, dans tout le district, une seule maison construite à la manière

appui, dans la guerre contre Tavarii, chef de Taïarabou. Ami le plus intime de Pomaré père, il aime sa fille qui lui doit, je crois, de s'être maintenue. Avec un peu d'ambition, il se serait facilement emparé du pouvoir. Il a eu raison de ne pas le faire, après la réinstallation de la famille de Pomaré, et surtout après l'accession au trône de la reine actuelle; mais il est fâcheux qu'il n'ait pas accepté, quand le roi mourant lui a offert le gouvernement. Homme distingué pour un Indien, doué d'un esprit juste, d'une volonté ferme, d'une éloquence mâle, imposant par son air, sa taille, sa figure, par son regard et par le son de sa voix, il était né pour l'empire et peut-être pour rendre son pays heureux et florissant. Son désintéressement personnel et les fausses vues qu'avaient alors les missionnaires, en l'empêchant de se mettre à la tête des affaires, ont occasionné la ruine de la contrée, l'avilissement de la nation; et rendu infructueux les travaux et le dévoûment des missionnaires eux-mêmes.

Pendant mon séjour à Papara, je fis des incursions en différentes directions, soit dans l'intérieur de l'île, à la recherche des plantes, soit à l'est ou à l'ouest, dans les plaines et le long des rivages; et j'allai plusieurs fois jusqu'à l'isthme et même jusqu'à la partie orientale de Taïarabou. Partout le pays se ressemble, quoique moins riche et moins habité, à mesure qu'on avance vers l'est. Après Maïrépéhé, on

» Au reste, il n'y a pas de mal; cela diminuera toujours, en partie, les désordres occasionnés par les nombreuses ventes de boissons fortes à Papaïti. »

Aout, 29. — « Depuis plusieurs jours l'assemblée est finie. Tous les chefs sont partis; mais la reine et son monde sont encore ici. En passant aujourd'hui du côté de la maison qu'elle occupe avec ses femmes et ses domestiques, j'ai vu plusieurs gros morceaux de bois élevés, auxquels on suspendait de toutes parts des fehi (bananes sauvages). J'en ai demandé l'usage. On m'a dit qu'ils étaient destinés à donner de l'embonpoint à la reine et aux *faréaréa* (1).

» D'après un ancien préjugé, l'une des grandes beautés dans ces îles était, pour les femmes, d'être potelées. Pour les rendre telles on les nourrissait de popoï, de fruits, de bananes, de fruits à pain écrasés, mêlés dans de l'eau et pris dans un état presque liquide. Dans l'intervalle, tout exercice leur était interdit. Elles ne pouvaient marcher que pour aller se laver à la rivière; et, avant de reparaître en public, elles devaient être inspectées par des hommes dans un état de nudité complet; mais alors elles devenaient l'objet de l'admiration des jeunes gens, et étaient d'autant plus recherchées. Je ne dis pas qu'aujourd'hui elles seront examinées avec la même rigueur qu'autrefois ou qu'il faudra quelqu'autre autorité que leur volonté pour lever la consigne; mais, dans

(1) Suivantes de la reine; compagnes pour l'amuser.

tout le reste, je crois que les choses se passeront à peu près comme jadis.

» Ces jours-ci, j'ai reçu la visite des missionnaires de Sandwich, qui sont venus voir M. Davies à Papara, et doivent aller d'ici aux Marquises, où ils sont dans l'intention d'essayer d'introduire le christianisme. J'ignore dans quel état se trouvent les mœurs et la religion aux Sandwich, tout en pensant qu'elles ne vont guère mieux qu'ici ; mais ces messieurs doivent avoir trouvé assez singulier que la souveraine d'O-taïti loge pêle-mêle avec nombre d'hommes et de femmes dans la même maison. Cela doit avoir contrasté, pour eux, d'une manière assez bizarre, avec le tableau qu'a tracé M. Stuart, leur confrère, il n'y a pas très-long-temps. Quel aveuglement ! Quoi ! lorsque quelques heures de visite à terre, lorsque la tournée d'une seule journée, dans un seul district, ont si évidemment montré que la moralité de ce peuple n'a changé en rien ; quand on le voit, malgré les chapeaux des femmes, malgré les chemises que portent quelques hommes, moins propre, moins élégant, moins décent qu'il n'était autrefois ; quand on trouve, de prime-abord, ses demeures moins gracieuses, moins ornées, moins soignées, en tout, que jadis ; quand les individus moins beaux, les infirmités plus nombreuses frappent partout la vue ; quand enfin, on reconnaît, à chaque pas, les signes trop certains d'un état de décadence et d'avilissement, peut-on s'égarer au point de tracer de rians

tableaux, non pas du pays, toujours beau, toujours céleste et resté le même; mais du peuple qui souffre et végète, en proie aux vices, à l'ivrognerie, à tous les désordres des mœurs, à l'anarchie; du peuple accablé de maladies, qui, répandues dans toutes les classes et dans chaque famille, le menacent, si non d'une ruine totale, au moins d'une dégradation, au milieu de laquelle la peinture si flatteuse de mœurs et d'un bonheur imaginaires, dont il n'y a pas d'indices, et qui, je crois, n'existera jamais, est presque un outrage à l'humanité.

» Vers cette même époque, arriva M. Basycoat, missionnaire à Roroutonga, qui me dit, en présence de M. Pritchard, que les Indiens de cette dernière île étaient pires encore que ceux d'O-taïti, et qui ne paraissait se louer ni de leur caractère ni de leur conduite. C'est aussi par lui que j'appris qu'une mortalité fort considérable s'était déjà manifestée dans cette île, et que la population si forte, il y a peu d'années, qu'elle ne pouvait plus y subsister, diminuait, chaque jour, par un de ces effets singuliers qui se reproduisent en tous les lieux où nous allons, et surtout dans tous les lieux où les habitans changent de coutumes et de religion.

» J'ai eu souvent à faire le voyage de Papaïti à Papara, et de Papara à Papaïti, et j'ai remarqué que ce n'est point dans les grands villages, ni même dans les grands hameaux qu'on trouve les plus jolies demeures, mais plutôt à certaine dis-

tance de ces lieux, où les propriétaires de quelque terrain se retirent avec toute leur famille. Les maisons qu'ils élèvent alors sur leur domaine même, sont, pour la plupart, spacieuses, ayant rarement moins de soixante pieds de long sur trente de large. Comme anciennement, elles sont, dans ce cas, construites avec soin et parfaitement finies. Là ils ont aussi, comme autrefois, des maisonnettes pour la fabrication des étoffes; mangent rarement dans les demeures principales; ont des avant-cours et des enclos; et, dans ces lieux retirés, seulement, on trouve encore quelques restes de leur ancienne industrie, et de leur ancienne manière de vivre entr'eux. Ces familles isolées ont ordinairement des pirogues de voyage, de pêche; des hangars pour les abriter; et l'on trouve, au milieu d'elles, un air d'aisance, de propreté qui font que ces demeures paraissent être, comparativement à la plupart des maisons des autres endroits, ce que sont nos belles fermes, comparées à la plupart des maisons de nos villages et de nos hameaux; mais ils y vivent toujours en grand nombre ensemble, couchent tous dans la même pièce; et, quoique moins corrompus que les habitans des ports, leurs mœurs ne sont pas beaucoup plus pures. On trouve plusieurs de ces habitations ou fermes, tout autour de l'île, mais surtout entre Papara et Taïarabou. Il y en a aussi quelques-unes fort élégantes entre Mara et Panavia, quoique, dans toute cette région, le terrain, comme je l'ai dit, soit bien

moins fertile; mais, d'un autre côté, les montagnes étant à proximité, les habitans ont la ressource des féhi (bananes sauvages) qui s'y trouvent en abondance. C'est aussi le quartier du *pia*, arrow-root (*pia pinitifolia*) qui y vient mieux que dans aucun autre quartier de l'île. Pour avoir cette plante dans sa perfection et en abondance, ils mettent le feu aux autres plantes sur la pente des collines. Ces cendres, et les fréquentes pluies, font alors croître ce fruit avant aucun autre végétal, et la récolte, sans autre travail, pourrait être aussi riche qu'ils le désireraient. La fabrication de l'arrow-root est la ressource des habitans de toute cette partie de l'île, ainsi que de Panavia; mais, ces deux dernières années, ils n'ont pu en faire que peu, tous étant forcément employés à la construction d'une nouvelle église à Panavia, bâtiment très-considérable, qui plaira aux étrangers et les étonnera; mais il faut dire un mot de la manière dont il s'est élevé.

» L'église de Panavia était tombée en ruine. Il s'agissait d'en bâtir une nouvelle. Il y a toujours, à cet égard, un peu d'émulation entre les missionnaires : c'est à qui d'entre eux aura la plus belle. On dirait que leur honneur y est attaché; et cela fait toujours un bon effet sur les étrangers qui visitent l'île. Loin de vouloir rester en arrière de ses confrères, M. Daeling, le missionnaire de Panavia, avait la prétention de les effacer; et entreprit, à cet effet, un travail immense, qu'il réussit à faire exécuter,

chose des plus difficiles dans ces localités ; car, faire adopter un projet aux Indiens, cela ne souffre jamais aucune difficulté. Tous consentent à tout, de quoi qu'il s'agisse, fût-ce même à un travail de dix ans ; et, dans leur enthousiasme, ils sont gens à le commencer sur-le-champ ; mais ils l'abandonnent au bout de dix jours, peut-être au bout de dix heures, ou en moins de temps encore. Il s'agissait d'un édifice d'une grande dimension, trop grand même ; et le tout en bois de tomana et d'arbre à pain, avec portes, fenêtres, bancs. Tout le monde devait remplir une tâche sous la direction du missionnaire, qui est menuisier. Il fallait couper des arbres, les scier, les débiter, les raboter, les polir ; et ce district n'est pas très-peuplé ; aussi, pendant deux ou trois ans, le peuple ne put-il faire autre chose. Les planches, dont on était le plus abondamment pourvu, il fallait les vendre pour se procurer des serrures, des clous, de la peinture. Sous ce rapport, la tâche était trop forte, nuisit à la population, et fut peut-être cause qu'étant près de Papaïti, où viennent les navires, plusieurs individus eurent recours à des moyens peu louables pour se procurer les étoffes et autres objets des Européens, qu'autrement ils auraient pu fabriquer eux-mêmes. Cela fit tort au négociant qui, comptant sur de l'arrow-root, pour en former en partie ses cargaisons, s'en trouva privé, parce que les Indiens, forcément occupés d'autre chose, ne pouvaient, d'ailleurs, échanger leurs den-

rées qu'avec des objets à l'usage de l'église. Je n'hésite donc pas à dire que ces édifices sont beaucoup trop considérables, trop soignés, et qu'ils pourraient être bien plus simples, sans en remplir moins leur but. Leur construction n'aurait pas, alors, les inconvéniens que je viens de signaler, et n'exciterait pas le mécontentement des Indiens qui, après de tels essais, pourraient bien ne plus être tentés d'en faire de pareils. Les églises et les maisons des missionnaires sont les édifices les plus considérables de ces îles, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que les Indiens y mettent beaucoup de complaisance, puisque pas un seul, pas même les chefs, ne fit jamais, pour eux-mêmes, ce qu'ils ont toujours fait et font encore pour leur pasteurs. Il est vrai que ces derniers dirigent les travaux, et presque tous y travaillent beaucoup de leur personne.

» De Panavia à Papaïti, il y a moins d'habitations. De distance en distance, de Papara à Panavia, la route est tracée; mais, pendant plus de la moitié du chemin, il faut marcher le long du rivage (1). D'ailleurs, partout, on manque de ponts, et il faut ôter ses bas et ses souliers, pour traverser les ruisseaux ou

(1) Les routes qu'on fait à O-taïti ont deux inconvéniens graves. Le premier, c'est que, quoiqu'on les commence assez larges, les Indiens, marchant toujours à la suite les uns des autres, dans un pays où la végétation croît si rapidement, il ne reste bientôt plus qu'un étroit sentier; l'autre, c'est que les ponts qu'on a construits sont toujours mal faits, qu'ils

avoir un Indien qui vous porte, ce qui est aussi désagréable que fatigant. Plus loin, c'est encore pire. A environ trois ou quatre milles de Papaïti, il faut traverser une flaque d'eau que les hautes marées rendent quelquefois très-profondes. Le dernier district dont il a été question, est peuplé d'un plus grand nombre de ces étrangers dans l'intérêt desquels l'établissement de ces routes et de ces ponts a surtout été projeté; cependant on ne saurait y faire un mille dans aucune direction, sans avoir de l'eau à traverser à gué, faute de ponts; et, sur la route de Panavia même, il n'y a guère de chemin tracé qu'à environ deux milles du port.

» Quatre mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée à O-taïti, et je n'avais encore rien appris de bien positif de ma goëlette; je ne doutais presque plus qu'elle se fût perdue. En partant, elle avait été d'abord à l'une des îles Pomoutou, afin d'y débarquer M. Brock, avec des plongeurs. Cet officier, ne la voyant pas revenir, près d'un mois après le temps convenu, et craignant de manquer de provisions,

croulent en peu de temps, quand ils ne sont pas détruits par les Indiens eux-mêmes, qui, n'en ayant pas besoin, sont mécontens d'avoir à les construire pour les étrangers. Ces routes et ces ponts ne se construisant, d'ailleurs, que par intervalles, et quand il y a des coupables condamnés à en faire une partie, il est bien rare qu'ils conduisent bien loin. Une partie est toujours en ruines, pendant que l'autre s'élève, et il n'y a pas, dans toute l'île, un seul chemin d'une lieue et demie seulement de distance.

surtout dans le cas où, plus tard, il se verrait forcé de prendre la mer, se décida à quitter l'île et à entreprendre, sans une trop stricte nécessité, un voyage de trois cent vingt milles dans un canot baleinier. Il s'y embarqua, lui, un Français et quatre insulaires d'O-taïti. Heureusement ils n'eurent point de gros temps et arrivèrent sains et saufs à Papaïti, à la fin de juillet. Ils avaient laissé dans l'île un autre blanc, avec le reste des plongeurs. Il s'agissait maintenant d'aller chercher ces gens, ou, du moins, de leur porter un supplément de provisions; mais il n'y avait alors, à O-taïti, aucun bâtiment. J'essayai deux goëlettes d'Indiens; elles étaient en si mauvais état et si mauvaises marcheuses, que chaque fois on dut revenir sans pouvoir atteindre l'île, qui n'est pourtant qu'à peu de distance à l'est d'O-taïti. A la seconde tentative même, l'équipage avait failli périr, le bâtiment étant à peine à flot, au moment où il eut le bonheur de pouvoir gagner un port de Taïarabou.

» Il me fallut donc abandonner le projet de faire parvenir des provisions par ce moyen, qui déjà m'avait inutilement constitué en de grandes dépenses. Vers cette époque arriva le bâtiment de guerre américain le *Vincennes*, capitaine Fench, qui, en toutes circonstances fort complaisant pour moi, offrit un passage à M. Brock pour Ouhaïné, où l'on me dit qu'il y avait une petite goëlette en bon état. J'avais, depuis quelque temps, affrété la goëlette de M. Williams, missionnaire, pour porter une cargaison

d'O-taïti à Valparaiso. J'en attendais le retour dans trois mois, et j'espérais, alors, pouvoir disposer, soit d'un autre bâtiment, soit de celui de M. Williams, pour aller chercher mon monde et ma nacre. De toutes ces espérances, pas une ne se réalisa. La goëlette du missionnaire revint, en m'apportant des marchandises et la nouvelle qu'on m'enverrait un bâtiment en décembre ou en janvier; mais M. Williams ne pouvait plus m'affréter son navire, qui, destiné à un autre voyage, ne put aller à l'île déjà mentionnée chercher mes plongeurs, ni ma nacre; et le peu de ressources qu'offraient alors ces îles fut cause que j'éprouvai le regret doublement douloureux d'abandonner tout à la fois, à une centaine de lieues d'O-taïti, ces pauvres gens et des valeurs assez considérables.

» Par le retour de Valparaiso de la goëlette de M. Williams, j'avais reçu la commande d'une partie considérable de bois, dont j'avais envoyé des échantillons au Chili. Pour la remplir, j'eus recours à Tati, qui me permit de couper dans son district ce que j'y trouverais de convenable. C'était le tomana (*calophyllum monophyllum*), que les habitans plantaient particulièrement autour des maraïs. J'en trouvai des arbres énormes, qui avaient plus de six pieds de diamètre, et souvent de trente à quarante pieds de haut, le tronc seulement. Les abattre, les transporter, ou seulement les scier, pour les rendre transportables, c'était un travail immense; mais, en

même temps, celui de tous auquel les Indiens sont le plus propres; et, je reconnus, dans cette occasion que ce peuple, avec sa patience, pourrait, malgré la faiblesse de ses moyens, mouvoir des masses considérables et même les transporter à de grandes distances. Ils tiraient de l'intérieur des forêts et amenaient au rivage, distant de plus d'une demi-lieue, des morceaux de bois pesant au moins trois tonneaux, sans autres secours que celui de leviers ou de rouleaux. Cette opération m'avait, de nouveau, mis à portée d'observer mieux les lieux et le peuple; et, ce que je remarquai surtout, ce fut leur respect superstitieux pour les anciens lieux sacrés. Je pus me convaincre qu'à l'exception du chef, il y en avait fort peu qui vissent tomber sans crainte ces arbres majestueux, témoins séculaires des cérémonies du culte aboli, de la splendeur et de la décadence d'une religion des plus remarquables; ces arbres qui seuls avaient survécu au démolissement de ces temples antiques dont ils faisaient le plus bel ornement, et dont leur chute acheva la ruine (1).

» Près d'une année s'était écoulée, et pas de goë-

(1) Quand on eut coupé les grands arbres qui ombrageaient un maraï de l'intérieur, particulièrement destiné aux chefs de Papara, et qui avait été celui de Tati même et de ses enfans, le bruit se répandit que l'eau d'une rivière voisine avait rougi, et que du sang avait jailli du tronc des arbres abattus. Qui, à ce trait, ne se rappèlerait involontairement la fiction poétique de Polydore, et ne se croirait transporté au sein de la forêt enchantée d'Armide ?

lette encore.... Nous étions en mars, et on me l'avait annoncée pour décembre ou pour janvier. J'étais certain main tenant qu'elle était perdue; et que devais-je penser du retard extraordinaire de celle qu'on m'avait annoncée ? La chose était d'autant plus inquiétante, que, du 19 au 21 février, nous avions eu un très-gros temps, pendant lequel un bâtiment russe, le *Crolky*, capitaine Haguemester, avait failli se perdre dans la baie de Matavaï. Ces tempêtes, parfois très-violentes, s'annoncent un peu d'avance. Déjà, le 16 février, pendant que j'étais à son bord, le temps avait été mauvais et il y avait eu une forte houle. J'avais pris la liberté de dire au capitaine, qui m'engageait à passer la nuit auprès de lui, que cette baie était fort dangereuse en cette saison, tandis qu'à Papaïti les bâtimens étaient comme dans un bassin. Il me dit qu'il ne croyait pas qu'il y eût du danger, pourvu qu'il était de bonnes ancres. Voyant les montagnes se couvrir, la mer et les vents augmenter, je préférai retourner à terre. Le lendemain, le vaisseau ne pouvait déjà presque plus communiquer avec la terre. Toujours augmentant, le 20 et le 21, le vent souffla avec une telle force, et la mer était si haute, que toute communication entre Papaïti et Matavaï était interceptée; car la pluie tombait à flots, pendant tout ce temps, et les rivières n'étaient plus guéables. Heureusement le vent tenait au nord et même au nord-nord-est. S'il eût passé au nord-ouest, rien n'aurait pu sauver le *Crolky* ; et il est fort à croire

qu'il aurait péri corps et biens. La direction du vent lui permit de se maintenir; mais sa position était critique. Il avait quatre ancres dehors. Les courans causés par les eaux des rivières, et par celles de la mer, qui roulaient en grandes masses, de toutes parts, sur le rescif et se précipitaient avec violence par la passe vers l'Océan, l'avaient jeté de côté, malgré le secours de ses ancres; et il prêtait le flanc aux vagues, dont plusieurs s'y brisaient comme sur un rocher. Quand, le 22, le temps se calma, le *Crolky* était dans un état déplorable, une partie de ses haubans ayant été emportée; aussi s'empressa-t-il de partir le même jour, après avoir dégagé ses ancres, dont ses mouvemens avaient mêlé les chaînes; et il se dirigea sur la Nouvelle-Zélande, pour réparer ses avaries.

» On ne saurait trop s'étonner que les navires s'obstinent à fréquenter ce prétendu port, quand il s'y en trouve à proximité un autre si beau, offrant assez de fond et d'espace pour un bâtiment, quel qu'il puisse être. Matavaï n'est pas un port, mais une rade. Six mois de l'année, depuis novembre jusqu'en mai, un bâtiment y peut être surpris par des tempêtes qui, dans le cas où elles viennent de l'ouest, amènent une telle mer qu'il ne pourrait y résister.

» Dans mes visites à bord des bâtimens de guerre le *Vincent* et le *Crolky*, j'eus aussi occasion de voir M. Wilson, missionnaire, et sa famille, et de par-

courir un peu le beau district de Matavaï. Toute cette partie de l'île est magnifique et intéressante, surtout par les souvenirs qui s'y rattachent. C'est là que le premier vaisseau étranger apparut aux yeux d'un peuple étonné; c'est là que Wallis fut reçu et accablé de caresses par Obéréa et par ses sujets, après avoir ouvert les communications par le feu et par le carnage; c'est là que Cook vint établir des relations plus amicales et jeter les premières esquisses de ses tableaux si vrais et si agréables à la fois, qu'il peignit ensuite à grands traits, et qui font si bien connaître, avec ce beau lieu, les mœurs si extraordinaires et si nouvelles qui le caractérisaient alors; c'est de là qu'avec ses compagnons d'infortune partit Christian, pour dire un éternel adieu aux jouissances de son âge et à ce monde, où il aurait pu se rendre utile; c'est de là que la pauvre Peggy, qu'une Ariane o-taïtienne, mais qui n'eut point de consolateur, regardait l'œil sec, le cœur serré, la mort sur les lèvres, disparaître à l'horizon le bâtiment qui lui ravissait son bien-aimé (1); c'est là que débarquèrent, plus tard, ces hommes simples, mais dévoués, qui, dans leur zèle philanthropique et chrétien, vinrent, de l'autre bout de l'univers, prêcher l'Évangile et les leçons d'un dieu clément et bon, à des peuples que, malheureusement, ils ne surent pas toujours assez comprendre; c'est là que se sont passés tous

(1) Voyez Partie historique.

les principaux événemens modernes auxquels nous avons pris quelque part; c'est là, enfin, que, dans cette excursion, ces mêmes événemens venant tour à tour se retracer à mon esprit, me portèrent, dès lors, à méditer sur les changemens extraordinaires survenus dans ces îles et sur les causes qui les ont produits.

» On trouve, dans cette partie de l'île, une vallée profonde et fertile, habitée, jusqu'à plusieurs milles dans l'intérieur, où se trouvent aussi des colonnes de basalte, dont j'approchai assez pour les voir, mais pas assez pour les examiner. Il sort de cette vallée la rivière la plus considérable d'O-taïti, qui, parcourant la plaine en divers sens, offre des perspectives et des sites pleins de charmes; mais elle n'est pas sans danger. Dans les fortes tempêtes qui inondent les montagnes de pluies extraordinaires, elle change de lit, ravage la plaine; et, plus d'une fois, les Indiens, surpris dans le vallon, au milieu de ces averses, ont été entraînés et ont péri au sein de ses eaux.

» Le 2 avril 1830, un brick était en vue Impatient de savoir s'il était enfin pour moi, je m'en allai, de suite, du côté de Matavia, où il paraissait vouloir jeter l'ancre. A peu de distance de ma demeure, j'appris que c'était un brick français, ce qui me donna de l'espoir. Peu après, je vis venir un Indien qui, de loin, leva une lettre. Le cœur me battait. Après treize mois d'attente, on peut juger combien

je désirais apprendre, enfin, s'il me serait possible ou non de retourner auprès de mes amis de Valparaiso : aussi n'ai-je jamais éprouvé une plus vive impatience que pendant le peu d'instans qu'il me fallut pour joindre cet homme. C'était un tout petit billet que j'ouvris presqu'en tremblant. Le capitaine m'annonçait qu'il était envoyé pour moi. Qu'on juge de ma joie, après plus d'une année d'attente et d'inquiétude, dans un lieu où, malgré des affaires déjà considérables, mais commencées sous de mauvais auspices, je n'avais encore aucun but bien déterminé ; dans un lieu où, sans la rencontre de la goëlette des missionnaires, seul bâtiment qu'en douze mois j'eusse trouvé à affréter, j'aurais été exposé à rester sans ressources ! D'ailleurs, j'allais voir des amis et un pays que je regrettais comme une seconde patrie ; un pays que j'aurais probablement encore à quitter, mais en des circonstances plus favorables et avec des moyens plus sûrs d'en sortir, s'il arrivait que j'éprouvasse de nouveaux sinistres. Je m'acheminais lentement vers le brick, et j'éprouvais en ce moment que, quelquefois, le plaisir accable aussi bien que la douleur. Ce bâtiment était le *Courier de Bordeaux*, capitaine Moruc, qui, en me recevant, me confirma verbalement ce qu'il m'avait fait savoir par sa note. Je reçus plusieurs lettres ; tout était satisfaisant. Ceux au sort de qui le mien était lié, vivaient, se portaient bien et m'aimaient.... Je n'étais plus malheureux. »

ARTICLE II.

DEUXIÈME VOYAGE.

1830.

Ainsi que je l'ai dit ailleurs, nous commençâmes à distinguer les hautes montagnes d'O-taïti, le 3 novembre, au lever du soleil.

O-taïti n'avait plus pour moi l'attrait de la nouveauté ; mais un séjour de quatorze mois m'en avait déjà fait une seconde patrie. J'allais retrouver des amis, des connaissances intimes. Elle allait devenir le centre d'entreprises commerciales, conçues sur une plus grande échelle, qu'un redoublement d'énergie et de fermeté pouvait seul assurer contre les chances que ne court guère le commerce fait sur d'autres points. O-taïti se trouvait, enfin, par sa position géographique, comme par son état social, le principal théâtre de recherches et d'observations déjà commencées, et que j'allais désormais poursuivre avec une nouvelle ardeur, encouragé déjà par de premiers succès. Mon imagination exaltée souriait à tant d'objets si propres à stimuler son activité naturelle. Enthousiaste et impatient, il me tardait de toucher aux lieux où devait s'ouvrir devant moi une nouvelle et piquante carrière, dont peut-être même, sans m'en douter, je m'exagérais un peu les avantages.

Comme dans mon premier voyage, j'abordai l'île par le côté oriental. J'avais cette fois, avec moi, M. Bertero, botaniste distingué, dont j'ai déjà dit quelque chose, et dont j'aurai plus tard à dire beaucoup davantage. Afin de faire jouir mon compagnon de voyage, et de jouir moi-même de la vue de l'île, si intéressante pour quiconque ne la connaît pas encore, et qui ne l'est guère moins pour celui qui la connaît déjà, je cerrai de très-près la terre, à environ douze milles au-dessus de l'isthme. Long-temps la haute terre nous cacha tout-à-fait la plaine; mais, arrivés, enfin, à un point où la partie septentrionale de l'île se trouvait à l'ouest de nous, les différentes pointes s'alongeant dans la mer, tout en s'élevant vers l'intérieur en amphithéâtre, nous pûmes admirer, tout à notre aise, la magnificence de ce paysage, à l'éclat duquel vint se joindre, bientôt, le riant aspect d'élégantes demeures groupées sur la rive, l'aspect animé de petites pirogues à la voile, dans l'intérieur des baies; mais cette richesse extraordinaire du lieu, l'exubérance de cette végétation, dont le sol est partout couvert, attiraient surtout l'attention et l'admiration de mon compagnon de voyage. Qu'il lui tardait d'explorer ces lieux enchantés! Que de découvertes il allait faire! Que de trésors il allait recueillir! Quelle source intarissable de jouissances pour un botaniste passionné comme lui! Aussi, après être resté long-temps profondément enseveli dans ses pensées, ne s'arracha-t-il à cette espèce d'extase

contemplative que pour s'écrier, tout à coup, avec l'accent animé de son pays : « Ah ! combien je vais » travailler ! Oui... je veux qu'on connaisse enfin » les richesses de l'Océanie. Je ne quitterai pas ces » lieux sans les avoir explorés, depuis les rivages de » la mer qui les baigne, jusqu'aux derniers sommets » de leurs montagnes les plus élevées ! »

Noble vœu qui promettait tout à la science, mais qu'un funeste naufrage ne devait lui permettre de réaliser qu'en partie !....

Avant d'arriver à la pointe Vénus, nous nous éloignâmes un peu de la côte, à cause d'un rescif qui, à l'est de cette pointe, s'étend à près de deux milles de terre, d'autant plus dangereux qu'il est encore caché sous l'eau. Un bâtiment baleinier avait failli s'y perdre, il y avait environ deux ans.

Après avoir doublé cette pointe, nous serrâmes de nouveau la terre, et longeâmes le rescif, indiqué, sur toute sa partie nord-ouest, par les vagues qui s'y brisent continuellement. Nous étions assez près pour voir distinctement Matavaï, et la baie où, en 1766, Wallis vint mouiller, au grand étonnement des insulaires. C'est aussi dans cette baie, ou plutôt dans cette rade, que Cook jeta l'ancre, chaque fois qu'il visita O-taïti.

Wallis, en entrant dans la passe, toucha sur un rocher ou partie du rescif qu'il nomma *Dolfin's rock*. Le rescif existe toujours et n'a même guère augmenté depuis ; ce qui peut, à mon avis, s'expliquer

par sa position au centre de la passe. Là se trouve, effectivement, un courant continuel, occasionné par la rivière, en cet endroit assez considérable ; et par l'eau de la mer, qui, lancée au-dessus du rescif, dans toute la partie orientale, retourne à la mer, en suivant la passe de Matavaï.

Cette baie, peu sûre, n'est plus fréquentée que par les bâtimens de guerre, qui y sont en danger depuis novembre jusqu'en mai. J'ai parlé, dans le récit de mon premier voyage à O-taïti, des fortes avaries qu'y éprouva, en 1830, le vaisseau de guerre russe le *Crolky*.

En allant de Matavaï à la baie de Papaïti, nous distinguâmes très-bien les maisons de Papaoa, résidence de la famille royale, lieu où les bâtimens s'arrêtent d'ordinaire pour attendre le pilote. Afin de l'avoir plus tôt, nous tirâmes un coup de canon ; mais il paraît qu'il nous avait déjà vus et qu'il était déjà en route ; car, en peu de minutes, nous vîmes apparaître, à peu de distance, une baleinière ; et, moins d'un quart d'heure après notre coup, le pilote indien Gimes était à bord.

Nous nous connaissions depuis long-temps ; et j'appris de lui, bientôt, tout ce qui se passait dans l'île. La reine était absente ; mais l'île était tranquille. Une goëlette, que j'avais fait construire à Toubouaï, était arrivée, etc. Cet homme a fait plusieurs voyages de mer, parle bien l'anglais, est assez bon marin. D'ailleurs, prudent et plein de sang-

froid, il n'a pas éprouvé un seul accident, depuis plusieurs années qu'il est pilote à O-taïti; et je le crois digne de la confiance des capitaines qui pourront visiter l'île.

A environ deux milles sous le vent de Papaïti est le port d'Antonoa, peu sûr et peu fréquenté; mais les bâtimens peuvent entrer par la passe de ce port et suivre, par l'intérieur du rescif, jusqu'à Papaïti. C'est ce que nous fîmes cette fois. Cela effraie un peu ceux qui ne sont pas habitués à cette route; car, semée de rochers de corail, elle paraît un labyrinthe, où l'on croirait qu'on ne peut passer; mais l'eau étant profonde tout à côté de ces rochers, il n'y a pas le moindre danger, quand le temps est beau et le vent favorable.

Les manœuvres doivent, pourtant, se faire avec promptitude, et l'homme de la barre doit être expert et attentif; car, souvent, le champ n'est pas large; et j'ai vu, plus d'une fois, notre capitaine mal à son aise, quand l'Indien, qui connaît les courans et tous les dangers, venait à raser un de ces rochers de si près qu'on eût dit qu'il y touchait. En moins d'une demi-heure nous eûmes franchi tous les écueils, et nous nous trouvâmes dans la large et belle baie de Papaïti. Là, des pirogues, parties de tous les points, se dirigèrent bientôt sur nous; et, avant que nous fussions à l'ancre, nous en avions plus de vingt le long du bord.

Je viens de dire que la reine n'était point à O-taïti.

Revenue récemment de Raïatéa, après avoir visité différentes îles, elle était alors à Charles Saunders. Son absence me contrariait; car j'avais besoin de la voir. Depuis quelque temps, par les conseils d'un Européen, elle avait renouvelé une prétention déjà manifestée il y avait quelques années. Comme souveraine des îles basses de l'Archipel dangereux, jusqu'au delà d'Anaa (île de la Chaîne), dont les habitans avaient reconnu ses lois, elle prétendait que nul ne pouvait aller à la pêche de la nacre sans son consentement, et avait adressé des instructions conformes aux habitans de ces îles, ce qui aurait mis fort en danger tout bâtiment qui s'y serait présenté sans son autorisation ou même avec cette autorisation. Le premier cas, d'ailleurs, pouvant servir de prétexte ou d'excuse à ces sauvages, un navire arrivé chez eux sans un *véa* ou envoyé de la reine, ou, tout au moins, sans une lettre d'elle, aurait, presqu'indubitablement, été attaqué et probablement pris par trahison, sans pouvoir, dès lors, espérer aucun recours à O-taïti même. Exposé à tant d'autres chances, je ne crus pas devoir braver encore cette dernière, d'autant plus que je regardais la reine comme un peu dans son droit; et tout ce qu'on pouvait lui dire c'est qu'elle devait, si on la payait, donner des garanties contre les attaques et les trahisons de ses prétendus sujets.

J'envoyai donc mon bâtiment la chercher, pensant par-là lui être agréable et en obtenir plus facile-

contemplative que pour s'écrier, tout à coup, avec l'accent animé de son pays : « Ah ! combien je vais » travailler ! Oui... je veux qu'on connaisse enfin » les richesses de l'Océanie. Je ne quitterai pas ces » lieux sans les avoir explorés, depuis les rivages de » la mer qui les baigne, jusqu'aux derniers sommets » de leurs montagnes les plus élevées ! »

Noble vœu qui promettait tout à la science, mais qu'un funeste naufrage ne devait lui permettre de réaliser qu'en partie !....

Avant d'arriver à la pointe Vénus, nous nous éloignâmes un peu de la côte, à cause d'un rescif qui, à l'est de cette pointe, s'étend à près de deux milles de terre, d'autant plus dangereux qu'il est encore caché sous l'eau. Un bâtiment baleinier avait failli s'y perdre, il y avait environ deux ans.

Après avoir doublé cette pointe, nous serrâmes de nouveau la terre, et longeâmes le rescif, indiqué, sur toute sa partie nord-ouest, par les vagues qui s'y brisent continuellement. Nous étions assez près pour voir distinctement Matavaï, et la baie où, en 1766, Wallis vint mouiller, au grand étonnement des insulaires. C'est aussi dans cette baie, ou plutôt dans cette rade, que Cook jeta l'ancre, chaque fois qu'il visita O-taïti.

Wallis, en entrant dans la passe, toucha sur un rocher ou partie du rescif qu'il nomma *Dolfin's rock*. Le rescif existe toujours et n'a même guère augmenté depuis; ce qui peut, à mon avis, s'expliquer

par sa position au centre de la passe. Là se trouve, effectivement, un courant continuel, occasionné par la rivière, en cet endroit assez considérable; et par l'eau de la mer, qui, lancée au-dessus du rescif, dans toute la partie orientale, retourne à la mer, en suivant la passe de Matavaï.

Cette baie, peu sûre, n'est plus fréquentée que par les bâtimens de guerre, qui y sont en danger depuis novembre jusqu'en mai. J'ai parlé, dans le récit de mon premier voyage à O-taïti, des fortes avaries qu'y éprouva, en 1830, le vaisseau de guerre russe le *Crolky*.

En allant de Matavaï à la baie de Papaïti, nous distinguâmes très-bien les maisons de Papaoa, résidence de la famille royale, lieu où les bâtimens s'arrêtent d'ordinaire pour attendre le pilote. Afin de l'avoir plus tôt, nous tirâmes un coup de canon; mais il paraît qu'il nous avait déjà vus et qu'il était déjà en route; car, en peu de minutes, nous vîmes apparaître, à peu de distance, une baleinière; et, moins d'un quart d'heure après notre coup, le pilote indien Gimes était à bord.

Nous nous connaissions depuis long-temps; et j'appris de lui, bientôt, tout ce qui se passait dans l'île. La reine était absente; mais l'île était tranquille. Une goëlette, que j'avais fait construire à Toubouaï, était arrivée, etc. Cet homme a fait plusieurs voyages de mer, parle bien l'anglais, est assez bon marin. D'ailleurs, prudent et plein de sang-

départ pour le Chili, dans une courte absence de quatre mois. Le commerce des îles s'étendait graduellement. Je lui avais moi-même imprimé quelque mouvement, par la construction d'une goëlette, l'armement d'un baleinier, le nombre de gens, tant blancs qu'Indiens, que j'avais employés à une plantation, à faire de l'arrow-root, de l'huile de coco; à couper et à préparer une cargaison de bois à O-taïti, à Eiméo et même à Maïtéa. Les petits bâtimens et les plongeurs que j'avais envoyés aux îles Pomoutou, pour pêcher de la nacre; ceux que j'avais envoyés pour avoir de l'écaille de tortue; ceux que j'avais expédiés pour le Chili et reçus en retour; mes affaires avec presque tous les habitans les plus notables d'O-taïti, avec les navires qui les visitaient, et qui, maintenant, devenaient chaque jour plus nombreux; tout cela avait déjà donné à cette localité une importance qui y attirait des étrangers de toutes les classes, surtout des forgerons, des charpentiers, des tonneliers, des marins; et, malheureusement aussi, plus encore de vagabonds, de déserteurs, de mauvais sujets, chassés de leurs navires, et qui, tous, pourvu qu'ils sussent s'occuper, trouvaient facilement à vivre en ce lieu, où, du reste, ils faisaient beaucoup de mal; car tous étaient des ivrognes, des gens querelleurs, donnant l'exemple d'une corruption inouïe et d'une vie horrible, même parmi les Indiens.

Ce qui était surtout pénible à voir, c'était leur penchant général pour un vice qui, jadis, leur

Revenue récemment de Raïatéa, après avoir visité différentes îles, elle était alors à Charles Saunders. Son absence me contrariait; car j'avais besoin de la voir. Depuis quelque temps, par les conseils d'un Européen, elle avait renouvelé une prétention déjà manifestée il y avait quelques années. Comme souveraine des îles basses de l'Archipel dangereux, jusqu'au delà d'Anaa (île de la Chaîne), dont les habitans avaient reconnu ses lois, elle prétendait que nul ne pouvait aller à la pêche de la nacre sans son consentement, et avait adressé des instructions conformes aux habitans de ces îles, ce qui aurait mis fort en danger tout bâtiment qui s'y serait présenté sans son autorisation ou même avec cette autorisation. Le premier cas, d'ailleurs, pouvant servir de prétexte ou d'excuse à ces sauvages, un navire arrivé chez eux sans un *vea* ou envoyé de la reine, ou, tout au moins, sans une lettre d'elle, aurait, presqu'indubitablement, été attaqué et probablement pris par trahison, sans pouvoir, dès lors, espérer aucun recours à O-taïti même. Exposé à tant d'autres chances, je ne crus pas devoir braver encore cette dernière, d'autant plus que je regardais la reine comme un peu dans son droit; et tout ce qu'on pouvait lui dire c'est qu'elle devait, si on la payait, donner des garanties contre les attaques et les trahisons de ses prétendus sujets.

J'envoyai donc mon bâtiment la chercher, pensant par-là lui être agréable et en obtenir plus facile-

départ pour le Chili, dans une courte absence de quatre mois. Le commerce des îles s'étendait graduellement. Je lui avais moi-même imprimé quelque mouvement, par la construction d'une goëlette, l'armement d'un baleinier, le nombre de gens, tant blancs qu'Indiens, que j'avais employés à une plantation, à faire de l'arrow-root, de l'huile de coco; à couper et à préparer une cargaison de bois à O-taïti, à Eïméo et même à Maïtéa. Les petits bâtimens et les plongeurs que j'avais envoyés aux îles Pomoutou, pour pêcher de la nacre; ceux que j'avais envoyés pour avoir de l'écaille de tortue; ceux que j'avais expédiés pour le Chili et reçus en retour; mes affaires avec presque tous les habitans les plus notables d'O-taïti, avec les navires qui les visitaient, et qui, maintenant, devenaient chaque jour plus nombreux; tout cela avait déjà donné à cette localité une importance qui y attirait des étrangers de toutes les classes, surtout des forgerons, des charpentiers, des tonneliers, des marins; et, malheureusement aussi, plus encore de vagabonds, de déserteurs, de mauvais sujets, chassés de leurs navires, et qui, tous, pourvu qu'ils sussent s'occuper, trouvaient facilement à vivre en ce lieu, où, du reste, ils faisaient beaucoup de mal; car tous étaient des ivrognes, des gens querelleurs, donnant l'exemple d'une corruption inouïe et d'une vie horrible, même parmi les Indiens.

Ce qui était surtout pénible à voir, c'était leur penchant général pour un vice qui, jadis, leur

Dans un tel état de choses, on pourra juger de ce que devait être la morale. Toutes les lois tombées dans le mépris; partout une licence effrénée. Les femmes allaient librement à bord des navires, le jour comme la nuit; et, vers le soir, on les voyait s'embarquer par troupes avec les marins, ou conduites à bord en pirogues par leurs pères, leurs frères, leurs maris, devenus eux-mêmes des agens de prostitution. Les filles de l'âge le plus tendre étaient vendues aux étrangers par leurs parens, souvent même par leur mère; et devaient, de gré ou de force, se livrer à la débauche. Elles arrivaient de toutes les parties de l'île à Papaïti, et la corruption y était cent fois plus générale, plus positive, plus répandue dans toutes les classes, qu'au temps même où ils professaient une religion qui permettait ces excès, regardés par eux comme naturels et sans conséquence.

A cette même époque, un autre événement vint menacer la religion, et peut-être ces îles d'une ruine totale.

En revenant de Raïatéa, la reine, mal conseillée, s'avisa de prétendre à une réception conforme aux

mai l'idée que la meilleure était de prohiber toutes les liqueurs fortes; et cela, pour tout le monde. J'offris même d'y consentir le premier, et de n'en plus boire ni importer; mais ce projet ne fut exécuté que beaucoup plus tard, quand l'ivrognerie eut causé des maux irréparables, et fait commettre jusqu'à des meurtres et des suicides.

anciennes coutumes; cérémonie qui, accompagnée des scènes les plus licencieuses, aurait porté le dernier coup aux mœurs, à la religion, et aux institutions nouvelles du pays; car, après cela, rien n'eût fait scandale. Les cérémonies les plus obscènes reparaissaient, et le christianisme tombait infailliblement.

Quand cette étrange nouvelle parvint à O-taïti, elle y fit un effet unique. Les missionnaires effrayés employèrent toute leur influence pour prévenir ce coup. Heureusement pour eux, il y avait, dans cette réception, qu'exigeait la reine, des choses qui menaçaient encore plus l'autorité des chefs que les mœurs et la religion. Il s'agissait d'une profession ouverte d'infériorité, d'une soumission humiliante, auxquelles ils n'étaient plus habitués, auxquelles tels d'entr'eux n'auraient jamais consenti, prêts à périr mille fois, plutôt que de s'y réduire. Le principal entre ces derniers était Tati, ancien rival de la maison de Pomaré, qu'il avait pourtant protégée dans ces derniers temps. Son indignation fut extrême; aussi, par une exception qu'on n'avait pas encore vue à O-taïti, depuis l'établissement de la nouvelle religion, il convoqua une assemblée de son peuple, lui fit part du message qu'il venait de recevoir, et lui déclara son intention de s'y opposer jusqu'à la mort. Au même instant, des *vea* ou envoyés partirent pour tous les districts de l'île; et l'on convoqua à Papaïti une assemblée générale, où Tati, Itoti, Pa-

faï, Otomi, et d'autres chefs, arrivèrent à la fin de décembre, 1830.

L'affaire était sérieuse. A Eïméo se trouvaient, avec la reine, Mahaïné, chef de Ouhaïné; Tomata, chef de Raïatéa; et d'autres qui paraissaient être pour elle; et tout semblait menacer d'une guerre d'autant plus chanceuse pour les chefs d'O-taïti et pour les missionnaires, que, dans cette dernière île, se trouvait la secte des Mamaïa, déjà très-nombreuse, et disposée, ne fût-ce qu'en haine des missionnaires, à embrasser le parti de la reine. Après quelques discussions, il fût décidé qu'on enverrait à la reine un *vea* ou ambassadeur, pour l'engager à se désister de ses prétentions et à revenir à sa résidence d'O-taïti. Pendant l'absence du *vea*, les chefs restèrent en conférence à Papaïti. Trois d'entr'eux paraissaient parfaitement d'accord; mais il y en avait d'autres sur qui l'on ne pouvait pas trop compter. Heureusement que les trois ou quatre que j'ai nommés restèrent unis, et leur fermeté détourna le coup fatal qui pouvait ruiner la contrée.

L'envoyé des chefs revint le 1er janvier. Il paraît qu'il n'avait pas été trop bien reçu. D'après ce qu'il avait appris, la réception de la reine, à l'ancienne manière, avait eu lieu à Moréa, et la cérémonie avait été, comme autrefois, accompagnée de danses et de représentations indécentes (1). Le *vea* avait

(1) Pendant cette cérémonie, on offrait au souverain une grande quantité d'étoffes. Dans une scène, de jeunes femmes

demandé à la reine, de la part des chefs, si elle voulait rompre avec les lois et les institutions dont elle avait juré le maintien à O-taïti. Sa réponse, à ce qu'il paraît, avait été évasive, et laissait les chefs dans l'incertitude. Croyant que ces difficultés provenaient, en grande partie, des conseillers qui l'entouraient, ils se décidèrent à une démarche des plus hardies. Il fut résolu qu'on enverrait des juges à la résidence actuelle de la reine; qu'on ôterait à Mahaïné, le titre de chef de Moréa, qu'il portait toujours; qu'on ôterait leurs charges à tous les autres moteurs présumés du désordre, et qu'on ferait, en même temps, dire à la reine que les chefs d'O-taïti ne croyaient pas qu'elle eût d'elle-même demandé cette cérémonie, ce mode de réception, contraire aux lois; mais, qu'en tout état de cause, elle ne devait pas s'attendre à les obtenir dans O-taïti; et qu'ils s'y opposeraient même par la force, si la force devenait nécessaire.

Les choses restèrent quelque temps dans cet état. Les chefs s'étaient retirés; mais, de toutes parts, on se préparait à la guerre, ce qui suspendit un moment les autres désordres. On ne buvait plus; on

se présentaient enveloppées dans ces étoffes, de manière à ce qu'on les vît à peine. Après quelques paroles et quelques gestes qu'accompagnait la musique, des hommes saisissaient le bout de l'étoffe qui enveloppait chacune de ces femmes, et les faisaient tourner comme des toupies, jusqu'à ce qu'elles restassent entièrement nues; et, dans cet état, elles continuaient la représentation.

ne voulait plus que des fusils, de la poudre et du plomb.

Vers le milieu du mois, la reine revint à O-taïti. Elle descendit à Papaïti; et, au lieu de venir à la maison qu'elle possède en ce district, et qui est, en quelque sorte, un édifice public, où se tiennent aussi les assemblées, elle alla loger chez les Mamaïa, ou les nouveaux sectaires, ce qui montrait bien sa prédilection pour eux et le danger que courait la religion chrétienne. Les membres de cette nouvelle secte étaient les seuls qui, jusqu'alors, à O-taïti, eussent offert de la recevoir avec le cérémonial qu'elle exigeait. Après son arrivée, M. Bertero et moi allâmes la voir. Elle nous reçut bien; mais nous arrivions en un mauvais moment; car, presqu'au même instant, se présentaient chez elle, Water, sa femme et d'autres, à la vue desquels commencèrent les plus tristes lamentations. La reine, sa mère, Water, sa femme, et presque tous les individus présens se mirent à pleurer et à sanglotter si horriblement et si long-temps, que nous fûmes obligés de nous retirer sans avoir vu la fin de cette scène de douleur.

L'état des choses devenait, de jour en jour, plus inquiétant, et nous avions souvent de fausses alertes. On parlait de troupes de Moréa qui devaient venir attaquer Papaïti, dont un fils de Tati était gouverneur. Une nuit, une de ces alertes fut même assez sérieuse. Vers dix heures, on vit tout à coup briller des feux dans les montagnes de Moréa, et d'autres feux s'allu-

mer presqu'aussitôt à O-taïti. Les chefs et la majeure partie de la population étaient sur pied. M. Bertero vint me voir et resta avec moi assez tard dans la nuit; mais, rien ne paraissant, tout le monde prit enfin le parti de se retirer.

La question de la réception n'était pourtant pas encore décidée; et, vers la fin de janvier, une assemblée générale fut convoquée à Papaoa. Les chefs vinrent de nouveau, d'abord à Papaïti. Tati et Itoti en partirent le 26, vêtus de redingotes de drap rouge. C'était la première fois que je les voyais dans ce costume. Pafaï était resté avec le peuple de...... qui, d'après une convention entre les chefs, était, à ce qu'il paraît, venu en masse et armé, jusqu'à une petite distance de Papaoa, pour prévenir toute surprise de la part des gens de la reine et des étrangers; car elle avait alors, avec elle, beaucoup de monde de Ouhaïné, de Raïatéa, etc.; et l'on savait, en outre, qu'elle avait pour elle une partie des habitans de Taïarabou, dont plusieurs avaient passé par Papaïti, armés de piques et de fusils. Tati avait défendu aux siens d'apporter leurs armes; mais la plupart les tenait prêtes, à peu de distance. C'était une journée importante et dont tous les habitans attendaient avec anxiété l'issue.

Rien de plus singulier que cette assemblée, où les partis discutaient armés et prêts à en venir aux mains. Il y eut pourtant beaucoup d'ordre. L'assemblée était grave, et la vue en était même imposante. Les chefs

habillés de rouge, cette multitude revêtue de costumes bizarres et armée encore plus bizarrement de fusils, de pistolets, de lances, de massues; et, au milieu de tous, la jeune reine et quelques femmes. Les discours étaient graves et modérés. Tati n'éclata que contre ceux qui avaient donné des conseils pernicieux; mais il ménagea évidemment la reine; toutefois il finit son discours en lui adressant la parole, et en lui demandant quelles étaient ses intentions, et si elle voulait la guerre. Pour la première fois, elle osa parler elle-même, et parvint à dire, quoiqu'avec l'accent de la plus vive émotion, qu'elle ne voulait point la guerre, ce qu'elle répéta deux fois; mais en fondant en larmes et sans pouvoir prononcer un mot de plus.

Cette assemblée, l'une des plus curieuses qui se fût jamais tenue à O-taïti, finit heureusement sans accident. Le même jour, Tati partit, chacun des chefs se retira dans son district; mais, le lendemain, on apprit qu'une partie de Taïarabou, sous les ordres d'un chef nommé Tavarii, avait présenté l'hommage contraire aux lois et aux dernières conventions. Ceci renouvela soudain la querelle. Peu de jours après, Tati, Itoti, Otomi et Pafaï, ayant uni leurs forces, marchèrent contre Taïarabou, afin de destituer ce chef et d'autres qui avaient transgressé la loi. Ceux-ci, se trouvant trop faibles pour résister, se sauvèrent auprès de la reine. On voulut que cette dernière les livrât; mais elle s'y refusa. Les mêmes troupes qui

avaient marché contre Taïarabou vinrent aussitôt à Papaïti, pour attaquer la reine. Aidée par trois ou quatre cents étrangers, et par le parti de Taïarabou, elle se mit sur la défensive, et semblait, à son tour, défier les chefs.

Telle était la situation de l'île, quand arrivèrent un bâtiment de guerre et un transport anglais, portant le peuple de Pitcaïrn, événement dont il sera question dans l'histoire de cette dernière île. Cette circonstance était heureuse pour la reine; elle l'était pour tous les résidens européens qui pouvaient, dès lors, compter sur quelque protection, si l'on en venait aux mains, comme tout devait maintenant le faire craindre.

Les chefs arrivèrent le 20 mars, avec leurs armées. Le premier fut le fils de Tati, gouverneur de Papaïti, qui s'établit au centre de la baie, juste devant ma porte. Sa troupe n'était pas nombreuse; mais elle était bien armée de fusils, de sabres, etc. Ses guerriers marchaient sur deux rangs de dix à douze hommes de front et en bon ordre. Dès qu'ils furent arrivés à leur station, tous s'assirent à terre, mais en gardant leurs rangs dans le plus profond silence. Il n'y avait absolument que les officiers qu'on entendît parler. Ensuite vinrent Otomi et Tati. Leurs troupes étaient beaucoup plus fortes, se composant, pour le moins, de mille à douze cents hommes. Ils gardaient le même ordre. Les officiers portaient, pour la plupart, des plumes sur la tête. Otomi était

habillé de rouge; il était coiffé d'un ornement en plumes, très-riche, et qui lui tombait des deux épaules par derrière, jusqu'à la moitié du corps. Tati, toujours simple et grand, ne portait aucun ornement; mais son air était grave, son maintien noble. Il y avait quelque chose de pénible à voir, à la tête de ses troupes, ce noble guerrier, déjà très-âgé, et sur le point d'exposer une vie qui, dans ces derniers temps, avait été si constamment utile à son pays.

Quelques momens s'étaient écoulés depuis que ces chefs s'étaient établis avec leurs troupes autour de ma maison, quand arrivèrent Pafaï et Itoti, suivis d'environ quatre cents hommes, et qui avaient hardiment traversé le district de la reine, pour joindre leurs alliés. Tous ces gens étaient bien armés et la plupart avaient des fusils. Ces deux derniers chefs étaient très-noblement vêtus. Pafaï, l'un des plus beaux hommes de ces îles, avec de larges pantalons et une veste courte, une ceinture où il tenait ses pistolets et d'où pendait un beau sabre, avait quelque chose d'asiatique. Son frère, habillé presque de même, mais beaucoup plus délicat, était pourtant également bien. Une chose remarquable, c'est qu'avant de s'approcher, ces troupes accomplissaient un cérémonial militaire fort analogue à celui qui s'observe en Europe, en pareil cas. Dès qu'elles furent à demi portée de fusil, Tati, qui s'était avancé seul de quelques pas, leur cria de s'arrêter, leur de-

manda qui elles étaient, et ce ne fut qu'après leur réponse qu'il leur dit d'avancer.

Quelque temps après que les troupes se furent installées, dans un ordre parfait, près du rivage, au centre de la baie, les chefs se rendirent seuls, à quelques pas, dans une grande maison, où se tiennent toujours les assemblées. Ils y étaient à peine quand on vit les troupes de la reine déboucher par la pointe la plus septentrionale de la baie, et s'établir à environ un mille de distance de l'endroit où étaient les chefs. Elle avait tout au plus cinq cents hommes, et n'aurait jamais pu tenir. A peine la reine elle-même eut-elle paru, qu'elle fut saluée de vingt et un coups de canon par le bâtiment de guerre; et le capitaine descendit pour lui rendre une visite. Elle refusa toujours de livrer les principaux coupables; mais elle offrait sa tante et autres, qui étaient également au nombre des instigateurs de l'affaire; et consentait à se désister publiquement de ses prétentions, à l'égard des cérémonies déjà mentionnées, promettant soumission aux lois. Quelque temps après, elle vint dans l'embarcation du bord du bâtiment de guerre, accompagnée du commandant et de plusieurs officiers. Avant de débarquer, il fallut accomplir la même cérémonie qu'avec les troupes. Tati s'avança sur le bord de la mer, à quelque distance de l'endroit vers lequel elle se dirigeait, et lui cria qu'elle pouvait débarquer. Son premier mouvement fut de la saluer; mais, se

retirant aussitôt, il refusa opiniâtrément de la voir, ce en quoi les autres chefs l'imitèrent. Ils exigeaient, avant tout, que les coupables leur fussent livrés. Le commandant, cherchant à accommoder la chose, vint alors voir les chefs; mais ils tinrent ferme, lui firent entendre qu'ils étaient fâchés de ne pouvoir le satisfaire, mais que les intérêts de leur île exigeaient qu'ils ne cédassent point; et la reine dut se retirer, sans même avoir obtenu une entrevue.

Le soir venu sans que rien fût encore décidé, la reine, inquiète, envoya, à minuit, M. Henry fils, pour sonder, en secret, Tati, sur ses intentions, et sur celles des autres chefs. Il répondit que son projet était de l'attaquer au point du jour. A cette annonce, elle s'embarqua avec tous ses gens; et, le lendemain, au lever de l'aurore, on vit une quantité de pirogues remplies de monde, autour de la petite île du centre de la baie, et déjà en route pour Moréa. Les chefs la jugeant alors assez humiliée, accédèrent à ses dernières propositions, lui abandonnèrent ses protégés; et, pour la forme, condamnèrent les autres coupables. Toutefois ils partirent sans la voir. On dit qu'elle ne cessa de pleurer pendant toute la journée.

Une chose remarquable dans cette affaire, c'est l'ordre qui régna partout deux jours et une nuit, temps où les armées furent à Papaïti, en vue l'une de l'autre. Pas un Indien, pas un des chefs ne toucha, dans cet intervalle, à la moindre boisson forte; ce qui me prouva qu'au besoin ces hommes-là savent,

peut-être mieux que nous, commander à leurs passions. J'admirais aussi la manière dont les soldats gardaient leurs rangs, mangeant même sans les quitter, excepté les hommes de corvée, chargés d'aller chercher des provisions et de les faire cuire. La nuit, même ordre, de tous côtés; pas le moindre bruit, sauf celui que faisaient les *raauti* (espèce de *watchmen* (1) militaires), qui, de part et d'autre, ont pour fonction d'engager les guerriers à se montrer confians, courageux et prêts au premier signal. Cette infatigable activité, qu'on m'avait si fréquemment vantée, me démontra que leur mode de surveillance vaut au moins celui de nos armées. Ces gens ne cessaient de s'interroger et de se répondre pendant toute la nuit, faisant continuellement le tour du camp, de sorte qu'il eût été de toute impossibilité à l'ennemi d'en approcher sans être aperçu. L'observation d'une discipline et d'une subordination si sévères, était un objet déjà fort curieux; mais, ce qui ne l'était pas moins, c'était de voir, le lendemain, à la première annonce de la paix, toute cette multitude se débander en confusion; et, peu de minutes après, amis et ennemis, mêlés et confondus, rire et causer le plus franchement et le plus cordialement du monde. Cependant ils ne buvaient point, parce que l'usage des boissons leur était encore in-

(1) Usage anglais. — Les *watchmen* sont des agens de surveillance nocturne.

terdit. Quel ne devait pas être, jadis, le pouvoir des chefs, si, aujourd'hui encore, ils sont si rigoureusement obéis, en des momens d'urgence?

Huit mois s'étaient passés depuis ces événemens. Tout avait repris son train ordinaire à O-taïti, et nous étions tranquilles, sans que les habitans des îles occidentales fussent venus nous attaquer, comme M. Williams paraissait le craindre (1); au contraire, il éclata, dans ces îles, des troubles qui dégénérèrent bientôt en une guerre sérieuse entre les anciennes maisons rivales de Raïatéa, de Tahaa et de Bora-Bora, comme on le verra dans la partie historique de cet ouvrage.

(1) M. Williams, missionnaire à Raïatéa, avait pris un peu vivement le parti de la reine, auquel appartenaient les chefs de Raïatéa et d'Ouhaïné; ce qui, même, avait un moment excité le mécontentement des chefs o-taïtiens et amené des discussions entre lui et ses confrères d'O-taïti. Cet événement, comme tant d'autres circonstances qui l'avaient précédé, m'a prouvé qu'il n'y a rien de vrai dans ce qu'on a dit, jusqu'ici, en Angleterre, que les missionnaires ne se mêlent point des affaires politiques. Ils s'en mêlent, en effet, en toute occasion; le plus souvent, ils font très-bien de s'en mêler; mais devraient, ne fût-ce que par prudence, le faire avec plus de modération, de circonspection, ou plutôt moins impérieusement, se bornant à donner privément des avis et non pas des ordres publics. Leur présence trop assidue aux assemblées, la part souvent trop active qu'ils prennent aux discussions, ne paraissent être ni dans leur mission, ni dans leur compétence. Ils se sont fait par-là un tort considérable; car on leur attribue, de suite, et, la plupart du temps, avec raison, l'établissement de toutes les mesures, quelles qu'elles soient.

A O-taïti, si convenablement située pour la relâche des bâtimens baleiniers, le nombre des navires qui venaient reposer leurs équipages, renouveler leurs provisions et faire de l'eau, augmentait tous les mois; et, de plus, les travaux qu'on y faisait, un commerce plus régulier, établi pour la pêche de la nacre, tout cela vivifiait l'île et commençait à mettre des sommes en circulation; mais les désordres moraux n'avaient pas diminué. De nouveaux cabarets s'établirent, de toutes parts, autour de la baie, et même dans les autres parties de l'île. Au premier lieu, la baie de Papaïti, il y avait, pendant une grande partie de la nuit et chaque dimanche, un tapage infernal; et, tous les jours, des combats sanglans entre les marins. L'ivrognerie et la débauche se généralisèrent tellement qu'elles menaçaient l'île de la replonger dans un état moral pareil à celui qui existait dans les temps les plus barbares de l'ancienne religion. Il y avait même, déjà, des vols et des assassinats. Des Indiens avaient forcé les magasins de M. Pritchard; d'autres, ayant attaqué deux jeunes marins, les avaient dévalisés, et si fort maltraités, qu'ils en avaient laissé un pour mort sur la place. M. Bertero le traita et lui sauva la vie; mais il resta sourd d'un coup qu'il avait reçu sur la tête.

J'ai dit que huit mois s'étaient écoulés depuis ces événemens. Il y avait, aussi, déjà près de sept mois que M. Bertero était parti dans une goëlette que j'a-

vais envoyée au Chili, et je commençais à m'inquiéter sur son sort, quoiqu'il fût possible qu'on l'eût vendue ou qu'on lui eût donné une autre destination, avant de la renvoyer à O-taïti. En novembre, 1831, deux bâtimens se présentèrent devant le port. Je reconnus de suite, que l'un était le brick le *Napoléon*, que j'avais envoyé à la pêche; l'autre était un bâtiment français, l'*Adhémar*, de Bordeaux. Je me rendis à son bord sitôt qu'il fut à l'ancre. Il venait de Valparaiso. Je demandai, en tremblant, des nouvelles de ma goëlette. Elle n'était point arrivée. Quel coup! Un bâtiment neuf, une riche cargaison, point d'assurance; et puis, Bertero, mon digne, mon noble ami Bertero! c'était donc là sa destinée; la récompense de son zèle; le résultat de ses travaux! Pour tombe, les abîmes de l'Océan! Puis le capitaine, l'équipage, tant de malheureux, jeunes encore, pour la plupart, tous avaient péri! Accablé de cette fatale nouvelle, je m'en retournai aussitôt à terre, pour m'enfermer et pleurer, pendant plusieurs heures, la perte de mon malheureux ami et de tant d'autres infortunés.

M. Bertero, membre de l'Académie de Turin, était né en cette ville. Destiné à la médecine, il prit du goût pour la botanique. Parti, jeune encore, pour les Indes occidentales, où il resta plusieurs années, il en rapporta en Europe de riches collections, qui le firent connaître, et son nom prit place parmi ceux des plus savans voyageurs. Après un

court séjour en France et dans sa patrie, il voulut visiter d'autres pays lointains, afin d'y continuer ses recherches, plus par goût pour la botanique, et par le désir d'être utile à la science, que par besoin de la gloire. Le pays qu'il destina d'abord à servir de théâtre à ses travaux, fut le Chili, où il arriva en 1828. Là, se mettant aussitôt à l'œuvre avec ce zèle infatigable qui le distinguait, il explora une grande partie de la république, visita Juan Fernandez, et envoya en France d'immenses trésors botaniques, et un très-grand nombre de plantes nouvelles. Je lui fus présenté en septembre 1830, peu de temps après son retour de son voyage de Juan Fernandez. Je lui parlai des îles polynésiennes, de leur riche végétation; et, comme il avait l'intention de faire quelque nouveau voyage, je lui offris un passage à O-taïti. Pour son malheur, pour celui de la science et pour le mien, il l'accepta. Nous partîmes le 28 du même mois, et arrivâmes à O-taïti, le 3 novembre. J'ai décrit son brûlant enthousiasme, à l'aspect des trésors que son nouveau séjour promettait à la science. Enchanté des lieux, charmé des découvertes qu'il y faisait, quoiqu'il eût bientôt reconnu que la végétation y est plus riche que variée, il y commença ses recherches avec une ardeur infinie, et forma des collections immenses, depuis notre arrivée jusqu'au 9 avril, époque où il quitta O-taïti, tant à cause des troubles continuels qu'il y avait alors dans cette île, qu'à cause de la nouvelle de la révolution de France,

que nous venions de recevoir. Je l'engageais à attendre quelques mois encore l'arrivée d'un autre bâtiment plus grand, plus commode..... Ce fut en vain. Une fatalité le pressait de partir. Le 9 avril, je l'embrassai et le quittai vivement ému. Il ne l'était pas moins. Quelqu'analogie de goûts, de caractère, nous avait intimement liés. Que de promesses de nous écrire, de nous joindre en Europe! Que de charmans projets, qui ne devaient point se réaliser! Assis sur le rivage, je contemplai le bâtiment aussi long-temps qu'il put s'apercevoir, et rentrai le cœur gros, comme si j'eusse déjà pressenti quelque chose de funeste. Le bâtiment devait toucher à Raïatéa, d'où M. Bertero m'écrivit pour me parler de plantes qu'on lui avait apportées, et qu'il ne connaissait pas, exprimant le regret de n'avoir pas à sa disposition ses livres et autres objets, et ajoutant que, peut-être, il resterait dans l'île. Quel malheur qu'il ne s'y soit pas décidé! Mais son heure était venue. Le bâtiment quitta Raïatéa vers le milieu d'avril, et l'on n'en a plus entendu parler. J'ai visité, depuis, plusieurs îles, les seules où, s'il s'était sauvé, j'aurais pu le rencontrer. Il ne me reste pas le moindre doute qu'il ne se soit perdu en pleine mer, et qu'il n'ait péri corps et biens. Pendant son séjour à O-taïti, M. Bertero ne s'occupait pas seulement de plantes. Comme médecin, il y rendait de grands services, toujours prêt à donner les secours de son art à quiconque venait les solliter; mais, s'il était plein du désir d'être utile, il n'ai-

mait pas qu'on le dérangeât sans nécessité. Extrêmement vif, il lui arrivait même souvent de s'emporter, ce qui donnait lieu à des scènes assez singulières, que les habitans citent encore. Les Anglais se souviennent avec plaisir de sa réponse à l'un de leurs compatriotes, qui voulait se faire saigner. Cet homme était grand buveur, et passait rarement une journée sans s'enivrer. Encore un peu chancelant, il vint, un jour, voir M. Bertero, dans un moment où celui-ci était très-occupé, et lui demanda, en français, langue qu'il parlait bien, de le saigner ou plutôt de lui tirer un peu de sang. M. Bertero leva la tête, le regarda fixement, et lui dit : «Si vous connaissez quel» qu'un qui puisse vous tirer tout le rhum que vous » avez bu, allez le trouver; puis, après, revenez à » moi, et je vous tirerai du sang. » L'Anglais, stupéfait, ne savait que répondre. Il se retira, et raconta lui-même partout l'anecdote. Plus tard, pourtant, il fut saigné; et toute l'île connut bientôt le caractère du docteur, qui, à ses vivacités près, était véritablement aimable et bon, aimé de tout le monde, des blancs comme des Indiens. Le brick le *Napoléon* étant revenu de la pêche, j'en avais donné le commandement au capitaine Ebrill, et je venais de l'expédier pour le Chili. Dans cet intervalle, M. Doursther, consul de Hollande à Valparaiso, était arrivé et repartit pour les îles basses, où lui arriva l'aventure dont j'ai rendu compte ailleurs. Dans l'impossibilité de mettre son navire en état de reprendre la mer,

on l'avait vendu publiquement à O-taïti, pour la modique somme de 8,500 francs. Il est vrai que, dans ce pays, où il est si difficile et souvent impossible de se procurer ce qui manquait à ce bâtiment, il ne valait peut-être pas davantage ; et je sais que le capitaine Ebrill, qui l'acheta, ne fit point une belle affaire (1). Cet événement me mit à portée de recueillir une preuve de plus de l'étrange manière dont la justice est administrée dans ces îles. Le bâtiment ayant été pillé par les brigands de l'île de la Chaîne, j'invoquai, dans cette circonstance, l'intervention de la reine d'O-taïti, en vertu des conventions faites avec elle, avant le départ du bâtiment, lui rappelant qu'elle m'avait donné une lettre d'autorisation

(1) Ce bâtiment, assuré en Angleterre, ne fut point payé, pour quelque vice de forme dans la police, ou d'après le rapport du capitaine, qui, resté, par hasard, en route, dans une île, après sa délivrance, prétendit que M. Doursther n'avait point le droit de vendre en son absence ; mais les véritables causes de sa colère étaient son intention de le faire acheter indirectement pour son compte, et sa jalousie contre le capitaine Ebrill. Cet homme nous était fatal. C'était le second bâtiment qu'il nous perdait ; et cela, par sa faute et par défaut de surveillance. Quant à M. Doursther, lésé dans ses intérêts, il fut encore traité d'une manière qui devait exciter son indignation. Seul des hommes du bord qui l'eût défendu au péril de sa vie, il s'était vu sur le point de le reprendre ; ou s'était montré, tout au moins, assez courageux pour en faire la tentative, s'il avait pu saisir ses armes, quoiqu'il soit assez probable qu'il eût succombé... Qu'on juge de l'effet que devait produire une subtile chicane sur un homme de cette trempe, après une conduite aussi honorable ?

révolte, ainsi qu'aux dernières guerres de Tahaa et de Raïatéa. Plusieurs des autres districts s'étaient, en conséquence, unis aux insurgés de Taïarabou; un district voisin avait aussi pris parti pour eux; et l'un des fils de Tati même venait d'embrasser leur cause. Il y eut à Papaoa une nouvelle assemblée, où les gens de Pafaï et d'Itoti arrivèrent armés. Sans vouloir rien écouter, ils marchèrent tout droit sur Papara. Ce mouvement donna quelqu'inquiétude. On ignorait l'intention de ces guerriers, marchant ainsi armés, sans leurs chefs. On craignait qu'ils se livrassent à des excès. M. Pritchard accourut bride abattue à Papaïti; M. Henry s'y présenta également, tout hors d'haleine, tant pour prévenir les habitans que pour tâcher d'arrêter ces furieux; mais ils étaient déjà loin, et n'avaient insulté personne. On apprit bientôt qu'ils avaient agi ainsi par ordre supérieur; et, pourtant, on craignait encore que cette troupe et ses chefs ne rejoignissent les insurgés de Taïarabou. Ces craintes n'étaient pas fondées. Ils restèrent toujours sans reproche. Les armées marchaient maintenant pour se réunir à Papara et pour aller de là attaquer Taïarabou, si les rebelles ne se soumettaient pas et ne livraient pas les coupables. Tavarii et les Mamaïa, se voyant trop faibles, eurent recours à la trahison. Ils feignirent de se soumettre, et consentirent à se voir punis; mais à peine une partie des armées des chefs se fut-elle retirée, qu'ils attaquèrent le reste. Toutefois, ceux qui étaient déjà en mar-

che, revenant à la hâte, on culbuta les insurgés. Il y eut trente et quelques hommes de tués et un plus grand nombre de blessés. On poursuivit les fuyards pendant quelque temps; mais, ensuite, les chefs firent suspendre les hostilités. Cette échauffourée coûta quelques bestiaux à M. Orsmond, alors missionnaire à Taïarabou; car les Indiens, à défaut d'ennemis, avaient tiré sur les vaches, dont ils avaient, d'ailleurs, besoin pour se nourrir.

Pendant que ces choses se passaient à Taïarabou, nous étions à Papaïti dans des alarmes continuelles. Nous savions que le désordre serait extrême, si l'avantage restait aux Mamaïa. Le pillage et le meurtre auraient été la conséquence de leur triomphe. Pour prévenir le premier danger, nous mîmes nos effets les plus précieux à bord du bâtiment du capitaine Ebrill; pour nous préserver du second, nous nous armâmes jusqu'aux dents; et je crois que les Indiens auraient long-temps réfléchi avant de venir nous attaquer; mais peut-être aurions-nous eu plus à craindre de nos amis que de nos ennemis, au moins quant au pillage. Tavarii ou les Mamaïa vainqueurs, les troupes des chefs auraient opéré leur retraite de notre côté, et auraient probablement enlevé tout ce qu'ils auraient trouvé à leur portée, afin de le leur soustraire. Peu nombreux comme le sont encore les blancs à O-taïti, leur position serait bien critique, en de pareils momens, sans les navires qui, maintenant, se trouvent, en tous temps, sur la rade.

Dans cette affaire, Ariipaïa, dite aussi Pomaré Vahiné, cette femme qui, dans la guerre de 1815, s'était déjà montrée si courageuse, venait encore de se distinguer. Elle avait suivi les troupes; et, vêtue en amazone, armée d'un sabre et de pistolets, commandait les soldats de la reine. Elle était dans la partie de l'armée qui se retirait, lorsqu'arriva la nouvelle de la trahison des ennemis; et quand on annonça qu'ils avaient attaqué l'arrière-garde. Aussitôt il y eut quelque apparence de désordre, et les troupes étaient prêtes à fuir, quand Ariipaïa, avec sang-froid et fermeté, leur ordonna de marcher en avant, en donnant l'exemple; et, de tous les chefs, il paraît que ce fut elle qui se tint le plus près de l'engagement. Ce combat rétablit la tranquillité. Bientôt toutes les troupes revinrent. Quand celles de la reine passèrent par Papaïti, ce fut un jour de distribution pour nous. Plusieurs chefs se présentèrent. Il fallut leur donner du rhum à tous. Les derniers furent la reine-mère, Ariipaïa, Pafaï et plusieurs autres. En de pareils momens, il est difficile de refuser. Ils burent toute une carafe, et puis demandèrent encore une bouteille, qu'ils voulaient emporter et que je leur donnai, heureux d'en être quitte à si bon compte. Pendant qu'ils étaient chez moi, nombre d'Indiens se tenaient aux fenêtres, en demandant leur part. On leur en passait quelques verres qu'ils saisissaient avec la plus grande avidité. De là ils allèrent à d'autres maisons où les, choses se

passèrent de même ou à peu près. Ce sont là les contributions d'O-taïti; mais une chose étonnante, c'est qu'en de pareils momens, et souvent dans l'ivresse, il ne se commette pas plus de désordres. Il n'y en a peut-être pas un exemple; et ce peuple singulier continue à donner la preuve d'une douceur de caractère qui n'a peut-être nulle part sa pareille.

Les principaux coupables étaient le chef Tavarii, et les deux prophètes ou inspirés, Toutouaï et Vaïpaï. Le vieux chef Vaïatua était aussi compromis; il fut même, à ce qu'il paraît, une des principales causes de cette guerre; et cela, pour une raison qui mérite d'être citée.

Le missionnaire Crook, voulant se retirer à la Nouvelle-Hollande, vendit tout ce qu'il possédait ou l'échangea contre de l'huile de coco. Le vieux chef avait acheté une embarcation ou tel autre objet, qui, après livraison, ne lui parut point tel qu'il s'attendait à le trouver. Il alla voir le missionnaire. On s'échauffa. Le vieillard rendit son achat et reprit son huile. Quelques jours après, il fut accusé par le missionnaire d'avoir repris plus d'huile qu'il en avait donné; et, celui-ci poursuivant cette affaire avec chaleur, le chef dut venir devant des juges, qui, sur la plainte de M. Crook, le condamnèrent. Il paraît que, dès lors, cet homme, soit qu'il fût effectivement innocent, soit qu'il s'indignât de ce que le missionnaire avait osé le poursuivre comme coupable de vol, jura haine implacable aux blancs; et déclara qu'il

ne dormirait tranquille que lorsqu'il aurait allumé le feu de la guerre civile, et fait triompher la nouvelle secte. Il tint parole et faillit réussir dans son projet. Il excita Tavarii à recevoir la reine selon les anciennes coutumes; le fit se déclarer contre le mariage de la reine; engagea les Mamaïa à s'unir à Taïarabou; et, quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans, il déploya, dans cette affaire, une adresse et une activité qui montrent que le sentiment de la vengeance est une des plus violentes passions que connaissent ces insulaires.

Tati avait empêché de poursuivre les vaincus dans les montagnes, ce qui prévint l'effusion de beaucoup de sang; mais laissa échapper un grand nombre de coupables. Les vingt ou vingt-deux insurgés restés sur le champ de bataille étaient tous des hommes du peuple. Toutefois on se saisit de Tavarii et des deux inspirés(1), qui, avec quelques autres, furent condamnés à l'exil; jugement mis à exécution, malgré les sollicitations de la reine; et tous furent transportés à Matéa, île aujourd'hui presque déserte, mais fertile, et où ils devaient trouver tout ce qu'il faut pour vivre dans l'abondance. La cérémonie de ce jugement mérite quelques détails. C'était une trop belle occasion d'observer les mœurs pour ne pas m'y rendre. Les chefs se rendirent à Papara, le 3 mars 1833,

(1) On dit que ces *braves* gens priaient chaque jour Jésus-Christ d'exterminer les missionnaires et tous les Chrétiens.

afin de prononcer la sentence. On reconnaissait qu'ils y mettaient de l'importance. Tous étaient habillés de rouge. La plupart des missionnaires s'y trouvaient avec eux. Il y avait beaucoup de monde. La reine, sa mère, sa tante, y étaient, et je ne fus pas médiocrement surpris de voir Mahaïné, chef de l'île d'Ouhaïné, non-seulement siéger parmi les juges, mais encore présider le tribunal. C'était un compliment que les chefs d'O-taïti lui faisaient, en cette circonstance. Cette séance s'ouvrit encore par des prières que, sur l'invitation des chefs, récita l'un des missionnaires; puis l'orateur de la reine se leva, et livra, en son nom, les coupables aux juges. L'un des magistrats fit alors un court rapport de l'affaire, donna lecture de l'acte d'accusation, et la discussion commença de suite. L'un des fils de Tati figurait parmi les accusés. Ceux-ci n'avaient point d'avocat et devaient se défendre eux-mêmes.

Le premier orateur qui parla fut Pafaï, chargé de remplir les fonctions du ministère public. Son discours fut aussi brillant qu'adroit. Il traça un tableau énergique des maux que les accusés avaient faits à leur pays; des maux bien plus grands qu'ils pouvaient lui faire encore; et, finissant par démontrer que le premier devoir de la souveraine était de respecter les lois, il l'engagea à ne point s'opposer à leur exécution, dans cette circonstance. « Emparez-» vous-en (des lois), disait-il, en fermant le poing » avec force, serrez-les bien dans la main; serrez-les

» bien, répétait-il, pour qu'elles ne vous échappent » pas. Elles sont votre sauve-garde. Tant que notre » pacte social, tant que nos lois existeront, Pomaré » sera souveraine et respectée. » Ce discours était vraiment beau et d'un ordre supérieur aux allocutions ordinaires; plein de raisonnement, plein de vues sages, qui, bien développées, produisirent un excellent effet, même sur la jeune reine. L'orateur chargé d'exprimer sa pensée reconnut la vérité de ce qui venait d'être dit, et déclara qu'elle n'avait d'autre désir que de maintenir les lois, le bon ordre, et de faire le bonheur de l'île.

Tati brilla moins ce jour-là, et son infériorité relative s'explique peut-être naturellement par la circonstance que son fils était sur le banc des accusés. Néanmoins, dans un discours peu long, mais énergique, il développa tous les maux qu'avaient causés, depuis quelque temps, les principaux coupables, et établit combien il était nécessaire de faire un exemple, afin de ne pas laisser échapper ceux qui avaient fait tant de victimes. En ce moment, un homme fort suspect, nommé Mato, appartenant à la nouvelle secte, véritable sauvage, ne demandant que le désordre, et capable de tout, osa l'interrompre; ce qui, tout naturellement, amena, de la part de l'orateur, une de ces sorties uniques, dont j'aurais désiré que pussent être témoins ceux qui se destinent à l'exercice de la parole. « Est-ce bien toi, » toi, Mamaïa, s'écria-t-il, en se tournant brus-

» quement vers l'interrupteur, qui oses m'interrom-
» pre et élever la voix en ce lieu ? Qui es-tu, et de
» quel droit as-tu pénétré jusqu'à nous ? Viens, ap-
» proche; car, si tu dois parler, c'est ici, sur ce banc,
» parmi les coupables, qu'est ta place. Nous man-
» querions notre but, si nous te laissions échapper.
» Tu es l'un des premiers que la loi doit atteindre. »

Les débats terminés, et les accusés reconnus coupables par les divers districts, Mahaïné se leva. Après un court préambule, ayant fait lever les accusés, il les appela par leur nom, et prononça leur jugement. Cinq furent condamnés à l'exil; les autres à des travaux; et les chefs ne se séparèrent qu'après l'exécution du jugement.

Cette assemblée aurait fait honneur à des peuples plus avancés dans la civilisation; et montre qu'O-taïti, retenu en arrière par des circonstances que je n'ai pu assez développer, est mûre pour un meilleur ordre de choses.

Après cet événement, il ne se passa plus rien de bien remarquable à O-taïti, jusqu'à mon prochain départ de cette île. Mes affaires m'appelant, de nouveau, au Chili, je fis un troisième voyage à Valparaiso; et, de retour encore à O-taïti, je trouvai, enfin, qu'on en était venu à une mesure qu'on aurait dû adopter déjà depuis plusieurs années. Quelques-uns des missionnaires avaient reçu des reproches et éprouvé des calomnies de la part de gens qui semblaient ne pouvoir se rendre coupables de ce crime envers eux,

après en avoir été reçus avec hospitalité, et s'être vus comblés d'égards et d'attentions par eux et par leurs familles. Cette circonstance inspira aux missionnaires l'idée d'établir dans l'île une *Société de tempérance*. Ils signèrent les premiers l'acte d'association; le firent signer à un grand nombre de chefs et d'Indiens; et obtinrent, ce qui valait mieux, ce qui était plus positif, la prohibition de la vente du rhum et des esprits en général, soit pour de l'argent, soit par échange, contre des provisions. Je reconnus, dès lors, avec bonheur, les heureux effets de la nouvelle loi; car, par elle, la paix et la tranquillité renaîtront à O-taïti. Les étrangers sobres se porteront à peu d'excès; et l'Indien, si doux par caractère, n'insultera plus personne. Les mœurs même en tireront avantage; car, si l'ivrognerie n'était pas la cause de l'immoralité de ce peuple, elle l'était au moins du scandale que causaient, partout, des hommes et des femmes dans un état d'ivresse à ne connaître aucune honte, au point qu'on les voyait souvent marcher sur le rivage, ou se rouler, entièrement nus, dans les sables et dans la boue.

Je ne terminerai pas cet article sans y joindre une observation propre à prémunir le lecteur contre les impressions que pourraient lui avoir laissées quelques-unes des remarques précédentes, malheureusement trop bien fondées, sur le scandale de la vie des étrangers, l'ivrognerie et l'inconduite des marins, le mauvais exemple de leurs querelles, surtout le diman-

che, pendant les offices, le relâchement des mœurs d'une grande partie des Indiens et leurs excès en tout genre. En prenant ces remarques trop à la rigueur, et en les généralisant trop, il en tirerait les inductions les plus graves contre le véritable état social de ces îles; mais ce serait une erreur. En effet, l'ordre et la tranquillité ne cessaient pas d'y régner; les affaires n'en allaient pas moins leur train; les navires n'obtenaient pas moins facilement des provisions, et tout ce dont ils pouvaient avoir besoin; les propriétés n'en étaient pas moins assurées; et les excès partiels restaient rarement impunis; au point qu'un chef, d'ailleurs aimé de tous, et orateur de la reine, fut très-long-temps suspendu de ses fonctions, pour avoir fait un peu de bruit chez moi, un jour qu'il se trouvait ivre. La fortune et la vie des individus n'étaient donc, en effet, nullement exposées par ces désordres individuels; mais il n'en était pas moins temps d'en arrêter le cours, en ce que leur continuité ne pouvait manquer d'avoir des suites fatales; et je le répète, en finissant.... La prohibition des boissons fortes me paraît devoir infailliblement rétablir la paix extérieure, et sauver au moins l'apparence pour les mœurs. Elles ne cesseront pas, à la vérité, d'être toujours, au fond, très-relâchées; mais elles gagneront à cette mesure, devenue d'une indispensable nécessité, pour prévenir le retour des scandales, sans que, néanmoins, ce peuple ait jamais senti ni suivi la morale de la religion qu'on lui enseigne.

§ II.

EÏMÉO.

(*Santo Domingo*, de Bonechea; *York*, de Wallis ; *Moréa* ou *Mourea*, des Missionnaires.)

Le 9 avril, 1830, nous quittâmes O-taïti, et réussîmes à sortir du port, après trois jours de vaine attente, le vent soufflant directement dans la baie. J'avais à visiter plusieurs îles, dont j'ai déjà décrit ailleurs quelques-unes. J'allai d'abord à Eïméo ou Moréa, que je n'avais pas encore vue, quoiqu'elle ne soit qu'à sept lieues d'O-taïti. L'endroit où j'avais affaire était la baie du nord-ouest de l'île. Le vent était favorable pour entrer; mais, à peu de distance, dans l'intérieur, il y a un banc de corail qui barre l'entrée; de sorte qu'on est obligé de louvoyer pour l'éviter et pour gagner le fond de la baie, où se trouve un bon mouillage. Je ne sais comment cela se fit; mais je crois que ce fut parce que le vent nous manqua tout à coup.... Nous dûmes venir à l'ancre, en dehors du banc dont je viens de parler, par dix-huit brasses; endroit fort dangereux, et d'où il était difficile d'appareiller.

Cette baie est excellente, quand on peut doubler le banc, ce qui, le plus souvent, n'est, à ce qu'il paraît, pas très-pénible. Elle est spacieuse; et, de

plus, pittoresque. A l'ouest, le rivage, garni de demeures, ressemble à celui de Papaïti; à l'est, s'élèvent des montagnes couvertes d'une riche végétation; et au fond, s'étend une plaine qui, montant graduellement, se termine par des montagnes des plus singulières. Ce sont des pics qu'on prendrait pour des châteaux ou des forts surmontés de tours; excellent signal de la mer pour reconnaître l'entrée de la baie; mais cette localité a l'inconvénient de nourrir un tel nombre de moustiques, que, les premières nuits, il est impossible de dormir, même à bord; aussi ne la connaît-on guère, aujourd'hui, que sous le nom de *Baie des Moustiques.*

Dès notre arrivée dans le port, M. Simson, missionnaire en cette île, et directeur du pensionnat établi là pour l'instruction des enfans des missionnaires, sous le nom pompeux d'*Académie de la mer du sud*, vint à bord pour nous indiquer la route que nous avions à suivre, afin d'entrer en sûreté dans la baie. Quand le brick eut jeté l'ancre, je me rendis à terre avec lui; et vis, en passant, l'église qui, construite de blocs de corail, est, à la fois, la plus jolie et la plus solide de ces îles. Une allée assez agréable conduit de l'église à la maison du missionnaire, également spacieuse et belle; et l'on traverse un beau jardin, avant d'arriver à la maison même, qui se montre favorablement, en raison de sa situation un peu plus élevée. En entrant, il me présenta à son épouse, que je connaissais déjà;

femme, ainsi que lui, fort instruite, de bonne compagnie et très-aimable. Comme il était encore de bonne heure, M. Simson me fit faire un petit tour pour me montrer une plantation qu'il avait formée, et d'autres endroits dignes de remarque. A quelque distance derrière sa maison, nous arrivâmes en un lieu où, sur un courant d'eau assez considérable, se voyaient encore les indices du moulin d'une mécanique à filature qu'on avait dû abandonner, parce que les Indiens, ne voulant point travailler, ne pouvaient se familiariser avec ce genre d'industrie. On ne saurait croire dans quelles étranges erreurs on tomba, de toutes parts, sur ce qu'il convenait d'établir chez ce peuple, dans les premiers temps de sa conversion au christianisme. Les missionnaires et ceux qui les secondaient en Angleterre, modelaient, à tort et à travers, gouvernement, lois, institutions, arts, sciences, fabriques, etc.; non pas sur les besoins de ce peuple dans son état, sous son climat, avec ses mœurs et ses habitudes; mais sur ce qu'ils avaient sous les yeux en Europe; et cela, sans une seule exception, pour tous leurs établissemens. Dans ce cas se trouvait leur manufacture de coton. Comment pouvaient-ils songer à établir, dans ces îles, des manufactures d'une étoffe dont la consommation y est si peu considérable, que l'échange de quelques provisions leur en procure facilement au delà de ce qu'il leur en faut? et certes, ils ne pouvaient pas en espérer l'exportation. Ces industriels imprudens en furent

donc pour leurs frais de machines et d'entretien d'une ou deux personnes chargées d'en enseigner l'usage. Il en fut ainsi de plusieurs autres choses; car il vint également une personne pour montrer la culture du sucre, circonstance qui a profité à quelques missionnaires et à d'autres blancs; mais dont les Indiens n'ont jamais tiré le moindre avantage.

Je restai trois jours dans Eïméo, à cause du mauvais temps, qui ne permettait pas au bâtiment d'appareiller. J'eus peu d'occasions de voir le peuple; mais je sais que ses mœurs sont les mêmes que celles d'O-taïti, qu'il visite à chaque instant. Le dernier jour que je passai à terre, j'eus le plaisir d'y voir le capitaine Waldegrave, commandant de la frégate de guerre la *Seringapatnam*. Il avait été à Pitcaïrn, et m'apprit qu'Adams était mort cinq à six jours après mon départ; mais, au reste, il avait trouvé la petite colonie dans l'état le plus satisfaisant.

Le sol et les productions d'Eïméo ou Moréa, nom sous lequel cette île est aujourd'hui plus généralement connue, sont les mêmes que ceux d'O-taïti; mais avec moins de richesse et de perfection.

Entourée d'un rescif comme O-taïti, Eiméo possède plusieurs très-beaux ports; et, comme elle, a, partout, une eau excellente. Beaucoup plus coupée de vallons, elle offre des ravins, des précipices, des sites, des vues des plus bizarres et des plus pittoresques. Elle a, dans son intérieur, un lac assez consi-

dérable par où l'on peut traverser l'île, pour en visiter plusieurs parties, sans être obligé d'en faire le tour, comme à O-taïti. Elle était autrefois très-peuplée, comme O-taïti; mais ayant éprouvé les mêmes vicissitudes, le même sort, elle n'a guère, aujourd'hui, que douze à quinze cents habitans.

§ III.

RAÏATÉA, TAHAA, BORA BORA.

De Moréa, nous nous dirigeâmes droit sur Raïatéa, *Princesa* de Bonechea, *Ulitea* de Cook. Le 26 avril, étant près de cette île, nous vîmes, en même temps, Ouhaïné, Tahaa, et Bora Bora; mais les vents avaient été légers, ces deux derniers jours, et nous ne pûmes entrer. Le lendemain, nous eûmes presque calme plat; de sorte que nous ne pûmes que vers le soir franchir la passe du nord-est, qui, resserrée entre deux petites îles, offre, d'abord, un coup d'œil fort agréable. De là, on découvre, de suite, les premières maisons du village, assez considérable, parce que tous les habitans de l'île y sont réunis. Raïatéa, quoique pourvue de belles plaines, n'a pas l'air de richesse d'O-taïti ni d'Eïméo. Les montagnes, qui semblent ne former qu'un seul pic, ont un aspect stérile. Ce n'est qu'en approchant de la terre qu'on reconnaît qu'il y a des plaines couvertes d'arbres et de verdure, et que cette île, quoique réelle-

ment inférieure à O-taïti et à Eïméo, pourrait nourrir une nombreuse population.

Raïatéa est, après O-taïti, l'île la plus considérable du groupe. La baie, où les bâtimens viennent mouiller, n'est pourtant pas des meilleures. Il y a grand fond, et il s'agit de bien choisir, à cause de nombreux lits de corail, qui se trouvent au fond même, à une distance considérable de terre. Pour le reste, la baie est sûre et l'on y obtient avec facilité de fort bonne eau.

Peu d'instans après notre débarquement, j'allai voir la reine d'O-taïti qui habitait alors Raïatéa, avec sa mère, ses femmes, quelques chefs, et ce qu'on peut nommer sa cour. Elle était logée dans la maison de Tamatoa, chef de l'île. Comme ancienne connaissance, je fus bien reçu. Elle me fit aussitôt asseoir à côté d'elle, sur un canapé; et ordonna d'apporter des fruits et des rafraîchissemens. Je restai quelque temps dans sa compagnie; je parcourus avec elle la maison, dont elle me montra les différentes pièces, (car cette maison est construite dans le style européen, divisée en plusieurs chambres (1), et pourvue

(1) A Raïatéa et dans les autres îles, pas plus qu'à O-taïti, les Indiens n'aiment les demeures closes. Cette maison, construite pour Tomatoa, était rarement habitée par lui. Je trouvai sa femme et toute sa famille dans une maison ancienne, fort jolie, mais ouverte de toutes parts. C'est, d'ailleurs, une question si, même pour les mœurs, ces anciennes demeures ne conviennent pas mieux que les autres. S'il n'y régnait pas une décence austère, au moins, dans ces derniers temps et même toujours, était-il bien rare qu'on s'y livrât

de fenêtres à carreaux); puis je retournai à bord, après l'avoir invitée, de la part du capitaine, à venir dîner avec lui le lendemain.

Il était trop tard pour aller, ce jour-là, voir M. Williams, le missionnaire. J'y allai le 17, au matin. Je le trouvai avec sa femme, qui était un peu malade; et tous deux me reçurent avec bienveillance. Là, comme dans toutes les îles où j'avais été, je trouvai que les missionnaires avaient eu soin de se bien loger. Sa demeure est spacieuse et me paraît avoir près de cent pieds de long. Elle est située sur la pente d'une colline. Il y fait frais; et, indépendamment de la vue de la baie, on y jouit de celle d'une grande partie de l'île de Raïatéa même, et des autres îles, dans le lointain. Il y a aussi de fort beaux jardins. Je déjeunai chez lui; je l'accompagnai ensuite à l'école, à l'église; et, en marchant le long du rivage, je remarquai que la terre y est bien moins fertile qu'à O-taïti. Toute la base de la plaine me parut de corail; et, quoiqu'il y ait, de tous côtés, des plantations de taro, etc., qui, bien encloses, donnent à l'ensemble un aspect de civilisation, on n'y remarque pas cette belle verdure, cette extrême abondance, ces ruisseaux limpides d'Otaïti. Il y a

publiquement à des plaisirs pour lesquels on se cache ailleurs; car ces maisons ouvertes y mettent obstacle; tandis que nos petits appartemens ont, partout, dans ces îles, facilité la prostitution et la corruption.

même ici, de tous côtés, des eaux croupissantes qui infectent l'air, et doivent, ce me semble, occasionner bien des maladies (1). L'école était bien suivie; et, le dimanche d'après, l'église était pleine de monde; ce qui tient à des mesures un peu tyranniques, qui ont leurs inconvéniens, et que bien des personnes pourraient blâmer.

A Raïatéa, comme dans toutes les îles, le peuple vivait épars. Il n'y avait que peu de villages; mais on trouvait, partout, des hameaux, des fermes, habitées par leurs propriétaires (*ratitas*), qui avaient avec eux leur famille et les gens attachés à leur service. Lors du changement de religion, on voulait à toute force, non-seulement instruire tous les Indiens dans la nouvelle doctrine, mais encore leur apprendre à lire, afin de pouvoir leur faire mieux connaître les devoirs des chrétiens et la morale de la Bible, ce que le protestant regarde comme d'une nécessité plus absolue que n'est le baptême chez le catholique. Par malheur, l'isolement de ces demeures rendait ces études impraticables; car l'Indien ne pouvait venir, chaque jour, de plusieurs lieues. Alors, on força les indigènes à tous se réunir dans un

(1) Une des choses qui étonnèrent M. Bertero, et qui lui parurent inexplicables, c'est qu'à O-taïti même il y a beaucoup de ces marécages toujours si dangereux sous ces climats, sans, néanmoins, y déterminer ces fièvres si pernicieuses à Batavia, et dans presque toutes les îles des deux Indes. A O-taïti je ne me suis jamais aperçu qu'il s'exhalât de ces lieux la moindre mauvaise odeur.

même endroit. C'est à cette cause qu'il faut attribuer l'établissement dans Ouhaïné, dans Raïatéa, dans Bora Bora, de ces villages si agréables à la vue, et qui, nouveaux et bâtis sous la direction des missionnaires, expliquent la surprise des navigateurs, et leurs rapports favorables des progrès en civilisation, et de l'amélioration de l'état des peuples de ces îles. S'ils avaient eu le temps de voir, ils auraient bien modifié leurs louanges, et les auraient peut-être changées en blâme; car, quel a été le véritable résultat de ces mesures? Ç'a été d'éloigner, comme aujourd'hui à Raïatéa, les parens de leurs enfans, les serviteurs de leurs maîtres; de tout isoler, de tout séparer; et, par-là, de diminuer les affections, et de rendre ces gens vraiment malheureux, sous prétexte de leur donner de l'instruction. A Raïatéa, je trouvai, comme je l'ai dit, l'école bien suivie; mais, ensuite, dans les maisons, je ne vis aussi plus que des enfans; et j'appris, alors, que la plupart des familles, ayant à aller chercher leurs fruits et leurs autres alimens à de grandes distances, où étaient leurs terres, les parens et autres adultes partaient le lundi, laissant à leurs enfans des provisions pour la semaine; revenaient le vendredi soir ou le samedi matin; cuisaient, alors, la nourriture pour le lendemain, où il n'est pas permis de travailler; assistaient aux offices divins, le dimanche, et repartaient le lundi. Qu'on juge combien une pareille gêne doit causer de mécontentement. Je pense, de

plus, que les mœurs ne gagnent pas beaucoup à ces mesures. Quel abus, en effet ! Laisser toute cette jeunesse seule et souvent les femmes séparées de leurs maris, pendant plusieurs jours ou sous la direction du missionnaire, qui ne peut guère les surveiller de près, surtout la nuit et dans leurs demeures ! D'un autre côté, ceux qui vont à la provision, là, toujours seuls et hors de toute surveillance ! Il est connu qu'il se passe des choses qui n'auraient pas lieu, si ces jeunes gens restaient ensemble, en famille; et, d'ailleurs, on s'est montré trop exigeant pour l'exactitude aux offices. N'en était-on pas venu à avoir des gens armés de bâtons, qui forçaient les Indiens d'aller aux églises ?

Après avoir vu l'école, j'allai à un petit chantier de construction établi à Raïatéa. Il s'y trouvait une goëlette commencée par un charpentier anglais ; et une autre pour le roi de l'île, à laquelle il ne travaillait que des Indiens, sous la direction de M. Williams. C'était une opération immense pour ce peuple, et qui m'étonnait. Il est certain que, sous ce rapport, et pour tout ce qui regarde le progrès des insulaires en fait d'industrie et de métiers, aussi bien que pour la propagation de la religion chrétienne, aucun des missionnaires n'a fait autant que M. Williams. Raïatéa est la seule île où il y ait eu de bons charpentiers et de bons forgerons indiens. Parmi ces derniers, j'en citerai un qui a travaillé pour moi à Toubouaï ; homme fort adroit, qui fit des ouvrages difficiles, et

les exécuta avec une perfection à étonner les Européens. M. Williams, dans ses voyages, a montré autant de courage que de persévérance, et a propagé la religion dans toutes les îles environnantes. C'est à lui qu'on doit le succès obtenu, en dernier lieu, aux Navigateurs; mais il y a un reproche à lui faire; c'est qu'il est peu patient, et que son amour du bien le porte, quelquefois, à ne pas craindre d'employer jusqu'à la force, pour assurer l'accomplissement de ses vues, si la douceur ne paraît pas devoir y conduire. A Raïatéa, bien avec le roi, c'était, en quelque sorte, lui qui gouvernait, au moins pour tout ce qui regardait les ordonnances relatives à la fréquentation des écoles, des églises; à la moralité et aux mœurs, en général; aussi, fit-il tant de mécontens, que, dans les derniers événemens, dont il sera question à la partie historique, il faillit tomber victime. L'arme meurtrière était déjà levée sur sa poitrine; une seconde de plus.... et, sans l'intervention d'un autre Indien, qui détourna le coup, l'assassinat aurait été la récompense de son zèle, de son courage, de son activité extraordinaire, de ses bonnes intentions, et du bien réel qu'il a fait à la cause chrétienne et à la civilisation de ces lieux (1).

(1) Dans toutes les îles occidentales on poussa pourtant la sévérité beaucoup plus loin qu'à O-taïti; et, il faut le dire, beaucoup trop loin; car on y connut même, quelque temps, la torture, et une véritable inquisition. Si une femme était soupçonnée de quelques écarts de conduite, on lui mettait, au-

Une autre circonstance lui a beaucoup nui, ainsi qu'à la cause des missionnaires, quoique, dans tout cela, M. Williams ne soit coupable que d'un excès de zèle pour le bien de la société, et des peuples qu'il voulait convertir.

Il avait construit, à l'aide des Indiens, de petits bâtimens, dont le plus considérable était une goëlette de soixante-dix tonneaux, et qui servaient pour les voyages annuels des missionnaires aux différentes stations. C'étaient des travaux étonnans, en raison du peu de moyens et de la faiblesse des secours dont il pouvait disposer; car, pour cette goëlette, qu'il construisit à Roroutonga, il ne fut secondé que par les Indiens, qui n'avaient aucune idée de charpente ni

tour des reins, le nœud coulant d'une grosse corde, qu'on tirait par les deux bouts, et qu'on serrait jusqu'à ce que l'infortunée avouât sa faute et dénonçât son complice; genre de tyrannie dont il y a eu quelques exemples à O-taïti; et, le pis, c'est que, lorsqu'elle était convaincue, on la tatouait de certaines marques sur la figure.... On voit un grand nombre de filles et de femmes en cet état; chose horrible, pour les habitans des îles de la Société! Aussi ces marques, qu'elles emporteront au tombeau, perpétuent leur haine; et elles n'attendent que le moment de la vengeance. Je sais que les missionnaires disent que ce ne sont pas eux qui ont établi ces lois tyranniques; cela est possible; mais il est difficile de croire qu'à cette époque ils n'aient pas eu le pouvoir de les abolir ou d'en empêcher l'exécution. S'étant trompés sur l'état de ce peuple, ils n'avaient, dans le principe, pas trop exagéré le bien du changement qu'ils avaient opéré; et, quand ils découvrirent leur erreur, ils voulaient, à tout prix, arrêter le cours des désordres renaissans. Voilà le mot de l'énigme.

de forge, et il est vraiment surprenant qu'il ait pu achever pareille entreprise; mais on lui reprochait (et les Indiens le croyaient) d'en avoir retiré de grands avantages; ce qui n'est pas. Je sais qu'il ne vendit pas ce bâtiment ce qu'il lui avait coûté, sans compter son travail personnel, et la peine inouie qu'il avait eue à le finir et à le charger; mais cela fit causer; et puis il y avait un autre inconvénient. Ces bâtimens le constituaient toujours en dépense. Il fallait des marchandises, de l'argent; il fallait payer, recevoir les marchandises qu'on portait aux îles visitées, celles qu'on en rapportait. Tout cela avait un air de commerce qui excitait des jalousies, et les Indiens le croyaient tellement riche, que ceux de Bora Bora et de Tahaa disaient, dans cette dernière guerre, que s'ils pouvaient s'emparer de Raïatéa, ils jetteraient toutes les étoffes du pays à la mer, pour s'habiller des belles étoffes européennes dont la maison de M. Williams était remplie. Rien, dans la plupart des îles, n'a plus nui que cette apparence de négoce à la cause des missionnaires. Il vaudrait donc infiniment mieux qu'ils n'eussent point de bâtimens pour leur compte; et je crois même que, pour se maintenir comme missionnaires, il faudra qu'ils s'interdisent le commerce; car on pourrait justement reprocher à quelques-uns de s'y être livrés avec trop d'ardeur (1).

(1) Il faut, pourtant, convenir que leur position est bien pénible. Sans perspective pour leur famille, dans un pays où ils

Le lendemain, la reine et toute sa cour vinrent à bord; mais on obtint qu'il ne descendrait, avec elle, dans la cabane, que sa tante et un ou deux chefs. Ce dîner fut agréable. La reine se comporta bien; mais les autres convives burent un peu trop largement, surtout de l'eau-de-vie; et étaient un peu plus que gais, avant de quitter la table. La reine aime beaucoup le pain. Tout le temps que le brick fut là, elle envoyait, chaque matin, chercher sa part de ce qui s'en faisait à bord. Nous allions aussi souvent la visiter à terre; et, pendant tout notre séjour, nous n'eûmes qu'à nous louer de son affabilité et de la complaisance avec laquelle elle nous accueillit toujours, soit chez elle, soit en quelque autre lieu que nous la rencontrassions.

M. Williams et sa femme, de leur côté, se montrèrent on ne peut plus aimables pour moi. Ce missionnaire aplanit même quelques difficultés que j'avais avec un blanc établi à Raïatéa, et qui devait venir, avec moi à Toubouaï, pour travailler à une goëlette, dont il a déjà été question ailleurs. Gracieux et de bonne société, je n'ai eu qu'à me louer de ses égards et de

tremblent de voir leurs enfans atteindre l'âge où l'exemple de la corruption devient dangereux, et peut influer sur leur conduite pour le reste de leur vie, il est assez naturel qu'ils cherchent à se ménager quelques ressources, soit pour se retirer tous ensemble, soit pour éloigner leurs enfans du foyer de l'infection. Sous ce rapport, ils sont excusables de se livrer au commerce, s'ils ignoraient l'état des choses avant de venir aux îles.

sa complaisance, qu'il poussa jusqu'à se charger d'acheter pour moi des marchandises, pendant que j'allais visiter d'autres lieux, où m'appelaient mes affaires.

Le 20 avril, nous levâmes l'ancre, pour quitter l'île ; mais il est difficile de sortir de cette baie par la passe par où nous étions entrés. Nous fûmes obligés de nous diriger sur une autre ouverture qui se trouve à l'ouest ; et qui, assez éloignée, demande de l'attention, à cause des nombreux bancs de corail dont elle est semée. Nous ne pûmes la gagner, les vents devenant faibles et contraires. Il nous fallut, de nouveau, jeter l'ancre, sans prévoir quand nous pourrions partir. Je descendis avec les officiers qui allaient à la pêche, pendant que je parcourais un peu le bois. Là, le pays, sauvage et beau, entrecoupé de ruisseaux, ressemblait à quelques parties d'Otaïti, quoique, partout, le sol fût moins riche. Nous rencontrâmes aussi quelques Indiens, qui, logés dans des cabanes élevées à la hâte, venaient chercher des provisions. Ce genre de vie est vraiment misérable; et ces gens, errant ainsi, prendront, indubitablement, des manières sauvages et farouches, plutôt que de se civiliser.

Le vent, ayant tourné à l'ouest, nous levâmes l'ancre de nouveau ; et, retournant d'où nous étions venus le matin, nous réussîmes enfin à sortir. Le même vent nous était favorable pour aller à Toubouaï ; mais, peu certains de sa durée, nous portâ-

mes d'abord directement à l'est, passâmes près d'Ouhaïné, vîmes Charles Saunders, revîmes Moréa et O-taïti; et, delà, nous rendîmes à Toubouaï; visite dont j'ai donné les détails ailleurs.

Je ne dirai que quelques mots de Tahaa et de Bora Bora, considérées sous le rapport géographique, non qu'elles manquent d'intérêt, mais parce que je ne les ai pas personnellement visitées; et je n'en aurais même rien dit, s'il ne convenait de les rappeler, au moins, dans la partie géographique, pour l'éclaircissement des notions d'histoire que j'ai pu rassembler ailleurs sur l'une et sur l'autre.

Tahaa, île haute, comme Raïatéa, est entourée, comme elle, d'un rescif qui leur est commun, et qui peut avoir vingt-quatre milles d'étendue, du nord au sud, sur une largeur variant de cinq à douze milles, et parsemée de petits îlots boisés. Cook l'avait nommée *Otaha*. Les relations les plus modernes lui donnent aujourd'hui mille habitans.

Bora Bora, nommée *Bola Bola* par Cook, et précédemment *San Pedro* par Bonecheà, est élevée, comme la précédente; entourée, comme elle, d'une ceinture de rescifs, plantée de cocotiers; et dresse, au milieu, son cône de rochers, tapissé, vers le bas, de pandanus et de cocotiers, au-dessus; ce qui l'a fait ingénieusement comparer à un bouquet, ceint d'une guirlande de verdure. Le bassin qui sépare les rescifs de l'île, présente une eau toujours

limpide et calme, comme celle d'un lac. On verra, dans les parties ethnologique et historique, le genre de célébrité qui s'attache à Bora Bora, qui, autrefois très-peuplée, n'a pas, aujourd'hui, plus de huit cents âmes.

CHAPITRE III.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR LA FORMATION ET SUR LES PRODUCTIONS DES ÎLES OCÉANIENNES.

Les îles océaniennes, depuis les plus rapprochées du continent d'Amérique, par 110° de long. O. environ, jusqu'à la mer des Indes, sur une latitude de trente à quarante degrés au sud et au nord de la ligne, sont de deux espèces bien distinctes. Les unes, cachées, au niveau ou à peine élevées de quelques pieds au-dessus de la surface de la mer, ne se composent que de corail, de coquilles et de sables, où semblent, d'abord, ne croître qu'à regret quelques végétaux, et présentent autant d'écueils dangereux pour les navires qui parcourent ces mers, encore si peu connues, quoique déjà si souvent explorées; les autres, s'élevant majestueusement sur les flots, et couvertes d'arbres et de verdure, depuis leurs rivages jusqu'aux sommets de leurs plus hautes montagnes, se parent, au contraire, de tout ce que la nature possède de richesses et de charmes; aussi, tandis

sa complaisance, qu'il poussa jusqu'à se charger d'acheter pour moi des marchandises, pendant que j'allais visiter d'autres lieux, où m'appelaient mes affaires.

Le 20 avril, nous levâmes l'ancre, pour quitter l'île ; mais il est difficile de sortir de cette baie par la passe par où nous étions entrés. Nous fûmes obligés de nous diriger sur une autre ouverture qui se trouve à l'ouest ; et qui, assez éloignée, demande de l'attention, à cause des nombreux bancs de corail dont elle est semée. Nous ne pûmes la gagner, les vents devenant faibles et contraires. Il nous fallut, de nouveau, jeter l'ancre, sans prévoir quand nous pourrions partir. Je descendis avec les officiers qui allaient à la pêche, pendant que je parcourais un peu le bois. Là, le pays, sauvage et beau, entrecoupé de ruisseaux, ressemblait à quelques parties d'Otaïti, quoique, partout, le sol fût moins riche. Nous rencontrâmes aussi quelques Indiens, qui, logés dans des cabanes élevées à la hâte, venaient chercher des provisions. Ce genre de vie est vraiment misérable ; et ces gens, errant ainsi, prendront, indubitablement, des manières sauvages et farouches, plutôt que de se civiliser.

Le vent, ayant tourné à l'ouest, nous levâmes l'ancre de nouveau ; et, retournant d'où nous étions venus le matin, nous réussîmes enfin à sortir. Le même vent nous était favorable pour aller à Toubouaï ; mais, peu certains de sa durée, nous portâ-

mes d'abord directement à l'est, passâmes près d'Ouhaïné, vîmes Charles Saunders, revîmes Moréa et O-taïti; et, delà, nous rendîmes à Toubouaï; visite dont j'ai donné les détails ailleurs.

Je ne dirai que quelques mots de Tahaa et de Bora Bora, considérées sous le rapport géographique, non qu'elles manquent d'intérêt, mais parce que je ne les ai pas personnellement visitées; et je n'en aurais même rien dit, s'il ne convenait de les rappeler, au moins, dans la partie géographique, pour l'éclaircissement des notions d'histoire que j'ai pu rassembler ailleurs sur l'une et sur l'autre.

Tahaa, île haute, comme Raïatéa, est entourée, comme elle, d'un rescif qui leur est commun, et qui peut avoir vingt-quatre milles d'étendue, du nord au sud, sur une largeur variant de cinq à douze milles, et parsemée de petits îlots boisés. Cook l'avait nommée *Otaha*. Les relations les plus modernes lui donnent aujourd'hui mille habitans.

Bora Bora, nommée *Bola Bola* par Cook, et précédemment *San Pedro* par Bonechea, est élevée, comme la précédente; entourée, comme elle, d'une ceinture de rescifs, plantée de cocotiers; et dresse, au milieu, son cône de rochers, tapissé, vers le bas, de pandanus et de cocotiers, au-dessus; ce qui l'a fait ingénieusement comparer à un bouquet, ceint d'une guirlande de verdure. Le bassin qui sépare les rescifs de l'île, présente une eau toujours

que les premières offrent à peine le plus strict nécessaire à un grand nombre d'êtres de notre espèce, qui y végètent dans l'ignorance et dans la misère; les secondes, dans le luxe de leur fertilité, prodiguent, sans travail et sans peine, à leurs heureux habitans, une nourriture abondante, les fruits les plus exquis; et deviennent, presque toutes, pour eux, la source de jouissances inépuisables, de véritables paradis terrestres.

Que les premières de ces îles ont surgi du fond de la mer, et se forment de bancs de corail, de coquillages, etc., élevés des profondeurs inconnues de cet océan jusqu'au-dessus de ses eaux, c'est un fait incontestable.

Pour reconnaître, à chaque pas, cette formation graduelle, il suffit de parcourir l'archipel Dangereux, et les autres parties de l'Océan Pacifique. Là, c'est un rocher encore enfoncé sous l'eau de plusieurs pieds, et même de plusieurs toises, mais dessinant, déjà, un rudiment de l'île, du genre de celles dont les parties extérieures se forment les premières, et qui se ménagent des lacs internes, quand elles sont parvenues au-dessus des eaux; ici, c'est un rescif, soit nu, soit à fleur d'eau, dans l'intérieur duquel des bancs de sable commencent à s'entasser, de distance en distance. D'autres îles s'entourent, déjà, de ces bancs de sable; déjà les parties intermédiaires de leur rescif nourrissent quelques plantes, tandis que des îles plus anciennes sont entièrement cou-

vertes d'arbres et de verdure; et l'on en voit, enfin, dont les lacs intérieurs même, depuis long-temps comblés, ne forment plus qu'une terre solide, apte à la culture, et présentant, quelquefois, une végétation assez riche.

Le plus souvent, néanmoins, ces îles ne sont, absolument, qu'un banc de corail plus ou moins large, qui, prenant une forme quelconque, mais presque toujours ovale, et dirigée d'est en ouest, semble enclore une partie de la mer, laissant quelquefois (mais rarement) des ouvertures par où, soit une embarcation, soit même un navire, peut pénétrer dans le lac. Quelques-uns de ces bancs ou rescifs, nom que je leur donnerai dans la suite, s'étendent, comme on l'a vu, à de grandes distances, et laissent des lacs superbes à leur intérieur; mais leur largeur dépend entièrement du temps écoulé depuis leur formation; car, dans les îles nouvellement formées, et encore sans verdure, la ceinture est toujours étroite; tandis qu'une fois au niveau de l'eau, la mer brisant continuellement dessus, les vagues jettent à l'intérieur des sables, des coquillages et les débris même du rescif qu'elles battent sans cesse. Il se forme, à l'intérieur, des bancs que le balancement des eaux du lac augmente encore, dans sa partie interne, en y entassant, surtout du côté opposé aux vents alisés, des sables, des coraux et des coquillages morts ou pulvérisés; tandis qu'au dehors, le rescif même s'élargit par de nouveaux rangs de corail, placés à côté des

et quand le tout forme un terrain solide, que ces îles deviennent propres à la culture; car, alors, la mer, ne pouvant plus rien charrier vers leur centre, y élève, en général, tout autour, des digues de sable, de corail mort, etc., qui garantissent d'autant mieux l'intérieur; et, dans ce cas-là même, elles ne sont jamais parfaitement sûres, avant que le corail y ait constitué (comme il y en a plusieurs exemples dans la longitude orientale), une seconde ligne de circonvallation, placée à quelque distance en dehors de la première, et ménageant, entre deux, des espaces ou lacs d'eau salée. L'île se trouvant alors bien garantie de l'invasion des sables et de la mer, le terrain s'améliore rapidement, et devient propre à la culture de presque toutes les plantes de ces régions. Il n'est pas rare de voir des formations de cette dernière espèce abonder en arbres à pain. Il est aussi à remarquer que leurs terres intérieures, c'est-à-dire, celles de leurs parties où se trouvaient les lacs, sont généralement bien plus fertiles que les terrains de la première ligne de corail et de sables qui constitue leur sol primitif; car les détritus de bois, de feuilles et de toute espèce de végétaux charriés dans les lacs, y forment une sorte d'engrais ou de terreau bien autrement saturé de principes fécondans que peuvent l'être les sables arides qui couvrent les rescifs des îles le plus nouvellement formées.

Quant aux animaux qu'on trouve dans ces îles basses, ils sont très-peu nombreux. Le premier,

qui se voit partout, est une espèce de crâbe de terre de très-grande taille, qui vit sous les débris de corail et dans le sable; puis l'espèce bien connue, vulgairement nommée l'*hermite Bernard.* Cet animal a toujours quelque coquillage qu'il traîne à sa suite, et dans lequel il se retire, en cas de besoin et à l'approche d'un ennemi. Il vit aussi en des trous, dans le sable et dans la terre; on le trouve dans les îles les plus stériles. Il paraît ne se nourrir que de débris de poissons et de verdure.

La même espèce existe à Pitcaïrn, où elle se loge souvent dans des noix de coco, faute de coquillages. Il y a aussi de petits lézards, de deux ou trois espèces différentes et des plus brillantes couleurs; des araignées et souvent des rats, quoiqu'il ne s'y en trouve pas dans toutes les îles. Celles où sont des lacs ou des réservoirs d'eau douce et de la verdure, possèdent quelques oiseaux de terre, comme deux espèces de pigeons assez grands, et une tourterelle verte dont le roucoulement ressemble à celui de la tourterelle d'Europe. Je note encore un petit oiseau que son instinct et son chant rapprochent beaucoup de l'alouette; mais si dépourvu de moyens de voler, qu'on ne conçoit pas comment il a pu arriver. Il cherche à s'élever dans l'air, en chantant; mais à peine y a-t-il monté de quelques toises, qu'il est forcé de redescendre; et, quand on le poursuit, il court plutôt qu'il ne vole. Il y a des bécasses de grande taille et d'un goût exquis. Pour les oiseaux

de mer, ils pullulent dans toutes les îles désertes. Au beau temps, on les y voit s'ébattre; et ils y remplissent l'air de leurs cris, souvent des nuits entières. Le plus intéressant, parmi leurs différentes espèces, est une sorte d'hirondelle de la taille d'un pigeon et d'une blancheur éblouissante, avec un bec assez long et de très-grands yeux. On en trouve beaucoup dans toutes ces localités; et, comme elle ne va guère qu'à quelques milles en mer, sa rencontre en troupes nombreuses est, pour le navigateur, un signe certain de la proximité de la terre.

Le poisson y abonde; mais il est nécessaire de le bien connaître. Plusieurs espèces sont des poisons. Il paraît même que, dans certains endroits, il y en a fort peu dont on puisse se nourrir sans danger. Il y a aussi une grande quantité de crustacés assez bons à manger, et les tortues fourmillent dans quelques localités. Quant à l'eau, toutes en ont de plus ou moins bonne, et qu'on trouve en faisant des trous dans les sables de l'intérieur, à quelques pieds du lac.

Les autres îles de cet océan sont presque toutes très-élevées. Plusieurs même sont à pic, et n'ont que peu ou point de terres basses, comme Pitcaïrn, les Marquises, les Navigateurs, etc. D'autres ont des plaines spacieuses, comme les îles de la Société, les îles des Amis, les îles Fidgi, etc. Toutes paraissent n'être que les sommets de grandes montagnes. Soit que leurs bases portent toutes sur un même sol, autrefois à découvert, soit qu'elles aient toujours été

les seules parties élevées au-dessus du niveau de l'Océan, elles ne semblent nullement nouvelles, comme les îles basses dont j'ai parlé; et, quoique de formation secondaire, leur revêtement de terre végétale, et la richesse de leur végétation, donnent lieu de les croire très-anciennes.

Mais, parmi ces îles élevées, il en est plusieurs qui sont, comme les îles basses, entourées de rescifs, tout en possédant, ainsi que je l'ai dit, de belles et fertiles plaines, étendues depuis le pied des montagnes jusqu'à la mer. Ces plaines ne sont pas aussi anciennes que le milieu et les parties hautes et me paraissent avoir été formées de la même manière que les îles basses. Telles sont les plaines des îles Gambier, des îles de la Société, des îles des Amis, des îles Fidgi, des îles Sandwich et de la plupart des plus grandes de l'Océanie. Là se trouve, presque toujours, une double ligne de corail ou deux rescifs; l'un près de la terre, qui termine la plaine, et distant d'un quart de mille à deux milles du pied des montagnes; l'autre, à une distance presqu'égale du premier; et qui, plus au large, forme la barrière où la mer se brise. Ils laissent entre eux des espaces formant, comme aux îles basses, autant de lacs ou bassins, dont les uns, très-profonds, peuvent être parcourus, en toute sûreté, par les Indiens avec leurs pirogues, et offrent, souvent, d'excellens ports pour les navires; tandis que les autres, déjà encombrés par le corail qui s'y agglomère en masses

épaisses, ainsi que par les pierres et la terre que les nombreuses petites rivières et les eaux pluviales ne cessent d'y charrier, livrent à peine passage aux plus petites pirogues, et sont sur le point de se combler tout-à-fait, comme on le voit sur plusieurs points d'O-taïti, et de former, à leur tour, de larges et fertiles plaines.

Il paraît donc certain que, pour toutes celles de ces îles qui ont cette double ligne de corail ou de rescifs, celui du dehors est nouveau, et que le plus rapproché de terre, bien plus ancien, formait, autrefois, les limites de la mer. En plusieurs endroits, à O-taïti, on longe le rivage depuis Papaoa, au nord, jusqu'au delà de Maïrépéhé, au sud, à la distance de quarante-cinq à cinquante milles; on marche, presque partout, sur un rescif qui, tantôt en partie, tantôt entièrement couvert de sables et de terres, est, néanmoins, toujours facile à distinguer, et se compose, absolument, de la même pierre ou du même corail compact que le rescif extérieur.

Ces parties de terre, dont la base est du corail, se signalent partout, à O-taïti, par un terrain ingrat, tandis qu'au delà, jusqu'au pied des montagnes, le sol s'améliore et devient d'une fertilité qui n'a peut-être rien de comparable au monde. C'est un sable mêlé d'argile que des pluies fréquentes et un grand nombre de petites rivières, qui coupent les plaines dans tous les sens, fécondent, en l'arrosant et en le rafraîchissant sans cesse.

Ces plaines me paraissent donc avoir été ce que sont, aujourd'hui, les espaces compris entre les extrémités des plaines ou le premier rescif, jusqu'au rescif du dehors, je veux dire des lacs ou des bassins, qui, à la longue, se sont comblés ou emplis de corail, de coquillages qui y croissent, de terres et de pierres que les eaux y ont accumulées, de même que se combleront les lacs ou bassins nouvellement formés, et ceux qui se formeront dans la suite.

La diversité des rescifs de différentes îles, et même des rescifs de diverses parties d'une même île, démontre positivement que c'est ainsi que se constituent ces plaines, autour des îles hautes; car, dans tous les endroits où le rescif du dehors est élevé ou déjà depuis long-temps formé, de manière à bien défendre l'intérieur des efforts de la mer, à peine trouve-t-on quelque chose du rescif rapproché de terre, alors, non-seulement couvert de sables et de terres, mais encore, en partie, dissous; et, là, le terrain des plaines est riche et couvert de végétaux de toute espèce, tandis qu'au contraire, le rescif intérieur est à découvert, le terrain des plaines plus stérile, en proportion du plus ou moins d'abaissement du rescif externe; ou, en d'autres termes, en proportion du temps depuis lequel il s'est formé. C'est ainsi qu'à Toubouaï, par exemple, le rescif extérieur étant très-bas et la mer passant continuellement par-dessus, en plusieurs endroits, celui d'auprès de terre est en-

core, en grande partie, à découvert (1); et cette localité accuse d'autant mieux ce genre de formation, que les plaines, depuis le rivage jusqu'au pied des montagnes, y sont encore couvertes de corail, répandu, de distance en distance, à la surface du sol ou à peu de profondeur; qu'en général, l'eau y est saumâtre, que le terrain y est ingrat, et qu'il y a même encore de petits lacs d'eau salée.

Il est donc certain que les plaines rapprochées des hautes terres, de même que les îles basses, si nombreuses dans cet Océan, se sont formées seulement par le corail, qui croît et s'entasse depuis les abîmes de la mer jusqu'à la superficie de ses eaux; et que de nouveaux bancs de corail continuent à s'élever, donnant naissance à de nouvelles îles et étendant les îles déjà formées. C'est encore là un fait qui me paraît hors de doute; car je le vois aux îles des Amis, aux îles Fidgi et ailleurs, où quelquefois, de banc en banc ou de rescif en rescif, le corail s'étend jusqu'à cinquante et même jusqu'à cent milles de la terre, devenant, alors, d'autant plus dangereux que les bancs extérieurs sont moins élevés, et que, souvent encore cachés sous les eaux, ils forment des écueils

(1) A l'est de la pointe Vénus, dans l'île d'O-taïti, il s'élève un nouveau rescif, déjà, sur quelques points, assez considérable pour mettre les bâtimens en danger. Là se trouve également, près de terre, un banc de corail ou rescif de bien plus ancienne formation.

presqu'inévitables pour les navires qui approchent de ces îles.

J'en conclus qu'il est sûr, quoique la marche de ce travail soit lente, que ces différentes îles et ces divers groupes finiront, avec le temps, par s'unir, et formeront un vaste continent sur les débris d'un plus vaste encore, peut-être, existant jadis, d'après les traditions des habitans, et qu'ont détruit des déluges ou des commotions volcaniques.

Un fait aussi singulier que celui de voir ces terres nouvelles sortir du sein de la mer, ou s'élever de toute la profondeur de ses abîmes par l'action d'un être en apparence aussi faible, aussi petit et aussi peu agile que le polype, devait nécessairement inspirer autant d'étonnement que d'admiration, et méritait trop l'attention des savans pour ne pas devenir un des objets spéciaux de leurs recherches. Aussi a-t-il donné lieu à différentes hypothèses, surtout sur la manière dont les polypes peuvent surgir du fond de la mer, et donner à leurs constructions les formes qu'affectent les rescifs, tant ceux qui composent les îles basses que ceux qui entourent les îles élevées.

Forster, le compagnon de voyage de Cook, et qui, le premier, étudia ces lieux avec toute la précision d'un observateur aussi exercé qu'ardent, crut que, partant d'une même base ou tronc, les coraux s'étendaient par branches sous la forme d'une coupe dont les bords, plus élevés, se présentaient les pre-

soit par suite de l'inégalité des terres sous-marines, soit en raison d'une position qui s'oppose à leur accroissement plus rapide (1), toute l'eau que la mer jette au-dessus des parties plus élevées s'y porte et y forme des courans, contre lesquels souvent les bâtimens même lutteraient en vain et qui ne permettent plus aux polypes de s'y attacher. Ces ouvertures restent long-temps intactes, et se remplissent d'autant moins promptement, qu'elles sont moins profondes, et que les courans y deviennent plus forts. On conçoit, dès lors, pourquoi ces passes, dans les rescifs qui entourent les îles élevées, sont, le plus souvent, en face des rivières, qui augmentent les courans et les rendent plus constans.

C'est donc plutôt la présence que la qualité de l'eau douce qui les occasionne; fait d'autant plus évident, qu'à la distance où sont ces passes des rivières, l'eau douce a perdu sa qualité, et n'empêcherait certainement pas les polypes d'y croître, puisqu'on les trouve partout près de terre, non loin des nombreuses petites rivières, et même en des endroits où l'eau n'est que saumâtre.

J'ai parlé des animaux des îles basses. Je n'ai guère autre chose à dire de ceux des terres élevées, si ce n'est qu'on a trouvé le chien, le cochon et des poules

(1) Ces ouvertures ou passes, dans les îles basses, sont presqu'invariablement sous le vent, ce qui prouverait encore que le plus ou moins de rapidité de la croissance des rescifs dépend entièrement de leur situation.

les bords de volcans ou de cratères souterrains. De là vient, à son avis, que les rescifs s'élèvent les premiers, et que ces îles affectent des formes rondes, ovales, etc. Sans nier absolument la possibilité que la chose puisse se passer de la sorte, je dirai que l'admission de cette hypothèse devrait faire supposer un nombre de volcans et des cratères d'une dimension dont aucune terre connue n'offre d'exemples; et, de plus, les rescifs qui environnent les îles hautes, s'élevant de la même manière que ceux des îles basses, et se formant à chaque instant, les uns au dehors des autres, indiquent assez que la présence de bords d'un cratère n'est pas nécessaire pour expliquer comment des bancs de coraux s'élèvent perpendiculairement, en murs isolés; mais il est, ce me semble, des faits plus simples, qui expliquent mieux pourquoi les dehors des bancs de coraux s'élèvent plus vite que le centre. Voici comment je le conçois:

Quand des bancs de corail, de coquillages, etc., se posent sur quelque partie de terre sous-marine et y forment comme un lit, ils doivent être, d'abord, assez unis; mais, dès l'instant que le tout, cessant de s'élargir, commence à s'élever, la partie extérieure, recevant toujours, de la haute mer, plus d'agrégats que l'autre, doit nécessairement paraître la première; ce qui arrive d'autant plus infailliblement, que les polypes se fixent et prennent racine sur n'importe quel objet solide, au fond des eaux. C'est ce qu'on voit partout, soit dans les baies, soit dans les lacs où les

DEUXIÈME PARTIE.

ETHNOGRAPHIE.

Prêt à entrer dans le détail des notions de premier intérêt que j'ai pu obtenir sur les peuples polynésiens, relativement à ce qui concerne, par exemple, leur cosmogonie et autres traditions, ainsi que leur religion et leur état ancien, peut-être conviendra-t-il d'indiquer les principales sources où je les ai puisées.

J'ai long-temps vécu familièrement, à Papara, avec le chef Tati, dont le père avait été grand-prêtre; et qui, lui-même, dans sa première jeunesse, avait officié aux autels; Tati, d'ailleurs, le neveu d'Amo, Arii rahi ou roi de l'île, à l'époque de la visite de Wallis. Ce chef devait, à tous ces titres, avoir beaucoup de souvenirs et de connaissances positives, et connaître parfaitement les usages anciens, tant publics que privés du peuple. Je lui dois une foule de détails et de renseignemens nouveaux sur tous ces objets. Cependant il me manquait, surtout à l'égard de la religion, bien des documens que je savais exister

et que je cherchais en vain. Tati lui-même me parlait souvent d'un vieillard jadis prêtre et *harepo* à Raïatéa, lequel connaissait, disait-il, les anciennes traditions, tout ce qui regardait le culte et l'état du peuple aux époques les plus reculées. Déjà, plusieurs fois, j'avais désiré voir ce vieillard; mais il n'avait répondu qu'avec froideur à toutes mes sollicitations, paraissant peu disposé à me communiquer des connaissances que lui seul, peut-être, possédait encore dans cette île; et ce ne fut qu'à force d'importunités que je réussis, enfin, à le faire parler. Ce moment fut pour moi un moment d'extase. Je reproduis ici les particularités de cette communication, telles que me les présente l'extrait suivant de mon journal. Ce sera, tout naturellement, la préface de cette seconde partie de l'ouvrage, où je traite surtout des sujets dont les matériaux m'ont été fournis par cet homme extraordinaire.

Extrait de mon journal. (1831.)

« Septembre. — Mécontent du messager que j'avais envoyé au vieux prêtre et qui n'était pas encore revenu, mécontent du prêtre même, qui, probablement n'avait pas voulu venir, je m'étais retiré de bonne heure, et j'allais me coucher, quand quelques coups, frappés à ma porte et les mots de : « *Mater* (1)

(1) *Mater* pour *master*, mot anglais, pour *monsieur*.

Moerenhout, haré maï na ! (Monsieur Moerenhout, venez donc!), » m'annoncèrent le retour de mon Indien. Je courus ouvrir, espérant voir, enfin, cet homme dont on m'avait tant parlé; mais mon messager était seul..... Désappointé autant qu'on puisse l'être, je le reçus rudement et le poussais dehors par les épaules, quand, avec cette patience et cette égalité d'humeur qui caractérisent tous ces insulaires, il me dit, en souriant : «*Haréana, mater Moerenhout haïté oé éréri.* » (Un moment monsieur Moerenhout, ne vous fâchez pas.) » Et, en même temps, il tira, de dessous sa tapa, une grande feuille de bananier, chargée de caractères d'écriture. Je crus que c'était quelque lettre de change tirée par mon vieux prêtre, et à laquelle il fallait faire honneur, pour le décider à venir. Je me trompais. En approchant de la lumière la feuille qu'il m'envoyait, j'y lus ces paroles : « Il était : Taaroa était son nom; il se tenait » dans le vide. Point de terre, point de ciel, point » de mer, point d'hommes. Taaroa appelle; mais » rien ne lui répond; et, seul existant, il se changea » en l'univers..... »

» Frappé de ce langage si nouveau, et que je m'attendais si peu à trouver dans ces îles, je relus plusieurs fois ce singulier écrit. J'étais si agité que je pouvais à peine poursuivre. J'en vins à bout, pourtant, et trouvai tout aussi sublime. Ébloui de cette étonnante découverte, je ne savais ce que je faisais; mais, dans mon enthousiasme, il me semblait voir

se lever tout à coup, de devant mes yeux, le voile qui, jusqu'alors, m'avait dérobé le passé et ce qui, depuis si long-temps, était l'objet de mes méditations et de mes recherches. Aussi, à peine avais-je examiné le peu de lignes écrites, avec un bâton, sur cette feuille, que j'ordonnai le départ. Mon Indien, qui avait vu mon agitation, me regardait fixement, et je dus lui répéter mon ordre; mais, quand il eut, enfin, reconnu que je parlais sérieusement, au point de me fâcher de son inaction, il alla chercher du monde. Il était neuf heures du soir. Mes gens tardaient à venir, et moi je brûlais d'impatience. Ils me demandèrent beaucoup d'argent; mais je ne marchandai pas, tant j'étais occupé de ce que j'avais vu, de ce que j'espérais découvrir; aussi le marché fut-il bientôt conclu. Tout fut prêt en un instant; et, en moins d'un quart d'heure, j'étais sous voile, dans une pirogue indienne.

» Ces insulaires, superstitieux au delà de toute expression, sont les plus grands poltrons du monde, pendant la nuit; ils ne font pas un pas hors de leurs demeures, sans être en nombre ou avec des blancs. Alors, surtout, ils sont sans crainte; car ces derniers, n'ayant point peur des esprits, sont supposés invulnérables, et les revenans n'osent pas les approcher. C'était là l'une des raisons qui avait tant accéléré mon départ. Ne voulant point rester seuls sur le rivage, ils firent leurs préparatifs avec une promptitude qui ne leur est pas ordinaire. Le mât

fut fixé, la voile ajustée, la pirogue lancée, à l'instant où j'étais prêt moi-même; et, pour la première fois, depuis mon établissement dans l'Océanie, je pus partir sans attendre mes conducteurs.

» Il est singulier de courir ainsi, pendant une belle nuit, le long de cette terre. Souvent on peut se tenir à l'intérieur des rescifs; et, alors, la mer étant calme et unie comme une glace, ce serait une des plus belles navigations qu'on pût se figurer, sans les nombreux rochers qui demandent beaucoup d'attention; mais, de l'endroit d'où je partais pour me rendre à la demeure de mon vieux prêtre, il faut gagner la pleine mer; et les Indiens, ayant l'habitude de se tenir au plus près des rescifs, on est incessamment ballotté par les vagues, qui se poursuivent en longs sillons, se brisent, avec fracas, sur les rochers tellement rapprochés, qu'à chaque instant on croirait y voir entraîner ces frêles embarcations; ce qui effraie toujours les novices, surtout dans l'obscurité; mais j'avais l'expérience de ce manège et j'étais tranquille. — Quand nous eûmes couru environ deux milles, il s'offrit à nous une passe très-étroite et dangereuse, par où les Indiens voulaient entrer; mais la mer étant belle et le vent léger, je les fis continuer en dehors. J'eus à m'en féliciter; car, bientôt après, je jouis de l'un des plus beaux spectacles que l'imagination puisse se peindre. La lune se levait derrière les montagnes de la péninsule de Taïarabou; et, après avoir in-

sensiblement éclairé l'horizon, elle versa tout à coup sa lumière argentée sur les eaux tranquilles des baies qui s'étendaient devant nous, sur les pics et les sommets des montagnes d'O-taïti, sur le haut des cocotiers qu'agitait la brise de nuit (car nous n'étions pas loin du rivage); et sur ces vagues, qui, s'élevant en arcs, peints de mille couleurs, se brisaient ensuite, avec le bruit du tonnerre, contre le rescif, dispersés en écume blanche, à quelques pas de nous, au milieu des écueils! Dans la disposition d'esprit où je me trouvais alors, ce que je venais d'apprendre des traditions de ces insulaires, l'objet de cette course nocturne, le spectacle qui m'entourait, cette nuit si tranquille, ce lieu si beau, si singulier, ces Indiens isolés au milieu de la plus immense des mers; tant d'objets divers se présentaient à la fois à mon esprit; et la confusion de mes pensées me faisant oublier où j'étais, je m'écriai avec force: « Ah! si j'allais enfin apprendre à quoi tout ceci doit son origine!... » Cette distraction fit son effet. Les Indiens, se regardant d'abord, se mirent bientôt à rire; en quoi, malgré mon enthousiasme et les dispositions sérieuses où je me trouvais, je ne pus m'empêcher de les imiter; ce qui fit diversion, et amena du babil; car on avait, jusqu'alors, gardé le plus profond silence.

» Nous étions entrés par la passe de Maïrépéhé, au sud-est de l'île, et nous courions le long du rivage d'assez près pour distinguer, de temps en temps,

quelques demeures indiennes et de la lumière. Les sourds mugissemens des vagues, maintenant brisées au dehors et à plus d'un mille et demi de nous, interrompait seul le silence de la scène, en se joignant au léger bruit du sillage de notre pirogue, ainsi qu'au bruit plus léger encore des feuilles des cocotiers, agitées par la brise et dont plusieurs; plantés sur le bord de la mer, étaient si près de nous qu'on distinguait leurs longues ombres semblables à des spectres, et qu'on les voyait agiter leurs corps amincis et leurs grosses têtes sur le sable du rivage.

» Nous étions loin encore; mais les Indiens, sensibles à la fraîcheur du matin, saisirent leurs pagaies et firent, avec une rapidité extraordinaire, voler sur les flots notre légère embarcation. Malgré leurs efforts, nous n'arrivâmes qu'à quatre heures passées au lieu de notre destination. Là, les aboiemens des chiens ayant éveillé les habitans, en leur annonçant notre approche, deux ou trois d'entr'eux vinrent sur le rivage, au moment où nous y abordions. Quand ils surent de quoi il s'agissait, ils allèrent, en toute hâte, prévenir le vieillard, qui vint lui-même à ma rencontre, et me conduisit à sa demeure, située à quelques pas du débarcadère. Tout le monde y était déjà sur pied. Tout le monde vint me recevoir avec cette cordialité qui n'existe peut-être que chez des peuples encore sauvages.

» En approchant de la lumière, je le reconnus, et

me souvins de l'avoir vu, une ou deux fois, chez Tati. Sa figure n'était pas belle; mais une haute stature, un front élevé, un regard de feu, une démarche noble, malgré son âge, un air d'autorité, qui se manifestait, en lui, dès l'abord, sans altérer en rien sa bonté et sa bienveillance pour tout ce qui l'approchait, montraient assez que ce n'était pas un homme ordinaire et que, doué de talens distingués dans son pays, il appartenait aussi à cette classe seule apte, jadis, à remplir les hautes fonctions sacerdotales et d'où sortaient les Arii rahi ou rois.

» Quand il était venu à ma rencontre, il n'avait qu'une natte roulée autour des reins, et tout le haut de son corps, ainsi que la tête, était nu; manière assez générale d'aller, surtout la nuit; mais qui, jadis, était la marque la plus flatteuse d'attention qu'on pût donner, soit à des chefs, soit à ceux dont on recevait une visite. Dans la maison, il se couvrit, fit placer plusieurs nattes les unes sur les autres, et m'invita à me coucher. Craignant, vu son âge, de le déranger, je m'enveloppai dans mon manteau, je me couchai; et, contre mon attente, en peu de minutes, je m'endormis d'un si profond sommeil, que, le lendemain, je ne m'éveillai qu'à huit heures.

» Toute la maison était debout à mon réveil. Il paraît même qu'on ne s'était pas couché, après mon arrivée; mais on avait gardé le plus profond silence, pendant que je dormais. A peine étais-je sur pied, que le prêtre vint à moi; et, me tendant la main,

me répéta que j'étais le bien venu. Je reconnus bientôt que sa réception ne devait pas se borner à des paroles. Un petit cochon rôti, plusieurs poissons, enveloppés dans des feuilles, cuits sur des pierres chaudes, et qu'on m'apporta pour déjeûner, me prouvèrent que, conformément à leurs anciennes lois d'hospitalité, ces braves gens avaient été à la pêche et n'avaient fait que travailler, depuis mon arrivée dans la maison, afin de me procurer le repas de bien-venue.

» On pourrait s'étonner que l'avidité presque générale qu'ils montrent pour les objets appartenant aux blancs, et cette cupidité sordide qu'ils manifestent presque toujours dans tous leurs trafics, n'aient pas fait perdre aux Indiens ce goût de l'hospitalité, le seul presque de tous leurs anciens usages qu'ils aient conservé intact. Un Indien reçoit-il un étranger, il ne peut s'empêcher de lui offrir ce qu'il a de mieux; à tel point que, n'eût-il qu'un seul cochon, une seule poule, il les tuerait pour traiter son hôte, et mourrait de honte, s'il devait le laisser partir sans lui avoir donné au moins un bon repas. Dans ce but, non-seulement il sacrifie ce qu'il a chez lui, mais n'épargne ni temps ni travail; et, faute de mieux, toute une famille irait pêcher et travaillerait la nuit entière, afin de présenter, le lendemain, un banquet à ceux que le hasard ou le choix a conduits chez elle.

» Suivant la coutume du pays, des feuilles vertes de

l'arbre à pain et de bouraau (*hibiscus*) furent donc étalées devant moi. On m'y servit le déjeûner. On me trouva aussi un couteau et une fourchette. Il y avait de l'eau et du lait de coco, le tout en des jattes faites avec la noix de ce dernier fruit; et ce genre de service de table, si différent de celui des contrées plus civilisées, ne laisse pas d'être attrayant par sa propreté, et n'a, certainement, rien de désagréable pour l'homme qui, instruit à se plier aux circonstances, sait s'accommoder de mœurs et de coutumes simples, sans blâmer, à tort et à travers, ce qui diffère de ce qu'il a vu chez lui, par la seule raison de cette différence même.

» Le vieillard s'assit à côté de moi, découpa lui-même le cochon; puis, baissant la tête, il dit à haute voix et d'un ton pathétique une courte prière(1), à laquelle toutes les personnes présentes répondirent : *Amen !* Et nous commençâmes le repas.

Impatient d'en venir au sujet qui m'amenait, je saisis la première occasion de le remercier de ce qu'il m'avait envoyé, et de lui dire combien cela m'étonnait et me paraissait beau. « Beau! me dit-il, en me regardant avec surprise; vous l'avez trouvé beau?....

(1) L'usage de prier avant le repas, que ces insulaires observent si exactement, d'après les prescriptions de la religion chrétienne, a, de tous temps, existé chez eux. On le suivait bien plus rigoureusement encore, sous l'empire de leur ancienne religion. On n'oubliait jamais de prier au lever, avant le repas et au coucher; et l'on devait même implorer les dieux pour quelque autre action que ce pût être.

me répéta que j'étais le bien venu. Je reconnus bientôt que sa réception ne devait pas se borner à des paroles. Un petit cochon rôti, plusieurs poissons, enveloppés dans des feuilles, cuits sur des pierres chaudes, et qu'on m'apporta pour déjeûner, me prouvèrent que, conformément à leurs anciennes lois d'hospitalité, ces braves gens avaient été à la pêche et n'avaient fait que travailler, depuis mon arrivée dans la maison, afin de me procurer le repas de bien-venue.

» On pourrait s'étonner que l'avidité presque générale qu'ils montrent pour les objets appartenant aux blancs, et cette cupidité sordide qu'ils manifestent presque toujours dans tous leurs trafics, n'aient pas fait perdre aux Indiens ce goût de l'hospitalité, le seul presque de tous leurs anciens usages qu'ils aient conservé intact. Un Indien reçoit-il un étranger, il ne peut s'empêcher de lui offrir ce qu'il a de mieux; à tel point que, n'eût-il qu'un seul cochon, une seule poule, il les tuerait pour traiter son hôte, et mourrait de honte, s'il devait le laisser partir sans lui avoir donné au moins un bon repas. Dans ce but, non-seulement il sacrifie ce qu'il a chez lui, mais n'épargne ni temps ni travail; et, faute de mieux, toute une famille irait pêcher et travaillerait la nuit entière, afin de présenter, le lendemain, un banquet à ceux que le hasard ou le choix a conduits chez elle.

» Suivant la coutume du pays, des feuilles vertes de

l'arbre à pain et de bouraau (*hibiscus*) furent donc étalées devant moi. On m'y servit le déjeûner. On me trouva aussi un couteau et une fourchette. Il y avait de l'eau et du lait de coco, le tout en des jattes faites avec la noix de ce dernier fruit; et ce genre de service de table, si différent de celui des contrées plus civilisées, ne laisse pas d'être attrayant par sa propreté, et n'a, certainement, rien de désagréable pour l'homme qui, instruit à se plier aux circonstances, sait s'accommoder de mœurs et de coutumes simples, sans blâmer, à tort et à travers, ce qui diffère de ce qu'il a vu chez lui, par la seule raison de cette différence même.

» Le vieillard s'assit à côté de moi, découpa lui-même le cochon; puis, baissant la tête, il dit à haute voix et d'un ton pathétique une courte prière(1), à laquelle toutes les personnes présentes répondirent : *Amen !* Et nous commençâmes le repas.

Impatient d'en venir au sujet qui m'amenait, je saisis la première occasion de le remercier de ce qu'il m'avait envoyé, et de lui dire combien cela m'étonnait et me paraissait beau. « Beau! me dit-il, en me regardant avec surprise; vous l'avez trouvé beau?....

(1) L'usage de prier avant le repas, que ces insulaires observent si exactement, d'après les prescriptions de la religion chrétienne, a, de tous temps, existé chez eux. On le suivait bien plus rigoureusement encore, sous l'empire de leur ancienne religion. On n'oubliait jamais de prier au lever, avant le repas et au coucher; et l'on devait même implorer les dieux pour quelque autre action que ce pût être.

même la complaisance de venir chez moi pour m'en entretenir.

» C'est à lui que je dois toutes les traditions relatives à la cosmogonie, etc. C'est lui qui est mon garant et mon autorité relativement à tous les détails suivans, sur ce qu'étaient ces peuples au temps de la découverte, et sur ce qu'ils peuvent avoir été à des époques antérieures, auxquelles il est impossible de remonter.

CHAPITRE PREMIER.

LANGUE.

L'un des faits qui étonnèrent le plus les premiers navigateurs appelés à parcourir le grand Océan, est la conformité des dialectes dans toutes les îles.

L'O-taïtien qui accompagna Cook s'entretenait facilement, dès son arrivée à la Nouvelle-Zélande, avec les habitans de cette terre, au point de pouvoir soutenir une controverse théologique avec quelques-uns de ceux qui abordèrent les vaisseaux anglais. Le dialecte de Tongatabou diffère moins encore de celui des autres îles; les habitans de Sandwich, des Marquises et d'O-taïti s'entendent en peu de jours; et des navigateurs qui ont visité l'île de Pâques, avec des Indiens de Sandwich, des îles des Amis, de la Nouvelle-Zélande, d'O-taïti et des îles intermédiaires, m'ont tous assuré, comme j'en ai moi-même fait l'expérience, que ces individus s'entendaient parfaitement avec les habitans de cette île isolée et éloignée de douze à treize cents milles de toute île habitée,

connue jusqu'à ce jour. Il n'est donc pas douteux que les habitans des îles en longitude occidentale n'aient tous la même origine. Pour mieux le prouver encore, je citerai quelques-unes des règles fondamentales de leur syntaxe et des formes de leur phraséologie, qui, tout en démontrant l'identité de leur berceau, donneront une idée du génie si sublime, dans leur simplicité toute primitive, de ces dialectes parlés par tant de peuples, qui vivent à des distances si considérables des autres; mais, si ces dialectes ont beaucoup de rapports entr'eux, ils en ont aussi quelques-uns avec celui des Malais. C'est un fait incontestable; l'analogie de leurs noms de nombre suffirait pour le prouver. Il y a aussi quelques rapports entre plusieurs des usages des Indiens de l'Océanie et ceux des Indiens du continent de l'Amérique, sans que ni l'une ni l'autre de ces analogies puisse être regardée comme démontrant positivement l'identité de leur origine.

Ce chapitre se divisera tout naturellement en deux sections, dont l'une réunira les principales règles grammaticales de la langue océanienne générale, en prenant pour type celle d'O-taïti, dont tous les autres idiomes de l'Océanie ne sont que des dérivés plus ou moins directs; et établira, par le fait, la parfaite identité de ses formes et de son génie avec ceux de chacun d'eux. La seconde section, en appuyant les principes énoncés dans la première, aura pour but spécial de présenter quelques observations et

quelques exemples propres à donner une idée sommaire du caractère général de la prose et de la poésie, dans la langue océanienne.

SECTION PREMIÈRE.

GRAMMAIRE.

Cherchons d'abord à prouver que les habitans des îles de l'Océan pacifique en longitude occidentale ont tous la même origine et appartiennent à la même famille.

Première preuve, tirée de l'analogie de leurs noms de nombre :

NOMBRES.	O-TAÏTI.	NOUVELLE-ZÉLANDE.	SANDWICH.	ILES DES AMIS.
1	Atahi	Katihi	Akahi	Taha
2	Aroua	Kaoua	Aroua	Oua
3	Atoura	Katodou	Atorou	Tolou
4	Acha ou Ema	Kaua	Ahaa	Fa
5	Arima	Kadima	Arima	Nima
6	Aono	Kaoni	Aono	Ono
7	Ahitou	Kawitou	Ahitou	Titou ou taitou
8	Avoarou	Kavadou	Avarou	Valou
9	Aiva	Kaiwa	Aiva	Aiva
10	Aahourou ou oumi	Kanga ou ondou	Oumi	Tongo foula

DÉSIGNATION DES PRONOMS.	O-TAÏTI.	NOUVELLE-ZÉLANDE.	SANDWICH.
Je	*Van*	*Ahou*	*Wan*
Tu	*Oé*	*Koé*	*Oé*
Il, elle	*Ota*	*Ia*	*Ota* et *Ia*
Toi et moi	*Taua*	*Kaua*	*Kaua*
Lui et moi	*Maua*	*Maua*	*Maua*
Vous deux	*Oroua*	*Koroua*	*Oroua*
Eux deux	*Kaua*	*Raua*	*Raua*

Il en est de même de tous les autres mots; mais, quand le fait ne serait pas aussi rigoureusement exact, l'accord d'un si grand nombre, l'accord des pronoms et autres règles qui caractérisent si particulièrement leur langue commune, ne suffiraient-ils pas pour prouver que ces peuples appartiennent tous au même corps de nation ?

Outre les formes de duel que je viens d'indiquer, la langue océanienne a encore d'autres formes qui signifient *deux* ou *plus de deux*. Ce sont des particules (*na*, *mau*, *tau*,) ajoutées aux noms, et qui en déterminent le pluriel; car les noms, en eux-mêmes, n'ont rien qui en marque le nombre ou le genre, et le premier ne se connaît que par les particules précitées, *na*, *mau*, *tau*, auxquelles il faut joindre *poué* et *houi*, comme :

Ia, poisson; *na ia*, des poissons (deux au plus).

Ofai, pierre; *na ofai*, des pierres, *id.*
Roa, une mouche; *na roa*, des mouches, *id.*

Le pluriel, entièrement illimité, se forme en ajoutant *mau*, comme:

Mau taata, des hommes, sans nombre et plus de deux.
Nau fétia, des étoiles, *id.* *id.*

Tau, quoiqu'indéfini, semble n'indiquer qu'un petit nombre, comme:

Tau taata, quelques hommes, trois ou un petit nombre d'hommes.

Le genre ne se distingue qu'en ajoutant *tam*, homme ou mâle (de l'espèce humaine); et *vahiné*, femme; et *oni*, mâle; *oufa*, femelle, pour les animaux.

EXEMPLES :

Médoua, un parent ou parente.
Médoua tam, parent, homme, père, etc.
Médoua vahiné, parente, mère, etc.
Médoua hovai, beau-père ou belle-mère, indistinctement.
Médoua hovai tam, beau-père.
Médoua hovai vahiné, belle-mère.
Manou oni, oiseau mâle.
Manou oufa, oiseau femelle.

Il y a, pourtant, quelques exceptions, comme:

Paha, verrat.
Mati, truie.
Touaué, un frère.
Touahiné, une sœur.

Tamaroa, un petit garçon.
Potii, une petite-fille.

La langue n'a point de cas; ou, du moins, les cas, si elle en admet, ne se distinguent pas dans les noms même ; mais elle y supplée, comme plusieurs autres langues, par de petits mots qu'elle place devant les noms.

EXEMPLES :

Nominatif.	TÉ *haava*, le juge.
Génitif.	No TÉ *haava*, du juge.
Datif.	I TÉ *haava*, au juge.
Accusatif.	TÉ *haava*, le juge.
Vocatif.	ETÉ *haava*, ô juge.
Ablatif.	I TÉ *haava*, du juge.

Le pluriel se forme en ajoutant *mau*, comme :

TÉ MAU *haava*, les juges, etc.

Les noms adjectifs, comme les substantifs, n'ont rien qui détermine leur genre, et l'on dit :

É. taata MAITAI, bon homme.
É. vahiné MAITAI, bonne femme.
É. taata INO, méchant homme.
É. vahiné INO, méchante femme.

Mais le nombre, dans les adjectifs, se détermine souvent comme il suit :

É. taata maitai, bon homme.
É. taata MAITATAI, de bons hommes.
É. taata ino, méchant homme.
É. taata ÏINO, de méchans hommes.

É. raau rahi, un grand arbre.
É. raau RARAHI, de grands arbres.

Quant aux verbes, voici ce qu'en dit la grammaire o-taïtienne, publiée par les missionnaires.

Les verbes o-taïtiens sont actifs, passifs et neutres; mais indépendamment de ces trois caractères, la plupart ont un *causatif* actif et un *causatif* passif. Tous les verbes réguliers actifs peuvent donc être conjugués de quatre manières différentes :

1° *Ité*, savoir.
2° *Faaité*, faire savoir.
3° *Ité hia*, su.
4° *Faaité hia*, mettre en état d'être su.

La forme causative d'un verbe résulte de l'addition à ce verbe des syllabes *faa*, *haa* ou *ta*.

Son passif se forme en y ajoutant *hia* ou *a*.

Pour en former le passif causatif, on le fait précéder de *faa*, *haa* ou *ta*; et suivre de *hia*.

Les verbes neutres et presque tous les noms peuvent être changés en verbes actifs causatifs, en mettant avant *faa*, *haa* ou *ta*; et en verbes passifs causatifs, en y ajoutant *hia*, comme *maté*, mort ou être mort; *haa maté*, occasionner la mort; *haa maté hia*; être amené à l'état de mort.

Les verbes ont trois personnes au singulier, *van*, *oé*, *oié*; quatre au duel, *taoua*, *maoua*, *oroua*, *raoua*; trois au pluriel, *tatou* ou *matou*, *outou* et *ratou*.

Singulier:
- *Té haapii néi van*, j'enseigne.
- *Té haapii néi oé*, tu enseignes.
- *Té haapii néi oié*, il ou elle enseigne.

Duel:
- *Té haapii néi taoua*, moi et toi enseignons.
- *Té haapii néi maoua*, moi et lui enseignons.
- *Té haapii néi oroua*, vous deux enseignez.
- *Té haapii néi raoua*, eux deux enseignent.

Pluriel:
- *Té haapii tatou* ou *matou*, nous autres (trois au plus) enseignons.
- *Té haapii outou*, vous (trois au plus) enseignez.
- *Té haapii ratou*, ils (trois au plus) enseignent.

Les verbes ont les modès suivans :

Té parau néi, parler ici ; *a parau*, parler ou parlé ; *ahiri parau, é parau a dou van*, si j'avais quelque chose à dire, je parlerais. Ainsi, une sorte d'*infinitif local*; un *infinitif ordinaire* et un *participe passé*, ayant la même forme; et un *conditionnel présent*.

Il y a quatre temps, savoir :

Le présent. — *Té papai néi au*, j'écris ou je suis écrivant.
L'imparfait. — *Fé papai va vau*, j'écrivais ou j'étais alors écrivant.
Le parfait. — *I papai na vau*, j'écris ou j'ai écrit.
Le futur. — *É papai au*, j'écrirai.

Ces quatre temps se distinguent de la manière suivante :

1° le présent, en mettant *té* avant le verbe, et *néi* entre le verbe et le pronom ;

2° L'imparfait, en mettant *fé* avant le verbe, et *ra* à la place de *néi* ;
3° Le parfait, en mettant *i* avant le verbe, et *na* après ;
4° Le futur, en mettant *é* avant le verbe.

SECTION II.

—

LITTÉRATURE.

Le dialecte des îles de la Société est celui qui paraît différer le plus de ceux des autres îles. Il semble avoir subi de grands changemens. Il est plus doux, plus abondant; en général, les mots en sont plus harmonieux et plus courts; néanmoins, il a encore tant d'affinité avec les autres, que peu d'heures suffisent à un O-taïtien pour entendre et même pour parler les dialectes de Tongatabou, de la Nouvelle-Zélande, des Marquises, de Sandwich ou des autres îles situées en longitude occidentale. Un examen attentif ferait reconnaître que le dialecte de chacune de ces îles est en rapport direct avec l'état du peuple qui l'habite.

C'est ainsi que le *k* et le *w*, consonnes dures, dominent chez les sauvages habitans de la Nouvelle-Zélande, des îles basses de l'Archipel dangereux, aux Marquises, aux Sandwich même, et notamment dans toutes les îles où les peuples sont anthropophages et se font continuellement, la guerre pour s'entre-

dévorer; tandis que ces lettres entrent rarement dans le langage des peuples de Tongatabou, par exemple; et sont, ainsi que le *ng* nasal et le *g* (1) même, entièrement bannis des dialectes des voluptueux habitans d'O-taïti et autres îles de la Société. C'est ainsi qu'homme fait *kanaka* aux Sandwich, aux Marquises; *tangata*, à Tongatabou et dans plusieurs autres îles; *taata* aux îles de la Société. C'est ainsi qu'*iko*, poisson, et *ariké* ou *aiki*, principal chef, mots usités dans toutes les îles, font *ia* et *arii* à O-taïti; de même que *bouaka*, cochon, fait *bouaa* dans cette dernière île (2).

Cette langue et ses différens dialectes ont le caractère de naïveté enfantine qu'on trouve dans tous les dialectes connus, tant pour la force que pour la précision; ils paraissent, néanmoins, n'exprimer qu'avec difficulté les plus simples abstractions; et doivent, afin d'y parvenir, avoir recours à des images physiques; mais cet inconvénient les embellit, en les enrichissant de figures et d'emblêmes, dans leurs moindres applications. Ce sont, à chaque ins-

(1) La lettre *g* n'existe, dans ces dialectes, qu'autant qu'elle a le son du *g* espagnol ou hollandais, et devrait entrer dans plusieurs mots o-taïtiens où les Anglais la représentent par *h*; comme *tahoa* (envieux), qui devrait s'écrire *tagoa*.

(2) Les O-taïtiens seraient, à ce compte, pour l'Océanie, ce que les Attiques et les Joniens étaient pour l'ancienne Grèce; et, en suivant cette idée, les habitans de Sandwich, de la Nouvelle-Zélande, etc., en seraient les Doriens et les Eoliens.

tant, des allégories, des métaphores; et, quoique les comparaisons y soient toujours tirées d'objets présens et communs, cette manière de s'exprimer ne laisse pourtant pas que d'être très-poétique. C'est ainsi qu'un chef, dans une assemblée publique à Otaïti, répondit aux Européens qui leur reprochaient leur vie licencieuse : « Vous attendez de nous plus » qu'il n'est raisonnable d'attendre d'un peuple dans » notre état. Elevés dans des coutumes et des usages » contraires aux vôtres, il n'est pas facile de rompre » avec eux. Voyez ces cocotiers sur nos rivages. » Enracinés par le temps, ils résistent aux vents » et aux tempêtes; c'est en vain que la mer les bat » presque continuellement, depuis nombre d'an- » nées; ils ne succomberont qu'à la longue, et quand » le temps et la mer auront détruit jusqu'à leur der- » nière racine. Il en est de même de nous. Nos cou- » tumes et nos vices, fortement enracinés, ne peu- » vent être détruits que peu à peu; et ce ne sera » qu'à la longue que, semblables aux cocotiers, ils » tomberont et seront oubliés. »

Un autre, dans une discussion importante, pour rendre ses frères attentifs à l'objet de son discours : « Apportez ce panier de vivres, leur disait-il : met- » tez-le au milieu de nous, pour que chacun puisse » voir ce qu'il contient, et que personne ne vienne » dire, après, qu'il ne veut pas du lot qui lui tombe » en partage, parce qu'il n'aura pas vu ce qu'il y » avait pour tous. »

tantôt les avantages physiques ou les vertus de quelque autre personne présente; mais, bien plus souvent encore, ils ne chantaient que l'amour et ses plaisirs, improvisant avec une extrême facilité. Cook nous apprend qu'il fut lui-même l'objet de leurs chants, dans une de leurs fêtes; et, encore aujourd'hui, quoique les missionnaires, par une austérité mal-entendue, interdisent cette sorte de divertissemens dans le peu d'occasions qui s'en présentent, on trouve partout des Indiens toujours prêts à improviser des chants analogues aux circonstances (1).

Les rapports existant entre le langage et les mœurs des habitans des différentes îles de l'Océan pacifique, semblent se reproduire dans le caractère de leur poésie et de leurs chants. Ainsi les cannibales de la Nouvelle-Zélande ne chantent que la guerre et la vengeance; leur musique, toujours montée sur un mode de terreur, ne respire que le carnage et les combats, tandis que les voluptueux habitans d'O-taïti et autres îles de la Société ne chantent que le plaisir et l'amour. Il y avait, dans les poésies légères de ces derniers peuples, une douceur, une simplicité touchantes. Les exemples que je vais citer en donneront quelque idée, quoiqu'il soit impossible d'en rendre toute la naïveté dans une langue européenne.

(1) Ce qu'lis font aujourd'hui ne peut pourtant pas se comparer à leur poésie d'autrefois.

Plaintes de jeunes femmes dans une des scènes des Aréoïs.

PREMIÈRE.

« Vous, légères brises du sud et d'est, qui vous » joignez pour vous jouer et vous caresser au-dessus » de ma tête! hâtez-vous de courir ensemble à l'autre » île; vous y verrez celui qui m'a abandonnée, assis » à l'ombre de son arbre favori. Dites-lui que vous » m'avez vue en pleurs à cause de son absence. »

DEUXIÈME.

« C'est ici, c'est à cette pointe, qui s'allonge dans » la mer, que celui qui m'a abandonnée me promit » de l'amour. O mes jeunes compagnes, qui voyez » mes pleurs ! aidez-moi à ramasser des herbes » marines; je veux lui en former des chaînes, s'il » revient en ces lieux. »

Mais un morceau des plus pathétiques est celui que m'a remis M. Orsmond, missionnaire. C'est un serviteur qui regrette son maître tué dans une bataille. Voici l'exposé du fait :

Un parti de l'île de Moréa ou Eïméo, commandé par le chef *Noho*, vint attaquer *Taïarabou*, fut vaincu; et, des têtes des morts, le vainqueur, *Uéré*, construisit un *ahou* (enceinte de maraï). Le chant peint le serviteur voulant visiter ce triste lieu.

» *Oua tai tirétiré té ouriri i paé tahatai téi*
» *té ahou poo téi té roua taata i té vai iti Tapéna*
» *na roui au i arohai, i té toréa iti é horo i*
» *manoua, té ouriri iti i té outoua aré o Noho é*
» *no té oré a fatou! té ori haéré noa néi É tai rii*
» *faa o i moua vaa téi maéré tou-noa, é notéra,*
» *manou iti, té imi aroha iau, É Nohoé é*
» *Nohoé.* »

« Courait devant moi sur le rivage le pluvier, près » du *ahoupoo* (1), près du tombeau des hommes, » près de la petite rivière *Tapéna*; car, la nuit pas- » sée, je traînais ma douleur, accompagnée des » cris plaintifs du petit toréa (2), qui courut vers » *Manoua* (3), le petit pluvier de la maison de » *Noho*, hélas! je n'ai plus de maître.... J'allais et » errais au hasard.... Il y a de la mer, qui brise, et » empêche ma pirogue d'entrer à *Maretau naa* (4); » il n'y a que le petit oiseau, qui, affligé comme » moi, cherche en moi de l'amour. O *Noho!* ô » *Noho!* »

Mais toutes ces poésies, qui doivent être du plus touchant intérêt pour les Indiens, perdent, en grande partie, leur charme, pour un étranger ignorant l'événement auquel elles se rapportent; et sont, pres-

(1) *Ahou*, mur; *poo*, tête.

Toréa oyez page 410.

(3) Lieu où se donna la bataille.

(4) Nom d'un lieu où une pirogue peut difficilement aborder.

que toujours, inintelligibles pour lui, à cause des noms de personnes, des noms de localités qu'il ne connaît pas, et des nombreux sous-entendus qu'il ne peut suppléer.

En général, les dialectes océaniens, dont les mots sont tous composés de voyelles, prêtent beaucoup à la poésie, particulièrement ceux des dernières îles, qui seraient très-harmonieux, s'ils étaient moins monosyllabiques, et si tous leurs mots, sans exception, ne commençaient et ne finissaient pas par une voyelle, ce qui ramène trop souvent ces chutes un peu monotones : *a*, *éé*, *i*, *o*, *u*.

Je borne ici cette analyse de la grammaire et de la littérature o-taïtiennes, considérées dans leurs formes les plus générales et dans leur génie ; en rappelant ce que j'ai dit ailleurs, que ces formes et ce génie se reproduisent, à peu de choses près, dans tous les idiomes océaniens. Ce peu de détails suffira pour le petit nombre de lecteurs curieux de s'en faire une idée, et ne paraîtra que trop long à la majorité ; mais, voulant traiter de l'origine et de l'antiquité de ces peuples, je ne pouvais passer absolument sous silence les bases et les principes de leur langage, qui peuvent expliquer à la fois, et telles de leurs coutumes encore existantes et celles qui n'existent plus pour eux que dans le souvenir.

CHAPITRE II.

RELIGION.

Après leur langue, qui, chez ces peuples, comme chez tous les autres, est l'origine et la clef de toute civilisation, et qui, par conséquent, a dû être l'objet de mes premières recherches, je passe à l'exposé de leur système religieux; et, au milieu de toutes les difficultés que présentent l'obscurité et l'incertitude de leurs traditions à cet égard, grâce aux enseignemens de mon vieux prêtre, je crois être parvenu à m'en faire quelque idée. Ce sont ces enseignemens mêmes que je transmets aujourd'hui au public, sans y faire d'autres changemens que ceux que rendent absolument nécessaires l'ordre et l'enchaînement des idées.

I. DOGMES.

Deux idées, qui dominent toutes les autres, et auxquelles toutes les autres semblent se rattacher sur cette matière, frapperont l'observateur attentif et consciencieux des habitudes religieuses de ces peuples.

La première, c'est l'ascendant universel que prennent ces mêmes habitudes sur leur existence. Chez eux, en effet, toutes les actions de la vie publique et de la vie privée, toutes les pensées, tous les discours se rapportent à la religion, bien ou mal conçue; chez eux, la divinité se montre incessamment dans tous leurs travaux comme dans tous leurs plaisirs, et préside indéfiniment à tout, sans que leurs mœurs en restent, pour cela, moins étrangères aux lois de l'humanité et de la pudeur; singulière anomalie, bien digne de l'attention des philosophes; car les peuples océaniens sont, peut-être, les seuls qui en présentent l'exemple!

La seconde est cette monstrueuse alliance du panthéisme le plus absurde et le plus grossier avec le spiritualisme le plus délicat et le plus pur; alliance qui nous offre en eux, presque simultanément, des êtres à peine dignes du nom d'homme, par les froides atrocités dont nous les voyons se rendre coupables, et les êtres les plus doux, comme les plus hospitaliers; brisant leurs idoles et tombant à genoux devant leurs prêtres; confians à l'excès ou soupçonneux outre mesure; capricieux, légers, inconséquens, féroces, comme par boutades; bons par instinct et par entraînement; n'ayant de l'homme que la taille et les forces, quand l'esprit et le cœur restent presque toujours ceux de l'enfant; anomalie encore, sans doute, et non moins singulière que celle que je viens de signaler! Mais quelles spécu-

Taaroa té oné.

Taaroa est le sable, atômes ou élémens.

Toro Taaroa in naïo.

C'est ainsi que lui-même s'est nommé.

« Il était : Taaroa était son nom ; il se tenait dans le vide. Point de terre, point » de ciel, point d'hommes. Taaroa appelle ; mais rien ne lui répond ; et, seul exis- » tant, il se changea en l'univers. Les pivots sont Taaroa ; les rochers sont Taaroa ; » les sables sont Taaroa : c'est ainsi que lui-même s'est nommé. »

Obs. — On voit, par ce fragment, que la matière et tout ce qui compose l'univers faisaient partie de la divinité.

Taaroa téi té ao

Taaroa est la clarté, le jour ou l'intelligence ;

Taaroa téi réto

Taaroa est le centre, est en toute chose, le principe de tout ;

Taaroa té nahora

Taaroa est le germe, le propagateur ;

Taaroa téi raro

Taaroa est la base ou le soutien ;

Taaroa té taïi (1)

Taaroa est l'incorruptible ;

Taaroa té paari

Taaroa est le fort (2) ;

fanau fénoua hoaïi

qui créa la terre ou l'univers,

(1) Ce mot indique, dans son sens propre, les parties les plus dures d'un objet, comme le cœur d'un arbre, etc. ; mais on le prend au figuré pour peindre l'habileté, la sagacité, la prévoyance, etc.

(2) Prévoyant, au figuré.

hoaïi noui raa
univers ou création grande et sacrée ;
éi paa (1) *no Taaroa*,
qui n'est que le corps ou la coquille de Taaroa ;
té ori, ori ra fénoua.
c'est lui qui l'agite (ou vivifie) et en fait l'harmonie.

« Taaroa est la clarté ; il est le germe ; il est la base ; il est l'incorruptible, le » fort, qui créa l'univers, l'univers grand et sacré, qui n'est que la coquille de Taaroa. » C'est lui qui le met en mouvement et en fait l'harmonie. »

§ II.

CRÉATION.

Ensuite, le dieu, s'adressant aux matières, comme les pivots, les rochers, les sables, les élémens, qui, comme on vient de le voir, font partie de lui-même, les appelle, pour les unir et en former la terre ; mais les matières refusent de s'unir ; alors il crée les cieux, la lumière et le mouvement.

É té toumou, é té papa
Vous, pivots, axes ou orbites ! Vous, pierres, rochers ou fondemens !
É té oné *o o*
Vous, sables, élémens ou atômes ! Nous sommes.
O-toina mai pohïa téi fénoua
Venez, vous qui devez former cette terre !

(1) *Paa* veut dire, surtout, un *œuf* ; mais il signifie aussi, quelquefois, le corps ou les parties extérieures d'un objet.

pohïa popohïa ; aita ïa é fariré.

Il les presse, les presse encore; mais les matières ne veulent pas s'unir.

Toro o hitou té rai épau maua

Alors, de sa main droite, il lança les sept cieux, pour en former la première base.

Fanai ai té rai pau mouri

et la lumière est créée ; l'obscurité n'existe plus.

Mataroa é pau roto, pau ahai té pautia

Tout était aperçu, l'intérieur de l'univers éclaire.
Le dieu resta ravi en extase à la vue de l'immensité.

Épau noho

Est finie l'immobilité, ou le mouvement est créé ;

épau va aréré

est fini l'office des messagers ;

été va oré roréo

est fini l'emploi de l'orateur ;

é faa ité toumoü,

sont fixés les pivots, les axes ou orbites ;

é faa ïté papa ;

sont placés les fondemens, les rochers ou les pierres ;

é faa oné

sont posés les sables, atômes ou élémens ;

fa opïa rai,

les cieux l'entourent (ou tournent autour) ;

a toto té rai,

les cieux se sont élevés ;

ïa hohonou
la mer est dans ses profondeurs ;

épau fénoua no hoaïi.
est achevée la création de l'univers.

« Vous, pivots ! vous, rochers ! vous, sables ! Nous sommes...... Venez, vous qui » devez former cette terre. » — Il les presse, les presse encore ; mais ces matières » ne veulent pas s'unir. Alors, de sa main droite, il lance les sept cieux, pour en » former la première base, et la lumière est créée ; l'obscurité n'existe plus. Tout se » voit : l'intérieur de l'univers brille. Le dieu reste ravi en extase, à la vue de l'im- » mensité. L'immobilité a cessé ; le mouvement existe. La fonction des messagers est » remplie ; l'orateur a rempli sa mission ; les pivots sont fixés ; les rochers sont en » place ; les sables sont posés. Les cieux tournent ; les cieux se sont élevés ; la mer » remplit ses profondeurs ; l'univers est créé. »

§ III.

NAISSANCE DES DIEUX ET DES HOMMES.

Ensuite, on voit personnifiés la terre, la mer, l'air, etc., avec qui le dieu s'unit et engendre ; car les élémens et la matière sont toujours représentés comme *femelle* ou *mère*, tandis que Taaroa est le *mâle* ou *père*, qui, s'unissant avec les différentes parties de l'univers, les féconde. Parmi les idées qu'ils avaient sur ce qui produit chacun des élémens, on remarquera qu'ils croyaient que l'homme était né de la terre.

Taoto aéra Taaroa i té vahiné
Dormait Taaroa avec la femme,

ohina toua tai té ioa fanau aéra ana
ohina, déesse du dehors ou de la mer, se nomme ; d'eux
sont nés :

éoa ouri, éoa téa, oua.
nuages noirs, nuages blancs, pluie.

« Taaroa dormait avec la femme qui se nomme déesse du dehors (de la mer),
» d'eux sont nés les nuages noirs, les nuages blancs, la pluie. »

Taoto aéra Taaroa té vahiné toua
Dormait Taaroa avec la femme, déesse de l'intérieur

outa té ioa fanau aéré ana
ou de la terre, se nomme; d'eux sont nés :

o té aa toro i outa
premier germe ou racine qui pousse sous la terre;

héémaira mouri té toupou toupou oura té fanoua
est né, après, tout ce qui croît ou s'étend au dessus de la terre;

Heemaira muri té ohou tia maoua téi oa
est né, après, le brouillard ou vapeur des montagnes;

héémaira mouri o aito té bouai téi oa;
est né, après, le fort ou le brave est son nom;

héémaira mouri évahiné ovaha haa méa téi oa.
est née, après, la femme, la belle ornée, ou l'ornée pour plaire se nomme (1).

« Taaroa dormait avec la femme qui se nomme déesse du dedans (de la terre);
» d'eux est né le premier germe. Est né ensuite tout ce qui croît à la surface de la
» terre. Est né ensuite le brouillard des montagnes. Est né ensuite celui qui se nomme
» le fort (ou le brave). Est née ensuite celle qui se nomme la belle (ou l'ornée
» pour plaire). »

(1) Ceci est obscur; mais le prêtre à qui je dois ces traditions prétendait que c'est la naissance des premiers humains; d'ailleurs tous croyaient que nous étions nés de la terre.

Taoto Taaroa té vahiné ohina toua nia téi oa.
Dormait Taaroa avec la femme ohina déesse de l'air se nomme.

« Taaroa dormait avec la femme qui se nomme déesse de l'air. »

Fanau aéra énoua énoua téi oa
Sont nés d'eux : l'arc-en-ciel, cela se nomme.

Héémaira mouri, tou oro marama tei oa.
Est né, après, le luisant ou la clarté de la lune, cela se nomme ;

héémaira mouri o ourau ra oua toto.
Sont nés, après, nuages rouges, pluie rouge.

« Est né d'eux ce qu'on nomme l'arc-en-ciel. Est né ensuite ce qu'on nomme la » clarté de la lune. Sont nés ensuite les nuages rouges, la pluie rouge. »

Taoto aéra taaroa té vahina ohina toua raro, téi oa.
Dormait Taaroa avec la femme ohina, déesse du dedans, du sein de la terre se nomme.

Fanau aéra, oté Fatou (1) *moe nourou téi oa.*
Est né d'eux : le bruit souterrain ou repos interrompu se nomme.

« Taaroa dormait avec la femme qu'on nomme déesse du dedans (du sein de la » terre). Est né d'eux ce qu'on nomme le bruit souterrain. »

Taoto aéra Taaroa té vahiné ovaa outou.
Dormait Taaroa avec la femme dite au delà de toute terre.

tono tono raa i t nouou atoua
D'eux sont nés les dieux suivans :

étono Téiri émoa ïa
envoya Téiri, et c'était sacré ;

(1) Téfatou ou Fatou était le génie ou l'intelligence qui animait la terre.

étono Téfatou, émoa ïa.
envoya Téfatou, et c'était sacré;

étono roua noua émoa ïa
envoya Rouanoua, et c'était sacré;

« Taaroa dormait avec la femme dite au delà de toute terre. D'eux sont nés les
» dieux suivans :
« Elle enfanta Téiri et il était dieu.
» Elle enfanta Téfatou et il était dieu.
» Elle enfanta Rouanoua et il était dieu. »

téi moua iri té atoua Roo aravi na é éroto épou fanau ouporou.

Quand le dieu Roo, saisissant ce qu'il y avait dedans, sortit, par le côté, du sein de sa mère.

« Alors le dieu Roo, saisissant ce que renfermait le sein de sa mère, en sortit par
» le côté. »

La légende parle ici de la naissance de Roo et de l'état dans lequel il se trouvait alors; mais en termes qui ne peuvent se traduire. Elle entre dans de longs détails sur son enfance, jusqu'à ce qu'il puisse se lever, marcher et courir, et continue par la naissance des autres dieux :

Vévétïa té vahiné a ti fao fao.
Accouche ensuite la femme de ce qu'elle contenait encore;

Haéréa mai ai i rapaé iropou
et pour cela sortit ce qui était encore enfermé :

énouaé,
l'irritation ou présage des tempêtes;

toua,
la colère ou l'orage ;

toua matoui,
la fureur ou un vent furieux ;

toua roa roa vau,
la colère apaisée, ou la tempête calmée.

« La femme accoucha ensuite de ce qu'elle contenait encore ; il en sortit ce qui
» s'y trouvait encore renfermé :

« L'irritation (ou présage des tempêtes), la colère (ou l'orage), la fureur (ou
» un vent furieux), la colère apaisée (ou la tempête calmée). »

La légende finit par ces mots :

Ava té toua arii o roo na véa
Et la plante (ou source) de ces esprits est dans le lieu d'où sont envoyés les messagers.

« Et la source de ces esprits est dans le lieu d'où sont envoyés les messagers. »

SECTION II.

ÉTERNITÉ DE LA MATIÈRE, IMMORTALITÉ DE L'AME ET VIE FUTURE.

De leurs idées sur la création et sur la divinité, en général, considérée comme présidant au maintien de l'ordre, dans l'univers formé par elle, et comme en garantissant l'harmonie, il est naturel de passer à ce que nous présentent leurs traditions sur l'éternité de la matière, l'immortalité de l'âme et la vie future, ces grands dogmes de presque toutes les re-

ligions, qui, reconnus ou non par toutes, ont toujours et partout donné lieu à tant de disputes.

§ Ier.

ÉTERNITÉ DE LA MATIÈRE.

J'invoque encore ici le témoignage direct de mon vieux prêtre. Il me citait, comme preuve et comme garant des opinions de l'Océanie sur cette première question, si controversée, le dialogue suivant entre *Téfatou* ou *Fatou* et *Hina* (les Génies de la Terre et de la Lune) :

Parau toura Hina Téfatou,
Disait Hina à Fatou :

éori ori oé i té taata
faites revivre (ou ressusciter) l'homme après sa mort,

parau toura Téfatou
Répond Fatou :

aita vau té ori ori
Non, je ne le ferai point revivre.

épohé té fénoua
Mourra la terre ;

épau té aéré, épau ité
mourra la végétation ; elle mourra ,

ai hïa i té taata
ainsi que les hommes qui s'en nourrissent ;

épau té repo
mourra le sol qui les produit ;

épau té fénoua, éoré té fénoua
mourra la terre ; finira la terre ;

éoré roa a tou,
elle finira pour ne plus renaître jamais.

Té parau maira Hina atira.
Répond Hina : cela suffit ;

maoti tau té ori ori
faites comme vous voudrez. Moi, je ferai

atou té marama ora toura
ressusciter (ou revivre) la lune. Et ce qu'avait

ta Hina pohé a toura
Hina continua d'être. Périt (ou s'anéantit)

ta Téfatou o té taata
ce qu'avait Fatou. L'homme dut mourir.

« Hina disait à Fatou : Faites revivre (ou ressusciter) l'homme après sa mort. »

« Fatou répond : Non, je ne le ferai point revivre. La terre mourra ; la végétation » mourra ; elle mourra, ainsi que les hommes qui s'en nourrissent ; le sol qui les » produit mourra. La terre mourra, la terre finira ; elle finira pour ne plus » renaître. »

« Hina répond : Faites comme vous voudrez ; moi je ferai revivre la lune. »

« Et ce que possédait Hina continua d'être ; ce que possédait Fatou périt, et » l'homme dut mourir. »

§ II.

IMMORTALITÉ DE L'AME ET VIE FUTURE.

Il paraît certain que les promesses de la religion n'allaient pas pour eux au delà de la vie présente; qu'ils n'avaient qu'une idée vague d'une autre vie; et que, n'admettant généralement ni peines, ni ré-

compenses à recevoir après la mort, la plupart d'entr'eux mouraient sans crainte et sans espoir.

Ils croyaient, pourtant, qu'il leur survivait quelque chose qu'ils nommaient *varoua* (esprit, âme ou vie); mais il serait assez difficile de dire au juste quelle idée précise ils s'en faisaient, et jusqu'à quel point ils étaient d'accord ou fixés à cet égard. Il paraîtrait que ce *varoua* (cet esprit, cette âme), ils l'accordaient non-seulement à l'homme, mais même encore aux animaux, aux plantes, à tout ce qui végète, croît ou se meut sur la terre; ce qui, d'ailleurs, était parfaitement conséquent à leur grand principe panthéistique, en vertu duquel l'être intelligent communique une partie de son être à tout ce qui a mouvement ou vie dans l'univers. Il s'unit, en effet, comme on l'a vu plus haut, à Hina de l'intérieur (le sol ou la terre); et, par suite de cette union, tout ce qui germe dessous s'étend ou s'émeut sur la terre, de sorte que les plantes naissent, comme l'homme, de cette mère commune et du dieu, ou de la terre et de cette intelligence universelle.

Ils ne confondaient pourtant pas les idées au point de ne faire aucune différence entre les âmes, croyant ces âmes parfaites en raison proportionnelle du degré d'action, de mouvement ou d'intelligence, qu'annonçaient les objets vivifiés par elles; et, comme partout ailleurs, l'homme était la plante céleste. Il figurait au sommet de l'échelle des êtres d'ici-bas,

occupant le premier rang sur la terre, seul approchant de la perfection, et mêlé, quelquefois, avec les esprits supérieurs et divins.

D'après une de leurs traditions, l'un de leurs dieux communique du feu à tout ce qui existe. Il en donne aux pierres, aux plantes, au bois, et le tire de différentes parties de son corps. Il finit par en donner à l'homme, mais il le tire de sa tête. D'après cette doctrine, on peut s'étonner de les voir, tout en baissant, comme nous, la tête, pour penser et pour réfléchir, placer le siége de la pensée et de la mémoire dans le ventre ou dans la poitrine; mais surtout dans le ventre; car, lorsqu'on leur demande où est l'âme, leur réponse est toujours, « *I roto té obou* », qui ne peut s'entendre et se traduire que par le ventre ou les entrailles. Ils ne conçoivent ni ne peuvent admettre que le cerveau puisse être le principe de la pensée, ni le cœur, le siége des sentimens, des affections. Ils en donnent pour preuve l'agitation du *obou* (des entrailles) dans le désir, la crainte et toute autre forte émotion de l'homme.

Toutefois, à la mort, les âmes retournaient à leur source; et l'âme de l'homme, comme celle des plantes, se rendait en ces lieux incertains, *Po* (la nuit, l'obscurité, les ténèbres), où étaient nés et qu'habitaient les dieux et autres esprits.

Cependant, quoique presque tout, sur la terre, eût une âme, il n'y avait que l'homme qui, dans cette vie comme dans l'autre, fût passible de punitions, et

exposé au courroux et à la vengeance des dieux ; car les dieux causaient ses souffrances et ses peines, comme ils lui procuraient ses plaisirs et son bonheur. Parmi ces châtimens, les maladies et autres punitions corporelles étaient le plus redoutées, et c'était aussi le mode de châtiment et de vengeance le plus généralement adopté par les dieux.

Il y avait cependant aussi une sorte d'enfer ou plutôt de purgatoire, où les âmes des coupables souffraient pour les crimes ou pour les fautes d'ici-bas. Ces punitions, toujours uniformes, étaient des plus singulières, et feraient regarder les âmes océaniennes comme un peu corporelles.

Les âmes des trépassés, aussitôt après leur sortie des corps auxquels elles avaient appartenu, se rendaient en un lieu sur lequel ils n'étaient pas bien d'accord, et dont le nom variait dans presque toutes les îles, mais dont la destination était partout la même. C'était le lieu du jugement, où se décidait la question de leur innocence ou de leur culpabilité.

A O-taïti, c'était une petite éminence à l'ouest de l'île. Là, se trouvaient deux rochers ou pierres, sur l'une ou l'autre desquelles les âmes, en s'envolant, après avoir quitté les corps, allaient se poser. Si elles se posaient sur la pierre de droite, c'était preuve d'innocence et elles étaient admises, aussitôt, dans le lieu nommé *Po* (l'obscurité ou la nuit), rendez-vous général des esprits; mais, si elles se posaient sur la

pierre de gauche, c'était preuve de crime; et, dès lors, elles devaient être punies et purifiées, avant de se voir admises dans l'empire des morts déjà mentionné.

Ces punitions n'étaient rien moins que d'avoir la chair grattée sur tous les os, opération qui avait lieu par le ministère des Oromatouas, ou dieux domestiques, dont il sera question plus tard; et qui se faisait lentement, répétée jusqu'à trois fois.

Après avoir subi ce châtiment, les âmes étaient considérées comme pures et reçues au foyer commun, d'où elles revenaient souvent visiter leurs parens et amis sur la terre.

Les seuls crimes pour lesquels on fût puni, soit dans ce monde, soit dans l'autre, étaient la non observation des rites sacrés, la négligeence et le mépris pour les dieux et pour les autels. Les hommes, qui se sentaient coupables de ces fautes, négligaient rarement d'essayer d'apaiser les dieux pendant la vie; autrement, s'ils étaient surpris par une maladie, ils l'attribuaient au courroux des dieux. Ils succombaient, alors, presque toujours à leurs craintes et à leurs angoisses; persuadés que les dieux les attendaient, comme ferait chez nous le diable, et même, impatiens, «*ounouhi té varoua*» (arrachaient l'âme du corps), ils se lamentaient, priaient, voulaient se réfugier au pied des autels, envoyaient faire des offrandes, et mouraient, généralement, en présentant à leur famille et à leurs amis l'horrible spectacle

des derniers momens de ces malheureux à qui une imagination exaltée, ou de vrais remords de conscience font prévoir, après leur mort, des supplices éternels. Ces circonstances étaient rares, mais effroyables, le moribond appelant à grands cris les prêtres, qui là, comme partout ailleurs, pouvaient seuls sauver le coupable, en apaisant les dieux; et là, comme partout ailleurs, recevaient, le plus souvent, des mains de l'agonisant, tout son bien et celui de sa famille, pour la seule promesse du pardon de ses fautes et l'exemption du terrible châtiment.

Avec une sorte d'enfer moins terrible que le Tartare des anciens, et qu'on ne peut, pour l'horreur des supplices, comparer en rien à notre enfer, ils avaient un ciel, *Rohoutou noa noa* (le Rohoutou parfumé), séjour de la lumière et des jouissances, qui, dans son genre, surpassait l'Élysée des Grecs, le ciel même de Mahomet, ne le cédant à aucun des séjours de délices ou de récompenses inventés par les fondateurs des diverses religions de la terre. Là, le soleil brillait du plus vif éclat, l'air était embaumé et toujours pur; là, ni vieillesse, ni maladies, ni douleur, ni tristesse; là, des fleurs toujours fraîches, des fruits toujours mûrs, une nourriture savoureuse et abondante; là, des chants, des danses, des fêtes sans fin, et les plaisirs les plus ravissans, près de femmes éternellement jeunes, éternellement belles. Le Rohoutou noa noa était situé dans l'air, au-dessus d'une haute montagne de Raïatéa; mais invisible aux mortels.

Les âmes de tous ceux qui en avaient obtenu l'entrée y étaient conduites, après la mort, par *Onroutatae*, le Mercure ou le Caron du système. Quoique principalement destiné aux initiés ou membres de la société des Aréoïs, dont il sera question ailleurs, il était, pourtant, accessible aux amis des chefs et autres individus, sous la condition de faire aux dieux des offrandes et des cadeaux aux prêtres, dont les prières pouvaient transporter les âmes des lieux de ténèbres, *Po*, ou empire des morts, au *Rohoutou noa noa*, séjour de la lumière et des jouissances; mais il en coûtait si cher, que le peuple ne nourrissait aucun espoir de jouir jamais des plaisirs de ce céleste séjour. Il arrivait, cependant, quelquefois, que des morts qui avaient laissé beaucoup de bien, revenaient auprès de leurs parens ou héritiers, pour leur commander de remettre le tout aux prêtres et aux dieux, afin d'obtenir leur admission. Ce ciel et la crainte des punitions après la mort procuraient d'immenses revenus aux prêtres, et faisaient passer entre leurs mains une grande partie de la fortune des particuliers.

Mais, si peu de fidèles avaient l'espoir d'être admis au ciel, le nombre de ceux qui craignaient des punitions après leur mort était moins considérable encore; d'abord parce que peu d'entr'eux transgressaient les lois sacrées; et, en second lieu, parce qu'il y avait toujours, pendant la vie, moyen de s'arranger avec les dieux.

Le dogme de l'immortalité de l'âme avait, pour

ler des conjonctures capitales, comme installation d'un chef, commencement ou issue d'une guerre, maladie ou mort de leurs proches, etc., point d'actions, point de travail, point d'entreprise, point d'événement, qui ne fussent attribués aux dieux, soumis à leur inspection ou faits sous leurs auspices. Ils ne coupaient pas un arbre pour construire une pirogue ou une maison, avant d'avoir été, la hache à la main, au maraï, en prévenir les dieux, et sans leur apporter le premier morceau enlevé à l'arbre, avant de l'abattre en entier. Quand une pirogue était achevée, on ne pouvait l'enlever du chantier qu'après des prières faites aux maraïs et en présence d'un prêtre, marchant à la tête de la procession qui l'apportait pour la lancer à l'eau; car elle ne devait toucher la terre qu'après avoir été lancée ou consacrée à la mer. Ils ne recevaient pas un ami sans avoir, préalablement, offert aux dieux une partie de l'ordinaire qu'ils voulaient lui présenter; et pas un étranger, sans leur consentement. Chez eux, point de danses, point d'exercices, point de plaisirs, point de réjouissances publiques ou privées qu'avec l'approbation des dieux. Il n'est pas jusqu'aux étoffes qu'ils fabriquaient, aux présens qu'ils recevaient, dont une partie ne dût leur être offerte. Enfin, craignant toujours et rencontrant partout leurs divinités, ils ne vivaient ou n'agissaient que sous leur influence; et quoiqu'un tel système ne dirigeât ni leurs mœurs, ni leur morale (car, chez eux, rien qui ressemblât

à la morale et aux mœurs), toujours est-il certain qu'il n'y eut jamais, dans aucun pays, de religion plus positivement dominante que celle de ces îles, et qui, plus qu'elle, liât l'homme dans toutes les circonstances de la vie.

Pour énumérer leurs dieux, il faut commencer par mettre hors de ligne Taaroa (1), le dieu suprême, existant par lui-même, créateur de l'univers et des autres dieux, principe de tout, trop grand, trop fort au-dessus des choses de ce monde, pour se mêler de son gouvernement; à ce titre, véritable dieu des Épicuriens, et dont les attributs généraux se résument dans ce fragment déjà cité de la cosmogonie océanienne :

« Les pivots sont Taaroa; les rochers sont Taaroa;
» les sables sont Taaroa; Taaroa est la clarté; il est
» le germe; il est l'incorruptible, le fort, qui créa
» l'univers, l'univers grand et sacré, qui n'est que la
» coquille de Taaroa. C'est lui qui le met en mouve-
» ment et en fait l'harmonie. »

(1) J'ai long-temps cru que le mot *Taaroa*, qui, dans plusieurs îles, se prononce *tangaroa*, dérivait du mot *taata* ou *tangata*, homme, syncopé, et auquel on avait ajouté l'adjectif *roa*, grand; *taaroa* voulant dire, alors, *grand homme*; mais il paraît que ce mot est composé de *taa*, loin, étendu; et de *roa*, très, signifiant ainsi *très-éloigné* ou *très-étendu*. L'étymologie des noms, qui pourrait conduire à tant de découvertes curieuses sur l'archéologie de ces peuples, s'est presqu'entièrement effacée. Les naturels même l'ont perdue, et la plupart des noms de leurs divinités n'ont plus de signification connue.

Les êtres surnaturels, tous plus ou moins directement émanés de lui, et tous reproduisant quelqu'un des attributs qui constituent son essence, semblent pouvoir se diviser en deux grandes classes générales, savoir : les Atouas et les Tiis.

§ Ier.

ATOUAS.

Par une exception remarquable, parmi ceux d'entr'eux qui professaient ou qui professent encore une espèce de polythéisme, leurs *Atouas* ou dieux, quoiqu'absolus dans leurs volontés, n'avaient point inspection sur la conduite ou les actions privées des hommes. Ils n'étaient satisfaits d'aucune, et ne s'offensaient que de celles qui pouvaient leur porter préjudice, comme de les mépriser, de ne pas se soumettre aux ordonnances sacrées, de retenir les offrandes et sacrifices, etc. On pouvait, du reste, voler, assassiner, commettre mille horreurs, mille injustices... peu leur importait; ces crimes n'étaient pas de leur compétence; ou, s'ils s'en mêlaient, c'était pour les favoriser, puisqu'on faisait des offrandes à *Hiro*, dieu des voleurs, pour le succès de vols projetés, et à d'autres dieux, pour le succès de projets plus noirs encore. Les dieux étaient donc, en quelque sorte, les complices de tous les crimes ; car rien ne s'entreprenait sans les consulter, sans leur faire des offrandes, et toute réussite sup-

posait toujours leur sanction. Quelques faits paraîtraient pourtant annoncer qu'ils désapprouvaient quelquefois les crimes et les injustices. Ainsi, à l'installation d'un *arii rahi* ou roi, ce personnage, pour se purifier des crimes dont il avait pu se rendre coupable, devait se soumettre à une espèce de baptême, encore peut-être cela n'avait-il lieu que pour les crimes qu'il avait commis à leur insu.

On peut juger, par là, de ce que devaient être autrefois les principes de ces Indiens. Pour eux, réussir était tout; car la conscience ne parle pas, où l'on est élevé sans préceptes de morale et sans alarmes pour la vie à venir. Ces insulaires avaient fort peu à craindre, même les punitions d'ici-bas. Ils ne redoutaient guère que les représailles; mais, permises, elles étaient terribles; et, sauf les crimes commis avec l'approbation des chefs, l'appréhension des poursuites des offensés les empêchait beaucoup de se faire du mal entr'eux. Que devait-il donc arriver d'actions indifférentes en elles-mêmes ? Ne serait-ce pas là qu'il faudrait chercher la source de leur immoralité ?

Mais si les Atouas ne punissaient pas les actions coupables pour ces actions même, c'est-à-dire le vol par horreur du vol, l'assassinat par horreur de l'assassinat, et ainsi des autres crimes, du moins punissaient-ils sévèrement toute action faite sans qu'ils en eussent été prévenus ou sans qu'elle leur eût été soumise; et ils étaient même, à cet égard, tellement

jaloux de leurs priviléges, qu'ainsi qu'on l'a déjà vu, et qu'on le verra encore, la moindre circonstance de la vie appelait leur intervention et devait avoir lieu sous leurs auspices.

Il paraîtrait qu'il y avait deux espèces d'Atouas ou dieux, les Atouas proprement dits et les Oromatouas.

A. Atouas *proprement dits.*

Cette première classe de dieux était composée de tous ceux qui étaient l'objet du culte public. C'étaient les dieux nationaux. On peut les diviser eux-mêmes en deux espèces, dont la différence était marquée par le degré de leur influence et de leur autorité comparatives : les Atouas proprement dits supérieurs, et les Atouas proprement dits inférieurs.

A.) Atouas *proprement dits supérieurs.*

Le titre que je leur donne atteste seul leur prépondérance dans le gouvernement de l'univers, où chacun d'eux représentait l'un des attributs du dieu suprême, auquel il devait son autorité spéciale, en vertu d'une sorte de délégation.

Les dieux supérieurs résidaient dans les cieux, et en occupaient les divers étages ; car, ainsi que chez les hommes, il y avait, chez les dieux, une hiérarchie régulière de pouvoirs, distingués, comme sur la

terre, par la magnificence et l'éclat de leur résidence.

Ces cieux, absolument indépendans du Rohoutou noa noa, séjour des élus, dont il a été déjà question, et de quelques autres endroits, comme le *Mérou* et le *Téméané*, où se rendaient les âmes à la mort; ces cieux, dis-je, étaient au nombre de sept, et se nommaient *terai toué tai*, *terai toué roua*, etc., c'est-à-dire, premier ciel, second ciel, et ainsi de suite, jusqu'à six. Le septième était *terai ama ma tané*, la *bouche de tané* ou l'ouverture, la porte de l'extrémité, par où entrait la lumière. Les détails de la vie et des actions des dieux qui résidaient dans les cieux paraissent, évidemment, avoir rapport à des régions supérieures; mais, comme je l'ai déjà fait remarquer, ces détails sont, aujourd'hui, presqu'entièrement inintelligibles; car, bien que ces traditions fussent régulièrement récitées par certains prêtres aux grandes fêtes, dans le silence des nuits obscures, en temps de guerre, à la mort d'un chef, ou dans toute autre circonstance de deuil ou de tristesse, il est certain que ceux-là même qui les récitaient ne les entendaient, depuis long-temps, plus guère, même pour le sens littéral, et se trompent particulièrement aujourd'hui sur leur sens allégorique, qui, appartenant à une autre ère, a cessé, tout naturellement, d'être accessible à leur intelligence.

Tous les Atouas supérieurs étaient fils ou petits-fils de Taaroa.

Taaroa eut pour femme *Feu feu maïteraï*, et eut d'elle :

I. *Oro*, le premier, le plus puissant des dieux, après son père, et qui eut, lui-même, pour fils :

1. Tétoi mati.
2. Ourou tétéfa.

II. *Raa*, qui eut pour femme *Ohotoupapa*, laquelle donna naissance à

1. Tétoua ourou ourou.
2. Féoito.
3. Téhéiné roa roa.
4. Teu rai tia hotou.
5. Témouria.

III. *Tané*, qui eut pour femme la déesse *Patifouiréi*, laquelle donna naissance à

1. Peurourai.
2. Piata houa.
3. Piatia roroa.
4. Parara ili mataï.
5. Patïa taura.
6. Tané haériraï.

IV. *Roo.*
V. *Tiéri.*
VI. *Téfatou* ou *Fatou.*
VII. *Roua noua.*
VIII. *Toma haro.*
IX. *Roua.*

Il y avait encore un grand nombre d'autres dieux du premier ordre, parmi lesquels, selon quelques personnes, se trouvent plusieurs de leurs chefs déifiés; ce qui ne me paraît pas bien sûr; car les informations les plus exactes que j'aie pu prendre, et mes recherches les plus scrupuleuses sur les anciennes coutumes de ce peuple, à cet égard,

m'ont fait reconnaître que l'apothéose, en supposant même quelle existât, y était fort rare. Il est prouvé que les chefs les plus célèbres d'il y a quatre ou cinq générations au moins, ne figuraient pas dans la liste des dieux; mais tous y rattachaient leur origine; et je ne doute point que l'ensemble de leurs légendes, ou la vie et les actions de leurs dieux, s'il était possible d'en avoir des traductions fidèles, ne présentassent un ordre d'idées bien différent de l'exposé d'actions humaines et des exploits de leurs chefs (1). Parmi ces dieux, les plus remarquables, et ceux qui recevaient un culte, étaient :

Otïa.
Tané (autre que celui déjà nommé).
Moé.
Toupa.
Panoua, leur Esculape.
Téfatou tiré.
Téfatou toutau.
Peuvai.

(1) M. Orsmond, le seul des missionnaires anglais, résidant en ces îles, qui ait fait une étude approfondie de la langue ancienne, et qui m'a quelquefois aidé pour le sens des mots, dans les traditions, s'occupe, en ce moment, de la traduction de leurs chants et de leurs poésies. Ce recueil, qui lui demandera beaucoup de travail, parce que, depuis vingt ans, la langue a tellement changé que les Indiens eux-mêmes n'entendent plus ces poésies; cet ouvrage, dis-je, sera intéressant, sous plus d'un rapport. Non-seulement, en effet, il donnera des éclaircissemens sur ces peuples, mais encore il révélera au monde littéraire une littérature tout-à-fait nouvelle, dont les produits sont d'autant plus difficiles à rendre, que, remplis de noms de personnes et d'allusions locales, ils consistent, en quelque sorte, plus en images qu'en paroles.

Manou.	Faatoué.
Haaana.	Téa houi mavé.
Paumouri.	Rïi.
Rima roa.	Mahoui, le vent d'est.
Fatoa.	Hiro, dieu des voleurs, etc.

Parmi ces dieux, il se trouvait des Hercules et des géans, dont les exploits ne le cédaient en rien à ceux des héros fabuleux de la Grèce, de l'Inde, de l'Egypte et de tant d'autres nations, en supposant même qu'ils ne les surpassassent point tous. *Tiéri*, *Rimaroa*, *Oroo*, *Téfatou*, *Rouanoua* avaient rempli leur vie laborieuse d'actions d'éclat chantées par les prêtres; mais toutes disparaissent devant celles de *Rïi*, de *Mahoui* et de *Rou*. Le premier sépara les cieux et la terre, en étendant ceux-ci comme un rideau. Le second tira la terre du fond des eaux; et, quand les hommes souffraient de l'éloignement du soleil, quand ils vivaient tristement plongés dans une obscurité profonde, quand les fruits ne mûrissaient plus, il arrêta cet astre et régla son cours, de manière à ce que la nuit et le jour fussent de même durée; et *Rou*, le dieu des vents, mais principalement du vent d'est (*maoaé*), fit gonfler les eaux de l'Océan, brisa la terre qui était avant *fénoua noui* (grande terre ou continent d'une seule pièce), et ne laissa que les îles actuelles.

Leurs géans n'étaient pas moins extraordinaires. *Rouanoua*, ou la tête chauve, était une espèce de monstre si laid qu'il se cachait le jour dans la mer, et

ne sortait, pour voir sa femme, que dans le cours des nuits obscures; et si grand, qu'on lui coupa, sans pouvoir le tuer, plusieurs morceaux de la tête gros comme des rochers. *Fanoura* était d'une si belle taille, que sa tête touchait aux nues, tandis que ses pieds posaient au fond de la mer. La taille de *Fatauhoui* était telle que des pirogues ne pouvaient le contenir; quand il voulait voyager, il lui fallait des radeaux composés de plusieurs centaines d'arbres. Ces deux géans allèrent ensemble à *Eiva*, terre aujourd'hui inconnue, pour combattre le monstre *bouaa hai taata* (le cochon qui dévorait les hommes), la terreur de tous ceux qui abordaient cette île. *Fatauhoui* se sauva à son approche; mais *Fanoura* l'attaqua, le vainquit, et s'empara aussi de l'île, après avoir tué trois des quatre chefs, géans comme lui, qui se la partageaient, le quatrième n'étant parvenu à s'échapper qu'en se précipitant dans la mer et en se changeant en serpent.

Hiro, le dieu des voleurs, était également d'une stature et d'une force prodigieuses. Pour s'amuser, il faisait, avec ses doigts, des trous dans les pierres les plus dures. Il délivra une vierge retenue dans un lieu enchanté, gardée par des géans qui tuaient quiconque en approchait. *Hiro* s'y rendit, malgré les prières de son père, arracha, d'une seule main, les arbres qui tenaient le lieu enchanté; et, ayant, par-là, rompu le charme, attaqua et tua ensuite les deux gardiens, *Taupiri* et *Mariva*. Il était

aussi grand voyageur. On le dépeint saisissant sa pagaie et ses armes, et se préparant pour un long voyage dont on ignore le but, mais qui paraît être la recherche du *maro ourou* (ceinture rouge) ce symbole de la divinité et du feu. Accompagné de plusieurs guerriers et de ses chiens, il s'embarque sur le *pahi* (1), navire qui, construit exprès pour l'expédition, était d'une dimension extraordinaire. Le récit de ses courses, où il se voit reçu tantôt en ami, tantôt en vainqueur, offre des scènes de fêtes et de combats variées et pleines de mouvement. Il parcourt différentes îles; mais, non content de ses pérégrinations terrestres, il descend, chaque nuit, accompagné de ses chiens, sous les eaux de la mer, pour combattre des monstres et des géans; prouesses qui font frémir ses amis pour lui, mais dont il revient toujours plus dispos et plus rayonnant de gloire. Au milieu d'une de ces courses périlleuses, il s'était endormi dans une grotte. Les dieux des ténèbres, ses ennemis, profitant de son sommeil, soulevèrent une violente tempête, dans l'espoir de faire périr son navire et ses gens. En butte à la violence du vent, le navire ne se gouvernait plus au milieu des vagues courroucées, qui, s'entassant les unes sur les autres comme des

(1) Les *pahi* étaient de grandes pirogues doubles qui se construisaient particulièrement à l'île de la Chaîne et autres îles basses de l'Archipel Dangereux. Elles avaient une quille, des membrures, etc., étaient souvent longues de cent vingt pieds, et ne servaient que pour les voyages de long cours.

montagnes, menaçaient, à chaque instant, d'engloutir ses guerriers consternés. Ils passèrent cette nuit affreuse dans la terreur et dans la plus profonde obscurité ; mais, au point du jour, quand ils se croyaient prêts à périr, *Hiro*, fort heureusement éveillé par l'un de ses chiens fidèles, reparut à la surface des ondes ; son aspect seul calma la tempête, et dissipa ses ennemis avec les ténèbres. Rejoignant alors son navire et ses compagnons, il fit voile au lever, du soleil ; et, bientôt, arriva sain et sauf dans une des îles de la Société, où l'on voit encore trois montagnes, qu'on nomme le *navire*, la *pagaie* et les *chiens* de *Hiro*.

Voici maintenant un exploit qui ne le cède, assurément, en rien à ceux que je viens de citer ; mais, cette fois, je cite un texte :

« Ra raau Mahoui Tané vaa, évaa tou tou fau » éhou ma ouno ématau té tau oua téa, éréa au- » rorou hina hina té toi, éau pourou mau ma éa » rai inou véroi ïa oté rai, étou atoura iraro i ohaïi. » Iai té néi ïa oté révamara té *toumou*, mara té » fatou ermana té atoua Taaroa ! Té noui maratïa é » téina. Téina ai ai té *toumou té fanoua*, éavé » moua ou toutou étou émouri ohaïi tai fai té tau » té maïtiti mouria fénou, manaoua été fatou éa ti » to rima ; émau fénoua no té réva. Oua pouta oopita » té oua tou matau. Mahoui té aroura tana ïa rai, ta » fairai ïa té réva a houti. »

« Mahoui va lancer sa pirogue. Il est assis dans le » fond. L'hameçon pend du côté droit, attaché à sa

» ligne, avec des tresses de cheveux; et cette ligne et
» le hameçon qu'il tient à sa main, il les laisse des-
» cendre dans la profondeur ou l'immensité de l'u-
» nivers (*ohaïi*), pour pêcher ce poisson (la terre).
» Il élève les pivots (les axes ou orbites); il élève la
» terre, cette merveille du pouvoir de Taaroa! Déjà
» vient la base (les axes ou orbites); déjà il sent le
» poids énorme du monde. La terre (*Téfatou*) vient.
» Il l'a tient à la main, cette terre, encore perdue
» dans l'immensité; elle est prise à son hameçon.
» Mahoui s'est assuré ce grand poisson, nageant dans
» l'espace, et qu'il peut à présent diriger à volonté. »

Dans la suite du morceau, que je possède en grande partie, mais que je dois avouer ne comprendre, tout au plus, que dans son ensemble, et dont je ne puis, pour le moment, donner une traduction exacte, la terre est dépeinte en désordre et inculte, les êtres y souffrent et tout y languit dans la confusion et dans l'obscurité. Mahoui, après avoir pêché, arrêté et dirigé la terre, arrête aussi le soleil et en règle le cours, de manière à ce qu'avec la chaleur et la lumière, naissent, sur le globe, la fertilité, l'abondance et le bonheur (1).

(1) Les habitans des îles Sandwich disaient que le soleil s'étant retiré à O-taïti, Mahoui, enjambant de ces premières îles jusqu'aux îles de la Société, obligea cet astre à retourner dans l'autre hémisphère.

B.) Atouas *proprement dits inférieurs.*

Outre ces grands dieux, qui étaient comme les habitans des régions supérieures, surveillans invisibles des êtres et des productions de la terre, ils comptaient un nombre infini d'autres divinités locales, dont les unes résidaient dans les eaux, les autres dans les bois, au sommet des montagnes, au fond des précipices ou sur les rochers escarpés. Ils avaient, comme les anciens Grecs, leurs Oréades, leurs Naïades, leurs Dryades, leurs Sylvains et leurs Faunes; mais, renchérissant, à cet égard, sur tous les peuples de la terre, non contens d'attribuer à chaque objet, à chaque substance, à chaque lieu, une intelligence, un gardien, qui s'y tenait et l'administrait, chaque situation, chaque état, chaque travail de l'homme avait sa divinité tutélaire et protectrice. On conçoit sans peine quelle puissance et quel intérêt de mouvement et de vie devait donner, en ces lieux enchantés, à tous les objets, la nature ainsi divinisée. Ce devait être absolument le polythéisme grec, avec quelqu'énergie de plus, peut-être, en raison de la plus grande élévation de la température. L'Océanien, en effet, n'était plus seul dans ses bois ni sur ses rochers. L'écho, c'était un dieu qui répondait à son appel; le tonnerre, c'était *Oro* en courroux, et l'éclair n'était que l'éclat de ses yeux. Le vent déchaîné, la terre tremblante, les flots soulevés, c'était *Rou*, c'était *Mahoui* furieux. Il n'y avait pas jusqu'au son de

l'arbre excavé, jusqu'au léger bruissement des buissons qui ne fussent autant de divinités présentes, qui, l'œil constamment attaché sur lui, pouvaient, suivant ses œuvres, le récompenser ou le punir.

Chacune de ces divinités avait à remplir quelque fonction particulière. Les unes veillaient au développement des plantes, les autres assuraient la maturité des fruits. La pluie, le vent, le chaud et le froid étaient occasionnés par elles. La terre et ses productions étaient sous leur garde, comme aussi les hommes et les animaux, indépendamment de la surveillance qu'elles exerçaient sur les professions et sur les entreprises quelconques. Voici quelques-unes des plus connues des divinités de cette espèce.

I. *É. Atoua maho*, dieux requins, patrons des navigateurs, sorte de *Dioscures*, qu'on invoquait avant d'entreprendre un voyage de mer.

1. Roua hatou.
2. Famoa.
3. Pohou.
4. Faahoué.
5. Papïi.
6. Faamauri.
7. Hau.
8. Ohotou.
9. Ohoua.
10. Faacou.
11. Éato.
12. Pounachou.

II. *É. Atoua pého*, dieux et déesses des vallons, présidant à l'agriculture :

1. Toahiti.
2. Pouhouitou.
3. Pipi.
4. Raaou.
5. Hééché maraï.
6. Té vahiné maninia.
7. Pa vahiné maniraro.
8. Poua roa toui hono.
9. Pé vahiné réouroui amoa.
10. Mai éiti péi fanoua.
11 Péépééti.
12 Péé pou hou.
13. Péé pou térona.

III. *É. Atoua no té oupaoupa*, dieux patrons des artistes dramatiques, chanteurs et chorégraphes. (Ces dieux présidaient, en effet, aux *paoupa*, jeux scéniques, espèce d'opéra, avec paroles, musique et danses) :

1. Ouiataétai.
2. Péémata faarouvïa.
3. Raro féïa poua.
4. Pahou vaitou.

IV. *É. Atoua noté ravaoi*, dieux présidant à la pêche, ou patrons des pêcheurs :

1. Tohoura.
2. Opou.
3. Fétou médoua.
4. Parai mavété.
5. Timavi.

V. *É. Atoua raaou paou mai*, dieux de la médecine :

1, Tama.
2. Paaroa toui hana.
3. Oïtiti.
4. Oréaréa.

VI. *É. Atoua no apa*, dieux à qui l'on faisait des offrandes pour se garantir des enchantemens et des maléfices des sorciers :

1. Roo.
2. Témarou.
3. Ouira.
4. Témata.
5. Téroué harou atai.

VII. *O Fanou*, dieu des faaabou ou laboureurs; planteurs d'ignames, taro, etc.

VIII. *Tané ité haa*, patron des charpentiers, constructeurs de maisons, de pirogues, etc.

IX. *Minia et Papéa*, patrons des couvreurs.

X. *Matatini*, patron des faiseurs de filets.

B. Oromatouas.

Cette seconde classe des dieux se composait de tous ceux qui étaient l'objet d'un culte privé. C'étaient les dieux *domestiques*, les dieux *lares*. Il paraîtrait qu'il y en avait de deux espèces : les Oromatouas proprement dits, et ceux que je désignerai par le nom générique de *Génies*, faute de pouvoir leur donner un nom spécial.

A.) Oromatouas *proprement dits*.

Les Oromatouas proprement dits, à la différence des Atouas, souvent méchans et vindicatifs, se montraient, la plupart du temps, bienveillans et paisibles; mais, néanmoins, toujours rigides. Ils maintenaient la paix dans les familles, et punissaient de maladies et d'autres maux les moindres disputes ou dissensions domestiques, frappant indistinctement les querelleurs eux-mêmes, leurs enfans et les personnes qui leur étaient le plus chères.

Les Oromatouas proprement dits, chargés des intérêts des familles, et qui, à ce titre, sont assez bien désignés pour nous par la dénomination de dieux lares, pourraient, tout aussi convenablement, être regardés comme les dieux mânes (*dii manes*).

1° Les *varoua taata*, âmes ou esprits des hommes et des femmes morts dans chaque famille;

2° Les *ériorïo*, esprits des enfans morts en bas âge;

8° Les *pouara*, esprits des enfans qu'on tuait à leur naissance, et qu'on supposait revenir dans le corps des sauterelles.

B.) Génies.

Ces Génies étaient une espèce de dieux tutélaires que chacun prenait à sa fantaisie, sans choix, sans distinction, sans motif au moins apparent de préférence, parmi les êtres quelconques qui s'offraient à sa vue, depuis le vil reptile qu'il écrasait sous les pieds, jusqu'au requin vorace qui l'attaquait au sein des flots. Dès qu'il avait ainsi choisi l'un de ces êtres, reptile, poisson ou autre animal, les animaux domestiques exceptés, l'objet de son choix devenait, aussitôt, pour lui, un objet de vénération, auquel il confiait ses craintes, qu'il consultait sur ses projets, et dont il attendait, surtout, ces secours, ces petits avantages, ces petites jouissances de tous les jours qui faisaient tout le charme de sa vie. Dès lors cet objet était, à ses yeux, l'image symbolique de la divinité, ou plutôt la divinité elle-même.

Quelle peut être l'origine de cette étrange coutume, dont les Indiens même ne donnent aucune raison? Je n'ai pas encore pu la découvrir. Ce n'était ni le respect que quelques sectes de l'Inde professent pour tous les animaux, ni l'adoration générale de

quelques-uns, comme chez les Égyptiens. C'était la vénération personnelle de tel ou tel individu pour tel ou tel animal, tandis que ses compatriotes méprisaient ce même animal, ou, tout au moins, le regardaient avec indifférence, non sans avoir, de leur côté, fait choix de tel autre, dans le même but et sous les mêmes restrictions.

Je ne vois que deux explications plus ou moins plausibles de ce culte singulier. La première est qu'ils croyaient que plusieurs animaux, sinon tous, avaient reçu l'existence par transformation ou métamorphose; et leurs légendes, ainsi que leurs *péhés*, ou chants sacrés et historiques, rappellent mille circonstances, où tantôt leurs dieux de toute espèce, tantôt les hommes se changent ou sont changés en poissons ou autres animaux; mais, si telle était l'origine de la coutume indiquée, la vénération pour ces animaux, au lieu d'être constamment individuelle, n'aurait-elle pas été générale et indifféremment appliquée à tous les êtres? La seconde explication à donner, peut-être, de l'objet qui nous occupe, c'est que les Océaniens avaient effectivement quelqu'idée de la métempsycose indienne; car, non-seulement des hommes pouvaient être inspirés par les dieux, mais encore l'esprit des dieux pouvait passer dans le corps des animaux, ce qui avait lieu, par exemple, relativement aux requins, qu'on n'adorait certainement pas pour eux-mêmes, mais parce qu'ils étaient animés de l'esprit des dieux dont ils portaient les noms. Parmi

les hommes aussi, l'esprit d'un mort revenait souvent dans le corps même de l'animal qu'il avait révéré pendant sa vie. Quand un Indien était malade, l'approche du poisson, de l'oiseau ou du reptile, objet de son adoration, annonçait infailliblement sa mort. C'était son dieu qui venait recevoir son esprit. Quand, après son trépas, son ancien fétiche se rapprochait des lieux qu'il avait habités, ce n'était plus le dieu du défunt, mais bien son esprit, qu'on y voyait reparaître; et, dans ce cas, il n'était pas rare de voir des mères, à qui la mort avait enlevé leurs enfans, s'approcher, avec tendresse, de ces prétendus esprits des objets de leurs regrets, leur parler, les nourrir, les inviter à revenir souvent, et ne s'en séparer qu'en versant des torrens de larmes.

Quoique la croyance en cette transmigration ne fût pas générale, elle pourrait bien avoir occasionné les égards qu'ils montraient aux êtres vivans en général (1). Il n'est même pas impossible que cette croyance, qui nous semble aujourd'hui dégradante et ridicule presqu'à l'égal du fétichisme africain, ait eu, primitivement, un but aussi louable qu'utile; car des siècles d'ignorance et de barbarie ont pu faire dégénérer en superstitions absurdes telles institutions

(1) La douceur avec laquelle ils traitaient tous les animaux était vraiment remarquable; car, s'ils en tuaient un grand nombre pour s'en nourrir, au moins n'en maltraitaient-ils aucun, poussant la générosité jusqu'à laisser vivre même les plus incommodes, comme les rats, etc.

Taoto aéra Taaroa ia Hina nou noui té marama.
Dormait Taaroa avec Hina la grande de la lune.

Fanau aéra Tii.
Et d'eux naquit Tii.

Toato ouéra Tii té vahiné ia ani.
Dormait Tii avec la femme Ani, désir, souhait.

Héémaira mouri, o ani té po.

Sont nés d'eux :

Désir de la nuit.

Messager de l'obscurité, des tombeaux ou de la mort.

O ani té ao.
Désir du jour, messager de la clarté et de la vie.

O ani té atoua.
Désir des dieux, messagers ou surveillans des intérêts des dieux.

O ani té taata.
Désirs des hommes, messagers ou surveillans des intérêts des hommes.

Humaira mouri.

Sont nés après :

Tii mara outa.
Tii de l'intérieur, surveillant des animaux, des plantes, etc.

Tii maratai.
Tii du dehors ou de la mer.

Gardiens des poissons et de tout ce qui est dans la mer.

Tii mara oné.
Tii des sables et rivages, ou terres mouvantes.

Tii mara papa.
Tii des roches et parties solides.

Gardiens chargés de maintenir la séparation entre la mer et la terre et de prévenir les empiétemens de l'une sur l'autre.

Houmaira mouri.

Sont nés après :

Oroo té po.
Evénemens de la nuit, de l'obscurité ou de la mort.

Oro té ao.
Evénemens du jour ou de la vie.

Té ori étou té ori mai.
L'aller et le venir ou le flux et reflux.

Té atouta té ata mai.
Le donner et recevoir du plaisir, contentement ou joie.

Taaroa dormait avec la Lune, et d'eux naquit Tii.
Tii dormait avec la femme Ani (désir, souhait).

D'eux sont nés :

Désir de la nuit; désir du jour, désirs des dieux, désirs des hommes.
(Surveillans de la mort, de la vie, des intérêts des dieux, des intérêts des hommes.)

Sont nés après :

Tii de l'intérieur,
Tii du dehors,
Tii des sables et rivages,
Tii des roches et parties solides.
(Surveillans des animaux, des plantes, de la mer, de la séparation de la terre et de la mer.)

Sont nés après :

Evénemens de la nuit, événemens du jour, l'aller et le venir, le donner et le recevoir du plaisir.

Encore des énigmes que je n'essaierai point d'expliquer. Je dirai seulement que ces esprits étaient peu respectés. Le peuple en vendait ou en brisait les images, quand il en était mécontent, ce qui n'empêchait pas qu'il ne les craignît quelquefois beaucoup. C'étaient les Tiis que les sorciers mettaient en jeu pour opérer leurs maléfices; et les Tiis auraient, en ceci, quelques rapports avec nos diables ou démons; mais l'analogie s'arrête là; car les esprits océaniens n'avaient rien, d'ailleurs, de ces esprits altiers qu'on trouve dans presque toutes les religions, et qui, se révoltant contre leur créateur, affectent le partage ou l'usurpation de son pouvoir. Ici, au contraire, les Tiis sont toujours en bonne intelligence avec les Atouas. Les images des Tiis étaient placées aux extrémités des maraïs et gardaient l'enceinte des terres sacrées. Elles se trouvaient sur les rochers, le long des rivages, pour marquer les limites de la terre et de la mer, ou, plutôt, pour maintenir l'harmonie entre les deux élémens et empêcher leurs empiétemens réciproques. Les figures colossales de l'île de Pâques, de Pitcaïrn et de Laïvavaï n'étaient autres que des Tiis de cette dernière espèce. Elles n'avaient été sculptées dans de si grandes proportions et élevées avec tant de travail qu'après quelqu'événement remarquable qui mit ces îles en danger; peut-être immédiatement après ce déluge qui détruisit la grande terre, et dont on trouve partout quelque souvenir (1).

(1) Il paraît qu'il y a eu de ces figures colossales dans pres-

II. CULTE.

J'ai établi que la première divinité du pays était Taaroa ; et, comme on l'a vu, l'idée qu'on s'y en faisait était grande, noble, et se rapprochait beaucoup de celle que se font, aujourd'hui, presque tous les peuples polythéistes d'une première divinité ou d'un dieu qui, non-seulement existe par lui-même, créateur de l'univers et de tout ce qui existe ; mais qui est aussi le père de tous les dieux et le chef de leur hiérarchie. J'ajoute que les Océaniens croyaient Taaroa trop au-dessus des choses de ce monde pour qu'il daignât se mêler de son gouvernement, ou s'intéresser au sort des hommes ; et, comme ils n'attendaient de lui ni faveur, ni disgrâce, ni punition, ni récompense, ils ne lui dédiaient point de temples, ne lui consacraient point d'autels, et peu d'entr'eux lui rendaient un culte, quoique tous s'empressassent de célébrer à l'envi sa gloire, sa puissance et ses œuvres. C'était le dieu d'Épicure chanté par Lucrèce.

Ce que j'ai à dire ici du culte océanien ne se rap-

que toutes les îles ; mais détruites ou presque tombées en ruine, avant la visite des Européens. On n'en a trouvé, jusqu'à présent, que dans l'île de Pâques, dans l'île de Pitcaïrn, dans l'île de Laïvavaï, et dans quelques îles plus occidentales. Ce sont les statues de Laïvavaï, presque aussi grandes que celles de l'île de Pâques, qui ont fait reconnaître que ces images ne représentaient que des Tiis.

portera donc aux divinités océaniennes, qu'abstraction faite de Taaroa ; et, comme ces divinités étaient d'espèces bien différentes, nous devrons aussi reconnaître deux cultes bien distincts : l'un public, rendu aux *Atouas* ou dieux nationaux ; l'autre privé ou particulier, rendu aux *Oromatouas* ou dieux domestiques. Les premiers avaient des maraïs ou temples qui renfermaient leurs images et qu'habitaient les desservans de leurs autels. Les seconds n'avaient, le plus souvent, pour temples, que les demeures des particuliers, et pour prêtres les pères de famille.

Si les Océaniens avaient un ciel et une sorte d'enfer, dont les prêtres, ainsi qu'on l'a vu, se prévalaient, comme partout ailleurs, pour s'approprier les biens des crédules ; au moins l'esprit de mysticité n'existait-il pas parmi eux. Là, point de ces dévots fanatiques qui s'imposent des gênes ou s'infligent des supplices, pour mieux plaire aux dieux et s'élever au premier rang des élus. Par un esprit et d'après des principes tout opposés, les élus étaient, là, ceux qui jouissaient le mieux de la vie. Ils ne connaissaient pas ces absurdes doctrines par lesquelles certains hommes repoussent les dons de la nature ; et, s'interdisant toute jouissance, portent la folie jusqu'à promettre de ne jamais se livrer à celles-là même que la nature commande le plus impérieusement. Chez eux, jouir c'était plaire aux dieux ; profiter de leurs dons, c'était leur en témoigner sa gratitude ; et, non-seulement leurs divinités permettaient les plaisirs ; mais

encore c'était toujours après des sacrifices, des offrandes, des prières, et, sous leurs auspices, que se célébraient les fêtes, et qu'ils se livraient aux plaisirs, sans en excepter aucun; aussi ne concevaient-ils rien au rigorisme des autres cultes, rien à leurs simagrées mystiques. Les épreuves d'un fakir de l'Inde les auraient fait frémir; les vœux de nos moines et de nos religieuses les auraient fait sourire de pitié; ou, plutôt, les uns et les autres leur auraient paru également atteints de folie, ou possédés de quelque esprit malveillant. Ils n'avaient donc rien de cette triste austérité, ne concevant pas que le célibat, les jeûnes, les abstinences et les macérations puissent rendre un mortel plus parfait et plus cher aux dieux. Néanmoins, dans les grandes maladies ou à la mort d'un chef, il était défendu de faire du feu ou de préparer le manger pendant le jour; mais c'était plutôt une interdiction de tout travail qu'une ordonnance de jeûne.

Si leur religion les affranchissait de l'abus des martyrs, des vierges et des saints, elle ne tomba que trop souvent dans l'excès opposé; car, dans leur état d'indépendance absolue, ne reconnaissant aucun frein, puisque ni dieux ni lois ne réglaient leurs devoirs et leurs délassemens; les premiers, au contraire, sanctionnant tous leurs excès et leur permettant de s'y livrer sous leurs auspices, ces peuples ne devaient savoir où s'arrêter; et leurs plaisirs, au lieu d'être délicats et voluptueux, dégénéraient souvent, de

toute nécessité, en débauches des plus grossières.

Les devoirs de l'homme envers les dieux étaient donc plutôt fastidieux que sévères et préjudiciables; rien de plus facile que d'éviter de les offenser. Sacrifices aux temples, observance rigoureuse des rites et des ordonnances sacrées, attention continuelle ou soumission dans toutes les actions, c'était là tout ce qu'ils exigeaient impérieusement; et le moindre oubli exposait les contrevenans aux châtimens les plus sévères. Pour le reste, la conduite et les actions des hommes leur étaient absolument indifférentes. Non-seulement la probité, la bonté ou les autres vertus n'étaient pas exigées par les dieux, mais encore elles paraissaient de peu de valeur auprès des hommes; au moins pour tout ce qui regarde leurs plaisirs. Les mots *mœurs* ou *moralité des actions* n'avaient point là de sens; et, quels que fussent, en cela, leurs torts, hommes ou dieux ne s'en offensaient et ne s'en scandalisaient pas plus les uns que les autres.

SECTION PREMIÈRE.

CULTE PUBLIC OU NATIONAL.

Ce culte, rendu au nom de tous, aux dieux de la nation tout entière, et où il s'agissait d'un intérêt

général, du bien-être d'une forte majorité ou même de la masse du peuple ; ce culte, qui avait pour but de se rendre les dieux favorables, de désarmer leur colère ou de les remercier de leurs faveurs en des circonstances solennelles, comme une guerre, une paix, une alliance, la naissance d'un chef, son avénement au pouvoir, une disette, etc. ; ce culte, dis-je, était rendu à tous les dieux; mais, surtout, dans les îles de la Société, à Roo, à Tané, à Téiri, à Téfatou, à Rouanoua, à Tahahiti, à Rimora, à Faataï, à Rouatratou, à Fatoà, à Oro.

Il doit être considéré sous trois rapports bien tranchés : son matériel, son personnel, son cérémonial.

§ Ier.

Matériel du culte.

Je range sous ce titre tout ce que j'ai pu recueillir de notions sur les *Maraï*, les *Fata* et les *Toos*.

A. Maraïs (1).

Les Maraïs étaient leurs temples, lieux ouverts, espèce d'arène en forme de parallélogramme, formée d'un mur de pierre de quatre à six pieds de haut, et terminée, à l'une de ses extrémités, par un immense

(1) *Moraïs*, dans tous les voyageurs qui m'ont précédé ; mais je crois plus exacte la dénomination que j'adopte ici.

amas de pierres de forme pyramidale, moins long que large.

L'enceinte de ces temples singuliers était généralement assez grande pour contenir des maisonnettes destinées à renfermer les images et à loger les prêtres et gardiens. Dans quelques-uns, la pyramide qui les terminait n'avait pas moins de trois cents pieds de large, environ, sur cent vingt de long, à sa base, et près de soixante de haut; mais diminuait graduellement de la base au sommet, toujours plus en longueur qu'en largeur, les plus grandes n'ayant qu'environ douze pieds de long sur deux cents de large à leur extrémité supérieure.

Ces temples, tout simples et tout grossiers qu'ils étaient, se composant en entier de pierres ramassées au fond du lit des rivières, et de morceaux de corail taillés avec plus ou moins de soin, étaient, néanmoins, construits avec beaucoup de symétrie et de régularité. Il paraît aussi que, bien que le tout ne se composât que de pierres superposées, les insulaires, ignorant la manière de cimenter leurs constructions, la masse en était assez solide pour durer un grand nombre d'années, et même des siècles, s'il faut en croire les Indiens. Les pyramides étaient pourvues de degrés aux quatre côtés. Les images se plaçaient sur leur sommet, où les prêtres officiaient dans les grandes solennités.

Chaque district ou chaque principal chef avait au moins un de ces temples, qu'on peut nommer *pu-*

blics ou *nationaux*, et où l'on adorait les Atouas, sous le nom collectif de *Témaaro*. Il y en avait souvent plusieurs dans le même district; car on en érigeait dans toutes les circonstances importantes, comme, par exemple, à l'occasion d'une guerre, d'une grande victoire, de l'installation d'un arii rahi, principal chef ou roi de toute une île; et les Indiens prétendent que, dans ces derniers cas, le nombre des assistans était si considérable, qu'en apportant chacun seulement une pierre, il s'y en trouvait assez pour construire les temples et les pyramides les plus considérables. Si ce fait, dût-on même y voir quelque peu d'exagération, donne une idée imposante de leur antique splendeur et de l'état florissant de leur population dans ces temps reculés, d'autres de leurs traditions, relatives au même objet, n'offrent que trop la triste preuve de l'acharnement avec lequel ils combattaient et de leur férocité d'alors, puisque l'une d'elles rapporte qu'à la suite d'une bataille, les morts se trouvèrent en assez grand nombre pour que les vainqueurs pussent former, des têtes des vaincus, le mur d'enceinte d'un grand Maraï.

Les lieux où ils construisaient leurs Maraïs publics, étaient, généralement, près du rivage et isolés. Ils les entouraient des arbres les plus majestueux qui cachaient à la vue ces sanctuaires de la divinité, en les couvrant de leur ombrage. Les arbres dont ils entouraient les Maraïs étaient le tamanou (*calo-*

phyllum inophyllum), le miro (*thespesia populnea*), et surtout l'aito (*casuarina equisetifolia*), dont les feuilles, agitées par le vent, produisent un fort sifflement qu'ils attribuaient aux dieux. Ces arbres, comme tout ce qui se trouvait dans les limites indiquées par les images des Tiis, étaient sacrés, et les fruits ne pouvaient en être cueillis et mangés que par les prêtres. Il était rare qu'il y eût des habitations dans le voisinage; et, sauf les jours de fêtes ou pendant les cérémonies religieuses, il y régnait, toujours, un silence imposant, que n'osaient interrompre pas même les gardiens et les prêtres qui demeuraient dans l'enceinte. Personne n'y entrait, non plus, sans nécessité, et tous gardaient le silence le plus religieux en passant auprès, se découvrant le corps jusqu'à la ceinture, long-temps avant d'en approcher.

Les autres Maraïs, quoique beaucoup plus petits, étaient tous construits sur le même plan, et si nombreux, qu'il y en avait dans toutes les directions, dans l'intérieur des îles et aux environs des demeures. Ceux des chefs, quoique privés, étaient toujours des lieux imposans, commandant le respect et vénérés par le peuple. Les femmes ne pouvaient pénétrer dans aucun Maraï, pas même dans ceux qu'on appelait Maraïs domestiques, comme en possédaient presque toutes les familles; et cela, sous peine de mort; ou, si leur présence devenait indispensable, comme lors de certaines cérémonies, dont il sera

parlé plus loin, on couvrait la terre d'étoffes sur lesquelles elles devaient marcher; car leur moindre contact aurait souillé la sainteté du lieu.

Tels étaient ces temples, imposans par leur simplicité même, et plus respectés du peuple que ne le sont nos églises ou nos temples les plus magnifiques, en quelqu'autre pays du monde que ce puisse être. Ceux des particuliers servaient aussi, souvent, de cimetières, et n'en inspiraient que plus de respect; mais, dans les Maraïs publics, on n'enterrait guère que les victimes et quelquefois les prêtres, couchés dans la tombe sur le ventre, de peur que, tournés de l'autre côté, leur regard ne fît mourir les arbres et tomber les fruits.

B. Fata.

Les Fata étaient les autels placés devant et dans l'enceinte des Maraïs, et servant à placer les victimes offertes aux dieux. Ils n'avaient rien de bien particulier pour la construction, si ce n'est que leur forme ne se rapprochait, en rien, de celle que les anciens donnaient aux leurs, et de celle que nous donnons aux nôtres. C'était une espèce de plate-forme en bois, montée sur quatre piliers, et plus ou moins ornée, suivant les circonstances.

Les Fata *toupapau* ou autels pour les morts, élevés dans les Maraïs des particuliers, se distinguaient des autres, en ce qu'ils étaient couverts d'une

petite toiture destinée à défendre des injures de l'air les cadavres qu'on y déposait.

C. Toos.

Les Toos étaient les images des Atouas. Ces images, devant lesquelles les prêtres déposaient les offrandes, faisaient les prières et présentaient les victimes, se conservaient avec le plus grand soin dans les Maraïs. Taillées en pierre ou en bois, c'était, comme art, tout ce qu'on pourrait imaginer de plus ridicule et de plus grossier. Les premières, en effet, n'étaient, le plus souvent, qu'une colonne ou un bloc triangulaire, couvert d'étoffes. Les secondes étaient des morceaux de bois évidés en dedans, et n'ayant presque ni forme ni figure, ou présentant des traits horribles, les jambes et les bras monstrueux, ou seulement indiqués. En somme, les images des Atouas étaient travaillées avec bien moins de soin que celle des Tiis, leurs inférieurs, dont quelques-uns, comme gardiens, devaient se trouver autour des temples. La raison en est que les images n'étaient pas les vrais emblèmes de la divinité. Dans plusieurs îles, il n'y en avait même pas; et, là où il y en avait, comme à O-taïti, elles n'étaient que le tabernacle où se déposait ce qui représentait partout les dieux ; c'est-à-dire les plumes rouges, le *maro ourou* et autres objets du même genre, les seuls symboles véritables de la divinité, la représentant seuls, dans toutes les îles.

Ce *maro ourou*, image de la divinité et du feu, était une ceinture ou plutôt un suspensoir de plusieurs pieds de long et artistement travaillé, avec des plumes rouge, jaune, et bleu ou noir. Les douze premiers membres ou grands-maîtres des douze loges d'Aréoïs (voyez plus bas), pouvaient seuls le porter; et le *arii rahi*, roi ou chef suprême, le portait aussi, mais seulement dans quelques occasions solennelles, comme le jour de son installation. Le *maro ourou* avait la propriété de rendre inviolable et sacrée (*moa*), et d'égaler presque aux dieux la personne qui en était revêtue. Il joue, dans toute l'Océanie, un rôle des plus singuliers. Il en est question dans presque tous les chants relatifs aux dieux. Nous avons vu *Hiro* parcourir la terre pour le chercher. Dans un autre chant, *Hiña* (la lune) pleure sa perte; et ce chant, dont je possède quelques fragmens, paraît avoir de grands rapports avec le chant égyptien, où Isis pleure la mort et va à la recherche d'Osiris, son époux. On ne saurait croire combien ils se donnaient de peine pour obtenir ces plumes rouges, emblèmes de leurs dieux. Ils ne tuaient point les oiseaux auxquels ils espéraient les soustraire; mais, les guettant nuit et jour, ils s'efforçaient de les surprendre, pour leur arracher ces plumes, et leur rendaient ensuite la liberté, dans l'espoir de les rattraper, quand les plumes arrachées auraient repoussé. En avoir beaucoup était une fortune, quoiqu'elles n'eussent aucune vertu avant d'a-

voir été offertes aux dieux, ou avant que les prêtres les eussent rendues sacrées par des cérémonies et des prières aux Maraïs; aussi tous ceux qui possédaient ces objets précieux ne manquaient-ils pas de les porter aux temples à de certaines époques; et là, les remettant aux prêtres, ils recevaient, en échange, un certain nombre de celles qui avaient déjà été consacrées, et qu'on retirait, à cet effet, de l'intérieur du Too ou de dessus le Too même. Il y avait peu d'individus qui n'eussent en leur possession quelques-unes de ces images. Ils les révéraient et les gardaient avec le plus grand soin, dans leurs demeures ou dans leurs Maraïs, et les portaient avec eux en mer, en voyage et dans tous les lieux où il y avait des dangers à courir. Aussi précieuses pour eux que le sont les reliques pour quelques-uns d'entre nous, ils en faisaient le même usage. Elles garantissaient leurs possesseurs des maladies, des périls et des enchantemens.

Ils confondaient souvent les objets les uns avec les autres, ce qui vient, probablement, du peu de fixité de leurs idées. Ainsi ces plumes rouges, quoique unanimement reconnues pour l'emblème des *Atouas* ou dieux, semblaient également représenter les *Oromatouas* ou dieux *lares*, sinon, plutôt, l'ensemble de leurs divinités ou esprits de *Po*, puisqu'ils nommaient indistinctement ces touffes de plumes *atouas* ou *oromatouas;* et, dans ce cas, leur culte ne paraissait être souvent que celui des morts; mais quels

crédulité, ou bien avaient-ils des poisons ou autres moyens de destruction employés par eux dans ces circonstances? Je n'ai pu le savoir. Les Indiens croyaient (et plusieurs le croient encore aujourd'hui) que les dieux vengeaient ainsi leurs ministres offensés. Sans vouloir décider une question délicate, qui les inculperait gratuitement peut-être, il me suffira de faire observer qu'ils connaissaient plusieurs poisons, et qu'ils fixaient quelquefois, avec précision, l'époque à laquelle leurs menaces devaient ressortir leur effet. Dans les derniers temps, aux îles de la Société, ils avaient beaucoup perdu de leur influence, s'étant laissé surprendre et supplanter par les inspirés et les sorciers, dont il sera question bientôt; mais, dans les autres îles, prêtres, sorciers, inspirés, étaient unis et appartenaient tous au même corps.

Indépendamment de ce que la personne du prêtre était sacrée, indépendamment de ce que la superstition l'investissait d'une puissance qui partageait, en quelque sorte, le gouvernement entre l'autorité politique et l'autorité sacerdotale, pour prévenir des collisions dangereuses entre ces deux pouvoirs qui tiraient leur force de leur union, on avait soin d'investir, presque toujours, du sacerdoce suprême, un frère ou un proche parent du chef. Souvent même le gouvernement était purement théocratique, ainsi qu'on le verra plus loin.

Les prêtres possédaient encore des prérogatives dont ne jouissaient pas même les principaux chefs,

comme la polygamie, établie en leur faveur. La bigamie était permise aux hommes dans toutes les classes; mais, du moins aux îles de la Société, le roi lui-même n'épousait que deux femmes, tandis que les prêtres pouvaient en avoir jusqu'à douze. Ils vivaient aussi riches et pourvus abondamment de tout ce qui était nécessaire à la vie; car le peuple, craintif et crédule, ne manquait pas de leur apporter une grande partie de ce qu'il possédait. Les chefs même n'étaient pas sans appréhensions à leur égard. Ayant toujours besoin de leur ministère, et les croyant intimes avec les dieux, ils redoutaient leur influence, et évitaient, avec le plus grand soin, tout ce qui aurait pu les indisposer; aussi, après un bon succès à la guerre, par exemple, payaient-ils largement l'intervention des prêtres auprès des dieux et leurs prières, tandis que, de son côté, le peuple les récompensait de ce qu'ils avaient déjà fait, et de ce qu'ils devaient faire encore, parce que, seuls, ils pouvaient obtenir des dieux la continuation de leurs faveurs et la défaite totale de l'ennemi.

Si les Maraïs étaient nombreux, le nombre de leurs desservans était bien plus considérable encore. Il n'y avait, néanmoins, dans chaque district, qu'un seul *faaoua pouré*, grand-prêtre ou souverain sacrificateur, chargé de présider aux grandes solennités, aux cérémonies importantes, et d'offrir les victimes humaines aux dieux; mais le clergé du temple national de chaque district se composait, de plus :

1° D'un *amoi toa*, gardien des images;

2° D'un *pouré*, prêtre subalterne;

3° D'un certain nombre d'*opou noui*, mot désignant toutes les personnes employées à l'entretien et au service du Maraï, qui consistaient à dresser les *fata*, autels, à enterrer les restes des victimes, etc., etc.

Les prêtres seuls pouvaient entrer en tout temps dans les Maraïs, manger de la chair des animaux offerts en sacrifice, et des fruits des arbres renfermés dans les limites des temples ou de la terre sacrée. Dans cette religion, comme dans beaucoup d'autres, le clergé entier, sans en excepter ses membres de la dernière classe, porteurs de quelque emblème ou signe sacré, obtenait, toujours, plus ou moins de témoignages de cette vénération et de ce respect voués, presque partout, par le peuple à tous ceux qu'il croit en commerce plus ou moins intime avec la Divinité ou honorés de sa faveur. Il en était ainsi dans nombre de circonstances; entr'autres quand le *pouré*, prêtre de seconde classe, parcourait les districts annonçant le *tabou*, quelque fête ou quelque cérémonie, couvert seulement de feuilles de coco ou d'un morceau d'étoffe qui avait enveloppé ou touché les images des dieux. Tous alors, même les chefs, devaient tomber le visage contre terre sur son passage, et personne n'eût osé prononcer une seule parole, aussi long-temps qu'on entendait ses cris.

B. Inspirés ou Prophètes.

Les dieux n'étaient pas représentés seulement par des plumes rouges, par le *maro ourou*, par d'autres objets analogues, comme nous l'avons vu plus haut. Ils avaient aussi des *toos* ou images animées; car l'homme osait, quelquefois, simuler la Divinité et se faire appeler *dieu*. Ces représentans des dieux étaient, par avance, ou devenaient, au besoin, des inspirés, espèces de prophètes, assez semblables aux *Voyans* des Hébreux. Leur fait n'était pourtant pas l'apothéose pendant la vie; car, bien que nommés dieux, ils n'étaient, effectivement, que l'emblème des êtres surnaturels dont ils portaient le nom, mais tellement identifiés avec eux, que leurs deux substances se confondaient en une seule. Leur extérieur ne cessait pas d'être celui de l'homme; mais, tant que durait l'inspiration, leur esprit était divin; et, par conséquent, leurs paroles, leurs actes, étaient ceux des dieux mêmes.

Il y avait toujours, dans toutes les îles, quelqu'individu représentant ou personnifiant la Divinité. Quelquefois c'était l'arii rahi ou le roi lui-même; mais, plus souvent encore, c'était soit un prêtre ou chef subalterne, soit un individu quelconque; car il ne paraît pas qu'on tînt beaucoup à la qualité sociale du *vice-dieu*. A Raïatéa, le principal chef, Tamatoa, souvent a reçu l'hommage du peuple, en qualité de

dieu; et, à O-taïti, on a vu, depuis 1800 jusqu'à l'époque de l'adoption du christianisme, l'inspiré Tini obtenir, des chefs comme du peuple, une espèce de culte. On portait devant lui les victimes soit, sur le champ de bataille, soit dans les Maraïs; et cet imposteur, qui même avait pris le nom du dieu dont il prétendait recevoir l'inspiration, pouvait seul, en temps de guerre, passer impunément d'un camp à l'autre, et traverser, sans crainte, les rangs des ennemis les plus exaspérés. Aux Marquises, et dans plusieurs autres îles, ces usages existént encore. Il s'y trouve, presque toujours, des individus qui, constamment inspirés, prennent le titre d'Atouas et reçoivent des sacrifices en cette qualité.

Les sorciers, aussi nombreux là qu'ailleurs, car là, comme ailleurs, l'effronterie multiplie les fripons, en raison directe du nombre des dupes que l'ignorance leur prépare; les sorciers, dis-je, étaient souvent dans le même cas, c'est-à-dire momentanément inspirés par les Tiis; à cette différence près, néanmoins, que les inspirés par les dieux étaient des objets de vénération dont on recherchait les faveurs, à qui les femmes du premier rang ne dédaignaient pas de prodiguer des caresses, et souvent leur personne (car leurs embrassemens passaient pour être ceux de la Divinité même); tandis que les sorciers, n'éprouvant ces paroxismes que quand ils voulaient opérer leurs enchantemens ou maléfices, n'occasionnaient qu'éloignement, crainte et terreur.

D'autres cas, encore, étaient ceux où les prêtres ou sorciers faisaient passer quelqu'esprit étranger dans le corps de ceux qu'ils voulaient perdre ou punir. L'état de ces enchantés était exactement celui de nos démoniaques. Les prêtres employaient, à cet effet, les Oromatouas ou dieux lares; et les sorciers employaient les Tiis. L'effet, dans l'un et l'autre cas, était à peu près le même. Comme pour nos démoniaques, leurs actions et leurs paroles étaient attribuées à l'esprit qui les possédait. Ils avaient des attaques, des convulsions; et, vrais objets d'horreur et de pitié, mouraient, presque toujours, au milieu des plus affreuses souffrances. Tout délire, toute agitation, tout violent accès de fièvre, de même que la folie, la démence ou la plus terrible des frénésies, étaient attribués aux dieux ou à l'influence de quelqu'esprit; mais, le plus souvent, aux enchantemens des sorciers ou à la malice des prêtres ou inspirés. Il était rare que leurs menaces ou leurs enchantemens produisissent des effets aussi terribles; mais ils amenaient fréquemment ces maladies lentes de mélancolie et de découragement, toujours mortelles. Les premières, plus rares, devaient donc être ou des maux naturels, semblables à ceux des autres pays, ou l'effet de poisons. Les missionnaires, qui habitent depuis long-temps ces îles, et qui ont été témoins de ces scènes, croient que c'étaient de vrais démoniaques, et que les dieux ou les Tiis qui les possédaient n'étaient autre chose que nos diables.

Cependant, les prêtres, au moins dans les îles de la Société, s'étaient laissé supplanter; et ces rôles étaient, la plupart du temps, joués par des individus étrangers à leur ordre, quoiqu'eux-mêmes continuassent à s'en servir, dans l'occasion. D'autres, comme je l'ai déjà dit, les jouaient avec plus d'adresse. Inspirés en permanence ou du moins périodiques, comme les prêtresses de Delphes, ils l'étaient à volonté, pouvaient, presqu'en tout temps, rendre leurs oracles, représentaient le dieu et en prenaient souvent le nom. Un individu, dans cet état, avait le bras gauche enveloppé d'un morceau d'étoffe, signe de la présence de la Divinité. Il ne parlait que d'un ton impérieux et véhément. Ses attaques, quand il allait prophétiser, étaient aussi effroyables qu'imposantes. Il tremblait d'abord de tous ses membres, la figure enflée, les yeux hagards, rouges et étincelant d'une expression sauvage. Il gesticulait, articulait des mots vides de sens, poussait des cris horribles qui faisaient tressaillir tous les assistans, et s'exaltait parfois au point qu'on n'osait pas l'approcher. Autour de lui, le silence de la terreur et du respect..... C'est alors qu'il répondait aux questions, annonçait l'avenir, le destin des batailles, la volonté des dieux; et, chose étonnante! au sein de ce délire, de cet enthousiasme religieux, son langage était grave, imposant, son éloquence noble et persuasive.

Ces scènes d'inspiration étaient les plus concluantes de toutes; car, alors, les paroles de l'inspiré, ou du

prêtre qui en jouait le rôle, étaient regardées comme celles du dieu même. Quel que fût l'ordre donné, l'on y obtempérait presque toujours sur-le-champ, sans que personne, non pas même les chefs, osât s'y opposer. On a vu, à la demande des dieux, le peuple courir spontanément aux armes, entraîner ses souverains malgré eux, faire la guerre à tel district sans la moindre provocation, et commettre, sur le territoire ennemi, des excès que n'eût pas même justifiés une déclaration de guerre en règle, croyant, de bien bonne foi, obéir à la Divinité, quand, très-probablement, il n'était que l'instrument aveugle de l'animosité et de la vengeance des prêtres ou de l'inspiré.

Qu'elle fût réelle ou jouée, cette sorte d'extase influait puissamment sur les paroles et sur les dispositions intellectuelles de l'inspiré. C'est ce dont ne permettent pas de douter les déclarations conformes des Indiens et autres personnes. On a vu, souvent, des individus qui n'annonçaient, jusqu'alors, ni talens, ni éloquence, parler, pertinemment, tout à coup, dans leur délire convulsif, des choses les plus importantes, et traiter, souvent avec faconde, dans ce langage hyperbolique et figuré, distingué du langage vulgaire et que les chefs et les orateurs possédaient seuls, après l'avoir appris dès l'enfance, les questions les plus délicates et les plus ardues, auxquelles on les supposait étrangers. Cette merveilleuse facilité s'éclipsait en eux, à ce qu'il

paraît, avec les transports et l'enthousiasme qui l'avaient fait naître; et, s'il faut en croire plusieurs témoins oculaires, des inspirés qui, durant des guerres, s'étaient distingués par leur bravoure, par leur sagacité, et surtout par l'éloquence la plus entraînante, une fois rentrés dans leur état habituel, ont, en un instant, perdu ces qualités éminentes, sans jamais les retrouver ensuite, quelqu'occasion qui se présentât de les exercer de nouveau. Je renvoie aux physiologistes l'explication de ces étranges anomalies, en doutant toutefois un peu que l'état actuel de la science leur permette d'en rendre un compte satisfaisant.

C. Aréoïs.

(Mystères de Oro.)

Il y avait, dans presque toutes les îles, une société dite des *Aréoïs*, *Arékoïs*, etc., suivant la différence de prononciation du même mot dans chaque dialecte. Cette société semble n'avoir été autre chose que l'initiation aux mystères du dieu nommé *Oro*, dans les îles de la Société, *Mahoui* aux Marquises, et peut-être autrement ailleurs, mais que je crois désigner partout le soleil.

Je réunis sous quatre chefs principaux l'ensemble des renseignemens qu'il m'a été possible de me procurer sur cette singulière corporation, fort analogue, ce semble, aux anciennes associations d'Eleusis en

Grèce, et de Saïs en Égypte (mystères de Cérès et d'Isis), et peut-être aussi, du moins sous quelques rapports, à telles de nos sociétés secrètes du moyen-âge ou modernes, comme nos francs-maçons, etc. J'en exposerai successivement l'origine, l'organisation, les mœurs et le but, au moins présumé.

A). Origine de la société des Aréoïs.

Il serait impossible de fixer l'époque de l'établissement de cette société, qui, disent les insulaires, date du moment où il y eut des hommes; mais voici ce que je trouve dans leurs légendes.

Oro, fils de Taaroa, le dieu créateur, et le premier des dieux après son père, voulant se choisir une compagne parmi les mortelles, descendit du *Terai touétai*, ou *premier des cieux*, sur le *Païa*, montagne élevée de l'île de *Bora Bora*, où habitaient les déesses *Téouri* et *Oauoa*, ses sœurs, à qui il confia son projet, et qu'il pria de l'accompagner, pour l'aider dans sa recherche d'une épouse digne de lui. Ils descendirent aussitôt au milieu du brouillard du *anoua noua* (arc-en-ciel), que le dieu avait placé dans les cieux, et dont une extrémité reposait au sommet du mont Païa, et l'autre sur la terre. Cachés sous des formes humaines, Oro, en jeune guerrier, et ses deux sœurs en jeunes filles, ils parcoururent les différentes îles, donnant partout des fêtes, surtout des fêtes de l'espèce de celles qu'on

appelait *opéréa*, qui rassemblaient toutes les femmes; mais ce fut en vain. Le dieu, parmi les nombreuses filles de Taata (les filles de l'homme), n'en voyait aucune qui lui plût. Les divinités se fatiguaient de l'inutilité de leurs recherches, et se disposaient à retourner au séjour suprême, quand, enfin, elles virent à *Vaitapé*, dans l'île de Bora Bora, une jeune fille, d'une rare beauté, qui se baignait dans un petit lac, nommé *Ovai aïa*. Oro, charmé, dit à ses sœurs d'aller la voir, pendant qu'il remonterait à leur demeure, au sommet du Païa.

En approchant, les déesses la saluèrent, louèrent sa beauté, et lui dirent qu'elles venaient d'Avanau, district de Bora Bora, et qu'elles avaient un frère qui désirait s'unir à elle. *Vaïraumati* (c'était le nom de la jeune fille), examinant avec attention les étrangères, leur dit: « Vous n'êtes point d'Avanau; mais, » n'importe.... Si votre frère est arii (chef), jeune et » beau, il peut venir, et Vaïraumati sera sa femme. »

Téouri et Oaaoa remontèrent aussitôt au Païa, pour faire connaître le résultat de leur démarche à leur frère, qui, replaçant le anoua noua (l'arc-en-ciel), descendit à Vaitapé. Là, il fut bien reçu par son amante, qui avait dressé un *fata* (table ou autel), chargé de fruits, et une couche formée des étoffes les plus riches et des nattes les plus fines.

Oro, charmé de sa nouvelle épouse, retournait chaque matin au sommet du Païa et redescendait chaque soir, sur l'arc-en-ciel, chez Vaïraumati. Il

resta long-temps absent du *téraï* (ciel), *Orotétéfa* et *Ourétéfa*, ses frères, descendus, comme lui, du céleste séjour par la courbe de l'arc-en-ciel, après l'avoir long-temps cherché dans les différentes îles, le découvrirent, enfin, avec son amante dans l'île de Bora Bora, assis à l'ombre d'un arbre sacré. Ils furent si frappés de la beauté de la jeune femme, qu'ils n'osèrent approcher de leur frère et d'elle sans leur offrir quelque présent. A cet effet, l'un d'eux se changea en truie, l'autre en *ourou* ou plumes rouges; et, redevenant aussitôt eux-mêmes, quoique la truie et les plumes restassent, ils approchèrent des nouveaux mariés, ce présent à la main. La même nuit, la truie mit bas sept petits, qui furent divisés ainsi:

Bouaa té vaa pou,
cochon pour sacrifier aux dieux;

bouaa maro ourou té Aréoïs,
cochon du ceinturon rouge des Aréoïs;

bouaa té haré roa,
cochon pour les étrangers ou convives;

bouaa fatouré no té vaïhiné,
cochon des fêtes en l'honneur de l'amour;

té vai bouaa,
deux cochons pour multiplier l'espèce;

tei té fatou boua aa iho,
cochon de la maison ou pour être mangé.

En ce temps, Vaïraumati se trouva enceinte et le dit à Oro. Le dieu prit aussitôt le second cochon,

Nouatoua, *Mauroura*, *Téraaroa*, *Maouaroa*, *Nita*, *Paa*,	à O-taïti.

Ces noms antiques se sont conservés jusqu'aux derniers temps; car les principaux personnages de ces diverses localités les portaient encore en 1814, lors de l'introduction du christianisme.

Outre ces douze grades supérieurs, dans les douze principales loges de la société, il y en avait plusieurs autres, auxquels chacun des initiés pouvait prétendre, et qui n'étaient pas en rapport avec la classe du peuple à laquelle le récipiendaire appartenait; mais se réglaient sur le temps pendant lequel il avait été simple membre, et d'après des qualités personnelles, comme celle d'orateur, de chanteur ou de poëte. Ils ne montaient donc que graduellement en dignité; et, dans un pays où le gouvernement se montrait si despotique, et où les prétentions de l'aristocratie étaient si démesurées, il est curieux de voir tolérer une société, qui non contente de reconnaître l'égalité pour toutes les classes, savait aussi récompenser les talens.

Le grand principe de l'égalité fléchissait pourtant en faveur des premiers chefs ou *arii*, qui, s'ils voulaient être initiés, étaient, généralement, admis et élevés, de prime-abord, aux premiers grades, sans

mati, lui déclara qu'elle accoucherait d'un fils, qui se nommerait *Hou tabou té rai* (l'ami sacré des cieux), mais que, pour lui, son temps était venu, et qu'il devait la quitter. Se changeant alors en une immense colonne de feu, il s'éleva majestueusement dans l'air jusqu'au-dessus du *Piriré*, la plus haute montagne de Bora Bora, où son épouse éplorée et le peuple saisi d'étonnement, le perdirent de vue On dit enfin que son fils *Oa tabou té rai* (l'ami sacré des cieux) fut un grand chef qui fit beaucoup de bien aux hommes, les délivra de nombre de maux, par son as endant sur son père et sur les autres dieux; et qu'à sa mort il rejoignit son père au *Téraitouétai* (céleste séjour), où Oro fit également monter Vaïraumati, qui prit rang parmi les déesses.

B.) Organisation de la société des Aréoïs.

Il paraît que la société fut, dès son origine, divisée en douze loges, qui eurent pour chefs ou grands-maîtres, les douze *taata hoa aréoïs* (hommes amis aréoïs), dont voici les noms, avec l'indication de la résidence particulière de chacun d'eux. C'étaient :

Tara manini, à Raïatéa;
Pouna roun, à Bora Bora;
Alaé, à Nouhouiné;
Tauraa toua, à Eïméo;
Témai atéa, à Charles Saunders;
Moutahaa, à Tahaa;

plutôt véritablement énergumène. La société était sous le patronage du dieu Oro; les membres en étaient tous considérés comme des êtres supérieurs, des favoris des dieux, à telles enseignes qu'ils avaient, après leur mort, un ciel ou paradis à eux, d'où, le plus souvent, le reste du peuple était exclus. Il n'est donc pas fort extraordinaire qu'un homme qui prétendait à l'honneur de s'y voir affilié, dût, si je puis ainsi dire, être en état de grâce et choisi par les dieux. Aussi le récipiendaire était-il habillé et paré de la manière la plus bizarre, les cheveux couronnés de fleurs et frottés d'une huile odoriférante, le corps et la figure peints de jaune et de rouge. Dans cet équipage, il se précipitait au milieu de l'assemblée des sociétaires, s'y roulait en furieux, criait et faisait toutes les démonstrations d'un homme en délire. Telle était la première démarche à faire pour être admis; et, peu après, le premier Aréoïs, à qui, dès ce moment, il se trouvait attaché, l'appelait par son nom, lui disant d'un ton amical et comme pour l'apaiser : « *Manau*, *manau*, *haré maï*. Vous êtes » des nôtres, vous êtes des nôtres, venez! » Mais il devait, ensuite, se soumettre à bien d'autres épreuves; et il ne pouvait être initié qu'après avoir montré des mois entiers, et même des années, toute la patience possible, une soumission aveugle, un respect et un attachement inviolables pour la société et pour ses membres.

La réception se faisait toujours pendant des as-

semblées générales ou de grandes fêtes. Là, tous les sociétaires réunis, le candidat était présenté par le premier des Aréoïs, au service et à la personne duquel il avait été attaché jusqu'alors. Il devait être couvert d'une étoffe que portaient seulement les affiliés; il avait, de nouveau, la tête couronnée de fleurs et parfumée d'huiles odoriférantes, la figure et le corps peints de jaune et de rouge. On lui demandait, d'abord, s'il voulait être Aréoïs, et s'il consentait à détruire les enfans que sa femme pouvait encore avoir. S'il répondait affirmativement, il recevait un nouveau nom, et on lui faisait répéter ces mots obscurs et mystérieux : « *Moua tabou tama-* » *poua* (nom d'une montagne et du district qui se » trouve au pied de cette montagne, à Ouhiné): » montagne sacrée et terre d'en bas; *manouna té* » *arii térai*, front majestueux du roi des cieux, je » suis un tel (il se nommait) et Aréoïs. » Il saisissait alors l'étoffe qui couvrait la femme du grand-maître ou premier des Aréoïs; et, dès ce moment, il était initié et membre de *poofaaréaréa* ou de la septième classe.

Les initiés restaient, ordinairement, très-longtemps dans cette dernière classe, où ils apprenaient les chants, les danses, les combats et la représentation des scènes sacrées et profanes qu'exécutaient tour à tour les derniers membres de cette singulière société.

Pour monter en grade, ils avaient à remplir de nouvelles formalités et à subir des cérémonies nou-

velles, non moins nombreuses que celles de leur réception. Il fallait, d'abord, des assemblées de plusieurs loges, où les premiers Aréoïs, aussi bien que les postulans, paraissaient dans les costumes et avec les ornemens déjà décrits; mais, cette fois, la demande devait être faite aux dieux ou à Oro, la divinité tutélaire de la société, qui sanctionnait l'élévation de chaque membre dans les différentes classes; et, pour cela, il fallait des prières et des offrandes. La consécration commençait par une scène remarquable, l'invocation du *bouaa ra* (cochon sacré); et puis, au Maraï, celle de Taramanini, qui était, avec Mahi, comme on l'a vu, le premier Aréoïs à Raïatéa. On se rendait ensuite au Maraï du district, où la cérémonie s'ouvrait par l'onction, que faisait le chef des Aréoïs, en versant l'huile sacrée sur le front de chacun des candidats. Un petit cochon, tenu par eux, était alors égorgé sur l'autel, et offert aux dieux, au milieu de longues prières. Le sacrifice accompli, le principal Aréoïs criait à haute voix : « Consentez-vous, dieu » Oro ! qu'un tel (son nom) soit élevé à tel grade ? » (le grade). » Un prêtre répondait affirmativement pour le dieu; ensuite le sociétaire élevé en grade recevait les marques de tatouage qui distinguaient tous ceux de la classe où il venait de passer. Les mêmes cérémonies avaient lieu à chaque promotion nouvelle.

C.) Moeurs des Aréois et infanticide légal.

On a vu, dans Cook, la description de la société des Aréoïs, dont la prostitution était le principe, et l'infanticide l'obligation; où le nom de mère, partout si révéré, était en mépris, et devenait une cause de reproche pour la femme coupable de ne vouloir pas immoler le fruit de ses entrailles. Elle en était honteusement chassée. Les monstres qui composaient cette infâme société en étaient venus à regarder le massacre et l'assassinat comme des actions méritoires; et l'humanité, la tendresse maternelle même, comme des faiblesses dignes de mépris. Quand un chef ou arii était Aréoïs, son premier fils était conservé; mais tous les autres tombaient en sacrifice. La prostitution, les danses et les représentations indécentes n'étaient que pour la dernière classe. Les grands Aréoïs étaient plutôt des personnages graves et réservés.

Qui croirait que d'aussi révoltantes institutions devaient trouver leur origine et leur soutien dans la religion d'un pays? Il en était pourtant ainsi chez les Aréoïs. On ne peut penser sans frémir à cette terrible loi, qui ordonnait aux initiés le massacre de tous leurs enfans, sans en épargner un seul. Dans toutes les classes du peuple il en fut tué un nombre considérable; mais il se peut que ces massacres aient eu pour origine une impérieuse nécessité. A l'époque

où Cook visita ces îles, elles fourmillaient d'habitans. Qu'aurait-ce donc été avec d'autres mœurs et moins de barbarie, et s'ils avaient laissé la vie à tous les enfans? La nourriture n'aurait pas long temps suffi; et, probablement, les maux occasionnés, jadis, par l'excès de la population, comme la famine, les guerres, les massacres, l'anthropophagie même, peut-être, leur auront fait adopter ce remède presqu'aussi affreux, et à nos yeux plus cruel et plus horrible que ces maux, dont nous n'avons pas été témoins. La généralité de ces meurtres révoltans, pratiqués, de temps immémorial, dans presque toutes les îles, me ferait croire qu'ils ont eu, partout, une même cause, et qu'en ces lieux, d'une étendue bornée, où la nature ne suffisait plus au grand nombre de leurs habitans, ceux-ci ont enfin étouffé les cris du sang, et sont convenus d'égorger leurs enfans à la naissance, pour n'avoir pas à s'entr'égorger ou à s'entre-dévorer plus tard entr'eux.

On vient de voir que quand un chef était Aréoïs, son premier fils était épargné; mais que tous ses autres enfans subissaient la loi commune. Les premiers Aréoïs ne tuaient que leurs premiers fils et toutes leurs filles : les autres enfans males étaient épargnés.

Le soin même qu'on avait de mettre l'enfant à mort au moment de sa naissance, et avant que sa vue pût éveiller la tendresse des parens, paraît venir à l'appui de mes conjectures; car, si l'enfant vivait une demi-heure ou moins encore, il était sauvé. Il en est

de même de la coutume d'immoler beaucoup plus d'enfans du sexe féminin que d'enfans de l'autre sexe; coutume qui semble bien positivement indiquer qu'on avait principalement en vue de prévenir l'augmentation de la population. Toutefois plusieurs autres raisons en ont été données. La première, assez probable, est que cet usage doit son origine aux prétentions de l'aristocratie, qui, plus entichée de sa prééminence et de sa supériorité sur les autres classes, que ne le fut jamais noblesse dans aucun autre pays du monde, ne pouvait souffrir de postérité issue des gens du commun; et, en effet, les enfans qu'un chef avait d'une femme du peuple étaient tous, sans exception, immolés à leur naissance. D'autres croient que la difficulté d'élever des enfans du sexe féminin, a, la première, établi cette barbare coutume; mais la principale et la plus palpable des raisons qu'on en peut donner et que semblent appuyer les Indiens eux-mêmes, c'est que ces cruautés ont d'abord été commises pour conserver la beauté des femmes. Ne pensant qu'au plaisir et tombés dans un état de brutale débauche, il ne serait pas étonnant que de pareilles mœurs les eussent conduits à de tels excès; et que, dans l'état d'avilissement où l'on retenait les femmes, qui n'avaient plus rien à espérer, quand elles avaient perdu le pouvoir de leurs attraits, elles eussent préféré la mort de leurs enfans au soin de les élever et à la perte de leur beauté. Quant à moi, quoiqu'il en puisse avoir été ainsi, dans les derniers

temps, lorsque leurs cœurs étaient endurcis par une longue coutume, je crois qu'aucune de ces raisons n'aurait été assez forte pour étouffer la voix de la nature; que cet usage ne peut avoir été consacré que par la nécessité la plus impérieuse; qu'il remonte aux époques les plus reculées, aux temps où il devint indispensable d'arrêter les progrès de la population; mais je reprendrai cette question ailleurs, et je l'appuierai de faits qui ne laisseront pas douter que ces révoltantes cruautés aient eu pour cause l'excès de la population et le manque absolu de nourriture.

Quoi qu'il en soit, je crois que les désordres des mœurs des Aréoïs, et leur culpabilité relativement au massacre des enfans, ont été exagérés, et qu'ils n'étaient pas aussi dépravés que quelques auteurs l'ont prétendu; car il est certain que, dans les premières classes, ils étaient graves et discrets, ne se permettant aucune liberté avec leurs femmes; et que les représentations, les danses et la vie de leur dernière classe, et des nombreux domestiques des deux sexes qui s'attachaient à eux, n'étaient pas aussi indécentes que celles du reste du peuple.

D'ailleurs, dans tout cela, la différence des manières de voir fait seule le scandale. Pour eux, on ne peut le nier, ils étaient innocens au milieu de leurs désordres, et peut-être même dans leurs crimes.

D.) But de la société des Aréoïs.

S'il est difficile de connaître l'origine de la société des Aréoïs, perdue dans la nuit des temps, il l'est bien plus encore de se faire une idée précise du but que se proposaient les fondateurs de cette société.

C'était bien certainement une institution religieuse, établie dans des vues d'ordre et d'utilité, et qui ne devait point son établissement au hasard; mais le mystère l'enveloppe encore, et probablement l'enveloppera toujours; car, à mesure que les traditions s'affaiblissent et s'effacent par le changement des mœurs, il devient plus difficile d'en saisir et d'en pénétrer le secret.

Sans qu'ils fussent exclusivement prêtres ni laïques, nous voyons les Aréoïs jouir et se prévaloir, tour à tour, dans le monde, des avantages et des priviléges attachés à ces deux états. Comme prêtres, inviolables, sacrés et favoris des dieux, qu'ils semblent même, souvent, représenter sur la terre; comme laïques, applaudis et prônés dans tous les lieux où les conduit leur humeur inconstante et vagabonde, et partout amenant, sur leurs traces, les plaisirs, les fêtes et les jeux. Tantôt, comme les Bardes et les Scaldes de l'antiquité gauloise et scandinave, ils célèbrent, en des hymnes inspirés, les merveilles de la création, la vie et les actions des dieux; tantôt, émules de nos troubadours et de nos ménestrels, ils traduisent,

en des chants qui ne sont rien moins que sévères, et en des scènes dramatiques plus voluptueuses qu'édifiantes, les mœurs et les habitudes si faciles d'une nation que l'ignorance entière des principes de la morale et l'extrême chaleur du climat, n'entraînent que trop naturellement vers les plaisirs des sens. Le serment qu'ils faisaient dans la cérémonie de leur initiation, de détruire leurs enfans nés ou à naître, nous montre en eux de vrais bourreaux, ministres aveugles d'une raison d'état monstrueuse; en les voyant vénérés presqu'à l'égal des dieux par tout un peuple enthousiaste, nous nous demandons si ce ne sont pas, en effet, des êtres supérieurs à l'humanité; leurs jeux scéniques, enfin, leurs danses, leurs profanes accens, ne nous y font plus voir que d'insoucians épicuriens, fort peu jaloux de leur dignité d'homme, et ravalés, souvent, au-dessous de nos derniers histrions. Que penser et que conclure, au milieu de tant de faits divergens et contradictoires, sinon que l'institution des Aréoïs de l'Océanie, du moins tels que nous les voyons aujourd'hui, offre, avec tant d'autres institutions répandues sur la surface du globe, une preuve de plus de la bizarrerie de l'esprit humain? Mais, au milieu de tant d'incertitudes, en me renfermant dans les faits, je ne doute pas que chanter la création et les dieux ne fût un de leurs principaux objets; et, quant à leur usage de tuer leurs enfans, je le regarde comme purement borné, quant aux lieux, aux îles de la Société; et, pour la

date, il me paraît relativement moderne, ce que je tâcherai de prouver ailleurs. Les Aréoïs avaient cela de commnn avec les *Harépo*, que l'erreur d'un seul mot ou d'un seul vers dans leurs récits et dans leurs chants aurait fait suspendre les fêtes. Aussi exigeait-on d'eux, comme des Harépo même, une étude approfondie, et la plus parfaite connaissance de ces chants et de ces traditions, avant de leur permettre d'entrer en exercice. En conséquence, tout candidat qui prétendait aux honneurs de la profession, était préalablement examiné en public par les maîtres de l'art. Le moindre mécompte, la plus légère hésitation, le faisait non-seulement refuser avec dédain, mais encore huer par le peuple et par les examinateurs. En revanche, une connaissance parfaite de ces poëmes, et de ces chants sacrés, n'élevait pas seulement l'heureux adepte aux premiers honneurs parmi les hommes, mais encore en faisait un être sacré pour tous, et un favori des dieux (1).

A O-taïti et dans les autres îles de la Société, où règne une éternelle abondance, les fêtes des Aréoïs étaient presque continuelles; mais, dans les autres

(1) Toute erreur, toute maladresse était de mauvais augure chez ces peuples. Le prêtre qui se trompait dans l'ordre de ses prières cessait aussitôt le service. Un coup maladroitement porté par un ouvrier, ses outils usés du mauvais côté, ou un trou percé à contre-sens suffisaient non-seulement pour arrêter momentanément un travail, mais pour faire abandonner la construction d'une maison, d'une pirogue, etc., l'accident ne fût-il arrivé qu'au moment d'achever l'ouvrage.

îles, ils avaient des époques de réjouissances et d'autres de tristesse, qui semblent mieux faire comprendre le but de leur institution. Ainsi, aux Marquises, ils sortaient de leur retraite vers octobre, pour célébrer le retour de Mahoui, qui, là, n'est, certainement, que le soleil. Ils lui offraient aussi les prémices, vers décembre, comme ils les offraient à Oro, à O-taïti, et au même dieu ou à d'autres dans les autres îles; fêtes toutes établies pour célébrer le retour du dieu qui ramène la fertilité et l'abondance, et pour le remercier de ses bienfaits. Ces fêtes duraient jusqu'en avril et jusqu'en mai, suivant la situation ou le climat; et, alors, il y avait une autre cérémonie qui ne laisse plus de doute sur le but des premières. C'était la célébration du départ des dieux pour le séjour des morts ou de l'obscurité. Cette cérémonie et les fêtes qui l'accompagnaient, avaient lieu dans quelques-unes des îles de la Société et dans presque toutes les autres. On se rendait alors aux Maraïs, et l'on priait les dieux de revenir promptement du séjour de l'obscurité ou de la mort (*Po*) au *Rohoutou noa noa*, séjour de la lumière et de la vie (1).

Tant que duraient ces fêtes, toutes les popula-

(1) Les particuliers, en sortant des temples publics, allaient à leurs Maraïs privés, où ils enterraient leurs proches. Là, ils accomplissaient la même cérémonie, priant les âmes des morts de revenir promptement du séjour des ténèbres au *Rohoutou noa noa*, ciel des Aréoïs.

tions, même les plus sauvages, suspendaient souvent leurs éternelles hostilités, surtout au temps des prémices et du *mava raa matahiti*, fin de la saison de l'abondance. Dans cette dernière, la plus pompeuse de toutes, tous les habitans d'une même île se rendaient fréquemment au même lieu pour célébrer par des festins, des danses, des chants, des assauts et des combats, les derniers bienfaits et le départ de leurs divinités. Après ces fêtes, aux Marquises et en d'autres îles, les Aréoïs prenaient le deuil, suspendaient tous leurs amusemens, se retiraient chez eux pour pleurer l'absence ou la mort de leur dieu; et restaient là, comme je l'ai dit, jusqu'à l'équinoxe du printemps, où ils sortaient de nouveau de leur retraite, afin de célébrer le retour de Mahoui ou le soleil. En conséquence, il me paraît clair que, quoiqu'ils n'adorassent pas directement le soleil et les autres astres, leur culte n'était pourtant guère que le sabéisme ou l'adoration de l'univers visible et animé, comme tout, d'ailleurs, le prouvera dans la suite.

§ III.

Cérémonial du culte.

Les cérémonies du culte étaient extrêmement nombreuses et compliquées. L'aptitude toute particulière qu'en demandaient, de la part des fonctionnaires ecclésiastiques, l'intelligence et la pratique,

n'était sans doute pas une des moindres raisons qui assuraient tant de considération aux prêtres.

Je ferai connaître successivement ce que j'ai pu connaître de leur *liturgie*, de leurs *sacrifices*, *offrandes*, *oracles* et *augures*, de leurs *fêtes* et du *tabou*.

A. Liturgie.

Leur liturgie se composait d'une foule de longues prières, des éternels catalogues de leurs divinités, de légendes et de traditions sans fin, le tout conçu dans un langage métaphorique et obscur, qui demandait une mémoire prodigieuse et une très-longue pratique; les Indiens, toujours préoccupés de l'idée de l'intervention divine, ne cessant d'y voir quelque chose de mystérieux et de surnaturel. Ils avaient des *ouhous* et des *tarotoro* (prières et invocations), et des *hamori* (adorations et louanges), toutes d'une longueur démesurée; aussi, quoiqu'ils fussent plusieurs et se relevassent, quand les cérémonies se prolongeaient, ils avaient pour guides, dans l'ordre de leurs exercices, des faisceaux de petits bâtons de différentes grosseurs et de différentes dimensions, qu'ils tiraient du paquet, et mettaient de côté, à mesure qu'ils finissaient une oraison ou prière (1); mais si, malgré

(1) C'est, à peu près, l'équivalent des *chapelets* dont se servent, dans leurs exercices de piété, les chrétiens catholiques romains, les mahométans, etc., etc.

cette précaution, il leur arrivait de se tromper le moins du monde, en quoi que ce fût, ils devaient s'arrêter aussitôt; et l'office se trouvait suspendu, quels qu'en eussent été les préparatifs et quelle qu'en pût être l'importance; car c'était le pire de tous les mauvais augures. La nécessité de tant de ponctualité les rendait extrêmement attentifs, et les obligeait, eux ou toute autre personne chargée de réciter les prières, les légendes ou les traditions, à s'exercer continuellement; car des erreurs réitérées leur auraient bientôt fait perdre tout crédit, à quelque classe qu'ils appartinssent et quel que fût, d'ailleurs, leur emploi. C'est peut-être à cette exigence d'une si rigoureuse exactitude que sont dues la conservation et l'uniformité de leurs traditions, lesquelles, bien que remontant à des époques inconnues, se retrouvent, néanmoins, encore dans presque toutes les îles, plus ou moins altérées par le temps, mais presque partout parfaitement identiques, quant au fond et quant à la forme. Ces traditions sacrées se retrouvaient, à tout moment, dans la bouche des membres de la société des Aréoïs, qui en animaient les fêtes publiques, aux charmes desquelles elles concouraient si puissamment; et dans la bouche de tous les prêtres nationaux, qui les reproduisaient au milieu des nombreuses cérémonies du culte public; mais c'était aux *Harépo* que le dépôt en était spécialement et officiellement confié.

Les fonctions de ces *Harépo* (promeneurs de la

nuit), consistaient, en effet, à perpétuer ces traditions sacrées ou celles d'un ordre supérieur; aussi devaient-ils les avoir étudiées et les connaître beaucoup mieux que tous les autres. Dans les occasions solennelles, ils les récitaient, en se promenant lentement, la nuit, autour des Maraïs et autres lieux consacrés, d'où leur nom; et telles étaient la précision et l'exactitude exigées dans leur récit de ces poëmes sacrés, que, s'ils se trompaient d'un seul mot ou hésitaient un seul instant, ils discontinuaient aussitôt, retournaient chez eux; et, si leur promenade avait eu pour objet quelqu'entreprise à laquelle ils voulaient intéresser les dieux, cette erreur seule suffisait pour la faire abandonner sans retour; car on n'en croyait plus le succès possible. Rien de plus étonnant que la mémoire de ces hommes récitant, mot pour mot, des nuits entières, ces antiques traditions, dont la traduction, pour ce qui en reste (car elles sont aujourd'hui la plupart incomplètes et tronquées), demanderait un travail assidu de plusieurs années (1). L'emploi des harépo, comme tout autre emploi ecclésiastique, civil ou militaire dans l'Océanie, se transmettait des pères aux enfans; et leurs fils y étaient exercés dès l'âge le plus tendre; ceux d'entre eux

(1) Les hommes de lettres qui pensent que les poëmes d'Homère n'ont pu être composés à une époque où l'art d'écrire était encore ignoré, reconnaîtraient leur erreur en entendant ces insulaires répéter leurs chants et leurs légendes sacrées.

qui étaient doués d'une excellente mémoire pouvaient seuls y réussir. Ils croyaient la mémoire un don des dieux; mais, avec cette opinion, ils en professaient une autre bien singulière. A leur avis, la science s'acquérait sans travail et comme par infusion. Ils allaient jusqu'à prétendre que, sans ce moyen, un enfant n'acquérait jamais les talens de son père. Aussi, quand un de ces hommes fameux par leurs lumières dans les anciennes traditions était au lit de la mort, on surveillait avec soin ses derniers momens; et, à l'instant où il expirait, plaçant sur sa bouche la bouche de celui de ses enfans qui devait lui succéder, on faisait comme aspirer à ce dernier l'âme du moribond, au moment où elle allait quitter son corps, pratique qui se renouvelait à tous les âges. Ils étaient bien convaincus que tous leurs savans en cette matière (l'archéologie des traditions) devaient leurs connaissances à l'emploi de ce moyen, tout en avouant qu'ils n'en étudiaient pas moins, pour cela, nuit et jour.

Le prêtre en fonction, ainsi que toute personne qui approchait du Maraï, devait avoir la partie supérieure du corps découverte jusqu'à la ceinture; et son habillement se composait seulement de nattes belles et fines qui le couvraient depuis le milieu du corps jusqu'au-dessous du genou. Pour réciter les prières ils mettaient un genou en terre ou se tenaient assis les jambes croisées sur une large pierre, vers le milieu de l'enceinte, appuyés contre une colonne

de quatre à cinq pieds de haut, placée là tout exprès. En priant, ils avaient la figure tournée vers la pyramide aux images, et y portaient quelquefois leurs regards, quoique, généralement, ils tinssent la tête inclinée, non par dévotion ni par humilité, mais pour n'être pas distraits pendant leur fatigante récitation.

Le même cérémonial s'observait dans les moindres Maraïs, et pour tous ceux qui venaient prier aux temples. Les femmes même se découvraient le corps jusqu'à la ceinture, quoiqu'elles ne s'adressassent aux dieux que du dehors de l'enceinte, et souvent d'assez loin, ne pouvant fouler le sol de ces lieux sacrés.

A. Sacrifices, offrandes, oracles et augures.

Il y avait peu de cérémonies qui n'exigeassent des sacrifices et des offrandes. C'était le seul moyen de plaire aux dieux.

Les victimes humaines étaient portées mortes au Maraï, dans des paniers fabriqués avec des feuilles de cocotiers. Elles étaient rarement très-mutilées; mais présentaient toujours un aspect horrible; car on les regardait comme d'autant plus agréables aux dieux, que le sang en découlait avec plus d'abondance. Quant aux autres victimes, comme les cochons, les chiens, les poules, souvent on les égorgeait sur l'autel, au commencement ou dans le cours du service; d'autres fois on les offrait sans les tuer; et, dès lors, consacrées

aux dieux, elles couraient en liberté jusqu'à de grandes solennités ou autres cas urgens, qui obligeaient à consommer le sacrifice. Après le service, toutes les victimes étaient posées sur le *fata*, ou enterrées comme on le verra plus loin.

Taaroa seul excepté, on offrait des victimes à tous les Atouas; mais aux îles de la Société, le plus craint, et par conséquent le plus honoré de tous, c'était Oro, le dieu que vénéraient particulièrement les Aréoïs, et considéré comme le patron de ces îles.

Chaque chef, dans ses guerres, recherchait avec empressement sa protection. C'était à qui lui immolerait le plus de victimes. On lui en présentait dans toutes les solennités, et surtout à la veille d'une guerre. Quand on appréhendait une rupture, le grand-prêtre, presque toujours frère ou proche parent du chef, s'enfermait seul dans le Maraï. Il y passait une partie de la nuit à prier, y dormait, et prétendait que les dieux lui communiquaient leurs volontés dans des songes. Sitôt que cette volonté lui était connue ou qu'il se sentait inspiré par les dieux; (comme il affectait souvent de l'être), il se mettait à hurler, à sonner d'une espèce de trompe faite du plus grand coquillage (*murex*) qu'il fût possible de trouver, et sur le sommet duquel on perçait un trou, à quoi s'adaptait un bambou de deux à trois pieds de long, qui servait d'embouchure, et au moyen duquel on en tirait un son fort, mais sombre et grave, bien plus propre à inspirer la terreur que la gaieté.

Les prêtres battaient aussi d'une caisse dite *sacrée*, et jetaient, par des bruits lugubres, l'alarme et la consternation parmi le peuple; car, le plus souvent, c'était signe que les dieux exigeaient des victimes humaines, toujours au nombre de sept, quand il s'agissait d'une guerre. Le chef devait les procurer, et avait là, dans les mains, un terrible moyen de se venger de quiconque avait osé lui déplaire. Ce n'étaient pourtant pas toujours les ennemis du chef qui tombaient victimes; il y avait des cas où les dieux en demandaient tant, que ces derniers ne pouvaient suffire; ou, comme il arrivait plus souvent encore qu'ils s'étaient soustraits par la fuite, on prenait, pour les remplacer, les premiers venus dans la classe du peuple; d'où il résultait que telles familles, dont quelque membre avait été désigné pour victime, se trouvaient fréquemment vouées à une destruction totale. Cette proscription s'étendait même quelquefois sur des districts entiers, qui avaient été vaincus.

En des cas urgens, certains chefs faisaient immoler jusqu'à leurs meilleurs amis, et croyaient ces douloureux sacrifices les plus agréables à leurs dieux; mais ces cas étaient rares. Les hommes très-avancés en âge étaient toujours choisis de préférence à tous autres; par le motif que, se trouvant plus près du terme de leur existence, on avait moins de raison de les ménager.

Ordinairement les victimes étaient frappées à l'improviste; mais, quelquefois, on leur annonçait

leur sort dans une forme d'autant plus horrible qu'elle était plus simple. Le principal chef envoyait à des chefs subalternes un ou plusieurs petits cailloux. Ceux-ci comprenaient, de suite, que ce funeste message demandait autant de victimes qu'il y avait de petites pierres, aussitôt présentées par eux à ceux à qui ils les avaient peut-être destinées par avance; et, plus souvent encore, aux premiers venus, jeunes ou vieux indistinctement, en cas d'urgence. Le malheureux qui recevait ce signe fatal, arrêt de sa mort, répondait *voti* (cela suffit, ou j'y consens); et il était tué, soit à l'instant même, soit peu de temps après, à l'improviste. J'ajoute qu'il était rare que les victimes ainsi désignées cherchassent à se soustraire à la mort par la fuite, quoique souvent on leur laissât encore la liberté.

Presque partout les sujets montraient une soumission aveugle aux ordres de leurs chefs ainsi libellés.

Aux Fidgi, un chef condamne un Indien à être étranglé, et l'envoie dans tel ou tel endroit attendre son exécution. Le condamné, qu'on peut bien nommer ici le *patient*, s'y rend seul et y attend quelquefois des heures ou des jours entiers, avant qu'on daigne venir exécuter sa sentence.....

Le bourreau manque à la victime. Phénomène moral, inouï peut-être dans les annales de l'humanité! Cette étrange abnégation de soi-même, véritable triomphe du *droit divin*, non moins extraordinaire, mais plus noble et plus touchante que

l'obéissance passive des esclaves baisant lâchement le lacet du Padisha, peut-elle s'expliquer autrement, dans les deux cas, que par l'ascendant indéfini des préjugés religieux sur l'esprit et sur le cœur de l'homme ?

On a vu que les victimes humaines étaient portées mortes aux Maraïs. Le grand-prêtre les offrait solennellement soit aux dieux, soit à leurs images, d'autant plus agréables, d'ailleurs, aux divinités, qu'elles étaient, à la fois, moins mutilées et plus sanglantes.

Les sacrifices humains étaient, en général, présidés par le principal chef, à qui, dans ce cas, le grand-prêtre offrait un des yeux des victimes, en l'approchant de sa bouche, que ce dernier ouvrait comme pour avaler l'offrande; mais le prêtre, la retirant au même instant, l'ajoutait au reste des corps morts étendus dans le Maraï et qu'on y laissait jusqu'à ce que tous tombassent en putréfaction. Ne dirait-on pas, malgré l'horreur que montrent les habitans des îles de la Société pour l'anthropophagie, que cet œil offert au chef en est quelque reste ? Aussi paraît-il démontré qu'à une époque quelconque l'anthropophagie a été généralement pratiquée dans toutes ces îles.

Après ces terribles cérémonies, le prêtre annonçait la volonté des dieux, et si la guerre projetée devait ou non réussir. On peut, sans trop se compromettre, supposer que ces oracles étaient toujours conformes à la politique du chef, qui, ne disposant

d'aucune force armée régulière, dépendait entièrement, dans ces conjonctures, des chefs subalternes et des riches propriétaires, qu'il lui fallait bien consulter, et qui, s'il n'avait eu l'appui des prêtres et des dieux, ne lui auraient été que trop opposés. Il dépendait donc, surtout, du clergé par les prophéties; aussi, appartenant à la même classe, la haute aristocratie, les deux corps étaient-ils étroitement unis pour diriger ensemble, à l'aide des cérémonies et des pratiques religieuses, la multitude et la moindre classe des chefs.

Rendre les oracles, interpréter les réponses et publier les volontés des dieux, était, en conséquence, la partie la plus importante de l'office du clergé. C'est en cela que les chefs lui étaient surtout soumis et avaient le plus grand besoin de son appui, afin de se rendre favorables les dispositions de leurs alliés nécessaires; car, non-seulement ce qui avait rapport à la guerre ou à la paix, mais encore toute question relative au bien-être de la communauté, devait être soumise aux dieux; et, dans les contestations, les décisions des dieux pouvaient seules aplanir les difficultés et mettre d'accord tout le monde.

Il y avait différentes manières de recevoir les réponses des dieux ou l'expression de leur volonté; mais l'usage le plus général était d'en être instruit en des songes, en dormant au temple. D'autres fois, le prêtre allait simplement au Maraï, où, après des prières et des offrandes, il s'adressait à l'image, pour

lui soumettre la question discutée. Le sifflement des vents, les cris des oiseaux, étaient, alors, le plus souvent, pris et interprétés pour ses réponses.

Enfin, il n'était pas rare que, dans des cas plus importans, la fraude directe se joignît à l'imposture, et que des prêtres cachés répondissent pour les dieux; mais, outre ces moyens, ils avaient encore celui de l'inspiration, dont j'ai parlé plus haut, et des oracles rendus par les inspirés, sans parler des augures qu'ils obtenaient en consultant, dans les victimes, au moment de la mort, l'état des entrailles ou d'autres symptômes, ce qui avait lieu surtout quand on voulait s'assurer du succès d'une guerre projetée.

C. Fêtes.

Le culte comportait un grand nombre de fêtes, toutes célébrées avec plus ou moins d'éclat.

Les unes étaient périodiques et régulières, célébrées partout et aux mêmes époques, les autres accidentelles, et dépendant des circonstances et des événemens journaliers.

A.) Fêtes périodiques.

Il y avait, par an, quatre fêtes trimestrielles ou célébrées tous les trois mois, au renouvellement de chaque saison, et dont chacune, à ce qu'il paraît, était précédée d'une cérémonie dont on pourrait con-

jecturer le but, quoique les Indiens n'en donnent aucun, se bornant à dire que c'était le *paa atoua*, *le renouvellement de la coquille du corps ou de ce qui couvre les dieux*.

Les idoles étaient alors tirées de leur sanctuaire (maisonnette où elles étaient à couvert au Maraï), et portées à l'air et au soleil. On les dépouillait des vieilles étoffes qui les couvraient; et, après les avoir bien frottées et bien nettoyées, on les oignait d'huile sacrée, et on les enveloppait d'étoffes nouvelles, avant de les replacer sur l'autel et de leur offrir de nouveau des prières et des sacrifices.

Ces quatre fêtes paraissent n'avoir été rien autre chose que les fêtes des quatre saisons de l'année; car on les célébrait régulièrement au commencement de chacune de ces saisons. La première, au commencement d'octobre, celle du printemps; la seconde, vers décembre ou janvier, celle de l'été ou des prémices; la troisième, vers mars et avril, celle de l'automne; et la quatrième en juin, celle de l'hiver, la saison du deuil ou du départ des dieux.

C'était dans ces fêtes que les propriétaires de plumes rouges allaient les échanger, contre celles prises de dessus l'image; car, à ces époques, comme dans la nature, tout se renouvelait autour des idoles; tout, même les fatas (autels), où l'on posait les victimes, et les branches et festons dont les Maraïs étaient ornés.

Dans chacune de ces fêtes, non-seulement il y

avait des prières et des sacrifices, mais encore elles étaient toujours suivies d'un festin donné aux assistans, dans l'enceinte du Maraï. Les prêtres n'offraient aux dieux qu'une partie des cochons et des fruits présentés aux temples, en ces occasions; et le reste était consommé par eux et par les fidèles, après le service.

La première de ces quatre fêtes était assez insignifiante aux îles de la Société; car, on y était encore dans la disette; mais aux Marquises, comme cérémonie religieuse, c'était une des principales; car, célébrant alors le retour de *Mahoui* ou du soleil, le prêtre allumait le feu au Maraï avec le *maro ourou*, ceinture sacrée, emblème, dans toutes ces îles, de la divinité et du feu céleste; et les Aréoïs ou initiés aux mystères du dieu, sortaient de leurs retraites et recommençaient leurs réjouissances.

Le temps qui s'écoulait depuis cette première fête jusqu'à celle de la fin de mai ou du commencement de juin se nommait *wotapau waufanoua*, aux Marquises, *tetau auhouné*, aux îles de la Société; c'est-à-dire, dans l'un et l'autre dialecte, *saison de fête et d'abondance*; mais il n'avait guère ce caractère que vers décembre, dans les dernières îles.

Quand, aux mois de novembre et de décembre, nommés *tétaï* (saison du dehors ou de la mer), s'ouvrait la pêche des bonites ou scomber, le premier jour, une seule pirogue pouvait aller à cette pêche, et le produit en était tout entier consacré aux

dieux. Ce jour était aussi tabou, c'est-à-dire *sacré*.

Personne ne pouvait approcher du rivage, ni faire de feu, cuire les mets, ni manger avant le coucher du soleil. On ne pouvait ni construire des pirogues ou des maisons, ni fabriquer des étoffes, des nattes ou des filets; en un mot, tout travail était interdit, et c'était un jour de silence et de dévotion.

Tant que durait l'absence des pêcheurs, les prêtres se tenaient en prières à tous les Maraïs; et les subalternes d'entr'eux étaient occupés, dans le principal, à le nettoyer, à l'orner de branches, de verdure, y dressant un *fata* ou autel, destiné à recevoir les prémices de la pêche. Le soir, à son retour, la pirogue se tenait dans l'eau près du rivage, jusqu'à l'arrivée des prêtres, qui, après quelques prières et cérémonies, permettaient aux pêcheurs de descendre et de leur apporter le produit de leur travail du jour, qui, quel qu'il fût, devait être porté en totalité au Maraï. Là, après de nouvelles prières, deux ou trois des plus gros poissons étaient placés sur le fata; et les autres, on les consumait tous et entièrement, sur un brasier allumé devant l'autel.

Cette première pêche était pour les dieux; la seconde était pour l'Arii ou chef; et le troisième jour, seulement la pêche était ouverte pour tout le monde, et pouvait aller pêcher qui voulait.

Mais les deux fêtes religieuses les plus brillantes étaient la fête des *prémices* et de la *saison de fer-*

tilité, qu'ils appelaient *la fin* ou *la clôture de l'année*, ou *les adieux aux divinités et esprits*.

Dans la première de ces deux fêtes, célébrée vers décembre ou janvier, on apportait aux dieux les prémices de tous les fruits, de tous les comestibles et même ceux de l'industrie.

Qu'une île fût soumise à un seul chef, ou reconnût l'autorité de plusieurs, toutes hostilités étaient suspendues pour célébrer, au même lieu, cette fête, vraiment splendide, dans plusieurs des localités fertiles.

Le jour fixé, il se faisait de grands préparatifs dans tous les districts, qui, en cette occasion, rivalisaient à qui ferait le plus d'offrandes aux dieux, afin de mériter leurs faveurs. De belles pirogues neuves, des nattes, beaucoup d'étoffes, des fruits à pain, des bananes, des noix de cocos, des cochons, des chiens, de la volaille, etc., étaient apportés en quantité par chaque tribu; et, quoique ces présens fussent particulièrement confiés à la garde des prêtres et des chefs, la population entière des districts, hommes et femmes, les accompagnait, ordinairement, et les suivait, jusqu'au lieu désigné comme théâtre de la fête.

La fête se donnait toujours aux environs du principal Maraï de l'île. Ceux qui en étaient éloignés prenaient leurs mesures pour s'en rapprocher à temps; mais personne ne devait arriver sur la place que le jour même de la cérémonie.

Ce devait être un beau spectacle que celui de ces nombreuses pirogues cinglant, de toutes parts, à pleines voiles, remplies de peuple, et de chefs revêtus de leurs riches et imposans costumes. Chaque district amenait quatre pirogues neuves, à titre d'offrande. Elles précédaient la flottille et portaient les autres objets destinés aux dieux ; en abordant au rivage, elles étaient reçues par les prêtres, qui accomplissaient plusieurs cérémonies préparatoires, à la suite desquelles le chef et le peuple pouvaient débarquer ; et les pirogues étaient présentées, avec leur contenu, à l'Arii rahi ou roi, qui les recevait en dépôt, mais sans toucher à rien.

Quand tous les districts, sans en excepter même celui du chef suprême, avaient réuni leurs contingens respectifs, le grand-prêtre du lieu se présentait et donnait l'ordre d'apporter le tout au Maraï. Il précédait la marche, accompagné des prêtres de tous les districts, tous en habits pontificaux, c'est-à-dire enveloppés de leurs plus belles nattes ; mais, pourtant, nus jusqu'à la ceinture, marchant en rang et sonnant de leurs trompes ou grands coquillages, ajustés à l'extrémité d'un bambou ; musique plus bruyante qu'harmonieuse, qui accompagnait toutes les processions dans les fêtes religieuses et quelquefois les marches militaires.

Arrivés au Maraï, toutes les offrandes se déposaient dans l'intérieur de l'enceinte, et les prêtres commençaient le service, qui consistait en actions

de grâces, et dans la récitation d'autres longues prières; après quoi le *taau a pouré*, ou sacrificateur du lieu, offrait une petite quantité de chacun des fruits et autres comestibles aux dieux, le plaçait sur le fata et annonçait que le reste était au roi.

Cette annonce à peine terminée, le peuple, se pressant autour du Maraï, demandait à grands cris le reste des fruits. On envoyait une députation au chef; et, si ce dernier consentait, comme il paraît qu'il le faisait toujours, à ce que le peuple enlevât la portion des comestibles dont les dieux ou les prêtres ne voulaient pas, il envoyait son *vea* ou ordonnance, qui, après en avoir prélevé une partie pour le chef et pour ses convives, annonçait qu'on pouvait prendre possession du reste. La multitude s'élançait, alors, dans l'enceinte du Maraï, pour se saisir des fruits, des cochons, des poules, etc., qu'elle se disputait et s'arrachait, au milieu des cris les plus horribles; véritable scène de sauvages qui, pourtant, finissait sans accident, sans blessés, ni morts.

Ce mode de partage était, sans doute, fort inégal; mais c'était, à ce qu'il paraît, le souvenir d'une barbare coutume; et, la cérémonie faite, le tout se partageait avec assez d'exactitude entre les intéressés.

Un repas général suivait toujours cette cérémonie; et, vu l'abondance des provisions, le plus souvent, la fête durait plusieurs jours. Tout cela semble assez étranger à la religion; car, à l'exception des chants religieux, qui précédaient toujours les représentations

des Aréoïs, le [illegible] passait en banquets, danses, courses, as[illegible], etc.; et l'on ne songeait à se sépar[illegible] les provisions baissaient.

Tous se retiraient, alors, peu à peu, par petites troupes, sans ordre, ni régularité; aussi leur départ, sans cesser d'être, attendu leur grand nombre, un spectacle vif et animé, n'avait plus rien du coup d'œil qu'offraient leurs flottilles, à l'arrivée, quand des centaines de pirogues réunies se montraient à la fois dans le lointain, et approchaient, cinglant à pleines voiles, dans l'ordre le plus parfait.

Les mêmes cérémonies avaient lieu dans toutes les îles; et, quoique les anthropophages n'eussent pas l'usage des sacrifices humains, ils en offraient un à cette occasion, apparemment comme avant-coureur de leurs horribles jouissances.

La dernière fête, célébrée dans les momens de la plus grande abondance, était surtout brillante; et, quoiqu'elle commençât par des services aux Maraïs, et qu'elle dût, sans aucun doute, son origine à la religion, c'était, dans ces derniers temps, bien plutôt une fête nationale qu'une cérémonie religieuse. Les festins et les jeux suivaient toujours les sacrifices et les cérémonies aux Maraïs, et paraissent en avoir toujours fait partie essentielle. Cette fête, dans ses effets, avait un rapport singulier avec celles des jeux olympiques et des mystères d'Herta, des anciens Germains; car, ainsi que dans ces derniers, presque toutes les îles suspendaient leurs hostilités pour la

célébrer. Des banquets, des courses, des jeux, des combats, en étaient presque [illegible]t ; et l'on a vu, tout récemment encore, les [illegible]x habitans des Marquises, qui sont continuellement en guerre, suspendre aussi, momentanément, leurs sanglantes luttes et leurs éternelles inimitiés, pour fraterniser quelques jours et pour célébrer, par des danses et par des jeux, dont tous sont si avides, cette heureuse époque de leur année.

Comme, dans toutes ces occasions, on faisait de grands préparatifs, surtout en provisions (car des populations entières affluaient sur le même point); aussitôt après une courte cérémonie au Maraï, commençaient les repas, les jeux et les divertissemens, qui seront décrits ailleurs, comme exercices profanes (1).

Leurs jeux n'avaient probablement rien de cet éclat, dont la poésie des Grecs, plus encore que leur histoire, a doté nos souvenirs.

Cependant leurs exercices et leurs évolutions militaires, leurs combats avec lances et javelines, leurs luttes, leurs courses à pied, ou dans leurs élégantes pirogues, au milieu de beaux bassins formés par les rescifs de corail, leurs danses et représentations, leurs habillemens, leurs marches, leurs processions, et surtout ce concours d'une multitude immense, devaient donner à leurs fêtes, avec un appareil de ma-

(1) Voyez *Mœurs et usages*, t. II.

gnificence et de pompe au moins relatives, un air de plaisir et de vivacité que rarement peut-être on a surpassés en d'autres pays.

A leur retour de ces fêtes, les prêtres de chaque district allaient aux Maraïs prier les dieux de revenir bientôt du séjour de l'obscurité, *Po*, au *Rohoutou noa noa*; Rohoutou parfumé ou séjour de lumière et de jouissances; et chaque particulier en faisait autant, dans chaque Maraï privé ou Maraï des Oromatouas.

C'était alors aussi que les Aréoïs suspendaient leurs fêtes, et se retiraient chez eux pour pleurer l'absence des dieux.

Toutes ces fêtes étaient relatives aux diverses saisons de l'année.

Les cérémonies aux Maraïs n'avaient tout au moins d'autre objet que d'obtenir des dieux la fertilité et l'abondance, dans des saisons tardives et de disette. Traitant aussi, parfois, leurs dieux comme il faut, trop souvent, traiter les hommes, ils cherchaient à gagner leur faveur par des motifs d'intérêt personnel. « Dieux! » leur disaient-ils de temps à autre, en n'apportant, alors, aux Maraïs que des fruits verts et autres comestibles de qualité inférieure.... » Dieux! c'est là tout ce que nous avons maintenant » à vous offrir; mais faites promptement mûrir les » fruits, et donnez-nous une abondante récolte...... » Nous vous en apporterons les prémices et tout ce » que nous aurons de mieux. »

B.) Fêtes accidentelles.

Après les fêtes et cérémonies qui revenaient à des époques fixes, je dois parler des fêtes de circonstance, qui n'avaient rien de régulier, quoiqu'elles fussent très-fréquentes. Presque toutes se rapportaient surtout à leur état constant de guerre et de trouble; mais, comme je les décris ailleurs, plus en détail, je n'indiquerai ici que celles qui étaient d'un usage presque général.

On a déjà vu qu'à la seule appréhension de la guerre, des victimes humaines étaient offertes aux dieux; mais, outre ces victimes, le plus souvent, la tête ou le corps des ennemis tués dans les combats leur étaient également offerts, et le premier prisonnier l'était toujours.

C'était à qui le porterait mourant au Maraï ou devant le dieu de la guerre, si cette image accompagnait l'armée. On commettait sur sa personne les plus révoltantes cruautés, les chances de succès plus ou moins favorables se mesuraient sur le degré de ses angoisses et de ses souffrances.

Ces barbares coutumes rendaient leurs guerres bien plus meurtrières et bien plus cruelles. Ils se battaient en désespérés; car tomber entre les mains de l'ennemi, c'était la mort, et une mort bien plus cruelle que celle même du combat.

Quand la paix avait été conclue, ou du moins,

quand, sur le champ de bataille même, ils étaient convenus des préliminaires, le vainqueur ou les chefs des deux partis ordonnaient à leurs guerriers de se rendre chacun à sa demeure, et d'y préparer de l'étoffe et des pirogues pour le jour de l'*Oroa no té pouré arii* (fête des prières des chefs), espèce de *Te Deum* ou d'actions de grâces, où, les dieux, ne démentant jamais leur caractère, exigeaient encore du sang humain, avant de promettre ou de sanctionner une paix durable.

Le jour de cette cérémonie arrivé, les chefs et le peuple de chaque district venaient au rendez-vous en de nombreuses pirogues, toutes ornées de pavillons, de guirlandes et de fleurs, et précédées de la pirogue sacrée qui contenait la victime humaine, des cochons morts, un amas d'étoffes, et que conduisaient les prêtres et autres fonctionnaires attachés aux Maraïs, en sonnant de leurs trompes, tout le long de la route. Arrivés au débarcadère, toutes les pirogues se tenaient dans l'eau à une petite distance du rivage. Le chef et les prêtres venaient au devant d'elles avec le *eutou*, c'est-à-dire quelques plumes prises sur l'image du dieu, un petit cochon et des feuilles vertes, et leur adressaient un discours de félicitation, auquel les arrivans répondaient, en leur offrant, pour le dieu, le *rou ourou*, c'est-à-dire la pirogue, la victime et le reste des offrandes. Ils ne pouvaient débarquer qu'après l'accomplissement de ce cérémonial.

Ce premier jour se passait en cérémonies et en repas; mais, le lendemain, au lever du soleil, partaient les *veas* (ordonnances), avec les pirogues sacrées qui n'avaient pas été tirées de l'eau; car elles ne pouvaient toucher que la terre sacrée des Maraïs ou être déposées que là. Ils étaient suivis des canots des chefs, ceux-ci des canots du peuple; et, comme dans toutes les solennités de ce genre, ce grand concours, ces nombreuses pirogues, les chefs, les prêtres, les Aréoïs, tous en grand costume, ne laissaient pas que de présenter un aspect imposant. Arrivées près du Maraï, les pirogues sacrées, avec tout leur contenu, étaient portées dans l'enceinte sans toucher la terre; et, là, les victimes humaines, dont il n'y avait jamais moins de quatre, étaient déposées devant l'image du dieu de la guerre. La plus grande partie du reste de la cérémonie consistait en prières. Vers la fin, un des prêtres arrachait un œil à chaque victime, le posait dans des feuilles vertes sur l'autel, et en enterrait un sous le *té faré é mahaa* (sanctuaire des dieux), petite maisonnette construite le jour même, et soutenue par un seul pilier, ayant pour base le corps d'une des victimes humaines.

On plaçait, alors, dans cette maisonnette, l'image du dieu, ainsi que les *apapia monou faïtou* (pavillons d'union), petits pavillons rouges qu'apportait au bout d'un bâton chacun des chefs qui avaient été en guerre; et le tout était confié au soin du *tiao*

moy, gardien du temple (celui qui dort avec les dieux).

Quand un chef voulait envoyer un secours en troupes à un autre, il devait y joindre au moins une victime humaine, comme garant de sa sincérité; car c'était comme une promesse faite devant les dieux qu'il resterait fidèle à la cause de celui qu'il offrait de secourir, et qui se serait bien gardé d'accepter son secours, sans cette garantie barbare, mais sacrée. Quand de pareils secours étaient envoyés à un chef, il venait toujours au devant de la pirogue qui contenait la victime humaine. Cette pirogue s'arrêtait d'abord, comme dans toutes ces cérémonies, à une petite distance du rivage, où le chef et les prêtres du lieu venaient la recevoir avec le *taata mea roa* ou *grand homme de bananes*, bananier enveloppé comme une victime humaine, et auquel on joignait des plumes rouges, un petit cochon, des feuilles vertes. Ils déposaient le tout par terre sur le rivage, devant les hommes qui montaient la pirogue sacrée, en leur adressant de longs discours. Alors les arrivans, y compris le prêtre et le *vea*, ambassadeur ou ordonnance, débarquaient, apportant le *oro oua mano*, image du dieu Oro, formée de quelques plumes rouges attachées sur l'*iri*, l'oreiller de bois (1). Ils déposaient ces objets devant le chef et les prêtres, en faisant connaître d'où ils venaient,

(1) Voir *Mœurs et usages*, tom. II.

en même temps que le motif de leur arrivée ; et, quoique ces allocutions et ces cérémonies fussent peut-être les plus longues et les plus ennuyeuses dans ce genre, tous devaient prendre patience, et personne ne pouvait débarquer avant que les *ucas* ou ordonnances du chef du lieu eussent amené la pirogue sacrée au Maraï; mais une fois cette pirogue hors de vue, ou seulement à terre, les étrangers pouvaient débarquer et se voyaient admis avec confiance.

Il y avait plusieurs autres occasions où l'on offrait des sacrifices humains, comme à l'installation d'un nouveau chef, dans certaines visites, etc., toutes choses qui avaient lieu sous les auspices des dieux, comme j'aurai occasion de le dire plus tard.

D. Tabou.

Outre l'obligation imposée à tous de reconnaître, en toute occasion, l'influence et l'autorité des dieux, à la sanction desquels ils devaient soumettre toute leur conduite, il existait, dans toutes les îles, une institution des plus remarquables ; institution religieuse dans son origine et dans sa forme, mais éminemment politique dans ses effets et dans ses résultats ; institution qui, ainsi que je crois l'avoir dit ailleurs, n'a guère d'analogue au monde que l'interdit des anciens Hébreux ; avec lequel elle avait plus d'un rapport.

Je veux parler du *Tabou.* Le Tabou était une loi, une ordonnance ou une publication du grand-prêtre, en vertu de laquelle tel ou tel objet était sacré ou interdit. Tantôt il s'agissait d'empêcher de toucher à tels arbres, à tels fruits, à du poisson, etc.; tantôt il avait pour objet d'initier, si l'on peut ainsi dire, ou même de faire participer à la nature des dieux ces mêmes objets, et surtout certaines personnes, leur assurant ainsi le respect et la vénération. Tels étaient, par exemple, les idoles, les maraïs, les sépultures, les prêtres, les chefs et leurs demeures, des districts et des îles entières, comme Tonga, aux îles des Amis, qui est *Tonga tabou* ou Tonga *sacrée.*

Le Tabou, quoique toujours ordonné par les prêtres, n'était, pourtant, rarement établi qu'à la demande des chefs; et cette singulière coutume est bien, sans exception, je crois, le plus adroit et le plus puissant des moyens que l'imposture sacerdotale ou le despotisme politique aient jamais inventé pour soumettre ou tyranniser le peuple dans toutes les classes; car, absolu dans ses volontés, enfreindre ses moindres prescriptions, c'était s'exposer à la mort, ou, tout au moins, à des châtimens sévères, infligés par les dieux. Ainsi, par exemple, le goître, peu fréquent en ces îles, était surtout considéré comme une punition du ciel, pour avoir enfreint le Tabou; l'homme frappé de cette maladie y devenait un objet d'horreur et d'éloignement, comme les lépreux l'étaient chez les Juifs, et, parmi nous, au moyen âge; ainsi,

encore, les maladies quelconques, dont les transgresseurs étaient attaqués, avaient, aussi, pour cause la transgression de cette loi; et, bientôt découragés, se croyant rejetés à la fois des dieux et des hommes, presque tous succombaient à leurs remords et à leurs craintes. Grâces au Tabou, les imposteurs qui servaient les cruelles divinités de ces îles étaient parvenus, autant et mieux que dans aucune autre religion connue, à faire passer leurs moindres volontés pour les volontés des dieux.

Le Tabou n'admettait aucune restriction; il s'appliquait à toutes choses; et si, le plus souvent, ses ordonnances n'étaient que l'expression de la volonté des chefs, eux-mêmes, pourtant, y étaient soumis quelquefois, comme lorsqu'on voyait des *arii tabou* (chefs sacrés), rester sous son influence, plusieurs jours et même des mois, dans une inaction absolue, jusqu'à ne pouvoir se servir de leurs mains pour manger, nourris alors, comme de petits enfans, par des mains étrangères.

Mais, si cette singulière application du Tabou les empêchait, parfois, d'être eux-mêmes, la gêne momentanée qu'ils en éprouvaient n'était qu'un bien faible désavantage, en comparaison de l'autorité qu'ils lui devaient; car, non-seulement, ils faisaient exécuter, par le Tabou, leurs ordres les plus injustes et les plus despotiques, mais encore cette même loi, souvent, les élevait au rang des dieux, et les faisait adorer comme tels par le peuple. Malheur à l'Indien

de leurs sujets, quelle que fût, d'ailleurs, sa position sociale, qui, dans un jour de malheur, se serait permis, envers eux, la moindre désobéissance, le moindre oubli de ce respect religieux qu'ils étaient, alors, en droit d'exiger! La mort expiait son crime.

Le Tabou était la seule police de ces îles; et, quoique, le plus souvent, il ne frappât que pour satisfaire aux caprices et conformément aux vues politiques des chefs, il avait aussi, pourtant, quelquefois, pour but le bien de la communauté, comme, par exemple, quand il interdisait toujours aux femmes et même aux hommes, dans certaines occasions, la chair de cochon, les anguilles, les tortues et autres comestibles d'un usage dangereux; mesure salutaire, qui paraît n'avoir pas été établie au hasard.

Telle était encore, en des momens de disette, ou lorsqu'on appréhendait une mauvaise récolte de fruits à pain, la défense de toucher à d'autres fruits, bananes sauvages, ignames, etc., qui croissent spontanément dans les montagnes, afin de les laisser intacts pour le moment des plus grands besoins; mesure qui a, probablement, plus d'une fois, préservé les habitans des horreurs de la famine. Tout cela, néanmoins, était porté à l'excès, dans les derniers temps; et, à vrai dire, quel que puisse avoir été le but du Tabou, dans son origine, le bien du peuple ne paraissait plus guère être son objet; au contraire.... Il n'agissait plus, la plupart du temps, que pour le soumettre à l'obéissance la plus aveugle et la plus

absolue, ou pour le punir et le tyranniser arbitrairement. Ainsi, par le Tabou, tel individu ne pouvait sortir de sa maison pendant tel nombre de jours, ni faire de feu, ni manger qu'avant le lever ou après le coucher du soleil; ainsi, les obligations envers les prêtres et les chefs, les travaux publics, comme construction de Maraïs, d'édifices à l'usage de tous, de maisons pour les chefs et pour les prêtres, tout était fixé par le Tabou; et dans une forme tellement impérative qu'il n'y avait pas de résistance possible. Bien certainement aucune loi humaine n'eut jamais, en aucun pays, le pouvoir que les ordonnances sacrées avaient dans ces îles.

Les femmes en éprouvaient surtout les rigueurs. Tout leur était interdit ou défendu; car, non-seulement elles ne pouvaient manger de plusieurs plats; mais, dès leur enfance, elles ne pouvaient toucher au manger des hommes, pas même à celui de leur père, frère ou enfans mâles; et nourries seules, enfans, elles devaient, devenues grandes ou arrivées à l'âge de maturité, préparer pour elles-mêmes, et prendre leurs tristes repas à l'écart, hors de la maison paternelle. La loi n'en exceptait pas même les femmes mariées, qui n'auraient osé toucher d'un plat cuit au brasier ayant servi à préparer le manger de leurs maris ou de leurs fils; aussi, séquestrées dans leurs propres demeures, en butte au mépris de tous les hommes, esclaves de leurs maris et de leurs enfans, objets de réprobation pour les dieux, on al-

lait, dans plusieurs îles, jusqu'à les exclure de toute fête, de toutes réjouissances et de tous festins; certains lieux, comme les Maraïs, leur étaient fermés; et elles traînaient leur triste existence au milieu des privations et des douleurs, condamnées aux travaux les plus pénibles de la vie.

La barbarie a, sans doute, amené l'extrême rigidité de ces ordonnances à l'égard des femmes; peut-être en a-t-elle changé le caractère et le but primitifs. Ce qui le ferait croire, c'est leur plus ou moins de rigueur prouvée, en raison de l'état social relatif des habitans des différentes localités; puisqu'à Otaïti, tout en maintenant une distinction entre les deux sexes, elles leur permettaient de s'unir souvent, dans les fêtes et dans les festins; et que les femmes des premiers Aréoïs pouvaient même manger avec les hommes et des mêmes mets.

SECTION II.

CULTE PRIVÉ OU DOMESTIQUE.

Du culte des Atouas proprement dits ou dieux nationaux, composé de cérémonies accomplies dans l'intérêt du grand nombre ou du peuple entier, je passe au culte privé rendu aux Oromatouas ou dieux domestiques, qui, pour laisser fléchir leur colère ou pour accorder leurs faveurs, exigeaient aussi des prières, des offrandes et des sacrifices.

Nous avons vu qu'ils avaient plus particulièrement la surintendance des détails les plus minutieux de la vie intérieure, confidens nécessaires et témoins quelquefois utiles de plus d'une faiblesse, dont la crainte qu'ils inspiraient prévenait les effets ou le retour. Le culte qu'on leur rendait était donc confiné, le plus souvent, dans les foyers domestiques ou dans les petits maraïs particuliers, qui servaient aussi de cimetières; ce qui ne veut pas dire, que les particuliers, même dans leurs besoins les plus intimes, n'eussent pas souvent recours aux prêtres des temples nationaux. Il y avait même peu de cérémonies privées auxquelles ces derniers ne dussent intervenir d'une manière plus ou moins directe, comme nous en trouverons plus d'une preuve dans la suite de ces études; et, en cela, le système religieux de l'Océanie n'avait rien qui le distinguât des autres.

Entr'autres pratiques du culte domestique, je rapporterai, surtout, ici, celles qui avaient lieu dans quelques-unes des circonstances les plus graves et les plus importantes, sans doute, de la vie individuelle, la naissance des enfans, par exemple, les maladies, la mort et les funérailles. On s'étonnera, peut-être, de ne trouver, dans cet énoncé, aucune indication relative aux mariages, sur lesquels, dans tous les temps et dans tous les lieux, tous les peuples de la terre semblent avoir, avec le plus de sollicitude, appelé la sanction divine; mais, par une anomalie qui

n'est qu'apparente, et qu'expliqueront, en leur lieu, mes remarques particulières sur les mœurs de l'Océanie, la religion demeurait partout absolument étrangère à la formation du nœud conjugal.

§ Ier.

Naissance des enfans.

Il y avait d'abord, à la naissance d'un enfant, une espèce de tabou ou restriction sur les parens. Une petite cabane était construite à peu de distance de la maison. La mère s'y retirait avec son enfant, et personne qu'elle et son mari ne pouvait y entrer, ou, si quelque proche parente voulait voir l'enfant, elle n'était admise dans la maisonnette qu'en se dépouillant, à l'entrée, de tous ses habits. La mère même, pendant tout le temps qu'elle nourrissait son enfant dans cette cabane, avait des habillemens de nourrice qu'elle devait quitter pour en sortir. Elle les reprenait en y rentrant. Elle ne pouvait, aussi, plus rien toucher ni se servir de ses mains que pour donner à son enfant les soins nécessaires. D'autres femmes venaient, régulièrement, la faire manger, et lui mettaient, comme aux enfans, la nourriture dans la bouche. Cette interdiction durait de six semaines à deux mois, jusqu'après l'accomplissement d'une autre cérémonie, nommée *oroa*, qui avait lieu, pour toutes les classes, de la manière suivante :

Les parens faisaient, d'avance, provision d'une certaine quantité de tapa, étoffe du pays, et d'un bon nombre de cochons. Tout cela prêt, ils fixaient le jour de la cérémonie et y invitaient les Aréoïs, les chefs du district et leurs proches. Le jour venu, on tuait les cochons, on ordonnait un repas, et l'on disposait les étoffes en deux parts égales, dans la maison, avant d'avertir les convives, qui ne devaient pas avoir à attendre, mais trouver, à leur arrivée, tout préparé pour le gala projeté.

Les plus empressés étaient toujours les Aréoïs. Ils venaient la figure peinte de rouge et de blanc, des plumes sur la tête, tout couverts de fleurs et d'ornemens, et choisissaient l'un des deux lots d'étoffes; après eux venaient les chefs, qui prenaient le lot restant. On apportait ensuite les cochons rôtis, et un bon repas commençait la cérémonie.

Dès que le père et la mère voyaient venir les Aréoïs et autres convives, ils prenaient une grande pièce d'étoffe, quelques feuilles de miro (*thespesia populnea*), une dent de requin, et partaient, avec leur enfant, pour le Maraï.

Arrivés près de l'enceinte, le mari étendait la pièce d'étoffe dans l'intérieur, pour que la femme pût marcher dessus; car elle ne devait pas fouler la terre de ce lieu sacré. Ils s'approchaient ensemble, marchant sur l'étoffe, de l'autel intérieur, où les attendait un prêtre, qui, dès qu'ils étaient assis avec leur enfant, commençait le service par invoquer les

dieux à haute voix. Au milieu de ces prières, et à un signal donné, la mère, tenant son enfant élevé d'une main, se frappait la tête de l'autre, avec la dent de requin, jusqu'à ce qu'il coulât en abondance, de ses blessures, du sang, qu'elle recevait soigneusement sur les feuilles de miro. Passant ensuite l'enfant et la dent meurtrière au mari, celui-ci faisait comme elle. Le prêtre venait, alors, recevoir ces feuilles ensanglantées, les disposait sur l'autel devant l'image des dieux, et la cérémonie finissait par cette offrande et quelques courtes prières; mais les parens, en retournant à leur demeure, avec l'enfant, laissaient au Maraï la pièce d'étoffe, qu'on brûlait ou qu'on détruisait, dans la crainte que quelque femme ne vînt à toucher le côté qui avait été en contact avec la terre sacrée.

En l'absence des parens, et souvent toute la journée, les Aréoïs donnaient de leurs représentations et chantaient les travaux et les actions des dieux. Toute cette cérémonie, tant au Maraï que dans l'intérieur domestique, n'avait d'autre but que d'assurer la protection des dieux à l'enfant; et si ses parens faisaient tant de dépense pour bien traiter les Aréoïs, c'est que, les regardant comme les favoris des dieux, ils croyaient que leur présence porterait bonheur au nouveau-né.

Il y avait une cérémonie toute pareille, mais pratiquée seulement pour les enfans des chefs, lors de la circoncision, qui était d'un usage général en Océanie.

On ne coupait point le prépuce ; on se contentait d'ouvrir la peau ; et ce n'étaient pas les prêtres qui faisaient l'opération, mais des hommes du commun, dont c'était la profession, comme il y en avait pour le tatouage, etc.

§ II.

Maladies.

Ces peuples avaient, en général, une grande peur des esprits, et redoutaient beaucoup la vengeance des morts, qui, dans leur conviction, pouvaient leur faire beaucoup de mal. Ceux de tous qu'ils craignaient le plus étaient les enfans morts après la cérémonie que je viens de décrire. Ils craignaient surtout, qu'irrités contre leur mère, ils ne se vengeassent de toute sa famille ; et les femmes, appliquant adroitement ces préjugés à leur propre défense, dès qu'elles se voyaient maltraitées, soit par leur mari, soit par leurs autres enfans, ne manquaient guère de les menacer d'aller insulter l'esprit de l'enfant mort ; ce qui leur épargnait bien des mauvais traitemens ; car l'effet de ces menaces pouvant compromettre toute la famille, ordinairement tous les membres intercédaient pour rétablir la paix dans le ménage. Le même procédé amenait le même résultat dans les querelles de tous les autres parens ; car la moindre dispute, la moindre parole dure suffisait pour faire

tomber un individu dans la disgrâce des Oromatouas ou dieux domestiques; et pour attirer sur lui et sur tous ses parens des maladies et autres malheurs; aussi n'y avait-il, entr'eux, que peu de querelles; et, généralement, ils se traitaient avec douceur et affabilité, de sorte que cette utile croyance des Oromatouas, qui n'était rien autre chose que l'adoration des morts, suppléait, en quelque façon, chez ce peuple, d'ailleurs si barbare, à son manque absolu de sensibilité et de sentimens affectueux.

Les maladies et les autres maux qui affligeaient une famille étaient donc supposés venir, soit des dieux domestiques, parce que les membres de la famille ne vivaient pas bien entr'eux; soit des dieux nationaux, pour négligence de leur culte; pour infraction du tabou; ou bien par suite de la vengeance de quelqu'ennemi secret. Il n'y avait de mort naturelle que celle que quelqu'accident avait causée, comme la mort à la guerre, et encore l'attribuait-on souvent aux dieux.

On croyait aussi que les sorciers pouvaient infliger des maux, et même occasionner la mort de ceux dont on poursuivait la vengeance. Cette opinion était générale dans les îles; et, voici, comme cela se pratiquait aux îles de la Société.

Quand quelqu'un voulait se venger secrètement d'une personne, il songeait toujours à lui donner une maladie ou la mort. Pour ce faire, il tâchait de se procurer de ses cheveux ou des fleurs qu'elle

avait portées dans ses oreilles, de la salive de sa bouche, de l'étoffe ou un objet quelconque qui avait touché son corps. Munie de ces objets et de quelques présens, elle se rendait chez un des sorciers nommés *nanatiaa*, et les lui remettait, en lui faisant connaître, mais très-confidentiellement, le nom de l'individu dont elle voulait se venger. Le sorcier, si le présent lui plaisait, prenait les objets que lui présentait son client, les mettait dans un petit sac où il tenait les images et autres symboles de ses divinités ou *Tiis*, et promettait d'essayer le pouvoir de ces derniers (1). Le lendemain il faisait, en terre, un trou dans lequel, après quelques prières et quelques contorsions, il enterrait à la fois son sac, ses divinités et le reste. Quelque temps après, car il lui fallait toujours du temps, au retour de la personne qui l'employait, le sorcier allait écouter, près du trou dans lequel il avait enterré son sac. Le plus souvent, il disait ne rien entendre encore; ce qui lui

(1) Les sorciers s'étaient emparés de ces divinités subalternes, pour en faire les instrumens de leurs maléfices. C'était au moyen des Tiis qu'ils prétendaient découvrir les maladies et autres maux qui tombaient sur des familles; et c'était par eux qu'ils les occasionnaient souvent eux-mêmes; usurpant, ainsi, au nom des Tiis, lepouvoir que les prêtres prétendaient exercer au nom des Atouas. Ces enchanteurs faisaient ici, par l'intermédiaire des Tiis, ce que les nôtres font par l'intermédiaire des diables ou démons; de sorte qu'il serait assez difficile de dire en quoi, sous ce rapport, les Tiis différaient des Atouas.

procurait, généralement, de nouveaux présens ; mais, s'il avait réussi, il disait entendre, *loto te varoua* (l'âme ou l'esprit pleurer).

Il paraît qu'alors il avait effectivement réussi à rendre sa victime malade ou même à la faire mourir, suivant le désir de celui qui l'employait ; et cela, soit par le poison, soit par l'effet de la frayeur, en faisant savoir indirectement à la personne prétendue ensorcelée qu'un ennemi avait des moyens de lui nuire (1). L'ensorcelé pouvait pourtant détourner l'effet du maléfice, soit par des sacrifices faits aux dieux, soit par des présens offerts au sorcier même qu'employait son adversaire, quand ce sorcier lui était connu ; double supposition que faisait toujours sa dupe, trompée dans ses espérances ; et dont il était lui-même trop heureux de se prévaloir, en cas de non succès, sauvant ainsi l'honneur de sa profession aux dépens du sien propre, tactique qui est, du reste, un moyen de fortune aussi adroit qu'aucun autre, et non pas seulement en Océanie.

Si les Océaniens pouvaient donner des mala-

(1) Il y avait quantité d'autres sorciers pour différens cas. Il y en avait quelques-uns dont les intentions étaient bonnes et dont l'imposture était innocente ; ceux, par exemple, dont la vocation consistait à renouer les affections et à ramener les inconstans. Ces enchanteurs se nommaient *orou*, et n'étaient pas les moins employés. Ils cherchaient également à se procurer quelques objets qui eussent servi à la personne infidèle, et la cérémonie était à peu près la même que celle que je viens de décrire.

dies par maléfice, ils pouvaient aussi découvrir les prétendus auteurs de ces sortiléges, c'est-à-dire ceux qui avaient employé les sorciers; car ces derniers, quoiqu'ils fussent les véritables auteurs du mal, se trouvaient, sous la protection de leurs divinités, à l'abri de toutes poursuites. Dans ce but, les intéressés s'adressaient à d'autres enchanteurs nommés *téhoua toutéra.* Voici comment, en ce cas, les choses se passaient aux îles de la Société.

Quand il se trouvait dans une famille un malade, dont l'état donnait des craintes sérieuses, on prenait des feuilles de miro, et une plume rouge qu'on suspendait à la porte de la maison, avant d'aller avertir le *téhoua toutéra.* Quand celui-ci arrivait et voyait ces feuilles et la plume, il prenait les allures d'un possédé, marchant à grands pas, faisant des contorsions et des grimaces épouvantables. Dans cet état, il accusait souvent le père, la mère ou d'autres membres de la famille d'avoir causé la maladie par leurs dissensions ou par leur négligence envers les dieux. Il leur ordonnait d'aller prier et faire des offrandes aux Maraïs; il ordonnait aussi, parfois, quelques remèdes; il avait une grande influence sur l'esprit des malades; mais, dans les cas graves, comme, par exemple, s'il s'agissait d'une maladie dangereuse ou d'un trépas, attribués à quelque ennemi, on faisait des présens au *téhoua toutéra*, pour l'engager à découvrir le coupable. Le *téhoua toutéra* se mettait, alors, à réciter des prières et à se promener aux

environs de la maison, où l'esprit du défunt lui apparaissait; et, d'après son appel, il jugeait si c'étaient les dieux ou quelqu'ennemi qui l'avaient fait mourir. Dans ce dernier cas, il y avait d'autres cérémonies, à la suite desquelles, se prétendant inspiré, il nommait, au milieu du délire et de l'exaltation, l'auteur réel ou prétendu de la mort, presque toujours victime, alors, des poursuites de la famille du défunt, qui, non contente de l'avoir personnellement puni, portait, quelquefois, la vengeance jusqu'à massacrer ou faire mourir secrètement ses enfans et ses proches.

La plupart des maladies étaient, néanmoins, attribués aux Oromatouas mécontens; et l'on se bornait à les prier plus régulièrement; mais si le cas était assez grave pour qu'il fallût appeler le *téhoua toutéra*, et si celui-ci accusait quelque membre de la famille, les lamentations de l'accusé étaient extrêmes; il pleurait et priait nuit et jour, offrait tout ce qu'il possédait, et il n'était pas rare de le voir aller, une corde au cou, au Maraï, se jeter à terre, devant les images des divinités, en s'écriant: « O dieux! » prenez-moi pour victime; mais guérissez celui » dont j'ai causé la maladie. Je vous ai offert mes » étoffes, mes poules, mes cochons; à présent, je » viens moi-même devant vos autels, la corde au » cou, comme j'y amenais les victimes. Acceptez, » ô dieux! ce dernier sacrifice, signe de mes sincères » regrets, et rendez la santé et le bonheur à ma fa-

» mille. » Si l'accusé était une femme, elle devait adresser la prière en dehors du Maraï.

Voici ce qui se pratiquait, généralement, lors de la maladie d'un Arii ou principal chef.

Dès qu'on apprenait qu'un principal chef était malade, tous les membres de la famille accouraient, de toutes les parties de l'île, apportant des étoffes et autres présens.

Autant en faisaient les amis de la maison et les principaux parmi le peuple de son district. En entrant dans la chambre du malade, ils se traînaient vers sa couche en gémissant, déposaient chacun une pièce d'étoffe à ses pieds, et se mettaient à sanglotter, à se lamenter, à se déchirer la tête et le corps, avec des dents de requin. Ces démonstrations se renouvelaient sans cesse, et s'animaient d'autant plus que la maladie prenait un caractère plus grave; cas où le peuple entier venait ainsi se lamenter près de la demeure du malade; et c'était alors à qui se maltraiterait le plus, pour prouver la force de sa douleur.

Comme pour tout autre malade, une des premières précautions à prendre était de consulter les sorciers; mais, en des maladies sérieuses, et surtout quand on craignait qu'elles ne fussent l'effet de l'inimitié, on avait également recours aux prêtres, pour obtenir des dieux la guérison du malade et le châtiment de celui qui avait occasionné la maladie.

Alors, tous les Maraïs de l'île étaient nettoyés et

ornés de branches vertes, ainsi que les fatas, et les prêtres étaient nuit et jour en prières. Si, malgré tout cela, la maladie faisait des progrès, il y avait des jours de jeûne, et de prières générales pour tout le peuple, et l'on voyait, souvent, les membres de la famille du chef suprême, ses amis, les gens de sa maison, se traîner, une corde au cou, aux Maraïs, s'offrir aux dieux en sacrifice; et, dans la consternation universelle, ce n'étaient que pleurs, gémissemens, offrandes et prières.

Peu de pays présenteraient l'exemple d'une affliction ou d'un intérêt au moins apparens, pareils à ceux qui régnaient là, dans ces occasions.

Tous ces maux étant attribués soit à l'influence des dieux, soit à d'autres causes surnaturelles, il était rare qu'on administrât des remèdes, sinon pour des blessures et des maladies de la peau. Dans tout autre cas, ils n'étaient soutenus qu'au moral, et ne recevaient quelque soulagement que de la confiance qu'ils avaient dans le pouvoir des prêtres et des sorciers; mais la manière de pleurer un chef ou d'autres malades avant leur mort n'était guère propre à leur donner du courage; et les cris, ainsi que les lamentations dont on les étourdissait, s'ils étaient pour eux des preuves d'intérêt, ne pouvaient guère, d'ailleurs, que les incommoder et aggraver leur mal.

§ III.

Mort, funérailles, sépulture.

Comme dans tous les pays du monde, le moment qui brise les liens des familles, en leur enlevant leur chef ou des membres, était une occasion de regrets; mais peut-être l'expression de la douleur n'est-elle nulle part aussi énergique qu'elle l'était chez ces insulaires; et nulle part le culte des morts n'avait un caractère plus imposant et plus solennel.

A. Mort et funérailles.

C'était peu que des larmes, des sanglots et des gémissemens pour la perte d'un parent, d'un enfant ou d'un proche. L'effusion du sang, et les plus horribles blessures semblaient seules pouvoir donner quelqu'idée de leur profonde affliction. Dès qu'un Indien avait rendu le dernier soupir, et souvent même avant qu'il eût cessé de vivre, sa maison retentissait de cris et de lamentations. Les membres de sa famille entouraient sa couche en désespérés, hors d'eux-mêmes, s'arrachant les cheveux, se frappant toutes les parties du corps avec des dents de requin; mutilés et sanglans, présentant un spectacle plus dégoûtant et plus hideux encore, peut-être, que vrai-

ment triste, pour des yeux qui n'en auraient pas l'habitude.

La chambre mortuaire était toute tapissée d'étoffes qui la rendaient plus sombre; et là, pendant deux ou trois jours, venaient encore se joindre à la famille les amis et voisins, pour pleurer et répéter les scènes sanglantes dont je viens de parler; car chacun apportait une pièce de tapa, qu'il plaçait près du mort, et se mettait tout aussitôt à se frapper le corps avec quelqu'instrument tranchant; ce qu'on nommait *tai hiaa toupapau.*

Pendant ces deux ou trois jours de deuil domestique, quelques hommes s'employaient à dresser, dans le Maraï ou cimetière de la famille, un fata *toupapau* (autel pour le mort), où l'on devait placer le cadavre immédiatement après l'accomplissement des cérémonies intérieures. C'était une sorte de petit échafaud monté sur quatre piliers, élevé de six à sept pieds, et comme d'un petit toit, destiné à mettre le corps à l'abri des intempéries.

Quant le mort était placé dessus, non contens de l'avoir pleuré dans l'intérieur, ses parens venaient encore le pleurer auprès du fata, en y apportant, pendant six semaines ou deux mois, chacun une partie de leurs repas. Plusieurs même employaient encore à des démonstrations plus éclatantes de leur affliction, un pleureur de profession, nommé *haïva toupapau* (pleureur sacré), visitant, chaque jour, le mort pendant plusieurs semaines, et nourri, tout

ce temps, aux dépens de la famille de ce dernier. Le dépôt fait du corps sur le fata et l'embaumement commencé, l'haïva était invité à commencer ses visites. Son costume était un des plus riches connus en ces îles. Il portait d'abord le *parai*, espèce de tiare, que portaient aussi les chefs dans les occasions solennelles; et qui, formé de plumes de différentes couleurs, divisées en rayons comme l'arc-en-ciel, qu'il imitait, et tout couvert de coquillages, était une des plus élégantes, comme des plus imposantes parures dont s'ornassent les chefs et les autorités du pays.

Le parai des haïvas était aussi le plus grand et le plus beau pour la variété et la richesse des plumes. L'haïva portait, encore, un habillement d'étoffe jaune et noire, dont le derrière, tout couvert de grandes coquilles de nacre bien polies, se nommait *éroupé*, et dont le devant, nommé *houpé*, se composait de plusieurs pièces, d'un travail aussi précieux que singulier, savoir:

1° Deux grandes écailles de nacre bien polies, qui couvraient la figure en forme de masque, n'ayant que deux trous en face des yeux, et à quoi étaient attachées quantité de plumes rouges de l'oiseau des tropiques, divisées en autant de rayons au-dessus de la tête.

2° Au-dessous, une planche mince, couverte de plumes de différentes couleurs, et ressemblant assez, pour la forme, au hausse-col en croissant des officiers français, mais beaucoup plus grande et ornée, à ses

deux extrémités, d'une touffe de plumes noires et d'autres touffes de la même couleur qui, attachées à un fil, tombaient en guirlandes de chaque côté.

3° Au milieu du corps, au-dessous du croissant, un filet entièrement formé de petits morceaux de nacre mince comme du papier, et d'environ un pouce de long sur un sixième de pouce de large, attachés les uns sous les autres, par du fil, qui passait dans les petits trous percés à leurs deux extrémités.

Revêtu de ce bizarre costume, il s'armait du *pacho*, espèce de sceptre de plusieurs pieds de long, arrondi vers la poignée, plat à l'autre bout, garni, d'ailleurs, à son extrémité, d'un faisceau de plumes et de dents de requin, sur chaque côté. Sorti ensuite de sa demeure, accompagné d'une foule de petits garçons tout barbouillés de couleur ou de boue, il courait dans tout le district autour des Maraïs, frappant rudement tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin; aussi, tous se retiraient-ils à son approche, qu'annonçait, de loin, le bruit des coquillages dont il était couvert, et le claquement du *tété*, espèce de castagnettes, instrument formé de deux écailles de nacre qu'il heurtait l'une contre l'autre, dans la paume de la main.

Après avoir ainsi parcouru les lieux les plus habités du voisinage de la demeure du défunt, il finissait par se rendre, toujours accompagné de son étrange cortége, près du fata toupapaü, où le mort était ex-

posé; puis, après en avoir fait plusieurs fois le tour, après s'être déshabillé et lavé, il terminait sa journée en prenant, avec sa suite, sa part d'un bon repas, qu'on avait toujours soin de tenir à leur disposition.

Ce haïva représentait l'esprit du défunt, mais n'était pas, comme on l'a cru, inspiré par lui. La cérémonie, qui n'avait d'autre but que d'honorer les morts, durait aussi long-temps que les parens voulaient payer et nourrir le fonctionnaire et sa suite. Ils croyaient ou feignaient de croire que plus la chose durait, plus le défunt devait être content d'eux.

Mais, s'il y avait tant de cérémonies à la mort du dernier des Indiens, pour peu qu'il eût une famille, c'était bien autre chose à celle d'un chef; car, alors, le deuil était général, et l'on se disputait à qui donnerait les marques les plus signalées de sa douleur; aussi les scènes qui s'y renouvelaient à chaque instant, pendant trois jours, offraient-elles le spectacle le plus hideux qu'il soit possible d'imaginer. Ce n'étaient que cris, hurlemens, plaies, blessures, et sang coulant à flots sur la couche et sur le corps du défunt. Outre ces lamentations, dans sa demeure même, pendant ces jours de *émoé* (deuil), il était défendu de faire du feu ou de manger avant la nuit. Le peuple entier les passait dans la dévotion, les prières, les pleurs. C'était alors aussi que les femmes s'unissaient pour chanter, la nuit, leurs hymnes de mort,

partie du cérémonial de beaucoup la plus touchante, la seule qui portât ce caractère.

Quand, après trois ou quatre jours, le corps d'un chef était placé sur le fata toupapau, que je nommerai ici le sanctuaire des morts, puisque les prêtres et les chefs pouvaient seuls y entrer, et que personne n'en approchait sans se découvrir le corps jusqu'à la ceinture ; il y avait, indépendamment de la visite ordinaire de l'haïva toupapau ou pleureur sacré, quelques nouvelles scènes de barbarie, dont la principale, aux îles de la Société, était la suivante :

Le jour même où le corps était placé sur le fata, l'enceinte était entourée par les gens de sa maison et du district où il avait résidé, tous bien armés. Peu après venaient ceux du district le plus voisin (composé d'alliés et d'amis), également armés, et qu'on nommait *éotahaas* ou pleureurs. Arrivés assez près des gardes du corps pour s'en faire entendre, ils demandaient à être admis pour pleurer leur chef, faveur qui leur était toujours refusée. Il s'ensuivait aussitôt un combat, où, généralement, plusieurs guerriers étaient blessés ou frappés de mort. Si les *éotahaas* étaient vainqueurs, comme il paraît qu'ils ne manquaient jamais de l'être (car ce combat, quoiqu'il coûtât souvent la vie à un certain nombre d'individus, n'était, pourtant, au fond, qu'une affaire de forme), les partis s'unissaient et recommençaient, de concert, les scènes de sang déjà décrites.

Il y avait encore aux funérailles des chefs, dans

toutes les îles, des combats, des assauts avec armes, des luttes corps à corps, ainsi que plusieurs autres cérémonies superstitieuses, entr'autres celle où un prêtre faisait, dans la terre, un trou où il prétendait enterrer le ressentiment du défunt contre sa famille; car on supposait toujours ou que la famille n'avait pas fait assez pour détourner la maladie ou que la maladie avait pour cause le mécontentement des dieux contre quelqu'un de ses membres. Il s'agissait donc ici d'apaiser les mânes et d'obtenir que le mort ne se vengeât pas des survivans.

Il serait impossible de mentionner toutes leurs cérémonies en l'honneur des morts, et plus encore de citer toutes les cruautés qu'ils commettaient et les tourmens qu'ils s'infligeaient, en témoignage de leurs regrets. L'usage en était universel dans les îles, variant seulement pour le choix et le genre de supplices, partout, en quelque manière, conforme à leur état de plus ou moins grande barbarie. Il n'y avait, d'ailleurs, rien de bien fixe à cet égard. Il paraît qu'ils se maltraitaient partout en proportion de leur exaltation ou de leur délire; sauf, pourtant, la coutume invariable et constante de se déchirer les chairs avec la dent de requin, coutume générale; de se couper une phalange du doigt, comme à Tongatabou ou de se casser une dent à la mort d'un chef, comme aux îles Sandwich. Pour le reste, ils semblaient rivaliser à qui commettrait froidement le plus de révoltantes atrocités..... De tout cela,

que conclure ? On en conclurait assez naturellement, ce me semble, qu'en Océanie, comme en beaucoup d'autres pays, toutes ces scènes de deuil et d'affliction, dégénérées en pratiques barbares, attestaient plus d'ostentation, plus d'affectation que de sincère douleur, de regret véritable de la mort du défunt; et que là, comme partout ailleurs, la dévotion pour les morts croissait en raison directe de la vanité des vivans.

B. Sépulture.

J'ai dit ailleurs que les chefs et beaucoup de familles avaient, sur leurs domaines, de petits Maraïs où temples domestiques, servant particulièrement au culte des Oromatouas.

On a vu aussi que l'enceinte de ces petits Maraïs servait de cimetière aux diverses familles auxquelles ils appartenaient; et qu'à la mort de chacun de leurs membres, elles y faisaient, en conséquence, dresser un fata toupapau ou autel de mort, destiné à l'exposer, pendant quelque temps, à tous les regards, préalablement à son enterrement, quoique les femmes, et même quelquefois les hommes, fussent souvent enterrés sans cette cérémonie; mais, qu'on enterrât le corps avec ou sans exposition sur le fata, dans tous les cas, la fosse était peu profonde. On y descendait le corps dans une posture inclinée, les

mains attachées sur les genoux ou sur les jambes, quelquefois enveloppées d'étoffes.

Quand, ce qui était le cas le plus ordinaire, on devait le placer sur le fata toupapau, on avait un moyen d'en empêcher la putréfaction. C'était d'en faire sortir les intestins par l'anus et d'étaler le reste à l'ardeur du soleil, au milieu du jour, en le préservant de l'humidité pendant la nuit; procédé dont il résultait une prompte dessiccation qui le conservait intact pendant assez long-temps. On prenait aussi, quelquefois, la précaution de le frotter d'une huile odoriférante, et même de le remplir d'étoffes imbibées de cette même huile; ce qui se faisait avec plus ou moins de soin et se pratiquait toujours pour les chefs.

Il n'y avait ordinairement que le corps d'enterré au Maraï. Au bout de quelque temps, quand, en dépit même de toutes les précautions prises, le corps commençait à dépérir, on en séparait la tête; et, après de nouvelles prières et de nouvelles cérémonies, on la portait dans des cavernes inaccessibles et secrètes, situées au haut des montagnes, et qu'on appelait *anaa*; après quoi le cadavre était enterré dans le Maraï. Quelquefois, pourtant (et cela avait lieu surtout pour les chefs et pour les premières familles), le corps, bien enveloppé d'étoffes, était porté tout entier dans ces sépulcres, où ils étaient à l'abri de toute insulte, la situation de l'anaa de la famille n'étant connue que du chef de la famille même et

de son garde-mânes. Le garde-mânes remplissait, auprès de chaque première famille, un emploi très-important et héréditaire. Il était chargé de veiller à la conservation des restes enterrés au Maraï; et, de plus, connaissant seul, de tous, la caverne funéraire qui renfermait les têtes de tous ces morts de la famille, il était, comme gardien et défenseur des dieux mânes, redouté de toute cette famille et des chefs. La moindre insulte faite à lui ou à ses enfans, par un membre quelconque de la maison qu'il servait, pouvait attirer sur elle des maladies ou d'autres maux. Ainsi, la superstition même empêchait souvent les grands de faire du mal, ou du moins leur faisait craindre, plus qu'à personne, de se voir en butte à la vindicte divine ou aux manéges secrets de leurs ennemis. Il est vrai, d'un autre côté, qu'ils avaient, proportionnellement à leur rang, des ressources et des moyens refusés au vulgaire, pour détourner la vengeance des hommes ou conjurer la colère des dieux.

Une dernière remarque mettra fin à ces observations; c'est que la conservation des morts dans les anaa n'était pas, dans toutes les îles, un droit et un privilége exclusivement affecté aux chefs et aux familles nobles; car, dans quelques-unes, on les conservait indistinctement. Je m'en réfère, à cet égard, à ce que j'ai dit (partie géographique), en rendant compte d'une visite faite aux îles Gambier (1). J'y ai

(1) Voyez pages 99, 100, 101, 102.

trouvé des momies dans presque toutes les grottes et dans presque tous les creux de montagnes. L'une de ces cavernes, d'environ soixante pieds de profondeur, en renfermait jusqu'à douze, dans les différentes cavités des roches. Toutes étaient enveloppées d'étoffes, liées de bandages et de cordes; et les deux que j'ouvris un peu, pour les mieux examiner, paraissaient bien conservées.

III. Résumé et conclusion.

Tel est le tableau que m'a présenté l'ensemble des dogmes religieux et du culte des habitans des îles de l'océan Pacifique, du moins d'après l'idée qu'ont pu m'en donner, jusqu'à ce jour, les recherches et les observations auxquelles je me suis livré sur cette matière.

L'étude du système religieux de l'Océanie, si piquant et si original par la singularité de plusieurs des aperçus qu'il présente, m'a conduit à une conclusion morale de la plus haute importance pour l'histoire philosophique de l'humanité; c'est qu'en dépit même de ses bizarreries locales, il est susceptible d'une interprétation qui lui est commune avec la plupart des autres systèmes religieux les plus célèbres du monde ancien et moderne, et s'y rattache, d'ailleurs, par plusieurs faits des plus analogues, si non tout-à-fait identiques; d'où résulterait, au besoin, une démonstration de plus de cette

vérité depuis si long-temps devenue triviale, qu'à de très-légères nuances près, les hommes sont toujours et partout les mêmes.

A. Commentaire interprétatif du système religieux de l'Océanie.

Une observation générale m'a frappé dans tout le cours de ces recherches, et frappera aussi le lecteur, dans les résultats que je lui en présente. Les dogmes religieux et les formes du culte peuvent varier et varient, en effet, du plus au moins, d'une île à une autre; mais c'est toujours et partout la même cosmogonie, plus ou moins nettement exprimée; mais, toujours et partout, c'est Taaroa, le dieu suprême, le dieu créateur, dont on connaît le nom jusqu'à la Nouvelle-Zélande, et dans les îles basses de l'Archipel Dangereux, où se conservent quelques faibles notions de ses œuvres ou de la création. Pour le reste, les habitans de ces îles font, en quelque sorte, exception à ceux des autres. Les premiers, dans leur état barbare et perpétuellement en armes, vivent presqu'étrangers à toute société, et n'admettent, en conséquence, que peu d'idées de religion; les derniers, végétant, séparés de l'univers entier, le plus souvent par petites troupes, sur leurs îles de corail et de sable, où, plus nombreux, ils ne pourraient subsister, y demeurent presque sans autels, sans prêtres, et, pour ainsi dire, sans culte; car on

oserait à peine donner le nom de culte à quelques pratiques décousues d'une superstition grossière.

Partout ailleurs donc que sur ces points, aussi arriérés au moral qu'au physique, Taaroa, Tanéroa ou Tangaroa, est l'être suprême, le dieu créateur; et si, comme à O-taïti, des textes sublimes ne décrivent pas toujours son pouvoir, au moins a-t-il toujours les mêmes attributs. Tous ne le font pas opérer de la même manière; mais tous admettent que c'est à lui qu'on doit les cieux, la terre et tout ce qui existe. Ainsi, aux îles Sandwich, on dit que Taaroa, sous la forme d'un oiseau, déposa un œuf sur les eaux, et que cet œuf, en se brisant, produisit le ciel, la terre, etc. Cette idée, quoiqu'en apparence si conforme à celle de l'œuf du monde, trouvée chez presque toutes les nations (1), ne me paraît, pourtant, naître ici que de cette autre, plus grande, plus riche et mieux énoncée de la tradition d'O-taïti :

« *Ohaïi noui*
« Univers grand
» *raa éi paa no Taaroa*
» et sacré, qui n'est que la coquille de Taaroa;
» *té ori ori ra Fénoua.* »
» c'est lui qui le met en mouvement. »

(1) Dans l'Inde on croit que Dieu même fut le produit d'un œuf. Brama, le créateur de toutes choses, naquit d'un œuf d'or, étincelant comme mille soleils.

Il est donc probable que c'est cette expression *paa nò Taaroa* (coquille de Taaroa), qui a donné aux habitans de Sandwich l'idée de l'œuf, dont ils croyaient que le monde était sorti. De même, ailleurs, ils disaient que Taaroa, éternel et né de lui-même, avait une *paa* ou coquille; qu'il quitta cette coquille ou enveloppe, postérieurement renouvelée, comme il arrive à certains animaux; que, dans ce nouvel état, son premier acte fut de créer Hina, et qu'ensuite, à l'aide de Hina, il créa les cieux, la terre, la mer et tout ce qui existe; mais, comme on le remarquera facilement, toutes ces absurdités ne sont que le produit de quelques notions vagues et des idées confuses qui restent partout à ces peuples de leurs anciennes et sublimes traditions. Aussi, en dépit des monstruosités et des ridicules spéculations de l'ignorance, sur des matières qu'ils ne conçoivent plus, il est certain que tout vient de la même source. Ces descriptions de Taaroa et de la création s'accordent encore assez, dans le fond, pour ne pas laisser le moindre doute que ce dieu ne fût reconnu, partout, comme l'être suprême, créateur de l'univers, et l'univers lui-même, éternel et divin dans son essence, source dont tous les êtres sont émanés, et dont les autres dieux sont seulement les créatures, les agens ou les attributs, représentant ce dieu dans ses diverses fonctions, de manière à ce que leur vie et leurs actes divers, tels que nous les offrent les fragmens des légendes sacrées

parvenues jusqu'à nous, ne soient, en réalité, rien autre chose que la suite de la création et l'exposé de l'établissement de l'harmonie entre les différentes parties de l'univers et les différens objets qui en composent l'ensemble. On pourra s'en convaincre par ce que j'ai dit, par ce que je dirai encore, dans cet ouvrage; et cette vérité, je n'en doute pas, recevra sa confirmation de tout ce qu'on découvrira, dans la suite, du système religieux de ces insulaires, aussi imposant et aussi compliqué qu'il est encore peu connu. Ainsi, Mahoui, fixant la position de notre globe, et dirigeant le cours du soleil, complète l'œuvre de Taaroa ou du tout-puissant, qui anime les astres créés par lui, les maintenant et leur imprimant le mouvement, dans cet ordre et dans cette éternelle harmonie, première preuve de sa présence, qui força l'homme surpris d'admirer, de respecter et de craindre son pouvoir (1). Ainsi,

(1) Pour peu qu'on fasse attention à la légende rapportée dans la Théogonie, où nous avons vu le dieu Mahoui pêcher la terre à la ligne, loin de voir là une action purement humaine, on reconnaîtra bien vîte qu'il y est question d'un fait d'un ordre supérieur. A mon avis, en effet, Mahoui ne peut être ici que le soleil ou quelque chose de plus encore, un pouvoir qui fixe les globes, les dirige et les met en harmonie. Ce dieu était, comme Taaroa, connu dans toutes les îles; mais le peuple, qui n'entend plus rien à ces traditions, les défigure presque partout, par des contes absurdes. C'est ainsi qu'aux îles des Amis, ignorant le sens allégorique et prenant tout à la lettre, ils disent que le dieu Mahoui, ayant tiré

encore, *Roua taboua noui té touma* (*Roua* grand est l'origine), qui préside à la naissance des étoiles, et dont il sera question ailleurs, est identique à Taaroa, avec lequel les Indiens le confondent même souvent, en lui attribuant, comme au dernier,

la terre du fond de l'Océan, en une seule masse, la tenait suspendue à une corde; mais la corde cassa, et la masse, brisée dans sa chute, forma, de ses éclats, leurs différentes îles, qui seraient retombées au fond de la mer, si le même dieu ne s'était, en toute hâte, glissé dessous pour les soutenir. Il est encore là; et les habitans croient que les tremblemens de terre, assez fréquens chez eux, sont occasionnés par lui, quand, épuisé de fatigue, il fait passer les îles d'une épaule sur l'autre. Dans ces conjonctures, ils frappent la terre de leurs massues, pour le contraindre à rester tranquille. Les habitans font la même chose dans un grand nombre d'autres îles. La même observation se présentait partout. Si plusieurs n'avaient pas ces traditions régulières, elles y suppléaient par des contes du genre de celui que je viens de citer, et qui, répandus parmi le vulgaire, se conservaient mieux, ayant toujours un rapport plus ou moins direct avec le fond des traditions. On disait partout, par exemple, que Mahoui régla, jadis, le cours du soleil; et aux îles Marquises, comme dans les autres, on célébrait, vers l'équinoxe ou dans les premiers jours d'octobre, en l'honneur de cet événement, une fête où les prêtres portaient le *mara ourou* (ceinture rouge), singulier symbole de la divinité, dont on se servait pour allumer le feu sacré des sacrifices; ce qui ferait croire que le *mara ourou* signifiait encore le soleil ou le feu céleste. A cette époque, aussi, les initiés aux mystères de Mahoui, aux Marquises, répondant aux mystères d'Oro, des îles de la Société, sortaient de leur retraite ou lieu de deuil, et recommençaient leurs fêtes en l'honneur de leur dieu.

la création de l'univers. *Roua*, en effet, n'est là, positivement, que le ciel; et, sous un autre nom que celui de Taaroa, indique la même puissance créatrice (1). Ainsi *Rii*, comme Brama, sépare les cieux et la terre; ainsi *Oro* se voit, comme Mahoui, comme Roua, investi du pouvoir créateur ou régénérateur, et la même puissance est alternativement accordée à chacun des autres dieux principaux.

Ces récits monstrueux, et le ton des légendes qui les contiennent, n'ont, évidemment, aucun rapport avec des actions humaines; et les personnages qu'on y voit figurer ne sont ni des chefs, ni des héros, comme on l'a cru jusqu'ici. Il est bien plus probable, ainsi que je tâcherai de le prouver plus clairement ailleurs, que si Taaroa lui-même ne représente pas le ciel, tous les autres dieux sont l'emblème des pouvoirs de la nature, tels que les différens élémens, les astres, mais surtout le soleil, dont l'action, l'influence, décrites d'une manière obscure, et représentées sous des noms bizarres, sont, néanmoins, assez nettement énoncées pour n'être pas méconnues. L'ensemble de ces traditions ne me laisse, personnellement, aucun doute à cet égard;

(1) Il paraît même que ce dieu était aussi, quelquefois, pris pour le soleil; car, dans la division de leur année, ils nommaient leur été, c'est-à-dire la saison où le soleil parcourt le tropique du capricorne, *roua roa* (grand roua); et *roua poto* (petit roua), désignait leur solstice d'hiver.

car quelle autre interprétation pourrait-on en donner (1) ?

Il résulte aussi de la manière dont ils ont dépeint leur principal dieu, que celui-ci forme les deux grandes causes déjà mentionnées, l'une *active*, l'autre *passive*, ou l'âme et le corps; l'une spirituelle et cachée, l'autre matérielle et visible; en un mot, la matière, et ce qui anime la matière; et, de cette idée de co-existence de deux principes qui sont dieu, et dont se composent tous les objets qui constituent l'ensemble de l'univers, ils ont fait deux êtres distincts. L'un, âme, vie ou partie intelligente de la divinité, représenté sous le nom de Taaroa, est mâle; l'autre, purement matériel et constituant comme le corps du même dieu, femelle, désigné sous le nom de *Hina*; tous deux concourant à la formation des choses; tous deux composant, par leur union, tout ce qui existe dans l'univers.

Il est remarquable, sans doute, que suivant, en cela, les traces de différens peuples anciens, ils aient pris, pour causes passives, la terre et les élémens; puis qu'ils y aient compris la lune, avec laquelle le dieu s'unit; puis, enfin, qu'ils aient vu, dans cet astre, le terme des êtres périssables, ou plutôt des choses éternelles : car, quoiqu'ils y eussent remarqué des changemens continuels, le retour et la succession de

(1) *Voyez*, en particulier, la légende de la pêche de la terre par Mahoui, Cosmogonie, pages 449 et 450.

ses phases ne la leur faisait pas moins mettre au nombre des choses éternelles ; et elle ne mourait que pour se reproduire, à perpétuité ; au moins paraît-il en être ainsi, d'après le dialogue entre *Hina* et *Fatôu*, ou entre la lune et la terre. « *Ce que possédait Hina continua d'être*, etc. »

De cette conformité de leurs idées avec celles de grandes nations de l'antiquité, qui plaçaient la génération ou l'être femelle, là même où se trouvait une apparence de déclin, ou une altération continuelle de parties, on pourrait conclure qu'en Océanie, comme chez ces mêmes nations, la cause de génération ou l'être mâle, était là même, où tout paraît inaltérable et éternel ; et que si la lune, la terre et les élémens étaient la cause passive ou femelle, Taaroa ou l'être actif ou mâle, n'était, probablement, que le ciel, le firmament, et, surtout, le soleil ; d'où résulterait, en conclusion générale, que la religion océanienne, ainsi qu'on a cru le remarquer chez presque tous les peuples de la terre, n'était autre que l'adoration des forces de la nature, et surtout de l'astre bienfaisant qui féconde et vivifie l'univers.

Plusieurs faits viennent à l'appui de cette supposition. En effet, voulant unir les pivots, les pierres, les sables, le dieu les presse et les presse encore ; mais en vain ; les matières ne veulent point s'unir....... Alors, de sa main droite, il lance les sept cieux. La lumière et le mouvement sont créés ; tout se co-

ordonne et le monde existe. C'est donc à la présence des cieux qu'on doit, sinon l'existence, du moins l'harmonie de l'univers; et, si, dans l'obscure théogonie de Sanchoniaton, on a cru qu'Ouranos et Ghê n'étaient que le ciel et la terre, que doit-on croire de Taaroa et de Hina ? Taaroa s'unit avec Hina de l'air, et d'eux naissent l'arc-en-ciel et la clarté de la lune; il s'unit avec Hina du dehors ou la mer, et d'eux naissent les nuages et les pluies; il s'unit avec Hina de l'intérieur, et d'eux naît tout ce qui croît, vit ou se meut sur la terre. Qui ne reconnaît, dans ces opérations diverses, l'action du soleil sur la matière et sur les élémens; et, dans tout ce qui naît de l'union de Taaroa et de Hina, l'influence continuelle que le soleil exerce sur la terre, la lune, les élémens, etc. (1) ?

(1) Hina est le nom sous lequel sont toujours représentés, dans la nature, les élémens et la matière, ou la partie femelle; la cause passive avec laquelle Taaroa s'unit et engendre. Qu'on examine maintenant, avec attention, le résultat de cette union, et l'on reconnaîtra tout aussi clairement, que Taaroa, quoique peint ici comme dieu créateur de tout ce qui existe, ne représente pourtant, ici, que les cieux ou plutôt le soleil, dont la légende décrit, évidemment, l'influence et les effets sur les élémens et la matière, comme cause active ou mâle; en effet, Taaroa s'unit avec *Ohina toua tai*, Ohina, la déesse du dehors (la mer), et d'eux naissent les nuages et la pluie; il s'unit avec *Ohina toua outa,* Ohina, la déesse de l'intérieur (la terre), et ils produisent, d'abord, le germe, puis tout ce qui croît, vit ou se meut sur la terre : il s'unit avec *Ohina toua nia*, ou l'air, et d'eux naissent l'arc-en-ciel, la clarté

On remarquera également que Hina ne représente jamais autre chose que la terre, la lune, la matière et les élémens, c'est-à-dire l'eau et l'air; et ne désigne nulle part, ni le soleil, ni les autres parties des cieux, ne concourant point, d'ailleurs, à la formation des principaux dieux. Ceci ne démontre-t-il

de la lune, etc. Il s'unit avec *Ohina toua raro*, le centre de la terre; ce qui, quoique plus obscur, doit désigner les feux souterrains, comme semblent au moins l'indiquer les ronflemens de Fatou, le dieu qui naît de Taaroa et de cette dernière déesse, lesquels indiquent, selon les Indiens, ce bruit précurseur des orages, des éruptions volcaniques, et des tremblemens de terre.

Il n'est pas probable qu'on puisse jamais rien tirer de très-satisfaisant de documens aussi incomplets et aussi énigmatiques que les deux dernières de mes citations cosmogoniques. Cependant la naissance de l'irritation, de la colère, de la fureur, etc., pourrait bien, comme le pensait même le prêtre indien qui m'a communiqué cette légende et tant d'autres, avoir rapport aux saisons, et indiquer l'origine du vent, des tempêtes, de la pluie et de l'hiver; comme, en d'autres légendes, l'espérance, la joie, l'abondance et le contentement, naissant également de Taaroa et d'une déesse, signifiaient, peut-être, le printemps, la chaleur, la récolte, etc.

Je doute peu que ces fragmens n'aient quelque rapport avec l'état de l'atmosphère, et ne soient une description plus ou moins exacte, quoiqu'équivoque, de ses mouvemens, aux diverses époques de l'année. Les légendes et traditions officielles sont, aujourd'hui, presque toutes inintelligibles, il est vrai; et la plupart de ceux même qui en ont conservé le souvenir ne comprennent plus les allégories qu'elles renferment; mais il n'en est pas de même de certains chants et récits des prêtres, des chefs et même du peuple, moins graves, mais non pas moins accrédités, sur la vie et les ac-

pas que le ciel est Taaroa lui-même ; que les Atouas ou dieux, nés de lui, représentent aussi le ciel, et font partie de l'être intelligent et spirituel ?

Ce commentaire, qui pourra paraître aussi long que peu fondé, n'a pourtant pas été fait au hasard. Les traditions que j'ai données, et d'autres que je possède, mais que je ne puis donner encore, sont,

tions de leurs dieux ; et qui, souvent, aident à expliquer les traditions devenues obscures. Ainsi, dans un de ces contes, il est dit que *Roo*, dont le nom même signifie *messager*, quoique Dieu lui-même, n'est pourtant que le messager des dieux (espèce de Mercure), parcourant les cieux avec la vîtesse du vent ; et que lui, *Tiéri*, *Téfatou* et *Roua noua*, se trouvaient aux quatre coins de l'univers. De là nous pourrons conclure, que la femme *Vaa outou* (au delà, au dehors de toute terre) est l'air, avec lequel Taaroa s'unit pour l'animer ; et que les dieux qui naissent de cette union sont les divers effets de l'atmosphère mis en mouvement, comme la légende semble aussi l'indiquer ; car le dieu *Roo*, qui sort, par le côté, du ventre de sa mère, est dépeint, à sa naissance, immobile ou bougeant à peine ; puis il se lève, se tient debout, marche, tombe, se relève, court ; puis naissent les autres dieux, ou *Énouaé*, *Taïa toua matai*, *Toua roa roa vau*, c'est-à-dire, l'irritation, la colère, la fureur ; et la fureur diminuant, ou, en d'autres termes, les vents frais, l'orage, la tempête et la tempête calmée.

C'est probablement ainsi que, dans toutes leurs légendes, ils cachaient, sous des allégories, les différens effètsdes forces de la nature ; c'est ainsi que la vie et les noms de leurs dieux ne signifient que les élémens, et les astres, comme l'air, le feu, la terre, l'eau, le soleil, la lune, ainsi que le prouveront, ultérieurement, plusieurs autres faits que je donnerai à l'appui d'une hypothèse qu'on a pu trouver, jusqu'ici, un peu hasardée.

pour moi, la preuve certaine que telle est la marche du système religieux de l'Océanie, où chaque dieu est, en effet, la description de quelque partie de l'univers, accompagnée de l'énonciation plus ou moins distincte de ses rapports avec toutes les autres; et cela, graduellement, depuis les objets les plus imposans de la nature matérielle, jusqu'à ses plus minutieux détails. Il est étonnant, sans doute, que dans ce culte, qui paraît si conforme à tous les cultes rendus à l'univers-dieu, on ne trouve, nulle part, de vestiges des deux principes, ni de ces combats entre les ténèbres et la lumière, la vie et la mort, ou, en un mot, entre les diables ou démons, et les anges ou dieux. Quoiqu'ils eussent le même système dont on suppose que ces fictions sont nées ailleurs, c'est-à-dire, par exemple, le départ et le retour de leur dieu (le soleil), qu'ils pleuraient même dans une certaine saison, soit comme absent, soit comme mort; il paraît qu'ils n'avaient pas l'idée de ces combats entre les esprits de ténèbres, et le dieu bienfaisant de la lumière et de la vie; au moins n'ai-je rien trouvé, jusqu'ici, qui puisse faire supposer ou faire croire, qu'ils eussent même des diables et des démons. Leurs dieux étaient bien *Fanau po* (nés de la nuit); mais cette expression, interprétée dans le génie de leur langue, ne s'entend que d'une origine considérée comme inconnue aux hommes. Cependant, les habitans des Marquises croyaient que leurs îles avaient été construites par les esprits ou

divinités de la nuit, ou au moins pendant la nuit; mais que, surpris par le jour ou le soleil, ils durent quitter si brusquement leur travail qu'ils ne purent compléter la construction de la dernière, restée, depuis lors, imparfaite, et, conséquemment, toujours inculte et déserte. De pareils contes se trouvent également à O-taïti et dans toutes les autres îles. On ne saurait nier qu'ils ne se rattachent, en quelque chose, au même système, puisque, sans présenter ces combats entre les deux principes, base de toutes les religions de la terre, ils constatent, pourtant, le triomphe de la lumière sur les ténèbres; et j'y verrais une preuve de plus que le soleil était la première de leurs divinités.

B. Rapports du système religieux de l'Océanie avec ceux des autres peuples.

Indépendamment des rapports généraux qu'on a pu remarquer, dans le cours de ces études, entre la religion des habitans de l'Océanie, considérée sous le double point de vue de leurs dogmes et de leur culte, et celle de plusieurs autres peuples, il s'en trouve encore, dans les annales traditionnelles des populations de la mer du Sud, qui, à quelques modifications près, semblent destinées à se reproduire chez eux ainsi que partout ailleurs, comme pour témoigner invariablement d'une communauté d'origine et de destinée, partage de chacune des races

humaines primitives, quelles que soient, aujourd'hui, leur excentricité relative, et les distances qui les séparent, sur le sol de leur commune patrie. Tels sont, par exemple, ces aventureuses merveilles de leurs géans et de leurs héros, et ce déluge aussi inexplicable qu'inexpliqué par la physique, mais dont les traces ne se retrouvent pas moins dans les souvenirs du monde entier. Dans leurs chants sacrés si nombreux, les Océaniens en ont plusieurs qui présentent des analogies frappantes avec l'Héracléide, les Dionysiaques, les Argonautiques; et qui, tous, paraissent, comme ces derniers, n'être que la description du cours et des révolutions du soleil. Fanaura, Fatau houi, Hiro, etc., sont les Hercules, les Bacchus et les Jasons de la mer du Sud. On a vu le second combattre le cochon anthropophage, et Hiro délivrer une vierge. C'est surtout ce dernier, Hiro, quoique divinité secondaire, dont le voyage présente une analogie frappante avec l'expédition et les voyages des paladins de l'antiquité grecque; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est leur description d'un déluge qu'ils placent, comme tous les autres peuples du monde, à la suite de leur système cosmogonique et théogonique; et qui, s'il a vraiment existé quelque part, pourrait bien avoir eu lieu dans cette partie du globe, où, sur une si immense étendue d'Océan, on ne trouve plus que çà et là quelques points ou faibles parties de ce qu'ils prétendent avoir été anciennement une grande terre. Ainsi qu'en

mainte autre circonstance, ils diffèrent, du plus au moins, sur les détails de ce phénomène, dont la tradition n'était point récitée avec celles de la cosmogonie et des faits historiques, et s'était probablement perdue, avec et comme tant d'autres ; mais au moins s'accordaient - ils sur la cause, l'attribuant tous au courroux des dieux. Tous disaient aussi que la mer, sortie de son lit et montée jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, occasionna la destruction de leur terre, sans que, nulle part, il soit question des eaux pluviales. Dans cet événement, ils eurent aussi leurs Noé, dont les uns se sauvèrent sur des pirogues, tandis que d'autres, protégés par les dieux, trouvèrent leur salut sur quelques points de la terre où les eaux n'arrivèrent pas ; mais voici comme ils racontent ces faits.

Les hommes, ayant cessé de remplir leurs devoirs envers les dieux, ces derniers décidèrent de détruire leur asyle et de les faire périr. A cet effet, *Rou*, dieu des vents, déchaîna les tempêtes, et les vents soufflèrent avec une telle fureur, que la mer, sortie de son lit, s'éleva de manière à submerger entièrement l'habitation des hommes. Ses vagues roulaient librement au-dessus du sommet des plus hautes montagnes. Une seule famille échappa à cette destruction ; et cela, suivant quelques-uns, à l'insu des dieux. Elle se trouva, par hasard, à la mer, dans une pirogue, tandis que les autres, surprises par les eaux, furent submergées et se noyèrent toutes. Quand

la tempête se fut calmée, et quand la mer, qui avait considérablement baissé, laissa voir quelque terre à sa surface, les seuls humains épargnés débarquèrent à l'une des îles de la Société, où leur premier soin fut de construire un Maraï, et de rendre grâce aux dieux de leur conservation. Il n'est pas dit que cette arche contînt tous les animaux; mais les insulaires croient que c'est cette famille qui repeupla la terre. A O-taïti, l'on dit également que les dieux en courroux soulevèrent les eaux, tout en secouant la terre sur ses bases; et ce récit est fait avec une énergie qui semble annoncer un événement dont ces îles n'offrent plus d'exemples. Pendant que le vent soufflait avec fureur, et que les eaux s'élevaient avec une rapidité effroyable, la terre tremblait, des flammes en sortaient de toutes parts; des masses de rochers, lancées dans les airs, retombaient comme une pluie à la surface. Dans l'horreur de pareilles scènes, les hommes coururent, les uns vers les montagnes, les autres vers les Maraïs, pour implorer la clémence des dieux; mais tous furent écrasés par les rochers, enveloppés par les vagues, qui les atteignaient dans leur course, ou engloutis par la terre, qui s'enfondra sous leurs pieds; et il n'y eut, non plus, d'épargné qu'une seule famille, qui, ayant gravi le sommet d'une haute montagne, y resta saine et sauve au milieu des ruines, des quartiers de rochers, et des pierres

qui pleuvaient de toutes parts autour d'elle, avec un bruit terrible.

Une version plus répandue du même fait est celle de *Roua hatou*. Ce dieu, espèce de Neptune, dormait au fond des mers, dans un endroit qui lui était consacré.

Un pêcheur commit l'imprudence d'y aller pêcher, et son hameçon, s'étant accroché aux cheveux du dieu, le dieu fut éveillé. Furieux, il monta à la surface, pour voir qui avait eu l'audace de troubler ainsi son sommeil; et, quand il vit que le coupable était un homme, il décida, aussitôt, que toute la race humaine périrait pour cette insulte. Par cet esprit de justice qui distingue assez ordinairement les dieux d'un grand nombre de peuples, les innocens furent punis, et le seul coupable fut aussi le seul épargné. Le dieu lui dit d'aller, avec toute sa famille, sur le *Toa marama*, qui, d'après les uns, est une pirogue, d'après les autres, une île ou une montagne, mais que je nommerai *arche*, remarquant seulement que *Toa marama* signifie guerrier de la lune, ce qui me fait supposer que l'arche quelconque et l'ensemble de l'événement du cataclysme ont quelque rapport avec la lune. Quand le pêcheur et sa famille se furent rendus à l'endroit indiqué, les eaux de la mer commencèrent à monter; et, couvrant jusqu'aux montagnes les plus élevées, firent périr tous les êtres, à l'exception de ceux qui étaient sur ou dans

le *Toa marama*, et qui, plus tard, repeuplèrent les îles ou la terre.

On remarquera que, malgré quelque différence dans les détails, la cause de l'événement et l'événement sont partout les mêmes : la destruction de la terre et des hommes, occasionnée par le courroux des dieux ; mais ce ne sont plus là que des contes, dont la variété même autorise à n'y voir que les débris de quelque tradition riche d'un sens caché, et qui donnerait, probablement, un tout autre résultat, si l'on pouvait la trouver et l'entendre. Il en est de même de bien d'autres faits ; car il n'y a que les traditions en vers récitées par les harépo (promeneurs de nuit), qui fussent authentiques et invariables, au point de ne différer nulle part d'un seul mot, et dont l'ensemble, si l'on peut jamais l'obtenir, donnera seul une idée juste et distincte de l'ancienne religion de ces insulaires.

FIN DU TOME PREMIER.